VOYAGE DE GUILLAUME DAMPIER, AUX TERRES AUSTRALES,

A la Nouvelle Hollande, &c. *fait en* 1699.

Où l'on trouve la Deſcription des Iſles *Canaries*; des Iſles de *Mayo* & de S. *Jago*; de la Baye de *Tous les Saints*, des Forts & de la Ville de *Bahia* dans le *Breſil*, &c.

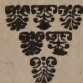
Avec le Voyage de

LIONEL WAFER,

Où l'on trouve la Deſcription de l'Iſthme de *Darien* dans l'*Amerique*, &c.

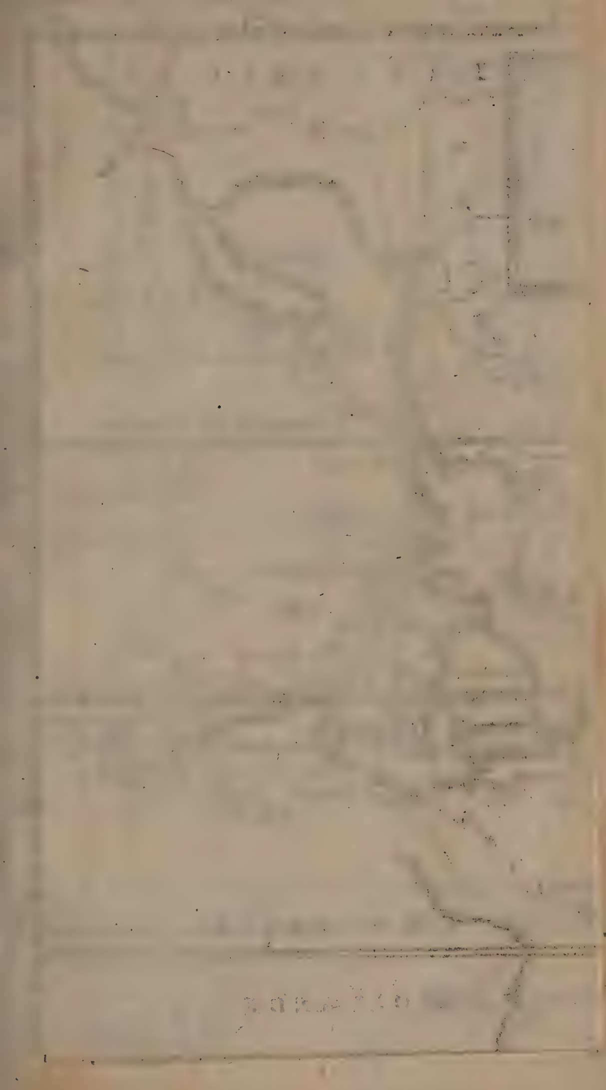
TOME IV.

Enrichi de Cartes & de Figures.



A AMSTERDAM,
Chez la Veuve de PAUL MARRET, Marchand Libraire dans le Beurſtraat, à la Renommée.

MDCCXI.




Voyage du
CAP.E DAMPIER
A la
N.HOLLANDE &c.
en 1699 &c.
Irlande
Angleterre
Lizard
Hollande
POLOGNE.
EUROPE.
MOSCOVIE.
TARTARIE.
France
ALLEMAGNE
Italie
Grèce
TURQUIE
P. Euxin
GEORGIE.
Mer Caspie
Don R.
Espagne
Portugal
MEDITERRANÉE.
I. Occidentale.
Fez
BARBARIE.
Barca.
Egypte
Syrie
ARABIE.
PERSE.
ASIE
MOGOL.
INDES.
Bengall
CHINE.
IAPON.
Détroit de Diemen
Tropique du Cancer
I. Canarie
Maroc.
Biledulgerid.
Nun
Ormus
C. Blanco
Libie.
AFRIQUE
Genhoa
C. Verd
Niger R.
Isles du C. Verd
GUINÉE.
Benin.
Nubie.
Abissinie.
ETHIOPIE.
Ligne Equinoctiale
Anjan.
Mer d'Arabie.
Sacatra
Malabar
Coromandel
Baye de Bengall
Pegu
Siam
Cochin
Tonquin
Haynan
Formosa
Luconia
Philipina.
Isles des Larrons
Ceylon
C. Comorin
Malacca
Borneo
Isle des Epices
Gilolo
OCEAN ORIENTAL.
Congo
Zaire R.
C. St. Augustin
Ascension
Bresil
AMERIQUE
Bahia de todos los Santos
Angola.
Quiloa.
Zanguebar
Madagascar
St. Helene
I. Sumatra
N. Guinée
Detroit de la Sonde
Batavia
Iava
Tymor
Passage de Dampier
Route de l'Auteur
Trinidada
Monomotapa.
NOUVELLE
HOLLANDE.
Tropique du Capricorne
Route de l'Auteur
Retour
Natal
Baye des Chiens marins.
C. de B. Esperance
Triston da Cunha
a. C. George
b. C. Orford
c. P. Montague
d. C. Anne
e C. Glofter
f. I. du Chr. G. Rook.

VOYAGE DE DAMPIER *AUX* TERRES AUSTRALES.

CHAPITRE I.

Départ de l'Auteur des Dunes. Avis qu'il donne à ceux qui paſſent dans le Canal. Son arrivée aux Iſles Canaries. *De la Ville de* Santa Cruz *dans l'Iſle de* Teneriffe, *de ſa Rade, & des Galions* Eſpagnols *que les* Anglois *y coulérent à fonds. De la Ville de* Lagune, *du Lac qui eſt dans le voiſinage, & du Terrain des environs. De la Ville* d'Oratavia *& de ſa Rade. Des vins & autres Denrées de* Teneriffe, &c. *des Gouverneurs de* Lagune *& de* Santa Cruz. *Des vents qui regnent dans ces Mers-là. De l'arrivée de l'Auteur à* Mayo, *une des Iſles du Cap* Verd, *de la Saline qu'il y a comparée à celle de* Tortuë la Salée; *de ſon commerce pour le Sel, & de la ſtructure des Bateaux, dont*

on se sert pour le charger. De ses Vegetables, de sa Laine de Coton, &c. De son Terroir & de ses Villes; de ses Poules de Guinée, *& autre volaille; des Bêtes & du Poisson. De la Tortuë de Mer, qui pond ses œufs dans la Saison pluvieuse. Des Naturels du Païs, de leur Trafic & de leur maniere de vivre. L'arrivée de l'Auteur à l'Isle de* S. Jago. *De la Ville de ce Nom. Des habitans du Païs & de leurs Denrées. D'une espece de Fruit qui ressemble à la* Grenade *& d'un autre qu'on nomme* Papah, *La Rade de* S. Jago. *L'Isle de* Fogo.

LE Samedi de bon matin, $\frac{14}{26}$. *Janvier* 169$\frac{8}{9}$. je fis voiles des Dunes avec un vent favorable, à bord du Vaisseau de sa Majesté, nommé le *Chevreuil*, qui étoit monté de douze Pieces de Canon, & de cinquante hommes, outre les Mousses, & qui avoit pour vingt mois de provision. Nous partimes de conserve avec plusieurs autres Vaisseaux du Roi, qui alloient à *Spithead* & à *Plimouth*; & sur le Midi nous arrivames à la hauteur de *Dungeness*. Nous les quittames cette même nuit pour continuer nôtre route vers le Canal, mais le lendemain matin nous nous trouvames plus près de la côte de *France*, que nous n'avions cru; puis que le Cap la *Hogue* n'étoit qu'à 6 Lieuës de nous au Sud Est, quart à l'Est. Il y avoit plusieurs autres Vaisseaux, dont les uns étoient plus près & les autres plus éloignez que nous de la côte de *France*, & qui sembloient tous en avoir plus approché qu'ils n'auroient voulu. Mon Pilote, qui parut d'abord un peu étonné de cela, ne fut pas pourtant fâché de voir, qu'il n'étoit pas seul dans une erreur; qui, à ce que j'ai

ouï dire, est fort commune, & fatale à quantité de Vaisseaux. Cela vient de ce que dans l'Estime, on ne compte pas le changement de la variation, qui est survenue depuis qu'on a fait les Cartes, & qui est très-considerable, suivant les observations du Capitaine *Halley*. Je renvoye là-dessus mon Lecteur à ce que cet habile homme en a publié lui-même dans une Feuille volante, pour servir de guide à tous ceux qui vont & viennent à travers le Canal d'*Angleterre.* * On en peut voir le Titre au bas de la Page. Pour moi, qui connois par experience l'utilité de cet Avis, je suis bien aise de profiter de cette occasion, pour aider à le répandre, autant qu'il me sera possible.

Mais sans embarrasser mon Lecteur d'un compte exact du chemin que nous faisions tous les jours, ni des vents qui soufloient, ni d'aucune autre chose de cette nature, jusqu'à ce que je vienne à des endroits plus éloignez, où ce détail peut être de quelque usage, je dirai seulement ici que nous continuames nôtre route du Cap *La Hogue*, & que sur les cinq heures du soir nous arrivames à la hauteur du *Start*. Ce fut la derniere terre que nous vîmes de nôtre Isle, & c'est de là que nous comptâmes nôtre partance; quoi que nous aurions mieux aimé la prendre depuis la Pointe du *Lezard*, si le tems sombre nous eut permis de la voir.

Le prémier Cap que nous découvrîmes après nôtre sortie du Canal, fut celui de *Finisterre*, que nous aperçumes le 30. *Janvier*; & le 8. *Fevrier* nous arrivames à la hauteur de *Lancerota*, une

 des

* *Avis necessaire pour ceux qui naviguent dans le Canal* d'Angleterre. Se vend chez *S. Smith* aux Armes du Prince devant l'Eglise de *S. Paul*, à *Londres*. Le prix est 2. st.

des Isles *Canaries*. Vous avez ici le Profil de ses Côtes, & de celles d'*Allegrance*, une autre de ces Isles, comme elles nous parurent à deux differentes distances.

Nous fimes voiles vers l'Isle de *Teneriffe*, où j'avois resolu de prendre du vin & de l'Eau de vie pour mon Voyage. Le Dimanche, à trois heures & demi de l'après-Midi, nous découvrimes cette Isle, & nous forçames de voiles pour en aprocher jusqu'à cinq heures. Alors la Pointe du Nord-Est de cette Isle étoit à 7. Lieuës de nous Oüest-Sud-Oüest. Mais la distance étoit trop grande pour se pouvoir flater d'y arriver avant la nuit, de sorte que je mis à la cape jusqu'au lendemain matin, irresolu si j'entrerois à *Santa Cruz*, ou à *Oratavia*, l'une à l'Est & l'autre à l'Oüest de cette Isle, dont la situation est presque toute Nord & Sud, & qui sont les meilleurs Ports qu'il y ait de l'un & de l'autre côté. Cependant je choisis *Santa Cruz*, comme le plus assuré dans cette Saison de l'Année, & l'endroit le mieux fourni de cette sorte de vin, que je voulois prendre pour mon Voyage. Nous y mouillames donc l'Ancre le 10. *Fevrier*, à 33 Brasses d'eau, un Fond d'argile noire, & à demi Mile ou environ du bord, d'où je pris le Plan de la Ville, que vous voyez ici.

D'ailleurs, les Vaisseaux doivent mouiller ici à 30, 40, ou 50 Brasses d'eau, & tout au plus à un demi-Mile de la Terre. S'il y en a même un grand nombre, il faut qu'ils se tiennent fort près les uns des autres. Le rivage est élevé presque par tout, & même escarpé en divers endroits. Ce Havre se trouve si exposé à l'Est, que les vents, qui souflent de ce côté-là, y forment de grosses houles, & rendent l'abord très-dangereux aux Chaloupes. En pareil cas, les Vaisseaux, qui s'y rencontrent, sont obligez de mettre en mer, & quel-

N.° 1. I. d'Allegrance á 12 Lieuës ou environ d'éloignement.

S E. ¼ E. S.E. S.E ¼ S

I. Lancerota paroit ainsi en même tems, á 17 L. ou environ de dist.

S.E. ¼ S ½ S S.S E S. ¼ E

N.° 2. I. d'Allegrance á 17 L. ou environ d'éloignement.

E. ½ S. E.S.E. S.E. ¼ E =a=

I. Lancerota paroit ainsi en même tems á 15 L. de dist

S.E. S.E ¾ S. =a=

La Vuë de Lancerota continuée

=a= S.E. ¼ S.

Ce Hameau fait partie de l'e I. Forteventura.

N.° 3. I. Teneriffe

Le Pic est de ce côté, & on le voit de la Rade, quand il n'y a point de brume.

Laguna est der: riere cette Mon: tagne.

C'est ici sans doute un an: cien Vulcan.

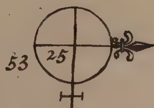
Fort de S. Iean

Maison du Gouverneur ou la Principale Forteresse

L'Endroit ou l'on aborde

Fort

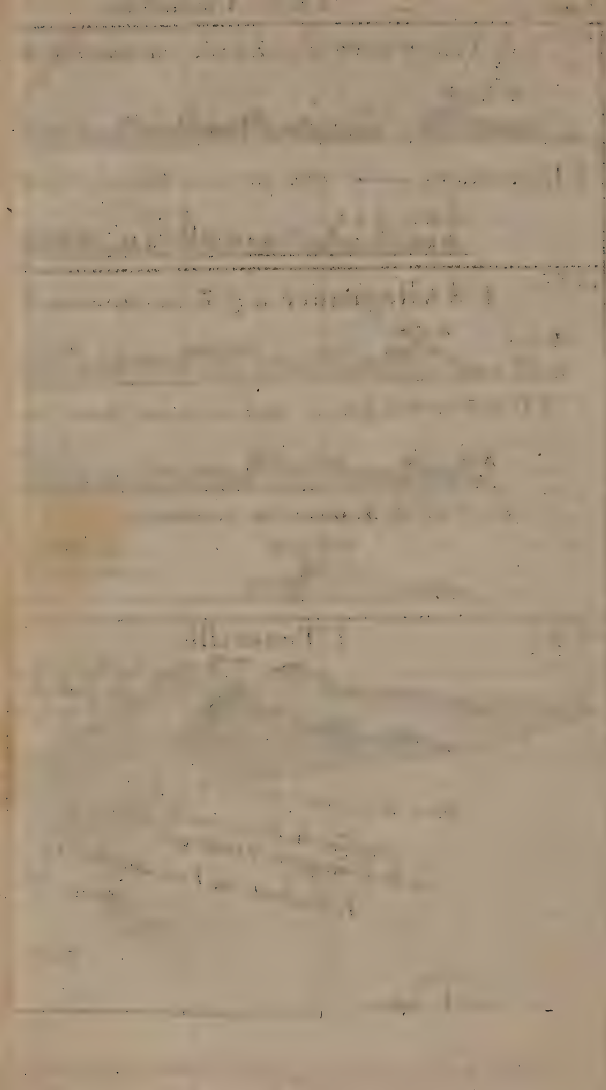
Fort



80

L'Endroit ou l'on fait aiguade

Pointe Rocketo



quelquefois même de couper leurs Ancres, parce qu'il n'y a pas moyen de les retirer. Le meilleur endroit & le moins exposé aux vagues, où l'on puisse aborder, est dans une petite Anse sablonneuse, à un Mile ou environ au Nord Est de la Rade, où il y a de bonne eau, dont les Navires qui chargent ici, se fournissent; & il arrive même souvent que les Vaisseaux, qui chargent à *Oratavia*, la principale Place qu'il y ait pour le commerce, envoyent ici leurs Chaloupes pour y faire aiguade. Au reste, ce dernier Havre est plus dangereux à cause des Vents d'Ouest, que l'autre à cause des vents d'Est; & lorsque l'Ouest souffle, tous les Vaisseaux qui s'y trouvent, prennent le largue. Entre cette Anse, où l'on va faire de l'eau, & *Santa Cruz*, il y a deux petits Forts, qui commandent la Rade avec le secours de quelques Bateries dispersées le long de la Côte. *Santa Cruz* n'est qu'une petite Ville sans murailles, gardée par deux autres Forts, qui défendent aussi l'entrée du Havre. Il n'y a guére plus de deux cens Maisons, toutes à deux étages, mais bien solides, bâties de pierre, & couvertes de Tuiles. Deux Couvents & une Eglise sont les plus beaux Edifices qu'il y ait. Les Forts, dont je viens de parler, ne pûrent pas garantir les Galions d'*Espagne* contre l'Amiral *Blake*, quoi qu'ils se retirassent aussi près qu'il leur fut possible sous le plus considerable. Il y a plusieurs des habitans encore en vie qui se souviennent de cette Action, où les *Anglois* endommagerent beaucoup la Ville; & l'on voit encore aujourdhui les marques de leurs Boulets de Canon dans les murailles de ce Fort. Les Galions, qui furent brûlez ici, ne sont qu'à quinze Brasses d'eau, & l'on dit que la plus grande partie de l'argent y a resté, quoi qu'on en

transportât quelque peu à terre, d'abord qu'on vit paroitre l'Amiral *Blake*.

Bien-tôt après avoir mis à l'Ancre, j'allai voir le Gouverneur de la Ville, qui me reçut fort honnêtement, & me pria pour le lendemain à dîner avec lui. Le soir je retournai à bord de mon Vaisseau, & le matin suivant je me rendis à terre avec deux de mes Officiers; dans l'esperance que nous aurions le tems de voir *Lagune*, qui est la principale Ville du Païs, & que je serois de retour assez tôt pour dîner avec le Gouverneur de *Santa Cruz*: fondé sur ce qu'on m'avoit dit que cette Place n'étoit éloignée que de trois Miles. Tout le chemin qui conduit à *Lagune*, est sur une Montagne assez droite; mais cela n'empêche pas que les Charrettes n'y montent & n'en descendent chargées. Il y a des Cabarets dispersez le long de la route, & nous y bûmes quelques verres de vin. Le terroir d'un côté & d'autre paroissoit pierreux & sterile; mais nous vimes en plusieurs endroits des morceaux de terre, où il y avoit du blé en herbe, qui sembloit être en fort bon état. A une distance plus éloignée il y avoit au bas des Montagnes, de petites Vignes, entrecoupées en divers endroits par une grande étendue de terrain, couvert de rochers, qui n'étoit nullement propre pour la culture, & où il ne croissoit que des Buissons, qu'on nomme *Dildos*. Il n'étoit que sept ou huit heures du matin, lors que nous partimes de *Santa Cruz*: Le tems étoit beau & serain, & le soleil, qui brilloit dans tout son éclat, ne manqua pas de nous donner assez de chaleur, avant que nous pussions atteindre *Lagune*; où nous arrivames, sur les dix heures, tous en eau & fort fatiguez: de sorte que nous fumes bien aises de trouver une méchante Cabane pour y boire un peu de vin & nous rafraî-

fraîchir. Mais nous découvrimes bientôt un de nos Marchands *Anglois* qui residoit ici, & qui après nous avoir regalez d'un bon dîner, nou fit voir la Ville.

Lagune est une assez grande Ville bien ramassée, & dont l'aspect est fort agréable. Elle est en partie située sur une Montagne, & en partie dans un terrain uni. La plûpart des Maisons y sont bâties de pierre & couvertes de Tuiles. Quoi qu'elles ne soient pas uniformes, elles font avec tout cela un assez joli effet, qui ne déplait pas à la vûë. Il y a quantité de beaux Edifices, entre lesquels on péut mettre deux Eglises Paroissiales, deux Couvents de Religieuses, quatre Monasteres, un Hôpital & quelques Chapelles; outre plusieurs Maisons de Gentilshommes. Les Monasteres sont ceux de S. *Augustin*, de S. *Dominique*, de S. *François* & de S. *Diego*. Les deux Eglises ont des Clochers assez hauts & quarrez: dont le sommet s'éleve au dessus de tous les autres Bâtimens. Les Ruës ne sont pas regulieres, mais elles sont larges pour la plûpart & assez jolies. Vers le milieu de la Ville on trouve une grande Place, qui est environnée de belles Maisons. Il y a d'un côté une Prison bien forte, & tout auprès un Aqueduc de bonne eau, qui en fournit à toute la Ville. Ils ont quantité de Jardins, remplis tout autour d'Oranges, de Limons & d'autres Fruits: & ils mettent au milieu les Herbes potageres, les Salades, les Fleurs, *&c.* Si les habitans étoient même un peu curieux à cet égard, il est certain qu'ils pourroient avoir de très beaux Jardins: Car comme la Ville est située sur une hauteur, au bout d'une Plaine qui est toute ouverte au vent d'Est, & que de cette maniere elle jouït du veritable vent alisé, qui regne ici, & qui amene presque toûjours le beau tems; elle ne manque

guére non plus de ſentir ſur le ſoir la fraîcheur des Briſes.

Derriere la Ville on découvre une vaſte Plaine de trois ou quatre lieuës de long, & de deux Miles de large, qui produit une ſorte d'Herbe épaiſſe, dont la verdure n'étoit pas moins agréable alors, que celle de nos Prairies d'*Angleterre* l'eſt au Printems. A l'Eſt de cette Plaine & fort près de la Ville, il y a un Lac ou un Etang naturel d'eau douce. Il a environ demi-Mile de circonference; mais comme l'Eau en eſt dormante, on ne s'en ſert que pour abrûver le Bêtail. En hiver pluſieurs ſortes d'Oiſeaux ſauvages ſe rendent ici, & fourniſſent quantité de gibier aux habitans de *Lagune*, qui tire ſon nom de ce même Lac; car en Eſpagnol *Laguna* ſignifie un Lac ou un Etang. Cette Plaine eſt bornée à l'Oüeſt, au Nord-Oüeſt & au Sud-Oüeſt par de hautes Montagnes eſcarpées; qui dominent autant ſur la Plaine que celle-ci eſt élevée au-deſſus de la Mer; & c'eſt du pied d'une de ces Montagnes que la Ville eſt fournie d'eau, qui coule à travers la Plaine dans un Aqueduc bâti de pierre & ſoutenu par des Colomnes. Il faut avoüer, qu'à regarder la ſituation de cette Ville, ſa vuë du côté de l'Eſt, qui s'étend juſqu'à *la grande Canarie*, ſes Jardins, la fraîcheur des Berceaux qu'il y a, ſa belle Plaine, ſa Campagne verdoyante, ſon Lac, ſon Aqueduc, & la douceur de ſes Briſes, elle ne peut être qu'un ſejour fort agréable, ſur tout pour des perſonnes qui n'ont pas des afaires, qui les appellent à s'éloigner ſouvent de chez eux: Car cette Iſle eſt preſque toute remplie de Montagnes, eſcarpées & raboteuſes, qui obligent à monter & à deſcendre, & qui fatiguent beaucoup les Voyageurs, à moins qu'ils ne profitent de la fraîcheur du matin

tin & du ſoir. Auſſi n'employe-t-on guére en ce Païs que des Mules & des Anes, ſoit pour y aller deſſus, ou pour voiturer les Denrées.

Au-delà des Montagnes, du côté du Sud-Oüeſt, encore plus avant, on peut voir de la Ville & de la Plaine une petite Montagne pointuë, qui domine ſur toutes les autres. C'eſt celle-là même qu'on appelle *le Pic de Teneriffe*, ſi renommé par ſa hauteur: Mais nous le vimes d'ici avec tant de deſavantage, à cauſe de la proximité où nous étions des Montagnes voiſines, qu'il nous parut peu de choſe en comparaiſon de ce qu'on en dit.

Le veritable vin de *Malvoiſie* croît dans cette Iſle; & on aſſure que c'eſt le meilleur de ſa ſorte qu'il y ait au monde. On y trouve auſſi de celui qu'on appelle proprement vin de *Canarie*, du *Verdona*, Le vin de *Canarie* croît ſur tout à l'Oueſt de l'Iſle; & c'eſt pour cela qu'on l'envoye d'ordinaire à *Oratavia*; qui eſt le Port le plus marchand de toute l'Ile, & où nos Facteurs *Anglois* reſident, avec leur Conſul; parce que nous faiſons un grand commerce de ce Vin là. Au reſte, on me dit que cette Ville eſt plus grande que *Lagune*; qu'il n'y a qu'une Egliſe, mais pluſieurs Couvents: que le Port n'en eſt pas trop bon, & qu'il eſt même très-dangereux lors que le Nord-Oüeſt ſoufle. Ces vents de Nord Oüeſt annoncent leur aproche par les Lames qui viennent briſer contre le bord, & par les nuages noirs qui ſe forment du côté du Nord-Oüeſt. A la vûë de ces ſignes, les Vaiſſeaux levent leurs Ancres, ou bien ils coupent leurs cables, & ils ſe mettent en mer, où ils louvoyent juſqu'à ce que le mauvais tems ſoit paſſé. Quelquefois même ils ſont obligez de faire ce manége à deux ou trois diférentes re-

prises, avant qu'ils puissent avoir toute leur charge à-bord ; ce qui est assez dificile en cet Endroit au milieu de la plus belle Saison : & ils envoyent à *Santa Cruz*, comme je l'ai déja dit, pour avoir de l'eau douce. Le Vin qu'on appelle *Verdona*, est verd, il a du corps & de la force il est plus rude & plus piquant que celui de *Canarie.* On ne l'estime pas tant en *Europe*, mais on le transporte dans les *Indes Occidentales*, & il se conserve mieux dans les Païs chauds ; c'est pour cela que je touchai ici afin d'en prendre quelque provision pour mon Voyage. Cette sorte de vin se recueille sur tout à l'Est de l'Isle, & on l'embarque à *Santa Cruz.*

Outre ces Vins, qui se vendent toutes les Années en grande quantité aux *Canaries*, sur tout à *la grande Canarie*, à *Teneriffe* & à *Palma*, il y a ici abondance de Grains, du Froment, de l'Orge, & du Maïz, qu'on transporte souvent ailleurs. Ils ont aussi des Féves, des Poix, & des Coches, qui est une sorte de Grain, qui ressemble beaucoup au Maïz, & qu'on seme pour engraisser la terre. Il y a des *Papahs*, dont je parlerai plus au long dans la suite ; des Pommes, des Poires, des Prunes, des Cerises, d'excellentes Péches, des Abricots, des Guavas, des Grenades, des Citrons, des Oranges, deux sortes de Limons, des Courges, les meilleurs Oignons du Monde, des Choux, des Raves, des Potatos, *&c.* Ils ont aussi bonne provision de Chevaux, de Vaches, d'Anes, de Mules, de Brebis, de Chevres, de Cochons, de Lapins, & quantité de Bêtes fauves. Les Chevaux de l'Isle *Lancerota* sont estimez les plus vifs, les plus legers à la course & les plus francs que l'on puisse trouver. Enfin il y a ici quantité de Volaille & de Gibier, des Coqs, des Poules, des Canars, des

Pi-

Pigeons, des Perdrix, &c On n'y manque pas non plus de Poiſſon, de Maquereaux, &c. Toutes les Iſles *Canaries* ſont pourvuës de tout ceci, les unes plus, les autres moins: Mais comme celle de *Lancerota* eſt la plus fameuſe pour les Chevaux, & que la *grande Canarie*, *Palma* & *Teneriffe* ſont renommées pour les vins, la derniere ſur tout pour la meilleure Malvoiſie, ce qui fait que ces trois Iſles ont le plus de commerce; ainſi *Forteventura* eſt la plus en réputation pour la volaille domeſtique, & *Gomera* pour les Bêtes fauves. Le Gibier & tous les Vivres ſont chers dans les Iſles négociantes; mais ils ſont en abondance & à grand marché dans les autres. C'eſt pourquoi les Vaiſſeaux qui ſont fretez pour des Voyages de long cours, & qui ne veulent prendre que peu de vin, font mieux de toucher à ces derniéres; où ils en peuvent trouver aſſez, & à bon compte. Pour moi, ſi je l'avois ſû avant mon arrivée, j'aurois plûtôt abordé à l'une de ces Iſles qu'à celle de *Teneriffe*. Mais cela doit ſufire ſur ce ſujet.

On dit que dans cette derniere on peut mettre douze mille hommes ſous les armes. Le Gouverneur ou le *Général*, comme on le qualifie, de toutes ces Iſles ſe tient à *Lagune*: Il s'apelle *Don Pedro de Ponto* Il eſt natif de cette Iſle, & il n'y a pas long tems qu'il étoit Préſident de *Panama* dans les Mers du Sud. Il en raporta même quelques Perles de grand prix, dont il fit préſent à la Reine d'*Eſpagne*, & c'eſt là deſſus, à ce qu'on dit, qu'il fut elu Général des Iſles *Canaries*. La *grande Canarie* l'emporte de beaucoup ſur l'Iſle de *Teneriffe* ſoit en étendue, ou en richeſſes; mais ce Gentilhomme aime mieux reſider dans la derniere, parce que c'eſt le Païs de ſa naiſſance. Il a la réputation d'être une perſonne d'un mérite

distingué; il gouverne avec justice & moderation, & il est fort aimé de tout le monde.

Le Gouverneur de *Santa Cruz*, avec qui je devois dîner étoit un de ses Lieutenans; mais je m'arrêtai si long tems à *Lagune*, que je ne pûs me rendre chez lui que pour y souper. C'est un homme fort civil & discret. Il réside dans le principal Fort tout auprès de la Mer. Il a une sentinelle à sa Porte, & un petit nombre de Domestiques pour le servir. Il me traita dans une grande Sale basse & obscure, où il n'y avoit qu'une seule petite Fenêtre. On y voyoit environ deux cens Mousquets pendus aux Murailles, & quelques Piques. D'ailleurs il n'y paroissoit ni Lambris, ni Tapisserie, & tous les Meubles consistoient en une méchante petite Table, quelques vieilles Chaises, & deux ou trois Bancs assez longs, qui servoient de sieges. Après avoir soupé avec lui, je l'invitai à mon bord, où je me rendis dans ma Chaloupe. Le lendemain matin il vint me voir, accompagné d'un autre Gentilhomme & de deux Valets: mais il fut aussi tôt attaqué du mal de mer, & reduit dans un tel état, qu'il ne pût presque ni manger ni boire, jusqu'à ce qu'on l'eut remis à terre.

Après que mes gens se furent un peu rafraîchis, & que nous eumes à bord les provisions qu'il nous faloit, je partis de *Santa Cruz* l'après midi du 15. Fevrier, & avec toute la diligence possible; parce que les vents du Nord-Est devenoient orageux & rendoient la Mer si grosse, que mon Vaisseau n'étoit pas trop en sûreté dans la Rade même. Quoi que nous laissassions à terre plusieurs choses, que nous avions achetées & payées, je fus bien aise d'en sortir au plûtôt. On ne pouvoit pas se hasarder sur une Chaloupe sans beaucoup de risque, & la tourmente fut si grande, lors

lors que nous levames l'Ancre, que le cable se rompit. Mon dessein étoit de passer à l'Isle de *Mayo* une des Isles du *Cap Verd*; & je courus avec un vent gaillard de Nord-Est en Poupe, toute cette nuit & le jour suivant, sur le pied de 10. ou 11. Miles par heure; mais il mollit alors & il devint un petit-Frais. Les Isles *Canaries* sont pour leur Latitude, dans l'enceinte ordinaire des veritables vents reglez, ou généraux; qui, à ce que j'ai observé moi-même, souflent du Nord-Est, en deça de l'Equateur: Mais comme elles ne sont pas éloignées de la Côte d'*Afrique*. elles se trouvent plus exposées au Nord, qui est le vent reglé de la côte, qu'il balie jusques au *Cap Verd*; & qui s'étendant au long & au large, envelope presque toutes les Isles *Canaries*, quoi qu'il y soit interrompu bien des fois par les veritables vents reglez du Nord-Oüest, ou par d'autres vents échars, auxquels les Isles sont sujettes; sur tout lorsqu'il y en a plusieurs de ramassées ensemble. Le *Pic* de *Teneriffe* qui avoit presque toûjours été couvert de nuages pendant que nous étions à *Santa Cruz*, nous paroissoit à cette heure tout rempli de neige, & s'élever au dessus des autres Montagnes; mais leur hauteur sembloit diminuer de la sienne, & il paroit beaucoup plus considerable à ceux qui se trouvent à son Oüest. Depuis *Teneriffe*, nous eumes un vent frais de Nord Nord-Est, & de Nord-Est; nous vimes du Poisson volant & quantité de Chardon Marin, qui flotoit sur l'eau. Le 20. Fevrier. à Midi nous nous trouvames à 15. d. 4. m. de Latitude; Ainsi nous fimes route par Oüest Nord Oüest vers l'Isle de *Mayo*, dont nous comptions de n'être pas loin du côté de l'Est, & à huit heures du soir nous mimes à la cape jusques au jour. Le vent étoit alors Oüest quart au Sud, & il continua de cette maniere toute la

nuit, le tems étoit beau, & il faisoit un petit vent frais. Tous ces signes marquoient que nous étions proche de quelque terre, après avoir eu jusques ici des Brises forcées. Le matin après le Soleil levé, nous vimes l'Isle à 4 Lieües ou environ de distance. Mais il y avoit un brouillard si épais au-dessus, que nous n'en pûmes découvrir qu'une petite partie; & malgré tout cela je reconnus que c'étoit l'Isle de *Mayo*. On la peut voir ici sous les diferents Aspects, où elle nous parut, lorsque nous la rangeames à l'Est, au Sud-Est & au Sud, pour entrer dans la Rade, qui est à son Sud-Oüest.

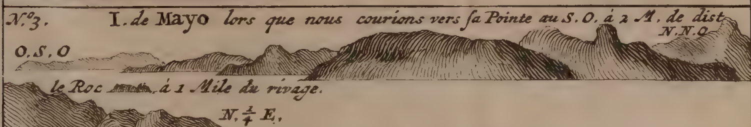
J'ai fait aussi tracer le Plan de sa Rade.

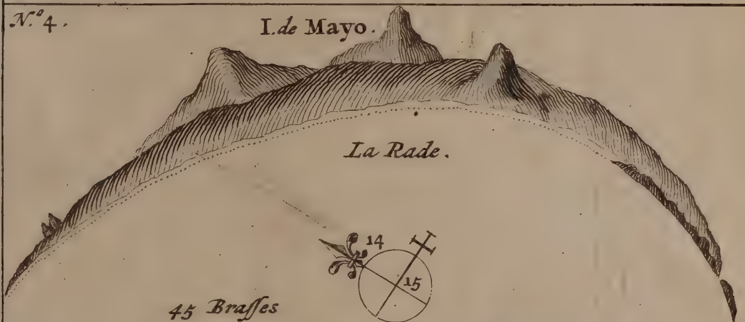
Nous n'y entrames que le matin du 22 *Fevrier*, & je mouillai à l'abri de cette Isle; car c'est une regle constante qu'entre les deux Tropiques on ne doit jamais toucher à une Isle du côté que le vent alisé soufle. Nous ancrames sur les onze heures à quatorze Brasses d'eau, un fond de sable pur, & la mer fort calme, à trois quarts de Mile de Terre, au même endroit où j'avois mouillé dans mon *Voyage autour du Monde*. Je trouvai ici à l'ancre le *Nieuport* de *Londres*, Vaisseau Marchand, commandé par le Capitaine *Barefoot*, qui me salua de trois coups de Canon, & j'en tirai un pour lui rendre le salut. Il venoit de *Fayal*, une des Isles Occidentales; & il avoit à-bord du vin & du Brandevin. Il chargeoit ici du Sel pour le transporter à *Terre-neuve*; & dans la crainte où il étoit des Pirates, qui depuis quelques années infestoient beaucoup les Isles du *Cap verd*, il fut ravi de voir paroitre un des Vaisseaux du Roi.

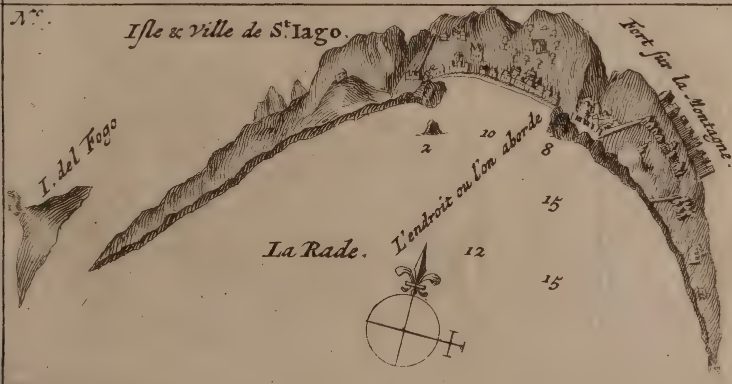
J'ai déja parlé de l'Isle de *Mayo*, & de quelques autres de ces Isles dans mon *Voyage autour du Monde*, Tome I. p. 82, 83. Mais j'ajouterai ici quelques nouvelles observations que je fis dans ce der-


N.° 1.
I. de Mayo a 2. L. de dist. Sa Pointe Merid. étoit embrumée.
S.O. $\frac{1}{4}$ O.
O. $\frac{1}{4}$ S
N.O $\frac{1}{4}$ O.


N.° 2.
I. de Mayo à ces diférentes hauteurs. Alors à 15 Brasses d'eau le fond de Coral rouge, a 1 Mile de la hâteur O.S.O
O.S.O.
S. $\frac{1}{4}$ E.
a
O.


N.° 3.
I. de Mayo lors que nous courions vers sa Pointe au S.O. à 2 M. de dist.
N.N.O
O.S.O
le Roc à 1 Mile du rivage.
N. $\frac{1}{4}$ E.


N.° 4.
I. de Mayo.
La Rade.
14
15
45 Brasses


N.° 5.
Isle & Ville de S.t Iago.
Fort sur la Montagne
I. del Fogo
2
10
8
L'endroit ou l'on aborde
15
La Rade.
12
15

dernier Voyage. L'Isle de *Mayo* a sept lieües de circonference ou environ, elle est presque ronde, & il y a quantité de petites Pointes de Rocher qui s'avancent un Mile ou plus dans la Mer. Elle est au 15 Degré de Latitude Septentrionale, & lors qu'on navige tout autour & que l'on vient assez près du bord, on voit que les Flots brisent contre ces Pointes; ce qu'il faut bien remarquer, pour les éviter avec soin. Je rangeai cette fois les deux tiers de l'Isle, mais je ne vis d'autre danger que celui qui peut venir de ces Pointes, qui se découvrent assez par le refrein des vagues. Cependant on assure qu'à son Nord & au Nord-Nord Oüest il y a des Basses très dangereuses, qui sont plus avant dans la Mer; mais je ne fus pas de ce côté-là. On voit deux Montagnes dans cette Isle d'une hauteur considerable; le sommet de l'une est assez plat, & celui de l'autre est pointu. D'ailleurs le terrain est assez uni & médiocrement élevé au dessus de la Mer. Il y a des Bayes sablonneuses tout-autour de l'Isle, entre les Pointes dont j'ai parlé; & tout le Terroir paroit fort sec & sterile.

A l'Ouest de l'Isle, où les Vaisseaux jettent l'ancre, il y a une grande Baye sablonneuse & un Banc de sable, qui est large de 40 Pas ou environ, & qui court deux ou trois Miles tout le long de la Côte. Entre ce Banc & les Montagnes il y a une vaste *Saline*, de deux Miles de long ou à peu près, & d'un demi Mile de large; mais il y en a plus de la moitié, qui est d'ordinaire à sec. Le seul bout qui est vers le Nord ne manque jamais d'eau, & le sel s'y forme depuis le mois de *Novembre* jusqu'à celui de *Mai*, qui est ici la belle Saison de l'Année. L'eau de la Mer qui le produit, s'ouvre un passage à travers le Banc de sable; ce qui n'arrive qu'au tems des grandes Ma-

rées,

Marées, & alors ce Reſervoir eſt plus ou moins rempli ſelon la hauteur des Marées. S'il y a déja du Sel lorſque l'eau y entre, il eſt d'abord diſſout: mais deux ou trois jours après il commence à ſe grainer, & cela continue juſqu'à ce que toute l'eau, ou du moins la plus grande partie, ſoit changée en ſel, ou juſqu'à ce que la Mer en fourniſſe d'autre. On prétend d'ailleurs, que cette eau ne vient que par le ſeul paſſage, qui eſt au Nord du Reſervoir; où il eſt auſſi le plus profond. Je me trouvai ici au tems d'une Marée de la nouvelle Lune; & on m'aſſura que l'eau n'y entroit jamais qu'alors: mais je ne ſaurois en deviner la raiſon. Ceux qui viennent ici pour charger du Sel, le ramaſſent à meſure qu'il ſe graine, & ils en font des monceaux ſur le terrain ſec, avant que la Mer retourne. Ce qu'il y a de remarquable en cette Saline, c'eſt que le Sel ne s'y graine que dans la belle Saiſon, tout au rebours de ce qui arrive aux Salines des *Indes Occidentales*, & en particulier à celle de *Tortuë la Salée*, dont j'ai dit quelque choſe dans mon *Voyage autour du Monde*, Tome I. p. 63. où le Sel ne ſe graine jamais que vers le Mois d'*Avril*, lors que les Pluyes commencent à venir, & où il continuë à ſe former aux Mois de *Mai*, *Juin*, *Juillet* &c. durant la ſaiſon humide; non pas ſans qu'il y ait eu d'abord quelque bonne bourraſque de pluye. Mais je laiſſe aux Philoſophes à chercher la raiſon de cette difference qu'il y a entre la Saline de *Mayo* & celles des *Indes Occidentales*.

Nôtre Nation fait ici un grand commerce pour le Sel; & on y envoye preſque toûjours un Vaiſſeau de Guerre pour ſervir d'Eſcorte à nos Barques & à nos Vaiſſeaux qui en viennent charger: On m'a dit même qu'il y a eu des années, où il n'en eſt pas arrivé moins de cent. D'ailleurs il n'en coûte rien

rien pour la peine des hommes qui le ramaſſent, & qui le tirent de la Saline; on n'en paye que la voiture, qui eſt même à fort bon marché: parce que les habitans ont grand nombre d'Anes, qu'ils ne peuvent preſqu'employer à autre choſe qu'à porter le Sel depuis la Saline juſques au bord de la Mer. Les habitans chargent & conduiſent eux-mêmes leurs Anes; bien aiſes de trouver cette occupation, puis qu'il leur reſte à peine aucun autre moyen pour gagner quelque choſe. La Saline n'eſt pas à plus d'un demi Mile de l'endroit où l'on embarque le Sel, de ſorte que les Anes peuvent faire ce chemin pluſieurs fois dans un jour. Ils ont un certain nombre de tours fixe pour la Matinée & pour l'après-midi, au delà deſquels leurs Proprietaires ne veulent point aller. Nos Matelots appellent le Bateau où l'on met d'abord le Sel un *Frape-boat*. Il eſt fait exprès pour cet uſage, & il y a un Tillac qui s'étend depuis la Poupe juſques à un tiers de la longueur du Bateau; là où s'éleve une eſpece de Tambour non pas du fond-de cale, mais de l'extrémité du Tillac, à deux pieds de hauteur ou environ, qui eſt bien calfaté par tout. Cela ſert à empêcher les vagues de rejaillir dans le Bateau, lors qu'il a le cap contre terre pour recevoir le Sel: Car il y a d'ordinaire ici de groſſes houles, & quand le Bateau eſt dans cette ſituation, les vagues qui paſſent par deſſus la Poupe, le rempliroient bientôt, ſi le Tambour ne s'y oppoſoit, & ne ſervoit à les faire couler dans la Mer, de l'un & de l'autre côté. Pour tenir ainſi le Bateau le Cap contre terre, & la Poupe à la Mer, il y a deux Perches plantées en dedans, l'une à la tête & l'autre au milieu, vis-à-vis du Tambour, mais qui ſont d'un pied plus hautes que cette ſeparation. Au ſommet de chacune de ces Perches il y a une en-

entaille assez grande pour recevoir une cordelle; dont l'un des bouts est attaché à un Poteau sur le Rivage, & l'autre à un Grapin, ou à une Ancre qui est assez loin dans la Mer. Cette Cordelle sert à haler le Bateau de part & d'autre, & les Perches le tiennent ferme, en sorte qu'il ne sauroit branler, si la Corde est bien tenduë. Autrement, les vagues le rempliroient bientôt, ou le feroient briser contre terre. Mais pour l'empêcher encore mieux d'être mis en pieces par la violence des houles, & tenir ses Membres plus serrez les uns avec les autres, il y a deux ceintrages: L'un va en travers de Stribord à Bas-bord, & ces Cordes, lors que les Bancs des Rameurs sont posez, attachent si ferme les côtez du Bateau aux extrémitez des Bancs, qu'ils ne sauroient en être separez qu'avec peine: de sorte que les Bancs & les Cordes s'entr'aident mutuellement; celles-ci empêchent que les côtez du Bateau ne s'éclatent en déhors, & ceux-là préviennent qu'ils ne soient écrasez en dedans. On n'employe d'ordinaire à ceci que deux Cordes, qui divisent toute la longueur du Bateau, à mesure qu'elles croisent les côtez, en trois parties égales. Le deuxiéme Ceintrage est composé de plus de cordes, qui sont placées d'une telle maniére, qu'elles empêchent les côtes & les Planches du Bateau de s'écarter les unes des autres. Pour cet effet, il y a des trous à certaines distances tout-le-long de la Quille au-dedans du Bateau; par lesquels on passe ces Cordes, qu'on ajuste le long des Côtes, & qu'on y attache bien ferme avec des rabans, en sorte qu'elles font une espece de doublage interieur: De cette maniére, quand même il y auroit des clous & des chevilles qui viendroient à sauter par le choc des vagues, les cordes de ces deux Ceintrages pourroient toûjours tenir les membres du Bateau

unis

unis ensemble: avec l'aide sur tout d'une Corde qui le ceint en dehors, comme on en met à nos Barques longues. C'est ainsi qu'on a soin de renforcer ces Bateaux, & c'est à cause de cela que nos Matelots les apellent des Bateaux cordez. Deux hommes sufisent pour le haler d'un côté & d'autre, & pour y verser le Sel, qu'on y aporte du rivage dans des Sacs. D'abord que le Bateau est assez près de terre, un de ces hommes, qui se tient debout proche du Tambour, plie aussi-tôt la Cordelle autour de la Perche qui est là, & arrête par ce moyen le Bateau avant que la Mer le puisse détourner. Lors que ces deux hommes ont reçu leur charge ils halent en Mer, jusqu'à ce qu'ils soient sortis de la violence des houles, & ensuite ils déchargent leur sel dans une autre Barque, qui le transporte à bord du Navire. Sans le secours d'un pareil Bateau il n'est pas trop sûr d'aborder ici en quelque tems que ce soit: car quoi que la mer soit d'ordinaire fort calme dans la Rade, néanmoins elle bat avec violence contre le rivage; & il seroit à propos que tous les Vaisseaux qui viennent ici eussent un de ces Bateaux cordez, ou qu'ils en empruntassent un, si on n'a pas la commodité de le faire, des autres Navires qui s'y rencontrent; puis que les habitans n'en ont point eux-mêmes. Je me suis d'autant plus étendu sur la description de ces Bateaux, qu'ils peuvent être d'un grand usage dans tous les endroits, où le ressac est dangereux; comme par exemple en diverses Rades ouvertes des *Indes* Orientales & Occidentales; où ils seroient fort utiles, quoi que je n'y en aye jamais vû aucun.

L'Isle de *Mayo* est presque sterile par tout, & le meilleur terroir n'y vaut pas grand' chose. Le Banc de sable qui renferme la Saline, produit une

ne eſpece de laine de coton, & une Plante qui rampe tout le long de la terre, & qui pouſſe des branches, de même que la vigne, mais dont les Feuilles ſont épaiſſes & larges. Le Coton croît ſur de tendres Arbriſſeaux, de trois ou quatre pieds de hauteur, dans des coſſes de la groſſeur d'une pomme, mais dont la figure eſt longue. Lors qu'elles ſont mûres, elles s'ouvrent par un bout, & d'abord le coton commence à ſortir, juſqu'à ce qu'elles ſe partagent peu-à peu en quatre quartiers. Cette laine peut ſervir pour des Oreillers, ou des Couſſins; mais autrement elle n'eſt pas plus eſtimée que celle du grand Cotonier. Je pris quelques unes de ces coſſes qui n'étoient pas tout à fait mûres, & je les mis dans mon coffre; où elles s'ouvrirent au bout de deux ou trois jours, & jetterent leur coton. J'en liai d'autres bien ferme avec des ataches, en ſorte qu'elles ne pouvoient pas s'ouvrir; mais peu de jours après, d'abord que je venois à lâcher tant-ſoit-peu la ligature, le Fruit crevoit, & le coton ſortoit avec violence, par un très-petit trou, de même que la chair d'une pomme qu'on fait rôtir, juſqu'à ce qu'il fut tout dehors. Je trouvai enſuite de cette même eſpece de coton à *Timor*, où il étoit mûr au mois de *Novembre*, mais je n'en ai point vû ailleurs dans tous mes Voyages; quoi-qu'au *Brezil* j'en aye rencontré de deux autres ſortes, dont je donnerai la deſcription, lors que nous ſerons à cet endroit-là. Au reſte, l'Arbriſſeau qui porte le veritable coton, croît auſſi dans cette Iſle, mais non pas ſur le banc de ſable. J'en vis quelques uns près du rivage, mais ils ſont plantez pour la plûpart vers le milieu de l'Iſle, où les habitans ſe tiennent: Leur principale Manufacture conſiſte en Toiles de coton; quoi-qu'à dire le vrai, ils n'en ayent pas beaucoup de cette ſorte.

On

On y trouve auſſi quelques Arbres; mais on n'en voit aucun du côté de la mer; d'où l'on ne ſauroit découvrir que fort peu de Buiſſons diſperſez çà & là ſur les Montagnes voiſines. Le terrain eſt preſque par tout ſablonneux, ou couvert de pierres friables, ſans aucun reſervoir d'eau douce & ſans aucune Riviere pour l'humecter. Les groſſes pluyes de la Saiſon humide n'y ſervent pas de grand'choſe, parce qu'elles s'écoulent auſſi vîte qu'elles tombent: & il n'y a qu'une petite ſource au milieu de l'Iſle, dont il ſe forme un petit Ruiſſeau qui coule à travers une Valée entre les Montagnes. C'eſt là où les habitans demeurent dans trois petites Villes, qui ſont à ſix ou ſept Miles de la Rade, à ce qu'on me dît; & il y en a deux qui ont une Egliſe chacune avec un Curé. La principale des trois eſt *Pinoſe*, qui a deux Egliſes: S. *Jean* vient enſuite, & la troiſiéme eſt *Lagoa*. Les Maiſons qu'on y voit ſont fort miſerables, petites & baſſes. On y bâtit avec du Figuier, & l'on m'aſſura que c'eſt le ſeul Arbre qu'il y aît ici propre à cet uſage. Une eſpece de canes ſauvages qu'on y trouve, leur ſert de Chevrons. Les Melons d'eau & les Figues ſont les meilleurs fruits de cette Iſle. Les habitans ſe nourriſſent d'ordinaire de *Callavances*, ou pois chiches, & de courges. Entre la Volaille, il y a des *Flamingos*, de gros *Corlieus*, & des Poules de *Guinée*, que les Naturels de ces Iſles appellent *Gallena pintada*, ou Poule peinte; mais à la *Jamaique*, où j'en ai vû dans les prairies & dans les bois, où elles ſe plaiſent beaucoup, on leur donne le nom de Poules de *Guinée*. Elles ſemblent être du naturel des Perdrix; elles ſont plus groſſes que nos Poules, elles ont de longues jambes & courent fort vîte. Elles volent auſſi, mais non pas loin, parce qu'elles ont le corps gros & peſant, & que

leurs

leurs ailes ſont courtes, de même que leur queüe. Du moins j'ai remarqué en général que les Oiſeaux n'ont pas la queuë longue, s'ils ne volent beaucoup; & qu'ils s'en ſervent comme d'un timon, pour tourner d'un côté & d'autre. Ces Poules ont le bec épais, fort & pointu, & les pieds aſſez longs. Elles vivent de Sauterelles, qui ſont ici en abondance, ou de Vers, qu'elles atrapent en gratant la terre. Leur plumage eſt marqueté d'un gris clair & obſcur; les taches en ſont ſi regulieres & uniformes, que la beauté de ces Oiſeaux ſemble l'emporter ſur pluſieurs autres qui ont des couleurs plus vives & plus éclatantes. Elles ont le coû long & délié, & la tête aſſez petite. Les Coqs ont une eſpece de crête, qui eſt de la couleur d'une coquille de Noix ſêche, & fort dure. Ils ont auſſi une petite barbe rouge de chaque côté de la tête, en guiſe d'ouïes, qui pendent en bas; mais les Poules n'en ont point. Ils ont tant de force qu'on a de la peine à les tenir, c'eſt un très-bon manger; la chair en eſt tendre & délicate; quoi que les uns l'aient extraordinairement blanche, & les autres noire. Les Naturels du Païs les prennent avec des chiens, & ils les forcent quand ils veulent; car il n'en manque pas ici. On en voit juſques à deux ou trois cens à la fois. J'en mis pluſieurs dans mon bord tous en vie, qui s'y entretinrent fort bien, quelques uns même l'eſpace de ſeize ou de dix-huit mois; mais alors ils commençoient à maigrir. Si on les prend jeunes, ils s'aprivoiſent comme nos Poules. A l'égard des *Flamingos*, j'en ai déja donné la deſcription dans le I Vol. de mes *Voyages* p. 78. & 79. On trouve encore ici quantité d'autres Oiſeaux, des Pigeons, des Tourterelles, des *Miniotas*, qui ſont auſſi gros que les Corneilles, de couleur griſe &

un bon manger, des *Crusias*, qui sont à peu-près de la même grosseur, & du même plumage ; Il semble qu'on pourroit les mettre au rang des Hiboux, puis qu'ils ne paroissent que la nuit ; On assure que leur chair est bonne pour les pulmoniques: mais les sains n'en mangent pas. Enfin, outre plusieurs sortes de petits Oiseaux, il y a des *Rabeks* qui ont le plumage gris, le coû long, de même que les jambes, & qui ne ressemblent pas mal aux Herons.

Entre les Bêtes à quatre pieds, il y a ici des Chevres, & bon nombre d'Anes. L'on m'avoit dit aussi dans un autre Voyage que j'y avois fait, qu'ils avoient eu autrefois quantité de Bœufs & de Vaches: Mais les Pirates, qui ont depuis cruellement infesté ces Isles, en ont fort diminué le nombre, sans épargner même les habitans. Le Gouverneur de *Mayo*, qu'ils avoient enlevé & retenu prisonnier une ou deux années, venoit de sortir de leurs mains, lors que j'arrivai ici cette derniere fois.

La Mer est remplie en ces quartiers de plusieurs sortes de Poisson ; il y a des Dauphins, des *Bonetas*, des Muges, des *Snappers*, du Poisson argenté, des *Gars* &c. & la Baye est fort bonne pour y haler une Seyne. Je m'y servis de la mienne en diverses rencontres & avec succès ; puis que d'un seul coup j'amenai à terre six douzaines de beaux Poissons, dont la plûpart étoient de gros Muges d'un pied & demi, ou de deux pieds de long. On y trouve aussi des Marsouïns, & une sorte de petites Baleines, qui viennent presque tous les jours dans cette Rade. J'ai déja dit dans mon I Vol. p. 113. que les Tortues-vertes se rendent ici, & vont pondr leurs œufs à-terre dans les mois de *Mai*, *Juin* *Juillet* & *Août*, c'est-à dire durant la Saison pluvieuse. J'ajouterai, que c'est une chose digne de

re-

remarque, de voir que les Tortues, soit au Nord ou au Sud, pondent toûjours leurs œufs dans les mois, où la pluie regne. On pourroit même croire que les grosses pluïes qu'il fait en certains endroits, où elles posent leurs œufs, devroient les gâter & les corrompre. Mais, quelque violente que soit la pluïe, elle est bien tôt buë par le sable, où ils sont enterrez; Peut être aussi qu'elle ne pénétre pas jusques à leur Nid, qu'elle pousse la chaleur en bas, & qu'elle rend par ce moyen le sable plus chaud en cet endroit qu'il ne l'étoit d'abord, à-peu-près comme une couche de fumier dans un Jardin. Quoi qu'il en soit, & quelque raison que la Providence ait eu pour déterminer ces Créatures à pondre leurs œufs dans la Saison humide, plûtôt que durant la seche; le fait est certain, & je l'ai toûjours observé de même, non seulement à l'égard des Tortues de mer, mais aussi de tous les autres Animaux amphibies qui font des œufs; comme des Crocodiles, des Alligators, des Guanos, &c. Les habitans de cette Isle, jusques au Gouverneur & au Curé, sont tous Négres, & ils ont les cheveux cotonnez de même que les Mores d'*Afrique*, leurs voisins; de qui peut être ils descendent; quoi qu'en qualité de sujets des *Portugais* ils retiennent leur Religion & leur Langue. Ils sont hardis, vigoureux, bien faits de corps, gras & charnus, tant les hommes que les femmes; & leurs enfans sont aussi ronds & dodus que de petits Marsouïns: quoi qu'il semble à un Etranger que cette Isle peut à peine fournir des vivres pour l'entretien de ses habitans. Je m'informai du nombre des personnes qu'il pouvoit y avoir, & l'un des Curez me répondit, qu'il y avoit deux cens trente Ames en tout. Le Gouverneur Négre tient sa Commission du Gouverneur *Portugais* de S. *Jago*. Celui que j'y vis étoit fort civil & homme de bon sens, mais pauvre, & on peut dire en général que tous ces Insu-

laires ſont de bonnes gens. Quoi qu'il en ſoit, le Gouverneur de *Mayo* compte ſur un petit préſent de la part de chaque Maître de Vaiſſeau, qui charge ici du ſel; & il eſt bien aiſe qu'ils l'invitent à-bord de leurs Navires. Il paſſe preſque tout ſon tems avec les *Anglois*, lors qu'ils y viennent prendre du ſel; ce qui fait ſa recolte: & tous les Inſulaires s'occupent en cette occaſion à gagner quelque choſe: puis qu'ils n'ont pas des Vaiſſeaux eux-mêmes pour trafiquer dans le voiſinage, & que les *Portugais* n'y en amenent point. Il n'y a guére non plus que les *Anglois*, avec qui ces pauvres gens faſſent quelque commerce; & quoi qu'ils ſoient ſujets du *Portugal*, ils ont une eſtime toute particuliére pour nous. On ne leur paye rien pour le ſel, comme je l'ai déja dit; il n'y a que leur travail & leurs voitures, qui coûtent quelque choſe: Nous leur donnons pour cela les vivres, quelque peu d'argent, & de vieilles hardes, comme de Chapeaux, de Chemiſes, & autres Guenilles. Par ce moyen il s'en trouve pluſieurs qui ſont paſſablement bien équipez; mais quelques uns ſont preſque tout nuds. Lors que la Saiſon des Tortues arrive, ils vont paſſer les nuits dans le voiſinage des Bayes ſablonneuſes, où ils ont de petites Hutes pour ſe repoſer & ſe garantir de la pluye. C'eſt ici une autre moiſſon pour eux, & on aſſure qu'il y a une grande quantité de Tortues, qui ſe rendent alors dans toutes les Iſles du *Cap verd*. Cette recolte finie, ils n'ont preſqu'autre choſe à faire qu'à tuer des Poules de *Guinée*, & à cultiver leurs petites Plantations. De cette maniere ils ſont occupez durant toute l'année, & ils gagnent dequoi vivre, mais peu de choſe au delà. Si quelcun d'eux ſouhaite d'aller à S. *Jago*, il en obtient la permiſſion du Gouverneur, & on lui accorde le paſſage ſur nos Vaiſſeaux *Anglois*: car tous ceux qui viennent charger ici du ſel ſont obligez de toucher à S. *Jago* pour

y faire de l'eau, parce qu'il n'y en a point dans cette Baye, qui soit propre à boire. On n'y trouve qu'un petit puits, à un demi-Mile de l'endroit où l'on aborde, dont l'eau est salée, & où l'on abruve les Anes qui servent à porter le sel; mais elle est fort mauvaise. Dans quelques unes de ces Isles, on y fait commerce d'Anes, & plusieurs de nos Vaisseaux y vont exprès pour en charger, & les transporter ensuite aux *Barbades*, ou à nos autres Plantations. Je m'arrêtai six jours à *Mayo*, où je pris sept ou huit Tonneaux de sel pour mon Voyage. Durant cet intervale, il y arriva quantité de Vaisseaux Marchands, qui venoient tous prendre du sel pour *Terre neuve*.

Le 19. *Fevrier*, à une heure du matin je fis lever l'ancre pour aller faire aiguade à S. *Jago*, qui étoit à cinq ou six lieuës de nous vers l'Ouest. Nous cotoyâmes tout le long de cette Isle, & nous passâmes auprès de son Port à l'Est, dont j'ai parlé dans mon I Vol. p.83. & qu'on apelle *Praya*. C'est ici que touchent quelques uns de nos Vaisseaux, qui vont aux *Indes* Orientales, mais il n'y en vient pas tant qu'il y en venoit autrefois. Nous vimes le Fort sur la Montagne, les Maisons & les Cocotiers: mais je ne voulus pas mouiller dans ce Havre, parce que j'esperois de trouver de meilleure eau à la Ville de S. *Jago*, au Sud-Ouest de l'Isle. A huit heures du matin nous découvrimes les Vaisseaux qui étoient dans cette Rade, d'où nous n'étions éloignez que de trois lieuës: mais il nous falut virer & revirer long-tems pour y entrer, à cause de l'incertitude des boufées de vent, qui se trouve sur tout à l'abri des Isles, dont le terrain est élévé. Enfin deux Bateaux *Portugais* vinrent à nôtre secours: ils nous aiderent à nous remorquer, & sur les trois heures de l'après-midi nous jettâmes l'ancre. Nous primes ensuite le Plan de la Ville. (Table II. No. 5.)

Ou-

Outre deux Vaiſſeaux *Portugais* deſtinez pour le *Bréſil*, & dont les Chaloupes nous avoient remorquez, il y avoit ici une Pinque *Angloiſe*, chargée d'Anes, qu'elle avoit pris à une des Iſles du *Cap verd*, & qu'elle devoit tranſporter aux *Barbades*. Le lendemain matin je me rendis à terre avec mes Oficiers, & nous allames voir le Gouverneur, qui nous regala en confitures: Je lui dis que le principal ſujet de mon entrée dans ce port étoit pour y faire de l'eau, & prendre quelques rafraichiſſemens. Il me répondit que j'étois le bien venu, & qu'il ordonneroit aux habitans de porter leurs denrées dans une certaine Maiſon de la Ville, où je pourrois acheter ce qu'il me faudroit: Je repliquai là deſſus que je n'avois point d'argent, mais que je troquerois du ſel que j'avois pris à *Mayo* avec leurs vivres. Alors il me déclara que le ſel étoit une fort bonne Marchandiſe pour le pauvre peuple, mais que ſi je voulois acheter du gros bétail, je ſerois obligé de le payer en argent. Je me contentai donc de prendre de la Volaille; & le Gouverneur donna ordre au crieur public d'aller par toute la Ville pour avertir le peuple, qu'ils euſſent à ſe rendre avec leur Volaille, & du Maïz pour la nourrir, à un certain lieu, où ils auroient du ſel en échange. Auſſi-tôt j'en fis aporter de mon bord, & je commandai à quelques uns de mes gens de faire ce troc, pendant que les autres étoient occupez à remplir nos Barriques d'eau. Le peu de ſoin que ces Inſulaires ont d'avoir des Bateaux à eux, fait qu'ils ſont bien aiſes d'acheter leur propre ſel des étrangers, parce qu'ils ne ſont pas en état de le tranſporter eux-mêmes d'une Iſle à l'autre.

S. *Jago* eſt ſitué au Sud-Oueſt de l'Iſle, à 15 Degrez ou environ de Latitude Septentrionale.

Le Gouverneur Général, & l'Evêque de toutes les Isles du *Cap verd* y font leur residence. Les Maisons de cette Ville sont dispersées ça & là sur les côtez de deux Montagnes, entre lesquelles il y a une profonde Valée, qui a 200 verges ou environ de largeur près de la Mer, & qui à un quart de Mile du rivage se retrecit jusques à n'avoir pas plus de 40 Verges de large. Dans la Valée, assez près de la Mer, il y a une Ruë écartée avec des Maisons d'un côté & d'autre, & au bout un Courant d'eau, qui se décharge dans une petite Baye sablonneuse, où la Mer est ordinairement fort calme: de sorte qu'on trouve ici de bonne eau, & qu'il est facile d'y aborder en tout tems; quoi qu'il y ait des rochers dans la Rade, & qu'elle soit dangereuse pour les Vaisseaux. Tout auprès de l'endroit où l'on aborde il y a un petit Fort, presqu'à niveau de la Mer, où l'on tient toûjours un Corps de garde. Sur le sommet de la Montagne, au dessus de la Ville, il y a un autre Fort, & il semble par la muraille qu'on peut voir de la Rade, qu'il est d'une assez grande étendue. Il y a des Pieces de Canon en baterie, mais je n'en sai pas le nombre ni de quel usage peut être ce Fort, à moins qu'il ne serve pour rendre le salut. La Ville peut consister en deux ou trois cens Maisons, toutes bâties de pierre brute; il y a d'ailleurs un Couvent & une Eglise.

Tout le monde en général y est noir, ou du moins basané, si vous en exceptez quelque peu de personnes des plus qualifiées, comme le Gouverneur, l'Evêque, quelques Gentilshommes, & un petit nombre de Prêtres, dont même quelques uns sont noirs. Les gens autour de *Praya* sont adonnez au vol; mais ceux de S. *Jago* vivent dans une meilleure discipline, parce qu'ils se trouvent sous les yeux du Gouverneur; quoi qu'ils

soient

ſoient fort pauvres en général, & qu'ils aient très-peu de commerce. Outre les Vaiſſeaux des autres Nations, qui abordent ici par haſard, il y en arrive tous les Ans un ou deux *Portugais*, qui touchent à cette Iſle dans leur route au *Bréſil*. Ces derniers y débitent quelque peu de Marchandiſes de l'*Europe*; & ils prennent en échange de la Toile de coton rayée, qui eſt la principale Manufacture du Païs, & qu'ils tranſportent au *Bréſil*. On y envoye auſſi un autre Vaiſſeau du *Portugal* pour y charger du Sucre, & s'en retourner tout-droit dans ce Royaume-là: Du moins on dit qu'il y a pluſieurs petites Sucreries dans cette Iſle, & que le *Portugal* en tire tous les Ans près de cent Tonneaux de Sucre. Il y croît d'ailleurs quantité de coton, dont ces Inſulaires s'habillent eux-mêmes, & dont ils envoyent une bonne partie au *Bréſil*. Ils ont auſſi des vignes, dont ils font quelque peu de vin: mais les Vaiſſeaux *Européens* leur en fourniſſent de meilleur; quoi qu'ils n'en boivent guére d'aucune ſorte. Leurs principaux Fruits (outre les Plantains qu'ils ont en abondance) conſiſtent en Oranges, Limons, Citrons, Melons d'eau & muſquez, *Guavas*, Grénades, Coins, *Pommes-flan* & *Papahs*, &c.

La Pomme, que nous appellons *Pomme-flan*, eſt un fruit auſſi gros que la Grénade, & à-peu-près de la même couleur. Son écorce exterieure, à l'égard de la ſubſtance & de l'épaiſſeur, tient un milieu entre la peau d'une Grénade & l'écorce d'une Orange; quoi qu'elle ſoit plus tendre que celle-ci, & avec tout cela plus caſſante que l'autre. Elle eſt auſſi remarquable, en ce que ſa ſuperficie eſt toute couverte de petits nœuds fort reguliers. Le dedans eſt rempli d'une chair blanche & mole, douce & fort a-

gréable, qui pour la couleur & le goût, ressemble le mieux du monde à un Flan: & c'est sans doute à cause de cela que nos *Anglois* lui ont donné le nom de *Pomme-flan*. Elle a quelques petits pepins noirs au milieu; mais il n'y a point de cœur, tout est chair. L'Arbre qui porte ce fruit est à peu-près de la grosseur d'un Coignier; ses branches sont longues, déliées, épaisses, & s'étendent beaucoup en déhors: Le fruit croît à l'extremité de ces branches ça & là, & il y est suspendu par une queuë, mince & dure, de neuf ou dix pouces de long. Un de ces Arbres, quoi que des plus beaux, ne porte pas d'ordinaire plus de 20. ou 30 Pommes, & il en porte rarement au-delà. Ce fruit croît dans la plûpart des Païs, qui sont entre les Tropiques. J'en ai vû dans toutes les *Indes* Occidentales, sur le Continent & dans les Isles; de même qu'au *Brésil*, & dans les *Indes* Orientales, quoi que je n'en aye pas donné plûtôt la description.

Le *Papah* se trouve aussi dans tous ces Païs là, & je ne l'ai pas décrit non plus jusqu'à-présent. Ce fruit est à peu près de la grosseur d'un Mélon muscat: il a de même une cavité à son centre, & il le ressemble pour la figure & la couleur, soit en déhors ou en dedans: mais au lieu que la graine des Mélons est plate, les *Papahs* ont à leur centre une poignée de petite semence noirâtre, qui est presque de la grosseur d'un grain de Poivre, & qui en a même le goût piquant. Lors que ce Fruit est mûr, sa chair est douce, mole & agréable; mais elle est dure & de mauvais goût, si on le mange verd: quoi qu'alors bouilli avec du Porc ou du Bœuf salé, il sert à la place des Naveaux & on ne l'estime pas moins. L'Arbre qui porte ce Fruit a dix ou douze Piez de hauteur. Son trone près de la terre peut avoir

un

un pié & demi ou deux piez de Diamétre, & il va en diminuant jusques au sommet. Il n'a point du tout de branches, mais il a de grandes feuilles larges qui sortent immédiatement du tronc avec leurs queües. Ces feuilles sont rondes & dentelées tout-autour, & leurs queües sont plus ou moins longues à mesure qu'elles croissent plus près ou plus loin du sommet. Le tronc est tout nud jusqu'à six ou sept piez de terre, & c'est là où les feuilles commencent à pousser; elles deviennent plus épaisses & plus grandes à mesure qu'elles aprochent du sommet, où elles sont serrées & fort larges. Le Fruit ne croît qu'entre les feuilles, & il y en a davantage là où celles-ci se trouvent plus épaisses: en sorte que vers le sommet de l'Arbre les *Papahs* y sont aussi serrez qu'il se peut les uns auprès des autres. Mais plus bas, où il y a moins de feuilles, le fruit y est mieux nourri, & de la grosseur que j'ai déja marquée: au lieu que vers le sommet, il n'est guére plus gros que les naveaux communs, quoi qu'il ait le même goût que les autres.

Il y a quantité de Bœufs, à ce qu'on dit, dans cette Isle; quoi que l'on nous en demanda vingt écus de la piece. On y trouve aussi des Chevaux, des Anes, des Mules, des Bêtes fauves, des Chévres, des Cochons, & des Singes à longue queüe, qui ont le visage noir. Pour la Volaille & les Oiseaux, on y voit des Coqs & des Poules, des Canards, des Poules de Guinée, domestiques & sauvages, de gros & de petits Perroquets, des Pigeons, des Tourterelles, des Herons, des Faucons, des Oiseaux qu'on nomme *Preneurs d'Ecrevisses*, parce qu'ils vivent de ce Poisson, des *Galdens*, qui sont de la même espece, mais plus gros, des Corlieus, &c. On y pêche les mêmes sortes de Poisson qu'à *Mayo*, &

& dans le reste de ces Isles. D'ailleurs, on trouve en général les mêmes Bêtes & les mêmes Oiseaux dans la plûpart de ces Isles; excepté que dans quelques unes il y a plus de nourriture pour certains Animaux, que dans les autres; & qu'ils y sont plus en usage. Par exemple, les Forêts, qui servent de retraite aux Oiseaux, le Maïz & les Fruits, qui servent à leur nourriture, les engagent plûtôt à s'atrouper dans quelques unes de ces Isles, comme à S. *Jago*, que dans les autres.

La Rade de S. *Jago* est une des plus mauvaises que j'aïe vû. Il n'y a pas de place, où le fond soit net, pour plus de trois Vaisseaux, & encore faut il qu'ils mouillent bien près l'un de l'autre. Il y en a même un qui est obligé de se tenir tout-auprès du rivage, où il est amarré, & c'est l'endroit le plus sûr pour un petit Batiment. Je n'y serois pas entré, si l'on ne m'avoit dit que la Rade étoit bonne; mais je fus si bien convaincu du contraire, que je languissois d'en être dehors. Le Capitaine *Barefoot*, qui vint y mouiller, pendant que j'y étois, y eut bientôt perdu dans un fond vasart, deux de ses Ancres, & j'y en avois déja laissé une petite des miennes. On voit fort distinctement de cette Rade l'Isle *del Fogo*, qui en est à sept ou huit lieuës; & nous vimes durant la nuit les flames qui sortoient du haut de ses Montagnes.

CHAPITRE II

L'Auteur délibére sur la continuation de son Voyage, & il part de S. Jago. *Sa route; & les vents qu'il rencontre &c. en passant*

la

la Ligne. *Il fait voiles vers la Baye de* Tous les Saints, *qui est dans le* Brésil, *& il en dit ses raisons. Il arrive sur la côte de ce Païs-là, & dans la Baye. Des Forts, de la Rade, de la situation de la Ville & des Maisons de* Bahia. *De son Gouverneur, de ses Vaisseaux, de ses Marchands, de ce que l'on y reçoit de l'*Europe, *& de ce qu'on envoye dehors. De la maniere dont on y rafine le Sucre. Du tems auquel les Vaisseaux y viennent de l'*Europe, *& des Cables faits de* Coyre. *Du Commerce que les habitans font en* Guinée, *& le long des Côtes. De la pêche de la Baleine. Des habitans de* Bahia; *de la maniere dont ils se font porter dans des Branles: de leurs Artisans; de la Gruë qu'on y a pour charger ou décharger les Marchandises, & de leurs Esclaves* Negres. *Du Païs autour de* Bahia, *de son terroir & de ce qu'il produit. De ses Arbres de haute futaye; du* Sapiera, *du* Vermiatico, *du* Comesserie, *du* Guitteba, *du* Serrie, *& des Mangles. Du* Cocotier *bâtard, de ses Noix & de ses Cables. Des Arbres qui portent le Coton. Des Fruits du* Brésil, *Oranges, &c. Des* Sour-sops, Cashews, *&* Jennipahs. *Des Fruits particuliers qu'il y croît, comme sont les* Arisahs, *les* Mericasahs, *les* Petangos, *les* Petumbos, *les* Mungarous, *les* Muckishaws, *les* Ingwas, *les* Oties *& les* Musteran de ovas. *De ses Dates, de ses Noix Médicinales, des* Mendibees, *&c. des Racines, des Herbes, &c. Des Oiseaux sauvages, des* Maccaws, *Perroquets, &c.* *Du* Yemma, *de la Corneille qui vit de*

Charognes & de celle qui gazouille, de l'Oiseau Tout-bec, *du* Curreso, *des Tourterelles & des Pigeons Ramiers; du* Jenetie, *de la Poule qui glousse, des Oiseaux qui vivent d'Ecrevisses, des* Galdens, *& des Herons noirs: Des Canards, des Poules d'eau & des Sarcelles; Des Autruches qu'il y a vers le Sud, & de la Volaille domestique. Du gros Bêtail, Chevaux, &c. Des Léopards & des Tigres. Des Serpents: du Serpent à sonnette; d'une espece de petit Serpent verd, de l'*Amphisbæne, *du petit Serpent noir & du petit Serpent gris; du gros Serpent de Terre, & du gros Serpent d'eau: du Chien d'eau. Du Poisson de Mer & des Tortues. De la Ville de S.* Paul.

APRE'S avoir expedié mes petites afaires aux Isles du *Cap verd*, je reflechis sur la maniere dont je devois continuer mon Voyage, & il me vint dans l'esprit qu'il seroit à propos de toucher à quelque autre Païs habité dans ces Mers, afin que mes gens s'y pussent rafraichir, & se pourvoir de tout ce dont ils auroient besoin. J'avois resolu de pousser tout droit ma Navigation d'ici à la *N. Hollande*; mais persuadé que je n'y trouverois que de l'eau douce, si même j'y avois ce petit secours, je me déterminai à entrer dans quelcun des Ports du *Brésil*, pour y prendre tout ce qui me feroit necessaire. Outre le relâche que cela devoit donner à mes gens & la commodité de se munir de provisions, j'avois dessein de les accoutumer ainsi peu-à-peu & par intervales aux fatigues, qu'ils auroient à essuyer dans le reste du Voyage, qui devoit s'étendre jusques à une partie du Monde, qui leur étoit inconnue; puis qu'il

qu'il n'y avoit que deux jeunes hommes de tout mon Equipage, qui eussent jamais passé la *Ligne*.

Dans cette vuë je fis voiles de S. *Jago* le 22. *Février*, par un beau tems, & un vent frais, qui étoit E. N. E & N. E. Nous fimes route S. S. E. & S. S. E. moitié à l'Est, jusqu'à ce que venus à 7 deg. 50 min. de Latitude, nous rencontrames plusieurs endroits, où il sembloit qu'il y eut une Marée, ou de gros Courants, qui alloient contre le vent, & formoient par ce moyen une espece de reflux. Nous en eumes toûjours depuis cette Latitude, jusqu'à ce qu'arrivez à 3 deg. 2 min. de Lat. Sept. ils discontinuërent tout à-fait. Durant cet intervale nous vimes quelques *Bonetas*, & quelques Chiens marins: & nous prîmes un de ces derniers. Nous eumes le veritable Vent alisé au N. E. qui soufloit assez fort jusques au 4 deg. 40 min. de Lat. Sept. où le Vent commença à varier, & nous eumes ensuite de petits vents frais, avec quelques Tourbillons. Nous étions alors 4 deg. 54 min. à l'Est de S. *Jago*. Lors que nous vinmes au 3 deg 2. min. de Lat. Sept. (où j'ai dit que les Courants cessoient) & au 5 deg. 2 min. de Long. à l'Est de S. *Jago*, nous eumes le vent entre le S. quart à l'Est, & l'E. quart au N. de petits Vents frais, des Calmes fréquens, des Nuages fort noirs, & quantité de pluïe. A. 3. deg. 8 min. de Lat. Sept. & à 5 deg. 8 min. de Long. Orient. de S. *Jago*, nous eumes le vent du S. S. E. au N. N. E. mais foible & souvent interrompu par des Calmes. Pendant tous ces Calmes, nous eumes l'occasion d'examiner le Courant que nous avions eû jusques-ici, & nous trouvames qu'il couroit N. E. quart à l'E. 12 Miles en 24 heures: de sorte qu'il couroit ici sur le pié d'un demi-Mile par heu-

heure, & il avoit été beaucoup plus fort auparavant. Les Pluïes nous reprirent de tems en tems jusques à 1 deg. 0 min. de Lat. Sept. avec de petits Vents frais entre le S. S. E. & S. E quart à l'E. & quelquefois des Calmes : Ensuite le Vent tourna entre le S. & le S. S. E. jusqu'à ce que nous passames la Ligne, & nous eumes de petits Vents, des Calmes, avec d'assez beaux jours. Nous vimes très-peu de Poissons, excepté des Marsouïns, qui parurent en grand nombre & dont nous primes un.

Le 10. de *Mars*, vers le tems de l'Equinoxe, nous passames l'Equateur, après avoir toûjours eu, depuis le 4 deg. 40 min. de Latit. Sept. où le veritable vent Alisé nous abandonna, une grosse Mer qui venoit du S. E. & de petits Vents incertains qui soufloient presque tous du Sud; de sorte que nous ne gagnames le Sud qu'avec beaucoup de lenteur. Je le rangeai le mieux qu'il me fut possible malgré tous ces obstacles, & d'abord qu'il venoit une boufée de Vent d'Est, je continuois tout droit ma route vers le Sud, afin d'y arriver au plus vite. Je n'ignorois pas qu'autour de la Ligne on ne devoit attendre que des Vents incertains, des Calmes continuels, des Pluïes & des Tourbillons; & que tout cela ne retarderoit pas seulement ma Course, mais exposeroit mon Equipage à des maladies: sur tout, ceux qui étoient assez mal pourvus d'habits, & qui avoient la paresse de n'en point changer après avoir été percez par les Pluïes. La chaleur qu'il faisoit les rendoit négligens à cet égard; & lors qu'ils étoient mouillez, ils se contentoient d'avaler un peu de Brandevin que je leur donnois, sans se mettre en peine d'obeïr à mes ordres & de changer de Chemise: de sorte qu'ils se cou-

choie-

choient tout-trempez dans leurs Branles ; mais ils n'en étoient pas plûtôt dehors, qu'ils repandoient par tout où ils s'approchoient une odeur si puante, & leurs Branles même sentoient si mauvais, que je ne croi pas indigne du soin des Maitres ou des Capitaines de Vaisseau qui passent la Ligne, de chercher quelque remede à ce mal : puis sur tout qu'en certaines Saisons de l'Année, comme dans les Mois de *Juin*, *Juillet* & d'*Août*, on est quelquefois plus d'un Mois entier, avant que de pouvoir sortir des Pluïes.

Ce que je viens de dire à l'égard des Courans, des Vents, des Calmes &c. doit servir à fortifier les observations générales que j'avois faites là-dessus, & en particulier sur le passage de la *Ligne*, dans le II Tome de mes Voyages, dans le *Traité des Vents* &c. *dans la Zone Torride* : p. 5. 6. J'ai eu de bonnes preuves de la justesse de ces Observations dans tout le cours de ce dernier Voyage, & je donnerai le détail de quelques unes des principales, à mesure qu'elles se trouveront sur mon chemin. J'ose même dire que la confiance que j'y avois, du moins pour ce qu'il y a d'essentiel, ne servit pas peu à me tranquiliser l'esprit au milieu d'un si pénible Voyage ; durant lequel l'ignorance & l'opiniâtreté de quelques uns de mes gens me causérent beaucoup de chagrin : quoi qu'ils furent souvent contraints d'avouër que je ne me trompois guére dans mes conjectures, lors que je les avertissois par avance des Vents, &c. que nous rencontrerions à telle, ou à telle hauteur.

Quand je partis de S. *Jago*, mon dessein étoit d'aller à *Pernambuc* ; parce que cette Place, qui n'est pas éloignée de l'extremité du C. S. *Augustin*, Promontoire le plus Oriental de tout le *Brésil*,

sil, me sembloit fort commode pour l'execution de mon projet. La maniere dont elle est située fait qu'elle tire plus d'avantage des Brises de Mer; que par conséquent elle est plus saine que les autres endroits qui sont vers le Sud; & que d'ailleurs elle est moins exposée aux Vents reglez du Midi, qui souflent sur ces Côtes durant six Mois de l'Année. Nous allions entrer dans la Saison où ils regnent, & il étoit à craindre qu'ils ne m'incommodassent beaucoup. Il y avoit même esperance d'arriver plûtôt à *Pernambuc*, parce qu'il se trouvoit plus près de ma route; & je pouvois aussi plus facilement passer de cet endroit au Sud, que de la Baye de *Tous les Saints*, ou de la Riviere de *Janeiro*.

Mais malgré tous ces avantages que je me proposois en allant à *Pernambac*, je fus bientôt reduit à les abandonner par la resistance opiniâtre de quelques uns de mes Officiers, & par les mécontentemens & la repugnance de quelques hommes de mon Equipage. Les Calmes & la variation du Vent que nous avions eu en passant la Ligne, comme je m'y attendois, avoient presque découragé ceux qui étoient des novices; & ils se mirent dans l'esprit que nous ne pourrions jamais doubler le C. S. *Augustin*. J'eus beau leur dire que nous ne serions pas plûtôt à trois Degrez ou environ au Sud de la Ligne, que nous trouverions un Vent frais & reglé du Nord-Est, qui nous conduiroit à tel lieu du *Brésil* qu'il nous plairroit; ils ne voulurent pas m'en croire sur ma parole, jusqu'à ce que l'experience les en convainquit. Quoi qu'il en soit, leur opiniâtreté jointe à quelques autres accidens imprévûs, me fit craindre qu'ils ne se revoltassent, & m'obligea, du moins en partie, à changer de mesures. Il seroit

roit

roit inutile & même ennuyeux de raporter ici tous les obſtacles & les embarras que je trouvai en cette occaſion. Ce que j'en dis en général ſufira pour juſtifier ma conduite dans tout le reſte de ce Voyage, où il me falut plûtôt ſuivre l'humeur capricieuſe de mes gens, que mon propre diſcernement & mon experience. Le deſordre qui regnoit parmi eux me fit ſoupçonner que *Pernambuc* ne ſeroit pas une Place commode pour moi; j'avois ouï dire que les Vaiſſeaux y ancroient à deux ou trois lieues de la Ville, ſans être commandez par aucun Fort: de ſorte que toutes les fois que je me ſerois trouvé à-terre, il auroit été facile à mes gens de couper les cables, ou de les filer juſqu'au bout, & de m'abandonner. Il y en avoit même pluſieurs qui avoient deja fait paroitre quelque envie de retourner en *Angleterre*, & quelques uns avoient dit ouvertement qu'ils n'iroient pas au delà du *Bréſil*. Tout ceci me reduiſit à changer de route, & à mettre le Cap vers la Baye de *Tous les Saints*, où je me flatois d'avoir l'aſiſtance du Gouverneur, en cas que mon Equipage voulut me jouër un pareil tour: Je fus même contraint de me tenir toûjours ſur mes gardes, & de coucher ſur le Tillac, muni de bonnes armes à feu, avec ceux de mes Officiers, en qui j'avois de la confiance: puis que je n'aurois pas dormi trop ſûrement dans ma chambre au milieu de ces mutins.

Le 23. de *Mars* nous découvrîmes la Terre du *Bréſil*, & nous eumes juſques ici, après avoir retrouvé les vents aliſez & paſſé la Ligne, un fort beau tems & de petits vents frais, qui ſoufloient preſque tous de l'Eſt-Nord-Eſt. La terre que nous vimes étoit au Nord de *Bahia*: ainſi je rangeai la côte vers le Sud. Cette Côte eſt plûtôt baſſe

que haute, & il y a des Bayes sablonneuses tout le long du rivage.

Un peu au delà du bord, on voit quantité d'endroits couverts d'un sable si blanc, qu'on le prendroit pour de la neige; & la Côte, qui est diversifiée par des Bois & des Prairies, fait une perspective fort agréable. Les Arbres en général n'y sont pas hauts; mais ils sont verds & fleuris. Il y a quantité de petites Maisons près du rivage, & la plûpart de ceux qui les habitent sont des pêcheurs. Ils vont en Mer sur des Radeaux, qui ont un ou deux Mâts avec des voiles. Il s'y met deux hommes dessus, un à chaque bout, & ils s'asseyent sur un petit Banc fort bas, lors qu'ils pêchent: d'ailleurs il y a deux Corbeilles penduës au Mât ou aux Mâts, dont l'une sert à tenir leurs provisions, & l'autre le Poisson qu'ils prennent. Il y en avoit plusieurs qui pêchoient lors que nous passames, & il en vint deux à mon Bord, de qui j'achetai quelque Poisson. L'après-midi nous aperçumes un terrain fort remarquable, où sur une petite Montagne assez riante, il y avoit une Eglise dediée à la Vierge *Marie*. On peut voir quelques endroits de cette Côte dans la Table III. No. 1, 2, 3, 4, 5. & une partie de la Montagne, où l'Eglise est située Tab. III. No. 1.

Après avoir rangé la Côte jusques au soir, je m'en éloignai ensuite & je mis à la cape jusques au lendemain matin. Deux heures ou environ après que nous eumes couru au large, nous vimes paroitre un Vaisseau, qui venoit de la haute Mer, & qui passa toute la nuit à un Mile de nous au dessus du vent. Le matin nous lui parlâmes, & nous reconnumes que c'étoit un Vaisseau *Portugais* qui alloit à *Bahia*; J'y envoyai d'abord ma Chaloupe, & je priai le Capitaine de me donner

un

N°1. Conception de la V. Marie N. O ¼ N



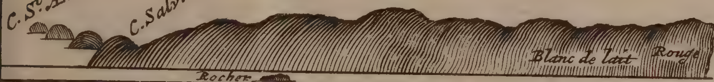
N°2. La Terre qui est au Sud de la Chapelle & ou l'on passe pour aller á Bahia.



N°3. Vuë de ces Caps O. ½ N. du C. Salvador

C. St. Antonio

C. Salvador a 3 L. de dist.



N°4. Vuë á un Mile ou environ du Fort



N°5.



Par tout ici l'Ancrage est bon á 4 Brasses de Profondeur.

Bahia de todos los Santos Ville & Havre



Fort Hollandois



Banc de Sable & Balise

Pointe de Terre

N°6. Pain de Sucre — Terre plate E. ¼ N. — C. de B. Esperance á 10 L. de la Terre plate — E ¼ S. ½ S.

N°7. Croupe du Lion — Pain de Sucre — E. N. E — Terre plate — C'est ainsi que paroit la Terre du Cap (A) — E ¼ N

N°8. (A) au Sud de la Terre plate, á 9 L. de dist. ou environ. — E ¼ N ¼ E. — E. S. E

un de ses Quartier-Maitres pour me conduire dans la Baye: Il me répondit qu'il n'en avoit point qui en fut capable; mais qu'il iroit devant moi pour me montrer le chemin; & que s'il entroit de nuit dans le Havre, il feroit fanal à ma considération. Il ajouta que nous n'en étions pas éloignez, & que si le vent fraichissoit un peu, nous y pourrions arriver avant la nuit, mais qu'il nous seroit impossible d'y atteindre, s'il continuoit à être mol. Nous courumes donc jusques à la nuit, & alors il alluma son Fanal, que nous suivimes, la Sonde à-la main, à mesure que nous entrions. Je fis tenir tous mes gens sur le Tillac, & j'ordonnai qu'il y eut une Ancre prête à lâcher en cas de besoin. L'Ebe nous étoit contraire, de sorte que nous allions assez lentement; & il étoit autour de minuit lors que nous mouillames. Le Maitre du Vaisseau *Portugais* vint aussi-tôt à mon Bord, & je le remerciai de toutes ses honétetez: Je puis même dire qu'ici & ailleurs j'ai toûjours trouvé ceux de sa Nation prèts à me rendre tous les services qui dépendoient d'eux. L'endroit où nous donnâmes fonds étoit à deux Miles ou environ du Havre, où les Vaisseaux ancrent d'ordinaire; mais la crainte où j'étois que mon Equipage ne s'enfuït avec le Vaisseau, fit que je me hâtai d'obtenir une licence du Gouverneur pour entrer dans le Havre, & mouiller parmi leurs Vaisseaux, tout auprès d'un de leurs Forts. Le 25. de *Mars* sur les dix heures du matin j'y entrai à la faveur de la Marée & sous la conduite du Sur-Intendant des Lamaneurs, dont la fonction est de piloter tous les Vaisseaux du Roi de *Portugal* qui viennent ici, & de prendre garde qu'ils soient bien amarrez. Il nous fit mouiller vis-à-vis de la Ville, au bout exterieur du Havre, qui étoit alors rempli de Vaisseaux, & à

150 Verges d'un petit Fort situé sur un Rocher à un demi-Mile du rivage. Vous n'avez qu'à regarder Tab. III. No. 5 & vous y verrez le profil du Havre & de la Ville, tel qu'il nous parut de l'endroit où nous étions à l'ancre.

Bahia de todos los Santos est à 13 deg. de Lat. Méridionale. C'est la plus considerable de toutes les Villes du *Brésil*, soit à l'égard de la beauté de ses Batimens & de sa grandeur, soit par raport à son commerce & à ses revenus. Elle a un Havre assez profond, & qui peut recevoir les plus gros Vaisseaux: L'entrée en est défendue par un bon Fort, qui est bâti hors du Havre, & qu'on apelle *S. Antonio*: Vous le voyez Tab. III. No. 4. tel qu'il nous parut l'aprés-midi du jour qui préceda nôtre entrée: la même nuit nous en vîmes les feux qu'on y met pour guider les Vaisseaux. Il y a d'autres Forts plus petits qui commandent le Havre, & dont un est posté sur un Roc dans la Mer, à demi-Mile ou environ du rivage. Tous les Vaisseaux qui ancrent ici, doivent passer tout-auprès de ce Fort, & ne s'en éloigner tout-au-plus que d'un demi-Mile, où ils se tiennent entre ce Fort & un autre, qui est situé sur une Pointe à la partie interieure du Havre, & qu'on nomme le Fort *Hollandois*; mais ils sont obligez de mouiller à une moindre distance du premier, tout le long de la Ville. D'ailleurs, le fond est ici de bonne tenuë, & l'on y est moins exposé aux vents du Sud qui sont ici très-violents. Ils commencent d'ordinaire vers le Mois d'*Avril*, ils souflent avec le plus de violence dans les Mois de *Mai*, *Juin*, *Juillet* & *Août*: mais l'endroit où les Vaisseaux mouillent n'est exposé à ces vents que de trois Points du Compas.

Outre ces Forts, il y en a un autre qui fait face

face au Port, & qui est sur la Montagne, où la Ville est bâtie. Cette Ville peut avoir autour de 2000 Maisons; dont la plûpart ne sauroient être découvertes du Havre: mais celles qui paroissent sur le haut de la Coline sont entremêlées d'une grande quantité d'Arbres, & font une perspective bien agréable, comme on peut le conjecturer par le Plan que j'en ai mis ici Tab. III. No. 5.

Il y a dans la Ville douze Eglises, Chapelles, ou Couvents & un Hôpital; savoir, la grande Eglise ou la Cathédrale, & le Colége des Jesuites, qui sont les principaux de ces Edifices & qu'on voit du Port: deux Eglises Paroissiales St. *Antonio* & S. *Barbara*; l'Eglise des *Franciscains* & celle des *Dominicains*; deux Couvents de *Carmes*; une Chapelle pour les Matelots, tout auprès du rivage, dans un endroit où ils abordent avec leurs Bateaux, & où ils vont faire leurs priéres, aussi-tôt qu'ils sont arrivez: une autre Chapelle pour les pauvres gens, à l'extremité de cette même Ruë, qui s'étend tout le long du rivage; une troisiéme Chapelle pour les Soldats, au bout de la Ville, & assez loin de la Mer: un Monastere de filles, qui est à l'extremité de la Ville, vers la Campagne, & où l'on m'a dit qu'il y avoit 70 Religieuses. Enfin, l'Hôpital est au milieu de la Ville. Un Archevêque y reside, & il y a un beau Palais; celui du Gouverneur est bâti de pierre, & il paroit assez joli du Havre; mais il n'est pas trop bien meublé. C'est aussi dequoi les *Espagnols* & les *Portguais* ne se mettent pas fort en peine; j'ai remarqué dans la plûpart de leurs Plantations, qu'ils se piquent d'avoir de grandes Maisons, & qu'ils négligent beaucoup les ameublemens; excepté qu'il y a des Tableaux dans quelques unes. Les Maisons de la Ville ont deux

déux ou trois Etages, les murailles en sont épaisses & bâties de pierre; les Toits sont couverts de Tuiles, & il y a des Balcons à la plûpart. Les principales Ruës sont larges, & toutes pavées de petites pierres. Il y a aussi des Places d'armes dans les principaux endroits de la Ville, & quantité de Jardins, tant dedans que déhors, où l'on voit des Arbres Fruitiers, des Herbes, de la Salade, & une grande varieté de Fleurs, mais l'ordonnance & la culture ne s'y font pas trop remarquer.

Le Gouverneur qui reside ici se nomme *Don Jean de Lancastario*, & l'on dit qu'il est descendu de nôtre Famille *Angloise* de *Lancastre*; c'est à cause de cela qu'il a de grands egards pour ceux de nôtre Nation, & qu'il les apelle ses compatriotes. J'eus l'honeur de lui rendre visite plusieurs fois, & il me parut toûjours fort civil & obligeant. On tient ici une Garnison de quatre cens hommes. Ils s'assemblent d'ordinaire & ils font l'exercice dans une grande Place d'armes, qui est devant la Maison du Gouverneur; & y en a plusieurs qui l'accompagnent lors qu'il va quelque part. Les Soldats sont habillez de bonne Toile brune, qui dans ces Païs chauds est plus commode que la Laine; mais je n'en ai pas vû ailleurs qui soient mis de cette maniere. Outre ces Soldats qui reçoivent la paye, le Gouverneur peut bientôt, en cas de besoin, mettre quelques milliers d'hommes sous les armes. Le Magasin est à l'extremité de la Ville, sur une petite hauteur, entre le Couvent des Religieuses & l'Eglise destinée pour les Soldats. Il est assez grand pour contenir 2 ou 3000 Barils de Poudre; mais l'on me dit qu'il n'y en avoit jamais guére plus de 100 & quelquefois même pas plus de 80. Il y a toûjours une troupe de Soldats qui le gar-

gardent, & des Sentinelles posées d'un côté & d'autre le jour & la nuit.

On voit quantité de Marchands établis à *Bahia*; parce que c'est une Ville d'un grand commerce. J'y trouvai plus de trente Vaisseaux *Européens*, sous le convoi de deux Vaisseaux de Guerre du Roi de *Portugal*. Il y avoit d'ailleurs deux Vaisseaux qui n'étoient destinez qu'à négocier en *Afrique*; soit à *Angola*, *Gamba*, ou à d'autres Places sur la Côte de *Guinée*; outre quantité de petits Bâtimens qui ne font qu'aller & venir le long de cette Côte, & qui servent au transport des Denrées d'un lieu du *Brésil* à un autre.

On dit que les Marchands qui demeurent ici, sont riches, & qu'ils ont grand nombre d'Esclaves Noirs, tant hommes que femmes. La plûpart de ces Négocians sont *Portugais*, & il n'y a que peu d'Etrangers qni aïent commerce avec eux; cependant il y avoit un *Anglois* nommé Mr. *Cock*, qui étoit fort civil & en bonne réputation. Il avoit une Patente pour être Consul de la Nation *Angloise*, mais il ne s'étoit pas soucié de prendre ce caractére public, parce que nos Vaisseaux ne vont presque jamais dans ce Port, & qu'il y avoit dix ou douze Ans, qu'il n'y en étoit point venu. D'ailleurs, il y avoit ici un Marchand *Danois*, & un ou deux *François*: mais tout ce que les Etrangers envoyent en *Europe*, ou qu'ils en reçoivent, doit être embarqué sur des Vaisseaux *Portugais*, qui seuls ont la permission de trafiquer ici. Le Bureau de la Doüane est tout-auprès du rivage, & l'on y enregître toutes les Marchandises qui entrent dans le Païs, ou qui en sortent. Pour empêcher même qu'on ne fraude les droits, il y a cinq ou six Chaloupes qui font le tour du Havre les unes après les autres, & qui visitent les Bateaux, où ils soupçonnent qu'il y peut avoir

des

des Marchandises qui n'ont pas payé la doüane.

Les Vaisseaux qui viennent ici de l'Europe, y apertent des Toiles, grossieres & fines ; des Etofes de laine, c'est-à-dire, des Bayes, des Serges, des Perpetuanes, &c. des Chapeaux, des Bas, de Soïe & de Fil, des Biscuits, de la Farine de Froment, du Vin, (sur tout de celui de *Porto*) de l'Huile d'Olive, du Beurre, du Fromage, &c. Le Porc & le Bœuf salé y seroient aussi de fort bon débit. D'ailleurs, ils y aportent du Fer, & toute sorte d'Instrumens de ce métal ; de la Vaisselle d'Etain, c'est-à-dire des Plats, des Assietes, des Cueilleres, &c. des Miroirs, des Chapelets, & autres bagatelles de cette nature. J'ai déja dit que les Vaisseaux qui touchent à *S. Iago*, en raportent des Toiles de Coton, qu'on fait passer ensuite à *Angola*.

Les Vaisseaux *Européens* chargent ici du Sucre, du Tabac, soit en rouleau ou en poudre, mais non pas en feuille, du moins que je sache : & ce sont les Marchandises courantes du Païs. On y trouve aussi du Bois de teinture, comme le *Fust ck*, &c. & divers Bois qui servent à d'autres usages, comme le Bois marqueté, le Brésil, &c. On y charge outre cela des Peaux cruës, du Suif, de l'Huile de Baleine, &c. & les Matelots en raportent chez eux des Singes aprivoisez, des Perroquets, des Perruches &c.

Le Sucre de ce Païs est meilleur que celui que nous tirons de nos Plantations : parce qu'au *Brésil*, on le rafine avec de la terre grasse, ce qui le rend plus fin & plus blanc que nôtre *Muscovada*, qui est le nom que nous donnons au Sucre avant qu'il soit rafiné. Les habitans de nos Plantations ne le rafinent presque jamais avec de l'argile, à moins que ce ne soit pour en faire présent à quelques uns de leurs

leurs amis en *Angleterre*. Voici de quelle maniére on fait ce rafinage; on prend la terre graffe, la plus blanche qu'on puiffe trouver, & on la détrempe avec de l'eau, jufqu'à ce qu'elle devienne comme de la Crême. Enfuite on la verfe dans les Pots où eft le Sucre, qui s'eft enfoncé deux ou trois pouces au-deffous du bord par la feparation des fedimens qui s'en font déja écoulez: mais on n'y verfe cette eau qu'après qu'on a raclé une petite croute dure, qui eft fur le haut du Pain de Sucre, & qui empêcheroit l'eau de paffer au travers. Cette liqueur, qui eft dix ou douze jours à fe filtrer, blanchit le Sucre, & ce qu'elle a de groffier fe durcit fur le haut du Pain. On n'a qu'à ôter avec un Couteau cette fuperficie, qui eft un peu fale, & tout le refte eft blanc jufques au bout. C'eft ainfi qu'on blanchit le Sucre, qu'on apelle chez nous Sucre de *Bréfil*. Lors que j'étois à *Bahia*, les 100 Livres de ce Sucre rafiné valoient cinquante Chelins, & celui du fonds des Pots, qui eft fort groffier fe vendoit autour de vingt Chelins. L'un & l'autre y étoit rare, & il n'y en avoit pas affez pour charger les Vaiffeaux, dont quelques uns y devoient refter à caufe de cela jufques à la Saifon nouvelle.

Les Vaiffeaux *Européens* arrivent d'ordinaire ici dans le Mois de *Fevrier* ou de *Mars*, & ils ont prefque toûjours des paffages promts & faciles, parce que dans cette Saifon de l'Année ils rencontrent des vents frais pour venir jufqu'à la Ligne, qu'ils paffent alors fans grand' peine, & qu'enfuite les vents d'E. N. E. les conduifent tout-droit ici. Ces Vaiffeaux retournent chez eux vers la fin du Mois de *Mai*, ou au commencement de *Juin*. Lors que j'étois dans ce Havre, on difoit qu'ils partiroient le 20. de *Mai*, de forte qu'ils étoient fort occupez, les uns à prendre

dre leur charge & les autres à caréner. Les Vaisseaux qui viennent ici, se mettent d'ordinaire à la caréne d'abord qu'ils sont arrivez, & ils se servent d'un Ponton qui apartient au Roi & qui est destiné à cet usage. Le Sur-Intendant, dont j'ai deja parlé, a soin de ce Ponton, & chaque Vaisseau qui s'en sert pour prendre le radoub, lui paye une certaine somme. D'ailleurs, cet Oficier doit fournir le feu & quelques autres choses dont on a besoin pour le carénage: mais les Capitaines ou les Maitres des Navires loüent presque toûjours des Marchands de *Bahia* deux Cables chacun, pour amarrer leurs Vaisseaux tout le tems qu'ils demeurent ici, & afin d'épargner leurs Cables de chanvre: car ceux de *Bahia* sont faits d'une espece de Crin, qui croît sur le sommet d'un Arbre, qui ressemble beaucoup au *Coyre* noir des *Indes* Orientales, si ce n'est pas le même. Quoi qu'il en soit, ces Cables sont forts & d'un très bon usage.

Les Vaisseaux qui vont en *Guinée* sont de petits Batimens en comparaison des autres. Ils y portent d'ici du *Rum*, qui est une espece de liqueur forte, du Sucre, des Toiles de Coton de *S. Iago*, des Coliers de verre &c. & ils en raportent de l'or, de l'Ivoire, & des Esclaves: ce qui est un retour bien avantageux.

Les Bateaux qui apartiennent à cette Ville, sont presque tous employez à transporter les Denrées de *l'Europe*, qu'on reçoit à *Bahia*, qui est le centre de tout le Commerce du *Brésil*, aux autres Places qui sont sur cette Côte; d'où ils raportent du Sucre, du Tabac, &c. La plûpart des Matelots qui montent ces Barques sont des Esclaves Noirs; qui vers le tems de *Noël* s'occupent à la pêche de la Baleine, ou d'un certain gros Poisson qu'ils nomment ainsi & qui abonde alors

alors ſur ces côtes. Il entre juſques dans les Ports & les Lacs, où les Matelots le vont tuer. Du lard on en fait de l'huile, & les Eſclaves, de même que les pauvres gens ſe nourriſſent du maigre. Un homme qui en avoit mangé ſouvent, me dit que la chair en étoit bonne & fort ſaine. D'ailleurs, ce ne ſont que de petites Baleines : mais il y en a une ſi grande quantité & on les tue ſi facilement, qu'on gagne beaucoup à cette pêche. Ceux qui la font ſont obligez d'acheter une Licence du Roi, & j'ai ouï dire que cela lui vaut 30000 Risdales par An. Tous les petits Vaiſſeaux qu'on employe à faire ce trafic ſur la Côte ſont bâtis ici, & on y conſtruit auſſi quelques Vaiſſeaux de guerre pour le ſervice du Roi. Lors que j'y étois on en bâtiſſoit un de 40 ou de 50 Pieces de Canon: & le bois de ce Païs, où il n'en manque pas, eſt tout-à fait propre pour cet uſage. Du moins l'on m'aſſura qu'il étoit très-fort, & qu'il duroit plus long-tems qu'aucun de ceux que nous avons en *Europe*. Pour les Vaiſſeaux qu'on envoye d'ici dans nôtre Partie du monde, quelques uns de ceux que je vis étoient de fabrique *Angloiſe*. Les *François* les avoient pris ſur nous pendant la derniere Guerre, & ils les avoient enſuite vendus aux *Portugais*.

Outre les Marchands qui trafiquent ici par Mer, on y voit d'autres perſonnes aſſez riches, & quantité d'Artiſans de preſque toutes les ſortes, qui par leur travail & leur induſtrie vivent fort à leur aiſe; ſur tout lors qu'ils ont les moyens d'acheter un ou deux Eſclaves Noirs. Excepté même les plus miſerables de la populace, il n'y a preſque perſonne ici qui n'ait des Eſclaves dans ſa Maiſon. Outre les Eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, que les plus riches entretiennent chez eux pour toute ſorte d'ouvrages ſerviles, ils en ont encore

d'autres pour la parade, qui leur servent à courir à côté de leurs Chevaux, lors qu'ils vont à la campagne, ou à les porter dans la Ville quand ils rendent visite à quelcun de leurs voisins. Les Gentilshommes & les Marchands sont pourvûs de tout ce qu'il faut pour cette espéce de Litiere. Ce qui en fait la principale partie est un assez grand Branle de Toile de Coton à la maniere de ceux des *Indes* Occidentales, mais dont la plûpart sont teints en bleu, avec de longues Franges du même Fil de l'un & de l'autre côté. Les Négres le portent sur leurs épaules par le moyen d'une Cane de treize ou quatorze piez de long, où le Branle est suspendu; on le couvre d'un Tapis, qui sert de Rideaux, & on ne sauroit voir la personne qui s'y met, à moins qu'elle veuille se montrer; elle peut s'y étendre tout de son long, & reposer la tête sur des Oreillers qu'il y a pour cet éfet; ou même s'y asseoir dessus & sortir les jambes par un des côtez du Branle. En cas que la personne ait envie de se faire voir, elle ôte le Rideau & salüe tous ses amis qu'elle rencontre en chemin. Ils tirent une grande vanité de se saluër ainsi les uns les autres dans leurs Branles, & ils s'arrêtent quelquefois dans les Ruës, où ils ont de longues conferences ensemble: Mais alors les deux Porteurs, qui sont munis chacun d'un gros bâton bien poli, au haut duquel il y a une fourchette de fer, & au bas une pointe, le fichent en terre, & y appuyent les deux bouts de la cane, où le Branle est suspendu, jusqu'à ce que leurs Maitres aient fini leur entretien. Il n'y a presque personne de quelque rang, sur tout aucune femme, qui aille en ruë sans se faire porter ainsi dans un Branle. Les principaux Artisans qu'il y a ici sont des Forgerons, des Chapeliers, des Cordonniers, des

Ta-

Taneurs, des Scieurs, des Charpentiers, des Tonneliers, des Tailleurs, &c. Les Bouchers y sont fort adroits à tuer les Bœufs: ils les font approcher d'une barriere, & ensuite ils leur plantent un couteau bien pointu dans la nuque du coû d'une maniere si habile, qu'ils les renversent d'un seul coup; mais ils les accommodent fort mal proprement. Nous étions en Carême lors que j'arrivai ici, & il n'y eut point de viande exposée en vente jusqu'à la veille de Pâque: Mais alors on tua un grand nombre de Bœufs dans toutes les Boucheries de la Ville: On s'y rendit en foule pour en acheter; les Hommes, les Femmes & les enfans y venoient remplis de joie; & une Meute de chiens affamez, à qui cette viande avoit dû être destinée, tant elle étoit maigre, suivoit en queuë. Tous les Artisans, que je viens de nommer achetent des Négres, à qui ils aprennent leurs diférents métiers & qui leur font d'un grand secours. Le trafic continuel qu'ils ont avec *Angola* & les autres Places de *Guinée*, fait qu'ils ne manquent jamais de Noirs, soit pour travailler à leurs Plantations ou les servir dans la Ville. Ces Esclaves sont ici d'un usage merveilleux, parce qu'on y fait un grand Commerce par Mer, & qu'on y aborde au pié d'une Montagne, qui est si escarpée, que les Charrettes ne sauroient y aller: de sorte qu'on a besoin du dos des Esclaves pour transporter les Marchandises dans la Ville, sur tout pour le petit peuple. Mais les Négocians ont d'ailleurs la commodité d'une bonne Gruë, où il y a des Poulies & des Cordes, dont un des bouts monte à mesure que l'autre descend. La Maison où l'on a posté cette Gruë, est située sur le sommet de la Montagne du côté de la Mer, & il y a des planches au-dessus du précipice qui vont en talus depuis le haut jusques au-bas;

bas; les Marchandises appuyent ou coulent dessus lors qu'on les monte ou qu'on les descend. Il y a tant d'Esclaves Noirs dans cette Ville, qu'ils en font le gros des Habitans : chaque Famille en a quelques uns de l'un & de l'autre Sexe, comme je l'ai déja dit. Plusieurs des *Portugais*, qui ne sont pas mariez, entretiennent de ces Femmes noires pour leurs Maitresses, quoi qu'ils sachent le danger qu'il y a d'en être empoisonnez, s'ils viennent à leur donner quelque sujet de jalousie. Un homme de ma connoissance, qui avoit été un peu trop familier avec sa Cuisiniere, en craignoit quelque tour de cette nature, lors que j'étois ici. On peut même engager facilement ces Esclaves de l'un & de l'autre Sexe à commettre toute sorte de méchantes actions; & ils ne se font point de scrupule d'assassiner un homme, sur tout durant la nuit, si on les paye pour cela. On m'assura d'ailleurs, de bonne part, qu'un Vaisseau de Guerre François avoit eu plusieurs de ses hommes tuez de nuit. C'est ce qui m'obligea de retenir les miens à bord le plus qu'il me fut possible.

Après avoir donné ce petit détail de la Ville de *Bahia*, il est juste de dire un mot du Païs. Il y a un Lac d'eau salée, de 40. Lieuës de long, à ce qu'on me dit: il est au Nord-Ouest de la Mer, & il laisse la Ville & le Fort *Hollandois* à la droite. Le Païs des environs est presque par tout assez uni; il n'est ni trop haut ni fort bas: il est arrosé de Rivieres, de Ruisseaux & de Fontaines: il ne manque pas de bons Ports, ni de petits Golfes navigables, ni de Bayes propres à mouiller. Le Terroir y est bon en général; il produit naturellement de très-gros Arbres de plusieurs especes, & qui peuvent servir à divers usages. Les Prairies y sont chargées d'Herbe, de Plantes, & d'une infinité de plus petits vegetaux

aux. Si l'on en cultive la terre, elle porte de tout ce qui croît dans ces Païs chauds, savoir des Canes de Sucre, du Coton, de l'Indigo, du Tabac, du Maïz, des Arbres Fruitiers, & toute sorte de Racines bonnes à manger. Quelques uns des Arbres qu'il y a ici, sont le *Sapiera*, le *Vermiatico*, le *Comesserie*, le *Guitteba*, le *Serrie*, trois sortes de *Mangles*, du *Bois-marqueté*, du *Fustick*, trois sortes de *Cotons*, des Arbres sauvages qui portent du Fruit & de ceux qu'on plante. Je dirai quelque chose des uns & des autres, tant sur le raport que m'en fit un des habitans de *Bahia*, que sur la connoissance que j'en ai moi-même.

Pour ce qui est des Arbres de haute futaye, le *Sapiera* est de très-bon bois de charpente, & l'on s'en sert à la structure des Maisons. Le *Vermiatico* y est aussi employé, de même qu'à faire des Canots: il est fort droit, & l'on en scie des Planches de deux Piez de large. Le *Comesserie* & le *Guitteba* servent sur tout à bâtir des Vaisseaux; on les estime autant ici que nous estimons les Chênes en *Angleterre*, & on dit même que l'un & l'autre sont plus durs que le Chêne. Le *Serrie* aproche beaucoup de l'Orme, & il se conserve long-tems dans l'eau. On y trouve aussi les trois sortes de *Mangle*, le rouge, le blanc & le noir, que j'ai décrits dans le I. Tome de mes Voyages p. 61. L'écorce du *Mangle* rouge y sert à taner les Cuirs, & l'on a ici de grandes Taneries. Le *Mangle* noir & le blanc y sont plus gros qu'aux *Indes* Occidentales: du premier, l'on en fait de bonnes Planches, & de l'autre des Mats & des Vergues pour les Barques.

Il croît ici des Cocotiers sauvages ou bâtards: mais ils ne sont pas si gros ni si hauts que les Cocotiers ordinaires dans les *Indes* Orientales ou

Occidentales. De même les Noix qu'ils portent, ne sont pas le quart si grosses que les franches. La coque en est remplie de chair; mais il n'y a ni eau ni aucun vuide en dedans; cette chair est agréable & saine, quoi qu'elle soit fort dure sous la dent & dificile à digerer. On estime beaucoup ces Noix pour en faire des Patenôtres, des embouchures de Pipes, & autres bagatelles: & il n'y a point de petite Boutique, où l'on n'en trouve une grande quantité d'exposées en vente. Au sommet de ces Cocotiers sauvages, il croît entre les branches une espece de Crin noir, qui ressemble à celui des Chevaux, mais qui est plus long, & que les *Portugais* apellent *Tresabo.* L'on en fait des Cables qui sont d'un très-bon usage, & qui ne se pourrissent point, comme ceux de chanvre, quoi qu'ils soient exposez à la pluye & au Soleil. Ce sont les mêmes dont j'ai déja parlé, qu'on tient ici dans les Ports, qu'on loue aux Vaisseaux *Européens*, & qui ressemblent aux Cables de *Coyre*.

Il y a d'ailleurs trois sortes d'Arbres, qui portent le Coton. L'une est à-peu-près la même que celle que j'ai décrite dans mon I Tome p. 177: mais je n'ai vû les deux autres qu'ici. Ces derniers sont assez gros & d'une hauteur raisonnable, quoi qu'ils soient petits à-l'égard des autres, qui passent pour les plus gros Arbres de toutes les *Indes* Occidentales. D'un autre côté, les Arbres de ces deux especes diferent entr'eux, puis que les uns ne sont pas si garnis de branches que les autres, & qu'ils ne produisent pas leur fruit dans la même saison de l'Année. Lors que le fruit des uns vient de meurir & que leurs feuilles commencent à tomber, celui des autres est encore en fleur, ou du moins fort petit & tout-verd: mais les Arbres en sont aussi chargez que nos Pommiers en *Angleterre*. Ceux-ci portent du fruit,

fruit, qui est de la grosseur du bras, & long de six pouces. Il est mûr dans les Mois de *Septembre* & d'*Octobre*; alors il s'éclate & il en sort un peloton aussi gros que la tête. On le cueille avant qu'il s'ouvre, afin de ne le perdre pas. Il s'ouvre ensuite de lui-même, & l'on en tire le Coton pour en remplir des Oreillers & des Traversins. Il est fort estimé pour cet usage, mais il ne peut guére servir à autre chose, parce qu'il est si court qu'on ne sauroit le filer. La couleur en est tanée, la sémence ronde & noire, & de la grosseur d'un Pois. Le fruit de l'autre espece de ces Cotons est mûr dans les Mois de *Mars* ou d'*Avril*. Il ressemble à une grosse Pomme, & il est fort rond. La coque exterieure est aussi épaisse que le bout du doigt. Dans celle-ci il y a une peau mince & blanchâtre qui renferme la laine. Quand le fruit est mûr, la coque verte s'ouvre d'elle-même en cinq parties égales & tombe à-terre: de sorte que le Coton demeure suspendu par la queuë dans cette bourse fine & déliée. Un ou deux jours après, le Coton s'enfle par la chaleur du Soleil, créve le Sachet, & il en sort aussi gros que la tête d'un homme: Ensuite à mesure que le Vent soufle, il est détaché peu-à-peu de la Bourse, qui tient encore à la queuë, & il est dispersé dans la Campagne; la Bourse ne tarde guére à suivre le Coton, ni la queuë la Bourse. D'ailleurs, il y a ici quelques Arbrisseaux du veritable Coton des *Indes* Occidentales; mais on n'en transporte point au dehors, & l'on n'en fait pas beaucoup de toile.

Il croît dans ce Païs quantité de beau fruit. Il y a trois ou quatre sortes de fort bonnes Oranges, mais sur tout une de douces, qui sont merveilleuses; des Limons, des Grénades, des Citrons, des Plantains, des Bonanos, de veritables Noix de Cacao, des Guavas, des Prunes,

(qu'on apelle ici *Muncherons*) des Grapes sauvages, de la nature de celles dont j'ai parlé, Tome III. p. 259. & des Raisins ordinaires, comme ceux qui croissent en *Europe*. Il y a d'ailleurs une espece de Prunes, que nous appellons, Prunes de Cochon, des *Pommes-flan*, des *Sour-sops*, des *Cachews*, des *Papahs*, qu'on appelle ici *Mamouns*, des *Jennipahs* ou *Jenni-papahs*, comme on les nomme ici, des *Manchinilles* & des Mangos. Mais ces derniers y sont fort rares, & je n'en ai vû que dans le Jardin des *Jesuites*, où il y a quantité de beau fruit, & quelques Arbres de Canelle. Ceux-ci & les Mangos y ont eté aportez des *Indes* Orientales, & ils réüssissent très-bien dens ce Païs: de même que les *Pumplemusses*, qui viennent aussi des mêmes *Indes*. Enfin les Oranges aigres & douces abondent ici & les unes & les autres y sont de fort bon goût.

Le Fruit que nous apellons *Sour-sop* est aussi gros que la tête, de figure ovale & de couleur verte, si ce n'est qu'il devient jaunâtre d'un côté, lors qu'il mûrit. L'écorce exterieure est assez épaisse, fort raboteuse & couverte de petites pointes; le dedans est plein d'une chair spongieuse, où il y a quantité de semence noire, qui pour la grosseur & la figure approche beaucoup de celle de la Citrouille. La chair en est fort succulente, d'un goût agréable & bien saine. On la mache pour en exprimer le jus, & ensuite on la jette. L'Arbre qui porte ce Fruit a 10. ou 12 piez de hauteur & la tige petite; ses branches poussent tout-droit en haut, & je n'en ai jamais vû qui fussent horizontales. Les rejetons en sont déliez & souples, de même que la queuë du Fruit. D'ailleurs il croît dans les deux *Indes*.

Le *Cachew* est de la grosseur de la Reinette, assez long, & plus gros près de la queuë qu'à l'au-

l'autre bout, où il va en pointe. L'ecorce en est unie & mince, mêlée de jaune & de rouge. Sa semence croît à l'extrêmité du Fruit; elle est de couleur d'Olive, de la figure d'une Féve, & à peu-près aussi grosse, mais elle n'est pas tout-à-fait si plate. L'Arbre qui porte ce fruit est aussi gros qu'un Pommier; il n'a pas beaucoup de branches, mais elles sont grosses & s'étendent en déhors: ses feuilles sont larges, rondes & d'une bonne épaisseur. Lors que ce Fruit est parvenu à sa maturité, il est molet & si plein d'eau, que le jus en decoule des deux côtez de la bouche quand on y mord dessus. Il est d'une apreté bien agréable, & il passe pour être fort sain. Il croît dans les *Indes* Orientales & Occidentales, où j'en ai vû & mangé.

Le *Jenipah*, ou *Jenipapah* est une espece de Fruit de la nature des Calebasses ou Citrouilles. Il est de la grosseur d'un œuf de Canne, un peu ovale, & de couleur grise. L'écorce n'en est pas tout-à-fait si épaisse ni si dure que celle de la Calebasse: elle est remplie d'une chair blanchâtre mêlée de petites graines plates; On met tout-ensemble dans la bouche, & après en avoir exprimé le suc, on jette les graines. Ce fruit est d'un goût piquant & agréable, & il n'est point mal faisant. L'Arbre qui le porte ressemble beaucoup au Frêne; il a la tige droite & il est d'une bonne hauteur; il n'a point de branches jusques au sommet, où il se forme une petite tête. L'écorce en est d'un gris pâle, de même que le fruit. Dans la Baye de *Campéche*, nous nous servions du bois de cet Arbre pour en faire des manches à nos coignées, & il est fort propre à cet usage. D'ailleurs je n'en ai vû nulle autre part qu'en cet endroit là & ici.

Outre ces Fruits dont je viens de parler, il y en a plusieurs sortes que je n'ai jamais trouvé qu'en ce

Païs; tels sont l'*Arisah*, le *Mericasah*, le *Petango*, &c. L'*Arisah* est un excellent fruit, de la grosseur des Guignes, & de la figure des Poires, que nous apellons Poires-Catherine : c'est-à-dire qu'il est pointu près de la queuë, & qu'il grossit vers l'autre bout. Il est d'une couleur verdâtre, & la graine qu'on y trouve au-dedans est aussi petite que la semence de moutarde. Il est d'un goût un peu piquant, mais il est agréable & fort sain, puis que les malades en peuvent manger.

Le *Mericasah* est un fruit exquis, & il y en a de deux sortes; l'une croît sur un petit Arbre, & celle-ci passe pour la meilleure; l'autre vient sur un Arbrisseau, qui ressemble à la Vigne; il a quantité de feuilles larges & on le plante autour des Berceaux pour donner de l'ombre. Ce fruit est de la grosseur d'une petite Orange, rond & verd. Lors qu'il est mûr, il devient molet, la chair en est blanche & si entremêlée d'une petite semence noire, qu'on ne peut l'en separer que dans la bouche; on en suce la chair & l'on jette les graines. Il est d'un goût piquant, agréable & fort sain.

Le *Petango* est un petit fruit rouge, qui vient aussi sur un Arbrisseau: il est de la grosseur des Cerises, mais il n'est pas si rond: l'un de ses côtez est plat, & l'autre est partagé en cinq ou six petites moulûres relevées en bosse. Il est d'un gout piquant, mais fort agréable; le noyau qu'on y trouve au milieu est presque plat, & assez gros.

Le *Petumbo* est un fruit jaune, plus gros que la Cerise, & qui a de même un noyau. Il est doux, mais rude à la bouche. L'Arbrisseau qui le porte ressemble beaucoup à la Vigne.

Le *Mungarou* est un fruit de la grosseur des Cerises; il est rouge d'un côté & blanc de l'autre :

re: On dit qu'il eſt plein d'une petite graine qu'on avale d'ordinaire en le mangeant.

Le *Muckiſhaw* eſt un Fruit de la groſſeur des Pommes ſauvages, & l'Arbre qui le porte eſt grand. Il y a d'ailleurs de petites graines au milieu de ce Fruit, & il a bon goût.

L'*Ingua* eſt un fruit qui reſſemble aux Carrouges; il a quatre pouces de long & un de large. L'Arbre qui le porte eſt fort haut.

L'*Otie* eſt un fruit auſſi gros que les Noix de Cacao. L'écorce en eſt épaiſſe & dure: il y a un gros noyau en dedans, & il paſſe pour un très-bon fruit.

Le *Muſteran-de-ova* eſt un fruit rond, auſſi gros que les Noiſettes, & qui a l'écorce mince & caſſante d'une couleur noirâtre. Il a un petit noyau, couvert d'une ſubſtance noire & charnuë, qui eſt d'un goût agréable. On mache l'écorce avec le fruit & après en avoir ſucé la chair, on la jette avec le noyau. L'Arbre qui le porte eſt gros, haut, & le bois en eſt fort dur.

Je n'ai vû moi-même aucun de ces cinq derniers fruits; mais j'en ai donné la deſcription ſur ce que m'en dit un *Irlandois* habitué à *Bahia*; quoi qu'il me ſemble que je pourrois bien avoir vû des *Muſteran-de-ovas*, & en avoir mangé auſſi à *Achin* dans l'Iſle du *Sumatra*.

Il croît quantité de Dates, qu'on apelle ici *Dendies*, autour de *Bahia*; les plus groſſes ſont comme des Noix; elles croiſſent en forme de grape de raiſin à la cime du tronc de l'Arbre, entre les racines des branches, de même que le fruit de tous les autres Palmiers. Ces dates ſont de la même eſpece que celles dont on fait de l'huile ſur la Côte de *Guiné*, où le Païs en eſt couvert. J'ai ouï dire auſſi qu'on en faiſoit de l'huile à *Bahia*. On les mange quelquefois rôties, mais je ne les trouvai pas à mon goût.

On apelle ici *Pinions* ce que nos Matelots apellent *Noix purgatives*, & l'on donne le nom de *Carrepat* à ce que nous apellons *Agnus Castus*. L'un & l'autre de ces Fruits croît ici; de même que les *Mendibieʒ*, qui ressemblent aux Noix purgatives. On les fait rôtir dans une Poële & ensuite on les mange.

D'ailleurs, il y a ici quantité de ces Arbres qui portent le Chou, & d'autres Fruits, dont je ne fûs pas informé, ou que je n'eus pas le moyen de voir, parce que c'étoit alors nôtre Printems, c'est-à-dire l'Automne dans le *Bresil*, & que la Saison des meilleurs fruits étoit passée, quoi qu'il en restât encore quelques uns. Je vis pourtant bon nombre de Baïes sauvages dans les Forêts & en plate Campagne, mais je ne pûs apprendre leurs noms ni leur qualité.

Les fruits de la terre y abondent aussi: par exemple on y trouve des Pois-chiches, des Pommes de Pin sauvage, des Citrouilles, des Mélons d'eau, des Mélons musquez & des Concombres. Pour les Racines, il y a des Potates, des Yams, des Cassavas, &c. Les Herbes potageres n'y manquent pas non plus; l'on y voit des Choux, des Naveaux, des Oignons, des Porreaux & toute sorte de Salade. Il y a diverses Drogues, comme du *Sassafras*, de la *Racine de Serpent*, &c. outre le Bois pour la teinture & autres usages, dont j'ai déja parlé, comme sont le *Fustick*, le Bois marqueté, &c.

J'aportai de ce Païs un bon nombre de Plantes sechées, que j'avois mises, pour les mieux conserver, entre les feuilles de mes Livres. J'en pourrai même donner la figure à la fin de celui-ci, du moins de quelques unes des principales qui ne sont pas gâtées.

On dit qu'il y a ici une grande varieté d'Oiseaux sauvages; comme des *Yemmas*, des *Maccaws*, qu'on appele ici *Jackous* & qui sont une espece de gros Perroquets plus rares que les autres, des

Per-

Perroquets, des Perruches, des *Flamingos*, des Corneilles qui vivent de charogne, & d'autres qui gazouillent, des *Coqrecos*, des Oiseaux *Tout-bec*, dont le plumage est fort joliment bigarré, des *Correfos*, des Tourterelles, des Pigeons, des *Jenettes*, des Poules qui glouffent, des Oiseaux qui vivent d'Ecrevisses & qu'on apelle pour cet éfet Chasseurs d'Ecrevisses, des *Galdens*, des *Currecaus*, des Canards de *Moscovie* & des communs, des Poules d'eau, des Cercelles, des Corlieux, des Guerriers, des *Boubys*, des *Noddys*, des Pélicans, &c.

Le *Iemma* est plus gros que le Cigne; il a le plumage gris, & le bec long, épais & pointu.

On apelle ici *Mackeras* la Corneille qui vit de Charogne & celle qui gazouille: l'une & l'autre ressemblent à celles des *Indes* Occidentales, que j'ai décrit dans le III Tome p. 279. &c. Le bec de la Gazouilleuse est noir; mais la partie superieure en est ronde & crochue à-peu près comme le bec d'un Faucon: elle est relevée en bosse & forme presque un demi-Cercle; d'ailleurs elle est fort tranchante d'un bout à l'autre: La partie inferieure est plate & ferme juste avec celle d'enhaut, Un *Portugais* me dit ici que leurs filles de joie Négres faisoient des bruvages amoureux de ces Oiseaux. Aussi ne permettent-ils pas volontiers qu'elles en aient, pour les ramener, s'il est possible, de cette superstition. Du moins, un après-midi que je me trouvai à la campagne avec un Curé & une autre personne, celui-ci tua deux Corneilles, qu'il cacha d'abord, & ils me dirent que c'étoit pour la raison que je viens d'alléguer. Au reste, elles ne sont pas bonnes à manger; mais on prétend que leur bec est un merveilleux antidote contre le poison.

Les petits Oiſeaux, que les *Anglois* appelent *Tout-bec*, portent ce nom, parce qu'en effet leur bec eſt auſſi gros que leur corps. Je n'en vis point ici en vie; mais on me montra les poitrines de pluſieurs, qui étoient ſéches & qu'on gardoit pour leur beauté: le plumage en étoit admirablement bien diverſifié de rouge, de jaune & de couleur d'Orange.

Les *Correſos*, qu'on apelle encore ici *Mackeras*, ſont de la même eſpece que ceux de la Baye de *Campéche*, dont j'ai parlé Tome III. p. 279.

On trouve ici quantité de Tourterelles, & deux ſortes de Pigeons Ramiers: les uns ſont noirâtres ou d'un gris obſcur, & les autres d'un gris clair: Les premiers ſont les plus gros & de la groſſeur de nos Pigeons Ramiers en *Angleterre*. Les uns & les autres ſont un très-bon mangé; & il y en a de ſi grandes troupes depuis le Mois de *Mai* juſques en *Septembre*, qu'un ſeul homme eu peut tuer 9 ou 10 Douzaines dans une matinée, lors que le Ciel eſt couvert de brouillards & qu'ils viennent manger les baïes qui croiſſent dans les Forêts.

Le *Jenetie* eſt de la groſſeur de l'Alouëtte; il a les jambes & les pieds jaunes, & l'on dit que c'eſt un manger fort ſain.

Les Poules glouſſantes reſſemblent beaucoup aux Chaſſeurs ou Mangeurs d'Ecrevices, dont j'ai donné la deſcription Tome III. p. 283. mais elles n'ont pas les jambes tout-à-fait ſi longues. Elles ſe tiennent toûjours dans des lieux humides & marécageux, quoi-qu'elles aient le pié de la même figure que les Oiſeaux de terre. Elles glouſſent d'ordinaire comme nos Poules qui ont des petits, & c'eſt pour cela que nos *Anglois* les appellent des Poules glouſſantes. Il y en a quantité dans la Baye de *Campéche* & ailleurs dans les *Indes* Occidentales, quoi que je n'en aye rien dit dans le III. Tome de mes Voyages,

yages, où j'ai parlé de cette Baye. Soit là, ou ici, on trouve dans ces deux Climats quatre sortes de ces Oiseaux à longues jambes, qui aprochent beaucoup les uns des autres, & qui sont autant d'Especes du même Genre, savoir, les Chasseurs d'Ecrevices, les Poules glouſſantes & les Galdens: Ces trois pour la figure & la couleur ressemblent à nos Herons d'*Angleterre*, mais ils sont plus petits; le Galden est le plus gros des trois, & le Chasseur d'Ecrevices est le plus petit. Ceux de la quatriéme espece sont noirs, mais du reste ils ont la figure des autres, les jambes longues & la queuë courte: ils sont à-peu-près aussi gros que les Chasseurs d'Ecrevices, & ils se nourrissent de même.

Les *Currecous* sont des Oiseaux de Riviere, de la grosseur d'un gros Poulet, qui ont le plumage bluatre, avec les jambes & la queuë courtes: Ils vivent aussi dans les Marais, & c'est un très-bon manger. D'ailleurs, je n'en ai vû aucune autre part qu'ici.

On dit qu'il y a ici deux sortes de Canards sauvages, le *Moscovite*, & le commun. Ils y abondent les uns & les autres dans la Saison pluvieuse, de même que les Poules d'eau & les Cercelles, mais on n'en voit que peu dans le tems sec.

On voit quantité d'Autruches au Sud de *Bahia*, mais on dit qu'elles ne sont pas si grosses que celles d'*Afrique*: On en trouve sur tout dans les parties Méridionales du *Brésil*, dans ces grandes Savanes qu'il y a près de la Riviere de la *Plate*, & encore plus au Sud vers le détroit de *Magellan*.

Pour ce qui est de la Volaille domestique à *Bahia*, outre leurs Canards, ils ont deux sortes de Poules, dont les unes sont à-peu-près de la grosseur des nôtres, mais les autres sont beaucoup plus grosses. Celles-ci tardent long-tems à se couvrir de plumes, & elles sont presque nuës, lors qu'el-

qu'elles ont ateint à la moitié de leur grosseur naturelle. On en fait tant de cas à *Bahia*, qu'on en paye au Marché jusqu'à 30 ou 36 Sols de la piece, lors qu'on les y aporte de la Campagne & qu'elles sont si maigres qu'on ne sauroit les manger.

A-l'égard des Animaux terrestres, il y a ici des Chevaux, du gros & du menu Bétail, des Chévres, des Lapins, des Cochons, des Léopards, des Tigres, des Renards, des Singes, des Pecarys, qui sont une espece de Cochons sauvages, qu'on apelle ici *Picas*, des Armadillos, des Alligators, des Guanos, qu'on apelle ici *Quitties*; des Lésards, des Serpents, des Crapaux, des Grenouilles, & une espece de créature amphibie que les *Portugais* apellent *Cachora de agua*, & les *Anglois* Chiens d'eau.

On dit que les Léopards & les Tigres de ce Païs sont assez gros & fort cruels: Mais ils ne viennent pas sur la côte, d'où on les a chassez vers le cœur du Païs, & l'on n'en voit guére qu'aux extremitez & dans les Plantations éloignées, où ils font souvent du dégat. Il y a trois ou quatre sortes de Singes, qui diférent en taille & en couleur. Ceux d'une espece sont fort gros & ceux d'une autre fort petits: Ces derniers sont d'une laideur affreuse & ils sentent beaucoup le Musc.

On trouve ici plusieurs sortes de Serpents, dont la plûpart sont très-venimeux: Le Serpent à-sonnette est de ce nombre, de même qu'un petit Serpent verd, qui n'est pas plus gros que le tuyau d'une pipe, qui peut avoir 18 pouces de long & qui est fort commun en ce Païs.

On y trouve aussi l'*Amphisbane*, ou le Serpent à deux têtes, qui est de couleur grise, entremêlée de rayes noirâtres, & dont on croit que la morsure est incurable. On dit qu'il est aveugle, quoi

quoi qu'il ait deux petites taches, qui ressemblent à des yeux, à chacune de ses têtes : mais je ne saurois déterminer s'il y voit ou non. On assure qu'il vit comme les Taupes & qu'il est presque toûjours enfoncé sous la terre; d'ailleurs, il est facile de le tuer quand on le rencontre sur son chemin, parce qu'il se meut lentement, & que ses yeux, s'il en a, ne sont pas assez bons pour apercevoir ceux qui s'aprochent de lui. Au reste, il y a peu de ces créatures qui s'élancent sur un homme, ou qui le blessent, à-moins qu'il ne les attaque. L'*Amphisbane* est à-peu-près de la grosseur de la premiere jointure du doigt du milieu, & peut avoir autour de 14 pouces de long: elle est également grosse d'un bout à l'autre, ses deux têtes se ressemblent à tous égards, & l'on dit qu'elle se meut avec la même facilité par l'un & l'autre bout; c'est pour cela que les *Portugais* l'apellent *Cobra de dos cabesas.* Pour moi, je n'en ai vû qu'une seule, qui étoit coupée à l'une de ses extremitez: ainsi je n'en puis rien certifier de positif.

Le petit Serpent noir est fort venimeux. Il y a d'ailleurs un Serpent gris, qui a le dos tout marbré de taches rouges & brunes: il est de la grosseur du bras, & long de 3 pieds ou environ: On dit qu'il a du venin & j'en vis un moi-même.

On y trouve aussi deux sortes de gros Serpents: l'un de terre & l'autre d'eau. Le premier est de couleur grise & il a 18 ou 20 pieds de long : il n'est pas fort venimeux, mais il est rapace. On m'avoit promis de m'en faire voir un, mais j'en manquai l'occasion.

Le Serpent d'eau peut avoir, à ce que j'ai ouï dire, près de 30 pieds de long. Ceux-ci se tiennent toûjours dans l'eau soit dans les Rivieres,

ou dans les Lacs, & ils vivent de tout ce qui se présente à eux, soit Hommes ou Bêtes. Ils entrainent leur proïe avec la queuë, & voici de quelle maniere ils font : ils étendent leur queuë 10 ou 12 pieds hors de l'eau & aussi tôt qu'ils voyent paroitre quelque chose sur le bord du Lac ou de la Riviere qu'ils hantent, ils balayent le bord avec tant de violence, qu'ils enlevent tout ce qui se rencontre sur leur chemin & l'étouffent dans l'eau. Il y a même de personnes dignes de foi qui raportent, que s'ils voyent l'ombre de quelque Animal sur la superficie de l'eau, ils élancent d'abord leur queuë pour atraper l'Homme ou la Bête, dont ils ont vû l'ombre, & qu'ils n'y réüssissent que trop souvent. Aussi les personnes qui ont quelque afaire dans le voisinage des lieux, où l'on soupçonne qu'il y a de ces Monstres, s'arment d'un Fusil, & tirent de tems en tems : ce qui les éfraye, ou les oblige de se tenir cachez. On dit qu'ils ont une grosse tête, & de bonnes dents longues de six pouces. Un *Irlandois* habitué ici m'assura que, vers le tems de mon arrivée en ce Païs, son beau-Pere, qui étoit alors à la campagne avec lui, avoit été sur le point d'être entortillé par la queuë d'un de ces Animaux, qui ne l'avoit manqué que d'une Verge ou de deux, & qu'il lui en resta une belle peur.

La Créature amphibie, que les *Portugais* apellent *Cuchora de Agua*, ou Chien d'eau, est, à ce qu'on dit, de la grosseur d'un petit Mâtin, & couverte d'un poil long comme un Barbet] depuis la tête jusqu'à la queuë. Il est d'une couleur noirâtre: il a quatre Jambes courtes, la tête assez longue & la queuë courte. Il vit dans les Etangs d'eau douce, & va souvent à terre pour se rechaufer au Soleil; mais il se retire dans

l'eau,

l'eau, s'il est attaqué. On dit d'ailleurs que la chair en est bonne.

Au reste, je n'ai pas vû moi-même la plûpart de ces créatures, dont je viens de parler ; mais des personnes de bon sens & dignes de foi, qui demeuroient à *Bahia*, & entre lesquelles il y en avoit qui entendoient l'*Anglois*, m'en informerent durant le séjour que j'y fis.

Il y a quantité de Poissons de plusieurs especes sur cette Côte. On y trouve le *Poisson Juif*, dont il se tient un grand Marché à *Bahia* pendant le Carême, des *Tarpoms*, des Muges, des *Groupers*, des Brochets, des *Gars*, qu'on apelle ici *Goulions*, des *Garasses*, des *Barramas*, des *Coquindas*, des *Cavallis*, des *Cuchoras*, ou Chiens-d'eau, des Congres, des Harans, des *Serrieus*, des *Olios de Boy*, des Baleines, &c. Au reste, il est bon d'avertir que j'écris tous ces noms étrangers de la maniere dont les gens du Païs les prononcent.

Il ne manque pas ici non plus de Poisson à coquille ; mais il y en a moins autour de *Bahia* qu'en d'autres lieux de la Côte. On y trouve des Ecrevices, des Cancres, des Chevrettes, des Huitres communes, des Conques, des Petoncles, des Moules, &c. On y voit aussi trois sortes de Tortuès; celles qu'on appelle Bec-de-Faucon, les Lourdes, & les vertes: mais on n'estime ni les unes ni les autres. Les *Espagnols* & les *Portugais* ne les aiment point, ou plûtôt ils en ont de l'aversion, & ils aimeroient mieux manger du Marsouïn, quoi que les Tortuës vertes soient un ragout merveilleux pour nos *Anglois*. La raison ordinaire qu'on allégue aux *Indes* Occidentales pour excuser les *Espagnols* sur ce qu'ils ne mangent point de la chair de Tortuë, c'est la crainte où ils sont que le venin qu'ils ont dans le corps ne

ne vienne à sortir, & qu'ils ne ressemblent à des ladres: car ils sont presque tous verolez, parce qu'ils couchent pêle-mêle sans aucune distinction avec les Négresses & leurs autres Esclaves; & on dit que la chair de Tortuë chasse toutes les mauvaises humeurs qui sont dans le corps. Aussi nos *Anglois* valetudinaires habituez à la *Jamaïque* vont-ils de là, quoi-qu'il y ait des Tortues, aux Isles *Caimanes*, pour ne vivre d'autre chose durant la Saison qu'elles pondent leurs œufs; se bien nettoyer le corps par cette nourriture, & se guérir de leurs infirmitez. On m'a donné même pour certain que plusieurs d'entr'eux s'étoient retablis de cette maniere. Mais ceci soit dit en passant.

La Tortuë, qu'on appelle Bec-de-Faucon est la plus recherchée de toutes sur la Côte du *Brésil*, parce que son écaille, suivant le raport des personnes que j'ai fréquenté à *Bahia*, est la plus nette & la mieux ombragée qu'il y ait au Monde. On m'en fit voir un morceau, & à dire la verité je n'en ai jamais vû de si belle. On en trouve assez dans quelques endroits de cette Côte; mais elle y est fort chere.

Outre cette *Bahia de todos los Santos*, il y a deux autres Ports considerables dans le *Brésil*, où les Vaisseaux *Européens* trafiquent, l'un est *Pernambuc* & l'autre *Ria Janeira*. L'on envoye autant de Vaisseaux à chacun de ces endroits qu'à *Bahia*, & chacune de ces petites Flotes a deux Vaisseaux de Guerre, qui leur servent de Convoi. De tous les autres Ports de ce Païs, il n'y en a point de plus fameux que celui de S. *Paul*, où l'on amasse quantité d'Or; mais j'ai oui dire que les habitans sont une espece de Bandits, qui vivent sans aucun Gouvernement, & que par le moyen de l'Or qu'ils ont, ils attirent chez eux

tous

tout ce dont ils peuvent avoir besoin, comme des Etoffes pour s'habiller, des Armes, de la Munition, &c. La Ville est grande & bien forte, à ce qu'on assure.

CHAPITRE III.

Sejour de l'Auteur & ses afaires à Bahia: *Des Vents & des Saisons de l'Année au même endroit. Son départ pour la* N. Hollande. *Du* C. Salvadore, *Des Vents sur la Côte du* Bresil, *& des Basses d'*Abrohlo; *Des Poissons & des Oiseaux: De celui qui frise l'eau en volant, & de la maniere dont on aprête une espece de Chien marin, qu'on trouve dans ces Mers. Nombre prodigieux d'Oiseaux sur le corps d'une Baleine morte: de l'Oiseau nommé* Pintado, *du* Petrel, *&c. D'une espece d'Oiseaux qu'on rencontre lors qu'on est près du* C. de bonne Esperance: *des Calculs qu'on fait en Mer & des Variations, avec une Table de toutes les Variations observées durant ce voyage. Rencontre d'un Vaisseau; L'Auteur double le Cap. Des Vents d'Ouest qu'on trouve au-delà: D'une Tempête, & des Signes qui la précederent. Cours de l'Auteur jusqu'à la* N. Hollande, *& les marques qui font connoitre qu'on en aproche. Un autre* Abrohlo, *ou Banc de sable; nouvelle Tempête, & l'arrivée de l'Auteur à un endroit de la* N. Hollande: *Cette partie du Païs décrite, & la Baye des Chiens-ma-*

marins, où il mouilla d'abord. Du terroir de ce Quartier, des Vegetables, des Oiseaux, &c. D'une espece particuliere de Guanos: *des Poissons & des Coquillages qui sont d'une grande beauté; des Tortuës, d'un gros Chien-marin, & des Serpents d'eau. L'Auteur passe à un autre Quartier de la* N. Hollande: *des Dauphins, des Baleines & d'autres Serpents marins: d'un Passage ou* Détroit *qu'il y peut avoir ici: des Vegetables, des Oiseaux & des Poissons. L'Auteur ancre à un troisiéme endroit de la* N. Hollande: *& il fait creuser pour avoir de l'eau, qui se trouva salée. Des habitans du Pais, des grandes Marées, des Vegetables, des Animaux, &c.*

JE m'arrêtai environ un Mois à *Bahia*: durant le sejour que j'y fis le Vice-Roi de *Goa* s'y rendit à-bord d'un gros Vaisseau, qui étoit richement chargé de toute sorte de Marchandises des *Indes*, & qui alloit à *Lisbonne*. Aussi le Vice-Roi n'avoit-il dessein que de rafraichir ses gens, dont il avoit perdu plusieurs & presque tous les autres étoient fort malades, à cause de la longueur du Voyage, où ils avoient employé quatre Mois. Il vouloit faire de l'eau & partir ensuite de conserve avec les autres Vaisseaux *Portugais* qui étoient destinez pour l'*Europe*, & qui avoient ordre de se tenir prêts à partir le 20. de *May*. D'ailleurs, il me pria de porter une de ses Lettres à son Successeur, le nouveau Vice-Roi de *Goa*: ce que je fis par les mains du Capitaine *Hammond*, que je rencontrai vers le *Cap de bonne Esperance*. La principale afaire que j'avois à *Bahia*, étoit d'y prendre de l'eau, d'y rafrai-

chir

chir mes gens & de calmer les desordres qui s'étoient glissez parmi eux. J'ai déja dit qu'ils avoient porté leurs murmures si loin, qu'il n'étoit pas facile d'y remédier: mais pendant mon sejour en cette Ville, je trouvai l'occasion d'adoucir un peu cette aigreur. Enfin resolu à continuer mon Voyage, je préparai toutes choses avec plus d'activité que jamais, & avec toute la promptitude que l'aversion, que mes gens témoignoient pour mon dessein, le pouvoit permettre. Ils s'étoient encore mis dans l'esprit que les Vents du Sud, dont il y avoit eu déja quelques boufées, alloient regner, & qu'ils nous empêcheroient d'avancer de ce côté-là.

Les Vents commencent à changer ici dans les Mois d'*Avril* & de *Septembre*, & les Saisons de l'Année, c'est-à-dire la seche & l'humide, changent avec eux. En *Avril* les Vents du Sud regnent sur cette Côte, & ils amenent la Saison pluvieuse accompagnée de Tourbillons, de Tonnerre & d'Eclairs. En *Septembre* le Vent d'Est-Nord-Est, qui est l'autre Vent aisé de cette Côte, se fait sentir; il purifie l'air & il amene le beau temps. Pour ce qui regarde le changement du Vent, c'est ce que j'ai déja remarqué dans mon II Tome, *Traité des Vents* p. 21. mais pour le changement de la Saison qui l'accompagne ici à *Bahia* avec une si grande exactitude, c'est une exception particuliere à ce que j'ai observé dans tous les lieux qui sont au Sud de l'Equateur entre les deux Tropiques, où j'ai été moi-même, ou dont j'ai entendu parler. Du moins, dans tous ces endroits, la belle Saison commence en *Avril*, & la pluvieuse vers le Mois d'*Octobre* ou de *Novembre*, c'est-à-dire que les Saisons se trouvent opposées dans la Latitude Méridionale & la Septentrionale, comme je l'ai remarqué dans mon

Trai-

Traité des Vents p. 72, au lieu que ſur la Côte du *Bréſil*, la Saiſon humide arrive en *Avril*, au même tems qu'elle commence dans les Latitudes Septentrionales, & la ſeche en *Septembre*. Auſſi les Pluïes n'y ſont-elles pas de ſi longue durée que dans les autres Païs: Il y fait ſi beau en *Septembre*, que vers la fin de ce Mois on y coupe déja les Canes de Sucre, à ce que l'on me dit, & je pris grand ſoin de m'informer là deſſus. C'étoit donc ſur un faux raport que je mis dans mon *Traité des Vents* p. 77. qu'au *Bréſil* on y cueilloit les Canes au Mois de *Juillet*. Ce qui ſuit quelques lignes après dans la même Page, où j'ai dit qu'on n'y a point d'égard aux Saiſons pour cueillir ou planter les Canes, ne ſe doit entendre que de ce dernier; puis qu'on ne les y coupe jamais que dans la belle Saiſon.

Mais pour revenir aux Vents du Sud; ils commencerent à ſoufler, lors que je m'y attendois & que j'étois encore à *Bahia*. J'eus beau en avertir mon Equipage, & lui dire que ces Vents ne regnoient que le-long de la Côte, & qu'ils ne s'étendoient pas au-delà de 40. ou 50. Lieuës au large, tout cela ne ſervit de rien: ils en furent tout déconcertez, & ils s'imaginerent que ces Vents ſoufloient dans toute l'étenduë de la Mer depuis l'*Amerique* juſques en *Afrique*. Les Pilotes *Portugais* des Vaiſſeaux *Européens*, avec qui mes Oficiers s'entretenoient tous les jours, les confirmoient dans leur penſée, quoi qu'ils ne fuſſent pas mieux inſtruits qu'eux ſur cette matiere, & qu'accoutumez à retourner chez eux, les Vents de Sud en poupe juſques au paſſage de la Ligne, ils n'euſſent aucune experience de l'étendue de ces Vents. Quoi qu'il en ſoit, mes hommes prévenus que nous ne pourrions ſortir de *Bahia* qu'au Mois de *Septembre*, ils en dévinrent plus

plus lâches à s'aquiter de leur devoir, & fort rêtifs à préparer toutes choses pour nôtre départ. Leur négligence ne servit qu'à redoubler mes soins pour faire espalmer le Navire, & remplir mes Barriques d'eau, puisque je n'avois plus de Biere. Il n'y a ici qu'un seul endroit où l'on fait aiguade, & comme la Saison seche tendoit vers sa fin, l'eau y étoit fort basse; d'ailleurs, les Chaloupes des Vaisseaux *Européens*, qui se disposoient à partir, s'y rendoient en foule, & il n'étoit presque pas possible à mes gens d'en aprocher: de sorte que j'eus recours au Gouverneur, qui eut la bonté d'envoyer un Officier sur les lieux pour en écarter les autres Matelots & favoriser les miens, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli mes Barriques: L'Officier s'aquita très-bien de son devoir, & je ne fus pas ingrat à son égard. Je fis mettre aussi à-bord neuf ou dix Tonneaux de lest; j'ordonnai au Bosseman de reparer les agrez; & je demandai à mes autres Officiers, s'ils avoient besoin de quelque chose, sur tout de poix & de goudron, parce que j'en pourrois acheter ici avant que de passer outre: ils me répondirent qu'ils en avoient assez; mais il se trouva dans la suite que cela n'étoit pas.

J'allois presque tous les jours à terre, soit pour mes afaires, ou pour me promener à la Campagne, qui n'en étoit que plus agréable, lors qu'il venoit quelque ondée de pluye; ce qui est assez ordinaire dans la Saison humide. Il y avoit encore divers bons Fruits sur les Arbres, & en particulier quantité d'Oranges: mes gens & moi nous en munimes pour le Voyage, & elles nous furent d'un grand secours. D'ailleurs, je fis bonne provision de *Rum*, (qui est une espece de liqueur forte) & de Sucre: mais je fus bien aise d'avoir pris de la Volaille à S. *Jago*, parce qu'ici elle étoit maigre & fort chere. Cependant le peu

de ſoin que mes Officiers avoient de prendre de nouvelles proviſions, faiſoit conjecturer, qu'ils ne croyoient pas d'aller fort loin. D'un autre côté, il ne s'en falut guére que je ne tombaſſe entre les mains des Inquiſiteurs, ou des Eccleſiaſtiques de ce Païs, & qu'ainſi mon Voyage ne fut interrompu. Je ne ſais point ſi quelcun de mes gens leur avoit dit quelque choſe à mon préjudice, mais un Marchand du lieu m'aſſura, que s'ils me tenoient entre leurs griffes, il ne feroit pas au pouvoir du Gouverneur de m'en retirer, & que la derniere fois que je m'étois trouvé à-terre, ils m'avoient épié de fort près. Il me fit dire enſuite, qu'on pourroit bien m'aſſaſſiner dans les ruës, ou m'empoiſonner, & qu'ainſi je ferois mieux de reſter à-bord. Comme il n'y avoit plus rien qui m'obligeât d'aller à terre, & qu'il ne me reſtoit qu'à prendre congé du Gouverneur, je profitai de cet avis.

Nous demeurames ici juſqu'au 23. d'*Avril*. J'aurois bien ſouhaité de partir plûtôt ſi mes préparatifs avoient pû ſe faire avec plus de diligence. Mais il n'y avoit plus moyen de retarder; ce Havre eſt expoſé au Sud & Sud Sud-Oueſt, qui regnent dans cette Saiſon avec beaucoup de violence. Nous les avions même déja ſentis par deux ou trois repriſes, dont l'une fut aſſez rude: Ajoutez à cela que les Vaiſſeaux y mouillent ſi près les uns des autres, que ſi un Cable vient à manquer, ou une Ancre à chaſſer, vous tombez d'abord ſur quelque Navire & vous étes en danger de perir. Auſſi craignois-je plus d'être deſemparé dans le Havre par la fureur de ces Vents, qu'ils ne me décourageoient de pourſuivre mon Voyage: bien loin de là, je ſouhaitois un Vent frais du Sud, d'abord que je

ſe-

ſerois un peu éloigné du Havre, afin de rencontrer plûtôt le veritable Vent aliſé.

Lors donc que le 23. d'*Avril* fut venu, & que la Mer commençoit à refouler, je me ſervis d'une Briſe de-terre qui étoit aſſez fraiche, & je levai l'ancre de grand matin: il falut enſuite mettre à la cape juſqu'au jour, afin d'y voir mieux à ſortir du Port. Mr. *Cock* partit avec moi & il me prêta un de ſes Pilotes, à qui je donnai trois Riſdales: mais je vis bien que j'aurois pû m'en tirer moi-même par les obſervations que j'avois faites à mon entrée, la ſonde à la main. Il faiſoit beau, & le Vent ſoufloit Eſt quart au Nord. A dix heures je me trouvai hors de tout peril, & je renvoyai mon Pilote. A Midi nous avions le Cap *Salvadore* au N. à 6 Lieuës de nous, & le Vent tint aſſez long tems entre l'Eſt quart au Nord & le Sud-Eſt; ce qui nous obligea de ſuivre la Côte, que nous eumes preſque toûjours en vuë. Les Vents de Sud nous quitterent de-nouveau: ils ne viennent d'abord que par bouſées, & ils ſautent d'un point à l'autre, quelquefois dix ou douze jours de ſuite, avant que de ſe fixer: nous n'avions plus que des Briſes, tantôt de Mer & tantôt de-Terre, mêlées du Vent aliſé qui ſoufle le long de la Côte, & qui étoit lui-même incertain.

Les Vents-d'Eſt me faiſoient déja craindre que je ne pourrois pas franchir un grand Banc de Sable, qui eſt ſitué entre le 18 & le 19 degré de Latit. Merid. & qui depuis la terre court tout-droit à l'Eſt, bien avant dans la Mer. Il eſt vrai que le tems étoit ſi beau, que je me flatois de pouvoir me garantir de tout danger; & que ſi le Vent tournoit au Sud, je pourrois prendre le large: de ſorte que je continuai à courir terre-à-terre. Le 27. *Avril* nous aperçumes un petit Brigantin ſous le ri-

vage, qui faisoit voiles vers le Sud. Nous vimes aussi quantité de ces Oiseaux qu'on nomme des *Guerriers* & des *Boubis*; & de ces Poissons qu'on appelle *Albicore*. La beauté du tems accompagnée de petits Vents frais & de quelques Calmes, me fournit l'occasion d'examiner le courant: & je trouvai qu'il alloit tantôt au Nord & tantôt au Sud: d'où je conclus que nous étions encore dans l'étenduë des Marées. Lors que suivant mon calcul, nous fumes à la hauteur du Banc d'*Abrohlo*, je sondai, & l'eau vint à diminuër de 40. à 33, jusqu'à 25. Brasses: mais ensuite elle augmenta peu-à-peu de 33, à 35, 37. &c. par tout un fond de Rochers de Corail. Nous primes sur ce Banc quantité de Poisson à la ligne, & après l'avoir traversé à l'endroit où il est le plus éloigné de terre, c'est-à-dire où il y a le plus d'eau & le moins de danger, il se trouva par l'Amplitude Occidentale que la Boussole avoit Nordesté 6 deg. 38 minutes. C'étoit le 27. *Avril*; & nous étions alors à 18 deg. 13 min. de Latitude Meridionale, & 31. min. de Longitude Orientale du Cap *Salvadore*. Le 29, à 18 deg. 39 min. de Latitude Meridionale, nous eumes de petits Vents frais de l'Ouest-Nord-Ouest, à l'Ouest Sud-Ouest, fort variables. Le 30 le Vent soufla de l'Ouest au S. S. E. accompagné de coups de Tonnerre & de Pluïe; & nous vimes quelques Dauphins & d'autres Poissons. Depuis quatre ou cinq jours nous avions perdu la Terre de vuë: mais le Vent qui avoit tourné au Sud étoit une marque apparente que nous étions encore trop près du rivage pour recevoir le veritable vent alisé d'Est: comme les Vents d'Est que nous avions eu déja prouvoient que nous étions trop éloignez de la terre pour jouïr du Vent reglé du Sud, qui soufle le long de la Côte. D'ailleurs, la foiblesse de l'un & l'autre de ces Vents, jointe à leur incon-

ſtance qui les faiſoit paſſer du Sud-Sud-Oueſt au Sud-Eſt, & qui étoit accompagnée de tonnerres, de Pluïe & de petits frais, ſervoit à confirmer que nous étions entre l'etenduë du Vent reglé de la Côte, qui vient du Sud, & celle du veritable aliſé, qui eſt toûjours ici le Sud-Eſt.

Le 3. de *Mai*, lors que nous fumes à 20 deg. de Latitude Merid., & à 234 Miles à l'Oueſt du Cap *Salvadore*, il ſe trouva 7 deg. de Variation. Nous ne vimes d'autres Oiſeaux que de cette eſpece que nos Matelots apellent *Friſeurs-d'eau*, parce qu'ils friſent l'eau en volant: ce ſont de petits Oiſeaux noirs, qu'on ne mange point & qu'on voit dans les Mers qui ſont hors de l'un ou l'autre des deux Tropiques. Nous primes troïs petits *Sharks*, ou Chiens marins, chacun de 6 pieds 4 pouces de long, qui ſervirent à nous regaler. Le lendemain nous en primes trois autres de la même groſſeur, & nous les trouvames fort bons de la maniere, dont on les acommode: c'eſt-à-dire qu'après les avoir fait bouillir on en exprime l'eau, & enſuite on les étuve avec du vinaigre & du poivre.

Il ne ſe paſſa rien de remarquable depuis le 3. de *Mai* juſques au 10. mais nous vimes de tems en tems quelque petite Baleine, qui faiſoit jaillir l'eau. Nous avions le Vent à l'Eſt, qui nous ſervit à courir depuis le 20 degré de Latitude Méridionale juſqu'au 29 deg. 5 min. & nous eumes alors 7 deg. 3 min. de Longit. Orientale depuis le Cap *Salvadore*; La Variation augmentoit à-préſent de plus en plus, quoi que nous couruſſions à l'Eſt. Il y eut toûjours une grande diference entre les Amplitudes Orientales & les Occidentales; d'ordinaire elle étoit d'un ou de deux degrez, & quelquefois même davantage. Après avoir ateint le veritable aliſé, nous avançames

beaucoup vers le Sud, pour ſortir de l'étenduë de ce Vent général & atraper un Vent d'Oueſt, qui pût nous conduire vers le Cap de *bonne Eperance*. Le 12 de *Mai*, après avoir ateint le 31 deg. 10 min. de Latit. nous commençames à trouver le Vent d'Oueſt, qui fraichît toûjours, & ne nous abandonna qu'un peu avant que nous tournaſſions vers le Cap. Il ſoufloit quelquefois avec tant de violence qu'il nous éloignoit de nôtre route, ſur tout la nuit: mais le jour nous avions le ſoin de carguer la grande voile. D'ailleurs, nous paſſames auprès d'une Baleine morte, où il y avoit, pour ainſi dire, des Millions d'Oiſeaux de Mer, qui l'environnoient de toutes parts, auſſi loin que nôtre vuë pouvoit porter: les uns étoient à ſe repaitre ſur cette carcaſſe, & les autres voltigeoient autour, ou ſe tenoient ſur l'eau, en attendant qu'il y eut moyen d'y aller prendre leur curée. Les Oiſeaux nous firent d'abord découvrir la Baleine, & il faut avouër que je n'en avois jamais vû de ma vie un ſi grand nombre enſemble: il y en avoit de pluſieurs eſpeces, & ils diferoient pour la groſſeur, la figure & le plumage. Quelques uns étoient preſqu'auſſi gros que des Oyes, de couleur griſe, avec la poitrine blanche, de même que le bec, les ailes & la queuë. On y voyoit des *Pintados*, ou Oiſeaux peints qui ſont auſſi gros que des Canards, & marquetez de blanc & de noir: des *Friſeurs d'eau*, des *Petrels*, & quantité de plus gros Oiſeaux. Nous en vimes des uns & des autres, ſur tout des *Pintados*, depuis que nous fumes à 200 Lieuës ou environ de la Côte du *Bréſil*, juſqu'à ce que nous nous trouvames à-peu près à la même diſtance de la *Nouvelle Hollande*. Le *Pintado* eſt un Oiſeau du Païs Meridional & de la partie temperée de cette Zone; du moins je n'en ai jamais guére vû vers le Nord du 30. deg. de Latit. Meridionale. Quoi qu'il ſoit

F. 2.

P. 101.

Cet Oiseau aproche beaucoup du Guarauna, dont Piso a dônné la figure & la description.



F. 1

Le Pintado, ou l'Oiseau peint.

P. 79.

ſoit auſſi gros qu'un Canard, il ne paroit en volant que de la groſſeur d'un Pigeon domeſtique; il a la queuë courte; & les ailes fort longues, comme les ont la plûpart des Oiſeaux de Mer: ſur tout ceux qui s'éloignent beaucoup du rivage, & qui n'en aprochent preſque pas: ils flotent ſur l'eau pour ſe repoſer; mais ils font leurs œufs à terre, ſi je ne me trompe. Il y a trois ſortes de ces Oiſeaux, tous de la même forme & groſſeur, & qui ne diférent entr'eux que par le plumage. Les uns ſont noirs par tout: les autres ont le manteau gris, avec le jabot & le ventre blancs; & les troiſiémes, qui ſont les vrais *Pintados*, ſont admirablement bien mouchetez de blanc & de noir. Ceux ci ont la tête preſque noire, de même que le bout des ailes & de la queuë: mais dans ce noir des ailes il y a des taches blanches, qui paroiſſent être de la grandeur d'un demi-Ecu, quand ils volent, & c'eſt alors qu'on voit mieux leurs taches: leurs ailes ſont auſſi bordées tout autour d'un petit fil noir, & l'on voit ſur le milieu, qui eſt blanc, une tache noire, qui s'éclaircit peu-à peu & approche d'un gris obſcur vers le dos de l'Oiſeau. Le bord interieur des ailes & le dos même depuis la tête juſques au bout de la queuë ſont émaillez d'un nombre infini de jolies taches, rondes, blanches & noires, de la grandeur d'un Sou marqué. Le ventre, les cuiſſes, les côtez & le deſſous des ailes ſont d'un gris clair. Tous les *Pintados* en général vont par troupes, & ils balayent preſque l'eau en volant. Nous en tirames un quelque tems après, durant le calme qui ſurvint, & un Chien barbet que nous avions nous l'aporta. Vous en voiez le profil dans la Planche ſuivante Fig. 1. mais il étoit ſi endommagé par le coup, qu'on a eu de la peine à le bien repréſenter.

Le *Petrel* ne diférc pas beaucoup de l'Hirondelle, mais il eſt plus petit & il a la queuë plus courte. Il

eſt noir par tout, excepté ſur le croupion, où il a une tache blanche. Il friſe l'eau en volant de même que l'Hirondelle. On n'en voit guére quand il fait beau; c'eſt pour cela que nos Matelots les appellent des Oiſeaux du mauvais tems, & lors qu'ils volent autour des Navires, on a ſujet de craindre quelque orage. Ils voltigent même ſous la Poupe, s'il y a tempête; & à meſure qu'ils ſuivent la trace d'un Vaiſſeau, ils ſe mouillent les piez à diférentes repriſes: de ſorte qu'on diroit à les voir qu'ils marchent plûtôt qu'ils ne volent, & que par alluſion à S. *Pierre*, qui marcha ſur le Lac de *Genneſaret*, nos Matelots leur ont donné le nom de *Petrels.*

Arrivez à 39 d. 32 m. de Latitude, & par l'eſtime proche du Meridien de l'Iſle *Triſtian* d'*Acouha*, nous vimes quantité d'Herbe marine. Nous eumes alors autour de 2 d. 20 min. de Variation Orientale; qui diminua de nouveau à meſure que nous courions à l'Eſt, juſques au voiſinage du Meridien de l'*Aſcenſion*: Nous ne trouvames ici que peu ou point de Variation: mais depuis cet endroit, plus nous avançames à l'Eſt, plus nôtre Variation Occidentale augmenta.

Deux jours avant que je tournaſſe ma route vers le Cap de *Bonne Eſperance*, j'avois 7 d. 58 m. de Variation Occidentale. J'étois alors, c'eſt-à-dire le 1 de *Juin*, à 43 d. 27 m. de Longitude Orientale du Cap *Salvador*, & à 36 d. 30 m. de Latitude. Le 2 du même Mois, je vis paſſer près de nous un Oiſeau noir, qui avoit le bec plat & blanchâtre. Je l'obſervai avec d'autant plus de ſoin, que *le Pilote des Indes Orientales* parle de certains Oiſeaux, de la groſſeur d'un Corbeau, qui ont le bec plat & blanc, & le plumage noir; qui ne s'éloignent pas à plus de trente lieuës du *Cap*, & qui ſont une marque qu'on en eſt près. Selon mon calcul, & eû

égard a la Longitude que les Cartes ordinaires donnent au *Cap*, j'en devois être alors à plus de quatre vingt dix Lieuës: Cela me fit ſoupçonner que l'Oiſeau, que j'avois vû, n'étoit pas de la même eſpece de ceux dont le *Pilote* parle; ou qu'ils voloient peut être plus loin du rivage qu'il ne le dit, ou qu'enfin j'étois plus près du *Cap* que je ne croïois. En éfet je découvris bientôt que je n'en étois pas à plus de vingt-cinq ou trente Lieuës. Je ne ſai ſi cette mépriſe venoit de ce que les Cartes marines placent *le Cap* trop à l'Eſt du *Bréſil*, ou de nôtre ſupputation: mais nos Calculs ſont ſi ſujets à l'erreur ſoit par le gouvernement du Timonier, la ligne des minutes, les Courans, les Empoulettes des ſecondes, & quelquefois même par la négligence des Pilotes, que dans un Voyage de long cours tout cela peut cauſer une diférence de pluſieurs Lieuës.

La plûpart de mes gens qui tenoient des Journaux attribuerent nôtre erreur aux Empoulettes des ſecondes; & il faut avouër que nous n'avions pas un ſeul bon Sable à bord, excepté ceux du demi-Quart, ou de deux heures. Nous fimes ſouvent l'épreuve de toutes nos Empoulettes des ſecondes, & nous trouvames que celles dont nous nous étions ſervis depuis le *Bréſil* étoient auſſi courtes, que les autres dont nous avions fait uſage auparavant étoient trop longues: ce qui ne pouvoit que produire de grandes erreurs dans toutes ces diférentes ſupputations. Il faut donc qu'un Maitre de Navire ſe muniſſe de Sables fort exacts: qu'on prenne un ſoin tout particulier en tirant la Ligne des minutes, de peur d'en filer trop par un petit Vent moderé; & qu'on s'arrête auſſi-tôt qu'il fait un Vent frais, car lors qu'un Vaiſſeau court 8, 9, ou 10 Braſſes, une demi Braſſe ou même une entiere s'échape bien vîte, ſans que l'on s'en aperçoive. Mais pour prévenir le danger, lors qu'on ſe croit

proche de terre, le plus sûr est d'avoir l'œil au guet de bon matin, & de mettre à la cape durant la nuit: parce qu'un Capitaine, pour si habile qu'il soit, peut se tromper lui-même, sans parler des erreurs où ses gens peuvent tomber, quelque vigilance qu'il y aporte.

Une autre chose qui m'étonna, fut la Variation Occidentale, qui par la derniere Amplitude que j'avois prise, ne se trouvoit ici que de 7 deg. 58 min. au lieu que la Variation au *Cap*, d'où je n'étois pas éloigné de 30 Lieuës, étoit alors à plus d'onze degrez: cependant bientôt après, lors que je fus à dix Lieuës à l'Est du *Cap*, je ne trouvai que 10 deg. 40. min. de Variation Occidentale, quoi qu'elle auroit dû être plus grande que la précedente. J'avoue que tout cela m'embarrassoit, bien que je ne crusse pas qu'on pût prendre la Variation avec la derniere exactitude; parce que le Vaisseau, agité par une grosse Mer, qu'on rencontre souvent dans ce Voyage, fait que le Compas traverse; & que d'ailleurs le Navire même se detourne un peu de la droite route, quelque bon Timonnier qu'il y ait au Gouvernail: Cela posé, lors qu'on vient à prendre un Azimut, il y a presque toûjours quelque diférence entre celui qui regarde le Compas, & celui qui prend la hauteur du Soleil: & la moindre erreur de l'un & de l'autre, quand elle seroit au même égard, ne peut qu'éloigner beaucoup d'une parfaite exactitude. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de trouver que la Variation n'augmentoit & ne diminuoit pas toûjours à proportion des degrez de Longitude Est ou Ouest; comme je croiois que cela devoit arriver jusques à un certain nombre de degrez de Variation Orientale ou Occidentale, à tels ou à tels Meridiens particuliers. Après avoir donc remarqué dans ce Voïage que la diférence de la Variation n'étoit pas proportionnée avec la diféren-

rence de la Longitude, je fus ravi de trouver à mon retour en *Angleterre*, qu'on avoit obſervé la même choſe dans un nouveau Calcul qu'on me montra; & où l'on repréſentoit les diférentes Variations qu'il y a dans la Mer *Atlantique*, de l'un & de l'autre côté de l'Equateur. L'on y voit que la Ligne, qui ne donne aucune Variation dans cette Mer, n'eſt pas une ligne de Meridien, mais qu'elle eſt fort oblique, comme ſont celles qui marquent l'accroiſſement de la Varation de part & d'autre. J'oſe même dire que le Capitaine *Halley*, qui eſt l'Auteur de ce Calcul, y a fait un grand pas pour rendre compte de l'irregularité apparente de la Variation, ſoit qu'elle croiſſe ou qu'elle diminue, vers la Côte qui eſt au Sud-Eſt de l'*Amerique*, & pour fixer un Syſtême de toutes les Variations en général. Cela ſeroit d'un ſi grand uſage pour la Navigation, que cet habile homme, qui joint tous les jours de nouvelles experiences à la profonde connoiſſance qu'il a de toute la théorie ſur ces matieres, ne manquera pas, ſi je ne me trompe, à nous favoriſer bientôt d'une plus ample découverte du cours de la Variation, ce qui a été un ſecret inconnu juſques-ici. Pour moi, je me crois incapable de travailler à un pareil Syſtéme; mais puis que des faits, qui augmentent l'Hiſtoire de la Variation, peuvent ſervir à regler ou à confirmer la théorie, je donnerai ici une Table de toutes les Variations que j'obſervai au delà de l'Equateur, ſoit en allant ou à mon retour; & ſi l'on y trouve quelques erreurs, on peut les corriger par les obſervations des autres.

Table des Variations.

1699		D. M. Lat.M.		D. M. Longit.		D. M. Variat.		
Mars	14	6	15	1	47 [a]	3	27	Or.
	21	12	45	12	9	3	27	
Avr.	25	14	49	0	10 [b]	7	0	
	28	18	13	0	31	6	38	
	30	19	00	2	20	6	30	
Mai	2	19	22	3	51	8	15	
	3	20	1	3	40	7	0	
	5	22	47	3	48	9	40	
	6	24	23	3	53	7	36	
	7	25	44	3	53	10	15	
	8	26	47	4	35	7	14	
	9	28	9	5	50	9	45	
	10	29	5	7	3	11	41	
	11	29	23	7	38	12	47	
	17	34	58	18	43	5	40	
	18	34	54	19	6	6	19	
	19	35	48	19	45	5	6	
	23	39	42	27	1	2	55	
	25	39	11	31	35	2	0	
Juin	1	35	30	43	27	7	58	Occ.
	5	35	8	0	23 [c]	10	40	
	6	36	7	3	6	11	10	
	8	36	17	10	3	15	0	
	9	35	59	12	0	19	58	
	12	35	20	20	18	21	35	
	14	35	5	26	13	23	50	
	15	34	51	29	24	25	56	
	17	34	27	36	8	24	54	
	19	34	17	39	24	25	29	
	20	34	15	42	25	24	22	
	22	33	34	45	41	22	15	
	25	35	8	45	28	24	30	

a. Ou. de S. *Jago.* b. E. du C. *Salvador* au *Brésil.*
c E du C. de *Bonne Esperance.*

1699		D. M. Lat. M.		D. M. Longit.		D. M. Variat.	
Juin	28	36	40	49	33	22	50 Occ.
	29	36	40	53	12	22	44
	30	36	15	56	22	21	40
Juill.	1	35	35	58	44	19	45
	4	33	32	66	22	16	40
	6	31	30	68	34	12	20
	7	31	45	69	0	12	2
	10	32	39	70	21	13	36
	11	33	4	72	0	12	29
	13	31	17	74	43	10	0
	15	29	20	75	25	10	28
	18	28	16	78	29	9	51
	23	26	43	84	19	9	11
	24	26	28	85	20	8	9
	25	26	14	85	52	8	40
	26	25	36	86	21	8	20
	27	26	43	86	16	7	0
	29	27	38	87	25	8	20
	31	26	54	88	1	9	0
Août	5	25	30	86	3	7	24
	15	24	41	86	2 [a]	6	6
	17	23	2	0	22	7	6
	20	19	37	3	0	7	0
	24	19	52	4	41	7	7
	25	19	45	5	10	6	40
	27	19	24	6	11	5	18
	28	18	38	6	57	6	12
Sept.	6	17	16	9	18	4	3
	7	16	9	8	57	2	7
	8	15	37	9	34	2	20

[a] E. de la *Baye des Chiens marins* dans la *N. Hollande*.

Sept.

1699		D. Lat.	M.	D. Longit.	M.	D. Variat.	M.	
Sept.	10	13	55	10	55	1	47	Occ.
	11	13	12	11	42	1	47	
1700 Dec.	29	5	1	6	34 e	1	2	Or.
Janv.	3	1	32	6	53	4	8	
Fevr.	13	0	9	2	48 f	4	0	
	16	0	12	7	31	6	26	
	21	0	12	15	23	8	45	
	23	0	43	18	0	8	45	
	27	2	43	19	41	9	50	
Mars	10	5	10	0	5 g	1	0	
	13	5	35	0	44 h	9	0	
	30	5	15	6	4	8	25	Occ.
Avr.	6	3	32	8	25	7	16	
	22	1	32	0	37 i	3	0	
Mai	1	3	0		k	2	15	Or.
	24	9	59	0	25 l	0	15	Occ.
	27	14	33	3	30	1	25	
Juin	2	19	44	8	7	5	38	
	3	19	51	9	58	6	10	
	4	19	46	11	6	6	20	
	5	20	0	12	22	4	58	
	6	20	0	14	17	7	20	
	9	19	59	16	1	6	32	
	11	9	57	17	42	8	1	
	12	19	48	19	0	6	0	

e. E. de la Baye de *Babao* dans l'Isle de *Timor*.
f. E. du C. *Maba* dans la *N. Guinée*.
g. E. du C. S. *George* dans la N. *Brétagne*. *h.* Ou. dudit lieu
i. Ou. du C. *Maba*. *k.* A l'ancre à la hauteur de l'Isle *Caran*. *l.* Ou. de la Baye de *Babao*.

1700		D. M. Lat. M.		D. M. Longit.		D. M. Variat.		
Nov	7	21	26		*m.*	9	0	Occ.
	14	27	1	35	35	16	50	
	15	27	10	36	34	18	57	
	16	27	11	37	54	17	24	
	19	28	14	41	40	19	39	
	21	29	24	44	47	20	50	
	23	29	42	47	34	21	38	
	24	30	16	49	26	26	0	
	25	30	40	51	24	22	38	
	27	31	51	55	5	22	40	
	29	32	55	56	28	27	10	
	30	31	55	57	25	27	10	
Dec.	1	31	57	58	17	24	30	
	2	31	57	59	33	27	57	
	4	32	3	61	45	24	50	
	6	32	15	66	0	23	30	
	7	37	28	68	36	24	48	
	8	33	49	64	38	21	53	
	9	32	49	70	9	24	0	
	11	32	50	71	45	21	15	
	13	31	55	72	32	20	16	
	14	31	35	73	39	20	0	
	15	32	21	75	22	20	0	
	17	33	5	79	39	18	42	
	18	33	0	80	39	17	15	
	21	34	39	82	46	16	41	
	22	34	36	83	19	14	36	

m. Oa: de l'Isle du *Prince* près de la Tête de *Java*.

1700		D. Lat.M.	M.	D. Longit.	M.	D. Variat.	M.	
Dec.	23	34	21	83	42	14	0	Occ.
	25	34	38	84	21	14	0	
1701 Janv.	15	31	25	2	32 n	10	20	
	16	30	5	4	42	9	36	
	17	28	46	6	8	8	25	
	18	27	26	7	32	7	40	
	19	26	11	9	9	7	30	
	20	25	0	10	49	7	9	
	21	23	42	12	34	6	55	
	22	22	51	14	10	5	56	
	23	21	48	15	17	5	32	
	24	21	24	15	51	4	56	
	26	19	57	16	48	4	20	
	27	19	10	17	22	3	24	
	28	18	13	18	23	4	0	
	29	17	22	19	29	2	0	
Fevr.	16	12	52	3	8 o	1	50	
	17	11	55	4	42	1	10	
	18	11	17	5	30	0	20	
	19	10	22	6	32	1	10	
	21	Nous fimes route vers l'Isle de l'*Ascension*.						

n Ou. du Païs plain & uni du C. de *B. Esperance*.

o Ou. de *S. Helene*.

Mais pour revenir de cette digreſſion, je continuerai à decrire la ſuite de mon Voyage; Le Vent ſe tournoit alors au Sud, il faiſoit beau, & je courus à l'Eſt pour trouver le *Cap*. Le 3 du Mois de *Juin*

Juin nous vimes paroitre un Vaisseau qui portoit Pavillon *Anglois*, & sur lequel nous avions l'avantage du Vent. Je forçai de voiles pour lui parler, & je trouvai que c'étoit l'*Antelope* de *Londres*, commandée par le Capitaine *Hammond*, qui alloit à la Baye de *Bengal* pour le service de la nouvelle Compagnie des *Indes Orientales*. Il y avoit plusieurs passagers dessus, qui alloient s'établir dans ce Païs-là sous le Chevalier *Edouard Littleton*. Je me rendis à-bord, & je fus reconnu du Chevalier & de Mr. *Hedges*. Ces Messieurs & le Capitaine me regalerent fort bien, mais ils avoient eu peur de nous, quoi que je leur eusse envoyé un de mes Officiers. Ils étoient partis du *Cap* depuis deux jours, & ils y avoient pris des rafraichissemens. Ils me dirent que par leur calcul ils devoient être à 60 Miles à l'Ouest du *Cap*. Pendant que j'étois sur leur bord, il se leva un petit-Frais d'Ouest, qui m'obligea de faire ma visite plus courte, parce que mon dessein n'étoit pas d'entrer au *Cap*. Lors que je pris congé d'eux, ils me firent présent de la moitié d'un Mouton, d'une douzaine de Choux, d'autant de Citrouilles, de 6 Livres de Beurre, de six Couples de Stockfish, & d'une bonne quantité de Panais. Je leur envoyai en échange du Gruau d'avoine, dont ils avoient besoin.

Lors que je partis d'*Angleterre*, j'avois resolu de ne point toucher au *Cap*; & ce fut une des raisons pour lesquelles je touchai au *Brésil*, afin que mon Equipage s'y rafraichit, & qu'il se disposât à passer tout-d'une traite jusques à la *Nouvelle Hollande*. Je continuai donc ma route, & sur les deux heures de l'après-midi nous vimes à l'Est la terre du *Cap*, à plus de 16 lieuës de nous. J'allai de conserve tout cet après-midi & le lendemain avec le Capitaine *Hammond*, qui devoit aussi doubler le *Cap*, & nous eumes diférentes vuës fort agréables de la terre,

re, qu'on peut voir dans la III. Table No. 6. 7. 8.

Le Dimanche 4. *Juin*, nous nous separames à quatre heures après-midi ; l'*Antelope* continua sa route vers les *Indes Orientales*, & je suivis la mienne E. S. E. pour arriver plutôt à la *Nouvelle Hollande*: Car quoi que ce Païs soit au Nord-Est du *Cap*, tous les Vaisseaux destinez pour cette Côte, ou le Détroit de *Sundy*, doivent courir quelque tems sous le même Parallele, ou dans une Latitude entre le 35 & le 40 deg. du moins, un peu au Sud de l'Est, afin de continuer dans la route des Vents variables; & ils ne doivent pas se hasarder trop tôt à mettre le cap au Nord de peur de s'engager dans l'étendue du Vent alisé, qui les détourneroit de leur route à l'Est. Le Vent se rendit plus frais; & nous eumes toûjours en vuë l'*Antelope*, de même que la terre, jusques au Mardi 6 *Juin*: Nous vimes alors un nombre infini d'Oiseaux de plusieurs especes, & nous regardames de tous côtez pour voir s'il y auroit quelque autre Baleine morte; mais il n'en parut aucune.

La nuit précedente le Soleil s'étoit couché dans un nuage fort épais, qui ressembloit à la terre; & les autres qu'on voyoit au-dessus étoient colorez d'un rouge obscur. Le Mardi matin, lors que le Soleil approchoit de l'Horison, les nuës paroissoient fort agréablement dorées, mais avec tout cela j'en craignis les conséquences. Le Soleil n'étoit pas monté plus de 2 deg. qu'il entra dans un nuage épais de couleur de fumée, qui étoit parallele avec l'Horison, & nous en vimes sortir d'abord quantité de rayons obscurs & noirâtres. Le Ciel étoit déja couvert de petites nues, fort serrées les unes près des autres, de la nature de celles que nous appellons solides, & qui ne ménacent pas de pluie; depuis le bord de l'Horison jus-

jusques à 3 ou 4 deg. de hauteur, elles étoient de couleur d'or ; ensuite jusques à 10 deg. ou environ, elles paroissoient plus rouges, & fort éclatantes ; celles qui venoient après jusques à 60 ou 70 deg. de hauteur étoient plus obscures ; mais au-delà elles avoient leur couleur naturelle. Je pris garde à tout ceci avec beaucoup de soin, parce que j'avois toûjours observé que de tels nuages menacent d'une tempête prochaine. D'ailleurs, nous étions ici en hiver & le mauvais tems étoit à craindre : de sorte que je me préparai à essuyer une grosse bourrasque, je fis carguer nos voiles de Perroquet & je recommandai à mes Officiers de les mettre dedans, en cas que le Vent se renforçat. Nous avions alors un beau frais O. N. O. Sur le minuit nous eumes une Eclaircie pâle & blanchâtre au N. O. ce qui étoit un autre signe que l'orage alloit commencer. En éfet le Vent fraichit tout-d'un coup ; Là-dessus nous serrames nos voiles de Perroquet, nous ferlames nôtre grande voile, & nous courumes avec la seule voile de Misaine. Vers les 2 heures du matin la violence du Vent redoubla, & nous mimes le cul au Vent, qui se renforçoit toûjours : Mais le navire se manioit le mieux du monde & filloit à-merveille. A 8 heures du matin nous baissames nôtre Vergue de Misaine de 4 ou 5 Pieds, & nous courions fort vite ; sur tout lors qu'un nuage noir nous envoyoit quelques ondées de pluie ou de grêle ; parce que le Vent soufloit alors avec la derniere impetuosité. Quoi que ces grains ne fussent pas de durée, ils se suivoient de près les uns les autres. D'ailleurs, la Mer étoit fort grosse : mais nous allions d'un cours si rapide, Vent en poupe, que les vagues ne nous mouillerent presque point : il n'entra qu'un peu d'eau

d'eau par les sabords du Tillac & une fois même elle jetta une Seche sur l'afut d'un Canon.

Le Vent ne diminua de sa violence extraordinaire que vers la nuit du Mecredi 7. *Juin*: Mais nous eumes un beau Frais jusques au 16, & un petit Vent jusques au 19. Dans cet espace, nous avions couru autour de 600 lieues, & le Vent avoit presque toûjours souflé de quelque point de l'Ouest, c'est-à-dire depuis l'Ouest-Nord-Ouest, jusques au Sud-quart-à-l'Ouest. Il soufloit avec le plus de véhemence lors qu'il étoit à l'Ouest, ou entre l'Ouest & le Sud-Ouest; mais lors qu'il tourna plus au Sud, le mauvais tems finit. J'avois déja remarqué autrefois, que dans ces Mers aussitôt que le Vent d'Ouest qui causoit les Tempêtes, se rangeoit au Sud, elles diminuoient; & que si le Vent se tournoit à l'Est par le Sud, nous avions de petits Frais plus moderez, des calmes, & un beau-tems. Pour ce qui est des Vents d'Ouest de ce côté là du *Cap*, leur violence ne fait pas que nous les souhaitions moins, parce qu'ils nous portent plus vite à l'Est: Aussi toutes les personnes qui vont à cette partie des *Indes Orientales*, qui est au Sud de l'Equateur, comme à *Timor*, *Java* & *Sumatra*, tous les Vaisseaux destinez pour la *Chine*, & tous ceux qui doivent passer le Détroit de *Sundy*, ne soupîrent qu'après ces Vents là. D'abord qu'ils ont passé le *Cap*, ils rangent d'ordinaire le Sud, afin de trouver les Vents d'Ouest, qui ne manquent presque jamais de soufler en Hiver au Sud du *Cap*: Mais en Eté, c'est-à-dire toûjours à l'égard de ces Climats, il faut qu'ils aillent 40 deg. au Sud pour les rencontrer. Je n'avançai pas cette fois à plus de 36 deg. 40 min. de Latitude, & souvent même je fus plus au Nord, reduit à changer ma Latitude toutes les fois que les Vents & le tems le demandoient; du moins dans ces

voya-

voyages de long cours il vaut mieux accommoder sa route au Vent qu'il fait. Mais si en portant à l'Est, nous étions obligez de courir un peu au Nord ou au Sud, il n'y auroit pas grand mal; puis qu'il ne faudroit que cingler à 2 ou 3 Points au-delà du Vent, lors qu'il est Nord ou Sud; ce qui n'empêche pas seulement le Vaisseau de faire trop d'étort, mais abrége plus le chemin, que si l'on suivoit toûjours le même Rumb de Vent, comme font certaines personnes.

Le 19 *Juin* nous étions à 34 deg. 17 min. de Lat. Mer. & à 39 deg. 24 min. de Long. Or. du *Cap*, avec de petits Frais & des calmes. Le Vent étoit au N. E. quart à l'Est, & continua toûjours dans quelque Point de l'Est jusques au 27. Aprés avoir été quelque tems au N. N. E. il vint au N. ensuite à l'O quart au N. & continua sur le bord de l'O. c'est-à-dire entre le N. N. O & le S. S. O. jusques au 4. *Juillet*; dans cet intervale nous courumes 782 Miles. Le Vent se remit ensuite à l'Est, & selon nôtre calcul nous devions être alors dans un Meridien à 1100 lieuës E de celui du *Cap*; Nous jettames la Sonde par un beau tems; mais il n'y avoit pas fond.

D'ailleurs, il ne se présenta rien de fort remarquable dans tout ce Voyage, excepté que des Oiseaux nous accompagnerent tout le-long du chemin, sur tout des *Pintados*. & que nous découvrions de tems en tems une Baleine: Mais à mesure que nous aprochions de la côte de la *Nouvelle Hollande*, nous en voyions souvent trois ou quatre ensemble. A 90. lieuës ou environ de terre nous commençames à voir des Herbes marines, toutes de la même sorte; & plus nous aprochions du rivage, plus il en paroissoit. A 30 lieuës nous vimes quelques Os de Seche, qui flotoient sur l'eau;

nous

& nous en rencontrames beaucoup plus, lors que nous fumes plus près de la Côte.

Le 25 *Juillet* à 26 deg. 14 min. de Lat. Mer. & à 85 deg. 52 min. de Long. Or. du Cap de *B. Esperance*, nous vimes un de ces Poissons, qu'on apelle *Gars*, qui sauta quatre fois près de nôtre Bord, & qui nous parut de la grosseur d'un Marsouïn. Il faisoit très beau ce jour là: & la Mer étoit couverte d'une espece de fort petite Mousse, qui ressembloit à des œufs de Poisson; il y avoit même quelque menu frétin qui l'accompagnoit. Le 26 nous vimes quantité de petits Globules sur l'eau, qu'on auroit pris pour des Perles, & dont quelques uns étoient de la grosseur des Pois secs; ils étoient fort clairs & transparens: lors qu'on les écrasoit, il en sortoit une goute d'eau, & la pellicule qui la renfermoit étoit si déliée, qu'on avoit quelque peine à la discerner. Il y eut aussi des Herbes marines qui passerent dans nôtre voisinage, d'où nous conclumes que nous verrions bien tôt la terre. Le 27. nous en vimes floter d'autres; mais les Oiseaux qui nous avoient presque toûjours accompagnez depuis le *Brésil*, nous abandonnerent, excepté deux ou trois Friseurs d'eau. Le 18 nous vimes quantité d'Herbes & quelques Baleines. Le matin du 19 nous eumes un tems fort couvert, des tonnerres, des éclairs & une grosse pluie: mais il se remit au beau dés le soir même. Ce jour-là nous vimes l'os d'une Seche, & quelques uns de nos jeunes gens aperçurent un Poisson, qui devoit être un Chien marin, par la description qu'ils firent de sa tête. Je vis aussi quelques *Bonetas*, & quelques *Sauteurs*, que nos Matelots appellent ainsi, parce qu'ils sautent beaucoup: d'ailleurs c'est un Poisson long de 8 Pouces, large & bien proportionné, & qui ne diffère pas trop du Rouget.

Le 30. *Juillet*, nous vimes quantité d'Os de Se-

Seche & d'Herbes marines, qui marquoient que nous n'étions pas loin de terre; Tous les Oiſeaux que nous avions vû pendant le Voyage nous abandonnerent, & nous en vimes à-préſent d'une toute autre eſpece, qui étoient de la groſſeur des Vaneaux. Ils avoient le plumage gris, le tour des yeux noir, le bec rouge & pointu, les ailes longues, & la queuë fourchée comme celle des Hirondelles; & ils batoient les ailes en volant de même que les Vaneaux. L'après-midi nous rencontrames une eſpece de Marée ou de Courant, qui venoit peut-être de quelque Batture, mais nous l'avions déja paſſée avant que nous puſſions jetter le plomb. Quoi qu'il en ſoit, c'étoit un nouveau ſigne que nous aprochions de terre. Il fit beau le ſoir par un petit Vent d'Oueſt, & nous ſondames à 8 heures, mais ſans trouver fond.

Je continuai de cingler à l'Eſt, de faire petites voiles, & d'avoir toûjours l'œil au guet: parce que tous les ſignes que nous avions eu me perſuadoient que nous étions près de terre. Je ſondai à minuit, & je trouvai 45 Braſſes d'eau, un fond de gros ſable & de petites coquilles blanches. Je fis auſſi tôt le Sud, le Vent à l'Oueſt, dans la penſée que nous étions au Sud des Baſſes d'*Abrohles*, qui eſt, ſi je ne me trompe, le nom général pour les Bancs de ſable, & qui dans une Carte que j'avois de cette Côte ſont ſituées à 27 deg. 18 min. de Latit. & s'avancent autour de 7 lieuës dans la Mer. Par ma ſupputation j'étois le jour précedent à 27 deg. 38 min; de ſorte que pour éviter ces Baſſes nous avions couru à l'Eſt par le Sud & qu'ainſi je croiois de me trouver à leur Sud: mais lors que le 1 d'*Août* on vint à jetter de nouveau le Plomb à une heure du matin, on n'eut que 25 Braſſes d'eau, un Fond de roche de Corail: & il ſe trouva que le

Banc

Banc étoit à nôtre Sud. Nous revirames au plus vite, & nous mimes le Cap au Nord : ce qui nous donna bientôt plus de profondeur; puis qu'à deux heures du matin nous eumes 26 Brasses, un Fond de Corail: à trois, 28 Brasses, toujours Fond de Corail : à quatre, nous eumes 30 Brasses, le Fond de gros sable, avec quelques Roches de Corail: & à cinq, 45 Brasses, le Fond de gros sable & de Coquilles. Ce Fond, où il n'y avoit plus de Corail, faisoit bien voir que nous avions alors passé le Banc. Je reconnus aussi par là que nous avions été à son Nord, & qu'il etoit mal placé dans ma Carte marine: puis que selon mon calcul il doit être au 17 deg. de Lat. ou environ, & que son bord exterieur, sur lequel je sondai le lendemain, est à 16 lieuës du rivage. Lors qu'il fut jour, nous courumes E. N. E. avec un beau Frais; mais nous ne découvrimes la terre du haut de nôtre grand Mat qu'à neuf heures du matin ; Nous en étions encore éloignez autour de 10 lieuës : nous avions 40 Brasses d'eau & un Fond de sable pur. Vers le midi, nous la vimes de nôtre tillac, à 6 lieuës de nous, autant que nous le pouvions conjecturer, & nous eumes encore 40 Brasses d'eau, & le même Fond de sable. Ce jour & le lendemain, à mesure que nous aprochions de terre, nous en primes diférentes vuës, à plusieurs distances inégales, d'où elle nous parut telle qu'on la voit ici représentée *Table* IV. No 1, 2, 3, 4, 5. On peut observer aussi une fois pour toutes que les Latitudes marquées dans ces Profils, ne sont pas la Latitude de la terre, mais du Vaisseau lors qu'on prit ces diférentes vuës. Ce matin 1 *Août*, nous vimes plusieurs gros Oiseaux de Mer, qui voloient trois ou quatre de compagnie, & qui ressembloient aux males des Oies qu'on voit sur la Côte d'*Angleterre*; nous vimes aussi des Moue-

tes

N.° 1. N. Hollande, du haut du grand Mast á 27 D. 30 m. de Lat. Merid.
E. ¼ au N. E. S. E. á 10 L. de dist.

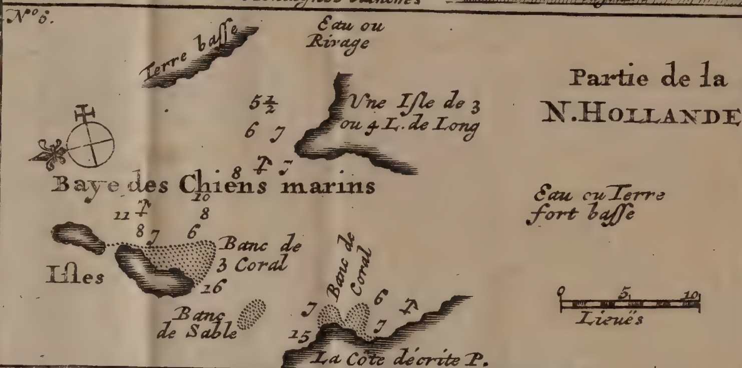
N.° 2. N. Hollande, le même Cota á 8 L. de dist. á 27 D. 28 m. de Lat. Merid.
N. E ¼ au N.
Est

N.° 3. N. Hollande. á 5 L. de dist. & á 26 D. 46. m. de Lat. Merid.
N. ½ O.
Terre Rougeatre
S. E ¼ au S

N.° 4. N. Hollande. á 6 L. de dist. & á 26. D. 35 m. de Lat. Merid.
N. N. E. ½ E.
N. E.
Terre Rougeatre

N.° 5. N. Hollande. á 26 D. 10 m. de Lat. Merid. á 8 L. des Montagues blanches
N. ¼ á l'E.
N. E. ½ N.
Montagnes blanches
Terre Rougeatre

N.° 6.



N.° 7. Cette Montagne blanche est á 7 L. de dist. á 23 D. 5 m. de Lat.
E.

N.° 8. Ce Cap paroit ainsi á 20 D. 20 m. de Lat. & á 4 L. de dist.
S. E.

N.° 9 Cette Point de terre est une Isle qui a cet aspect á 20 D. 22 m. de Lat. Merid. & á 6 L. de dist.
E. S. E.
S. E. ¼ E. ½ S.

N.° 10 C'est ainsi que paroit la Pointe de l'autre Isle, qui tourne vers le Nord & qui est á 5 L. de dist. de la précedente.
E.
S. E ½ S.
S. E ¼ E

Deux Rochers noirs

es de Mer, blanches, qui avoient le tour des yeux
oir, & la queuë fourchée. Nous ne pensions qu'à
rouver un Havre pour nous rafraichir, après
voir fait un si long Voiage & couru depuis le *Bré-
il* jusques ici autour de 114 Degrez. D'ailleurs,
non dessein étoit de commencer ici la découverte
ue j'avois resolu de faire dans la *N. Hollande* & la
V. *Guinée*. Le terrain étoit bas, & paroissoit u-
i; à mesure que nous en aprochions de plus près,
l avoit l'aspect qui est tracé *Table* IV. No. 3, 4, 5.
vec quelques Coteaux rouges & blancs. Nous pri-
nes ces dernieres vuës, lors que nous étions à
.6 deg. 10 min. de Latit. Merid., & que nous
vions 54 Brasses d'eau, à quatre Miles du
ivage.

A 26 deg. de Lat. Merid. nous vimes une ou-
verture, & nous voulumes y entrer dans l'esperan-
e de trouver un Havre: mais arrivez à son embou-
hure, qui avoit deux Lieuës de large ou environ,
ous aperçumes des Rochers, & au delà un Fond
asart, ce qui nous en fit éloigner: Nous y avions
.o Brasses d'eau à deux Miles du rivage. Le Païs
ous parut assez bas & uni de tous côtez; mais nous
'y vimes aucun Arbre, ni Buisson, ni Herbe,
& il y avoit des Colines près de la Mer qui
étoient escarpées. A 16 deg. de Latit. Merid. &
à 8 ou 9 Lieuës en Mer, lors qu'on n'est qu'à
une Lieuë du rivage, on trouve presque par tout
40 Brasses d'eau, sans que cela difére plus de 3
ou 4 Brasses. Mais le Plomb de sonde amene
plusieurs sortes de Sable, dont l'un est gros &
l'autre fin; il y en a de jaune, de blanc, de gris,
de brun, de bleuâtre & de rougeâtre.

Lors que je vis qu'il n'y avoit point de Ha-
vre en cet endroit, & que l'ancrage n'y étoit pas
bon, je remis en Mer le 2 *Août* au soir, par-
ce que je craignois une tempête sur une Côte où

le Vent donne, & où il n'y avoit point d'abri, & que j'aimois mieux être en pleine Mer. Les nuages commençoient à s'obscurcir du côté de l'Ouest; le Vent s'y étoit déja tourné, & soufloit avec assez de violence presque directement sur la Côte, qui court ici N. N. O. & S. S. E. A neuf heures du soir, nous avions pris le largue; mais le Vent qui fraichissoit toûjours m'obligea de serrer la voile du grand Perroquet, & de ne porter que deux grandes voiles avec celle de Misaine. Le 3 *Août* à deux heures du matin il se renforça beaucoup, & la Mer devint si grosse, que je ferlai toutes mes Voiles, excepté la grande. Malgré tout cela, le tems fut assez clair jusques à Midi; mais alors tout le ciel se couvrit de nuages épais, & nous eumes quelques grains de pluie, qui duroient un quart d'heure: Je remarquai de nouveau en cette occasion que le Vent redoubloit avec la pluie, & qu'il diminuoit aussi-tôt qu'elle venoit à cesser. Nous sondames plusieurs fois, mais nous ne trouvames point de fond jusques au 4. *Août* à huit heures du soir, & nous eumes alors 60 Brasses d'eau, le fond de Corail. A dix heures nous eumes 56 Brasses, un fond de Sable fin; & à Midi 55 Brasses, un fond de Sable fin, de couleur pâle & bleuâtre. Quoi que le tems se fut radouci, je ne fis pas plus de voiles jusques au matin du 5 que le Vent se mit au S. O. Alors je courus au Nord, & à onze heures nous revimes la terre, qui étoit à 10 Lieuës de nous. Sur le Midi nous étions à 15 deg. 30 min. de Latit. & l'après-midi de ce même jour nôtre Cuisinier mourut: c'étoit un homme d'âge, qui avoit trainé long-tems, & qui étoit infirme avant nôtre départ d'*Angleterre*.

Le 6 *Août* au matin nous entrames dans une Anse, où je mouillai à 7 Brasses & demi d'eau,

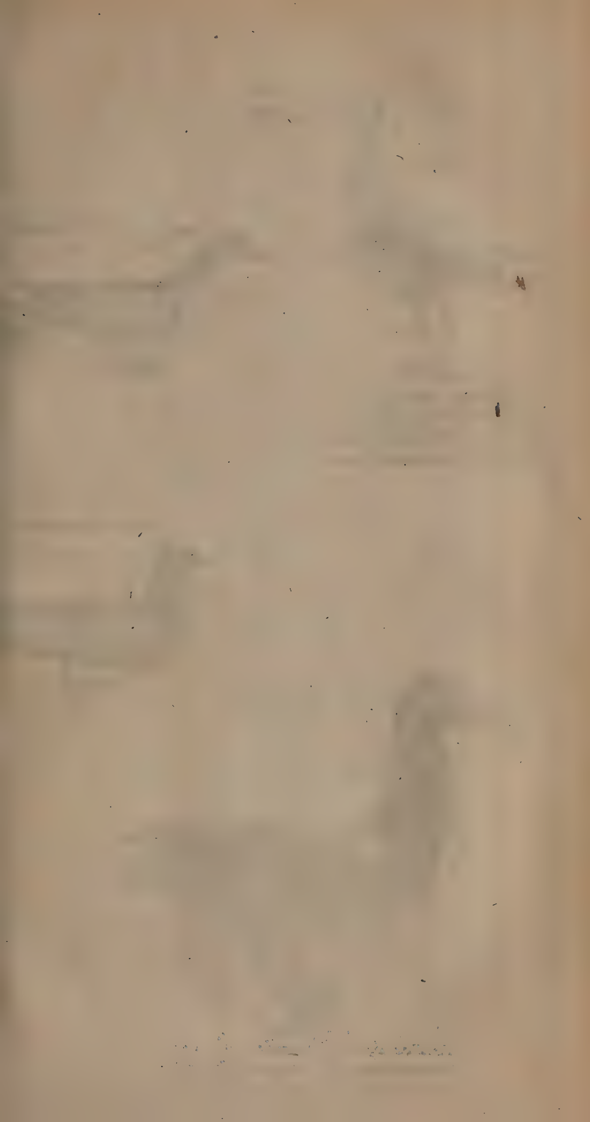
à deux Miles du rivage, un Fond de Sable pur. Il fut aſſez dificile d'y entrer, parce qu'il y avoit quantité de Bancs, mais j'envoïai ma Chaloupe pour ſonder à la tête du Vaiſſeau. L'embouchure de ce Détroit, que je nommai la *Baye des Chiens marins*, eſt à 17 deg. ou environ de Latit. Merid. & ſa Longitude depuis le Cap de *B. Eſperance* revenoit à 87 degrez; ce qui eſt 195 Lieuës de moins que nos Cartes ordinaires ne marquent, ſupoſé que nôtre Calcul fut juſte, & que nos Horloges ne nous trompaſſent point. Auſſi-tôt que j'eus ancré dans cette Baye, dont j'ai donné le Plan, *Table* IV. No. 6, j'envoïai ma Chaloupe à-terre pour chercher de l'eau douce: mais nos gens revinrent le ſoir, ſans en avoir trouvé. Le lendemain matin j'y allai moi-même, & je fis porter des Pioches & des hoyaux pour creuſer la terre, avec des haches pour couper du bois. Nous creuſames inutilement à pluſieurs Miles à la ronde, juſqu'à ce qu'enfin ennuïez de chercher de l'eau, nous paſſames le reſte de la journée à couper du bois, & la nuit nous retournames à-bord du Navire.

Le terrain eſt aſſez élevé, en ſorte qu'on peut le voir de 8 ou 9 Lieuës en Mer. Il paroit fort uni de loin; mais à-meſure qu'on s'en aproche, l'on y trouve quantité d'éminences, qui ne ſont ni hautes ni eſcarpées. La Côte eſt preſque par tout en écore, mais dans la Baye où nous étions, elle eſt baſſe & ne monte que par degrez vers l'interieur du Païs. Le terroir eſt ſablonneux près du rivage, & produit une eſpece de gros Fenouil marin, qui porte une fleur jaune. Plus avant, il eſt d'un Sable rougeatre, qui produit quelque peu d'Herbe, de Plantes, & d'Arbriſſeaux. L'Herbe y croît en touffes, de la groſſeur d'un Boiſſeau, & diſperſée ça & là, avec un mélange de Brouſſaille,

 qui

qui ressemble beaucoup à celle qu'on voit dans nos Plaines d'*Angleterre*. L'on y trouve aussi divers Arbres & Arbrisseaux ; mais il n'y en a point qui ait plus de dix piez de hauteur. Quelques uns ont trois piez de circonference, & leur tige est de cinq ou six piez jusques aux branches, qui forment une tête assez toufue, & qui sont remplies de feuilles étroites & longues pour la plûpart. La couleur de ces feuilles étoit blanchâtre d'un côté, & verte de l'autre : celle de l'écorce des Arbres étoit à-peu-près de même, c'est-à-dire d'un verd pâle. Il y avoit de ces Arbres qui sentoient bon, & dont le bois après en avoir ôté l'écorce, étoit plus rouge que le Sassafras de la *Floride*. Presque tous les Arbres & les Arbrisseaux étoient alors fleuris, ou avoient même des baies. Les fleurs étoient diversement colorées selon la diférente espece des Arbres ; il y en avoit de rouges, de blanches, de jaunes, &c. mais les bleues dominoient sur tout, & rendoient en général une odeur fort agréable, sans l'ôter à quelques unes des autres. Il y avoit aussi de très-petites Fleurs, d'une beauté & d'une odeur merveilleuse, & dont je n'avois jamais vû la plûpart, outre quelques Plantes, des Herbes, & des Fleurs à longue tige.

Pour les Oiseaux de terre, nous ne vimes que des Aigles, & cinq ou six sortes de petits Oiseaux, dont les plus gros n'excedoient pas la grosseur des Alouettes. Quelques uns n'étoient pas plus gros que des Roitelets ; mais ils avoient tous un chant fort aigu & plein de mélodie : nous trouvames d'ailleurs quelques uns de leurs Nids avec les petits dedans. A l'égard des Oiseaux de Riviere ou de Mer, il y a des Canars, qui avoient des petits dans cette Saison, c'est-à-dire à l'entrée du Printems de ces Climats, des Corlieus, des *Caldens*, des Chasseurs d'Ecrevisses, des Cormorans, des Mouet-





Cet Oiseau a la tête rouge, de même que la plus glus grande partie du coû, & c'est en ceci quil difére de l'Avosetta d'Italie







le Bec & les Jambes de cet Oiseau sont d'un rouge Eclatant

Mouettes, des Pelicans, & de quelques autres especes, dont je n'ai vu de ma vie les semblables dans aucun autre Païs. L'on peut voir ici la figure de quatre sortes d'Oiseaux qu'on trouve sur cette Côte. Voy. *Oiseaux*: Fig. 2, 3, 4, 5.

Pour les Animaux terrestres, nous vimes ici une sorte de Lapins, qui diférent de ceux des *Indes Occidentales*, sur tout à l'égard des jambes de devant, que les premiers ont fort courtes; mais ils s'en servent tout-de-même à sauter & leur chair n'est pas moins bonne. Nous ne vimes d'ailleurs, qu'une sorte de *Guanos*, de la même figure & grosseur des autres, dont j'ai fait la description Tome I. p. 64 mais qui en diférent en trois choses remarquables. Ceux-ci ont la tête plus grosse & plus laide; ils n'ont pour toute queue, qu'un gros moignon, qui ressemble à une autre tête, quoi qu'il n'y ait point de bouche ni des yeux. On peut compter pour une quatrieme diférence, que leurs quatre jambes sont toutes de la même longueur; On diroit aussi par les jointures que ces Animaux peuvent marcher également la tête la premiere, ou la queuë. Ils sont marquetez de noir & de jaune comme les Crapaux, & ils ont des écailles sur le dos, attachées à la peau, qui ressemblent à celles des Crocodiles. Ils marchent avec beaucoup de lenteur, & lors qu'on s'approche d'eux, ils s'arrêtent tout court & siflent, sans se mettre en peine de prendre la fuite. Quand on les ouvre, ils ont une odeur fort desagréable, & leur foie est tacheté de noir & de jaune de même que leur peau. Je n'ai vû de ma vie une créature si laide ni si dégoutante. Quoi que j'aie dit dans mon I. Vol. que la chair des *Guanos* étoit fort bonne, & que j'en aie mangé diverses fois avec plaisir, de même que des Serpents, des Crocodiles, des Alligators, & plusieurs autres animaux assez hideux à la vuë, il y en a même peu

qu'une bonne faim ne me reduisît à manger ; cependant il me semble que je n'aurois pas eu le courage de goûter de ces *Guanos* de la *N. Hollande*, tant la vue m'en parut afreuse & l'odeur choquante.

Il n'y avoit point ici des Rivieres, ni des Lacs d'eau douce : de sorte que nous ne vimes que des Poissons de Mer, sur tout des Chiens marins, dont il y avoit si grande quantité, que j'appellai cette Anse *la Baye des Chiens marins*. Nous y trouvames aussi des Limandes, des Raies de plusieurs sortes, dont les unes ressembloient au Diable-de Mer, des *Gars*, des *Bonetas*, &c. Pour les Poissons à coquille, nous y vimes des Moules, des Petoncles, des Huitres communes & des longues, des Nacres, &c. Le rivage étoit couvert d'un nombre infini de Coquilles fort extraordinaires & d'une grande beauté, soit pour la couleur ou pour la figure, elles étoient admirablement bien tachetées de rouge, de verd, ou de jaune, &c. & de ma vie je n'en avois vû de si curieuses. J'en pris une grande quantité, mais je les perdis presque toutes, & il ne m'en resta qu'une petite partie des moins belles.

D'ailleurs, on trouve ici des Tortues vertes qui pesent autour de 200. Livres. Nous en atrapames deux, que le reflux de la Mer avoit laissé derriere un rocher, sur lequel sans doute elles n'avoient pû grimper. Tout mon Equipage en vécut deux jours, & on peut dire qu'elles n'étoient pas mauvaises. Nous primes quantité de Chiens marins, que nos Matelots mangeoient de fort bon apétit. Nous en primes un entr'autres, qui avoit 11 piez de long. L'espace entre les deux yeux étoit de 20 pouces, & il y en avoit 18 d'un coin de la bouche à l'autre. Son estomac étoit comme un Sac de cuir, fort épais, & si dur, qu'à-peine un couteau bien afilé pût le couper : Nous y trouvames la tête & les os d'un Hippopotame, dont les lévres velues étoient en-

encore saines, & la machoire ferme: j'en tirai plusieurs dents, deux desquelles étoient de la grosseur du pouce & avoient 8 pouces de long; elles étoient déliées au bout & un peu crochues; mais les autres n'avoient pas plus de la moitié de cette longueur. L'estomac du Chien marin étoit rempli d'une gelée qui sentoit fort mauvais, ce qui ne m'empêcha pas de garder ses dents & sa machoire, & de donner la chair à mon Equipage, qui eut le soin de n'en laisser rien perdre.

Nous entrames dans cette Baye le 7 *Août*, & j'y mouillai en trois diférents endroits. Nous restames au premier, qui étoit à l'Ouest de la Baye, jusques à l'onziéme. Durant cet intervale, nous cherchames de l'eau douce, sans en pouvoir trouver; nous fimes bonne provision de bois, & nous vécumes de Lapins, de Tortues, de quelques Oiseaux, de Chiens-marins & d'autre Poisson; ce qui nous rafraichit beaucoup, & nous rendit plus vigoureux que nous n'étions à nôtre arrivée. Mon dessein étoit de pénetrer plus avant dans la Baye, pour prendre de l'eau douce, parce que la mienne commençoit fort à diminuer, & pour découvrir cet endroit de la Côte. Du mouillage où nous étions, je voïois tout ouvert devant moi, & cela m'invita à passer outre. De sorte que l'onzieme *Août* vers le midi j'avançai à petites voiles, & je me tins toûjours sur mes gardes, dans la crainte de trouver quelques Basses. Nous eumes tantôt plus, tantôt moins de fond, & sur les deux heures de l'après-midi nous vimes par Prouë la terre, qui fait le Sud de la Baye. Vers le soir nous rencontrames des Bancs; ce qui m'obligea de diminuer mes voiles, & de louvoyer toute la nuit, avec deux voiles de Perroquet, toûjours la sonde à la main, sans que nous eussions jamais plus de 10 Brasses

d'eau, ni guére moins de 7. La profondeur augmentoit & diminuoit d'une maniere si douce, qu'en jettant cinq ou six fois le Plomb, à-peine se trouvoit-il un pié de diférence. Lors que nous eumes 7 Brasses d'eau de tous côtez, nous revirames aussi-tôt. De cette partie Meridionale de la Baye, il nous fut impossible de revoir l'endroit d'où nous étions venus l'après-midi: & nous trouvames que c'étoit une Isle de 3 ou 4 Lieues de long, comme on la voit représentée *Table* IV. No. 6. Mais je ne tâchai pas de la reconnoitre de plus près, parce qu'elle nous parut sterile, & que d'ailleurs, le Vent ne le permetoit point, sans nous exposer à trop d'embarras. Il y avoit aussi de bas-fonds à presque toutes les onvertures; de sorte que je ne poussai pas plus loin de ce côté du S. O. & du S. de la Baye: mais je tournai à l'Est, pour voir s'il y auroit quelque terre de ce côté-là. Le 12 au matin, nous passames près de la Pointe Septentrionale de la terre que nous venions de laisser, & nous fumes confirmez que c'étoit une Isle par l'ouverture que nous vimes à l'Est, comme celle que nous avions trouvé à l'Ouest. J'avançai donc dans la Baye par un beau tems, un petit Frais, & la Mer tranquile. Nous eumes d'abord 7 Brasses d'eau, ce qui dura long tems, mais enfin nous n'en trouvames que 6. Alors nous vimes par Prouë la terre, qui fait l'Est de la Baye dans le Plan que j'en ai donné. Il y avoit si peu de fonds, que le Vaisseau n'en pût aprocher, & qu'il étoit même dangereux de se tenir ici: D'ailleurs, le terrain étoit si bas, que la Mer devoit le couvrir en pleine marée, & qu'il n'y avoit aucune aparence d'y trouver de l'eau douce, quoi qu'il y eut quelques Arbres, qui ressembloient à des Mangles: de sorte que je m'en éloignai cet après-midi, & que je trouvai

plus

plus de fond, à mesure que je faisois chemin Avant la nuit, nous ancrames à 8 Brasses d'eau, vers le milieu de la Baye, où le Fond étoit d'un sable pur & blanc. Le lendemain je levai l'ancre, & l'après-midi du même jour nous mouillames proche de deux Isles & d'un Banc de corail qui font face à la Baye. J'espalmai mon Vaisseau dans ce parage, & comme il n'y avoit plus rien à faire ici, je mis à la voile pour prendre le largue, toûjours la sonde à la main: mais l'eau étoit si basse, qu'il n'y eut pas moïen de passer en Mer à l'Est de ces deux dernieres Isles, ni par le canal qu'elles forment: de sorte qu'ils falut retourner à l'entrée de l'Ouest, & sortir par le même endroit que j'étois venu, avec cette seule diférence que je passai à l'Est, au lieu de l'Ouest du petit Banc qui est marqué dans la Table. Nous eumes dans ce Canal 10, 12, & 13 Brasses d'eau, & cette profondeur augmenta jusqu'à ce que nous fussions en Mer. Le jour qui préceda nôtre sortie, j'envoïai ma Chaloupe à la plus Septentrionale de ces deux Isles, qui est aussi la plus petite, & cependant je pris quantité de petit Poisson à la ligne. Lors que mes gens furent de retour, ils m'aprirent que cette Isle ne produisoit qu'une espece d'Herbe verte, courte, rude & pleine de pointes; qu'il n'y avoit ni bois, ni eau douce; & que la Mer brisoit entre les deux Isles; ce qui est la marque d'un bas-Fond. Ils virent d'ailleurs une grosse Tortue, avec quantité de Limandes & de Rayes; mais ils n'en pêchérent point.

Le 14. *Août* je sortis de cette Baye, dont j'ai dit que l'embouchure est au 25 deg. 5 min., dans le dessein de ranger la Côte au N. E. jusqu'à ce que je pusse aborder commodément à quelque autre endroit de la *N. Hollande.*

Nous vimes à nôtre passage trois Serpens-d'eau, tachetez de jaune & de brun obscur, qui étoient de la grosseur du poignet, & avoient autour de quatre piez de long. Ce furent les premiers que je vis sur cette Côte, où l'on en trouve quantité de plusieurs especes. Nous démarrames avec un Vent de Nord & nous avions la terre au N. E. Nous louvoïames, sans guére avancer, jusques au lendemain, que le Vent se fit S. S. O. & Sud. Alors je courus au N. à 6 ou 7 lieues du rivage, & nous avions 40 ou 46 Brasses d'eau, un Fond de sable brun, mêlé de quelques coquilles blanches. Le 15. *Août* nous fumes au 24 deg. 41 min. de Lat. & le 16 à midi au 23 deg. 22 min. Le Vent se tourna à l'E. par le Nord ; ce qui nous reduisit à courir au large, & à perdre la terre de vuë. Je fis sonder ensuite, & l'on ne trouva point de Fond avec une ligne de 80 Brasses ; mais bientôt après le Vent se remit au Sud, & nous portames encore au Nord. Nous vimes plusieurs petits Dauphins, des Baleines, quantité d'Os de Seche, qui flotoient, & tous les jours quelques Serpens d'eau. Le 17 nous revimes la terre, & nous en eumes l'aspect qui est tracé Table IV. No. 7.

Le 18 après-midi, je découvris à 3 ou 4 Lieues du rivage, la pointe d'un Banc qui avançoit plus d'une Lieuë en Mer. Les vagues y brisoient avec beaucoup de violence, & cela me le fit apercevoir. Aussi-tôt je m'en éloignai & nous cabottames à 7 ou 8 Lieuës de distance du bord. A minuit nous sondames, & il ne se trouva que 20 Brasses, un fond de sable dur. Je reconnus par là que nous étions sur un autre Banc, de sorte que je fis l'Ouest demi-heure, & nous eumes alors 40 Brasses. Le 19 à une heure du matin nôtre profondeur augmenta jusques à

85

85 Brasses, & à deux heures il n'y avoit plus de fond. Dans la crainte de tomber sur quelque autre Banc, je mis le cap au Nord, c'est-à-dire à deux Rumbs de la Côte, qui court ici N. N.E. Mais resolu de chercher de l'eau, & d'examiner le Païs d'abord qu'il se trouveroit quelque Ouverture commode pour en aprocher, je ne m'éloignai pas trop de terre. Au reste, à l'endroit, dont je viens de parler, où la profondeur n'étoit que de 20 Brasses, nous eumes quantité de Baleines autour de nôtre Vaisseau, à l'avant, à l'Arriere & aux côtez, mais elles nous quiterent, aussi-tôt qu'il y eut plus de fond. J'avouë que le bruit de leur soufle, & le batement de leurs queuës, qui faisoient blanchir la Mer, comme s'il y eut eu quelque brisant & que les vagues eussent donné contre des Rochers, nous imprimerent une grande fraïeur. Le Banc, où nous les vimes, est au 22 deg. 22 min. de Latitude. Nous n'avions rencontré que ces deux Bancs en Mer, depuis les Basses d'*Abroblo*, & l'on peut dire en général que la Côte est fort saine. D'ailleurs, par nos Cartes nous devions être ce matin à 11 Lieuës du rivage, & il se trouva que nous n'en étions éloignez que de 4: d'où il s'ensuivoit, ou que nos Cartes étoient fautives, ou qu'il y avoit ici quelque Marée, dont nous ne nous étions pas aperçus: cependant nous avions trouvé jusques ici & nous reconnumes dans la suite que nos Cartes marquoient la situation de la Côte avec assez de justesse. Il y a donc aparence que nous fumes trompez par quelque Marée, quoi que nous n'en eussions pas rencontré plûtôt. Pour ce qui est des Vents qui avoient souflé jusques à cet endroit; depuis que nous étions arrivez sur cette Côte, c'est à-dire depuis le 28 degré de Latitude, nous avions toûjours couru dans l'éten

due du Vent alisé, qui ne fut interrompu que par la tempête, dont j'ai déja fait la description. Aussi-tôt que nous eumes ateint le 25 Deg. de Lat le veritable Vent reglé, qui est ici S. S. E. nous accompagnoit d'ordinaire, lors que nous étions à quelque distance du rivage : mais les Brises de Mer & de terre ne nous manquoient pas, sur tout si nous aprochions du bord ; & lors que nous étions dans la *Baye des Chiens-marins*; où un Vent particulier d'un N. O. tempêtueux nous avoit fait entrer. Ce même jour donc 19 *Août* nous cotoyames avec un beau Frais du veritable Alisé à S. S. E par un tems fort serain. Nous primes le large vers le soir, & le lendemain matin, nous ne vimes plus la terre, qui commençoit ici à tourner au N. E. Nous étions à son Nord, & le Vent avoit passé du S. S. E. à l'E. S. E. c'est-à-dire du Vent réglé à la Brise de Mer, eû égard à la situation de la terre: de sorte que nous ne pumes la revoir de quelque tems, quoi que nous pinçassions le Vent de fort près. Nous fumes le 19 à 21 deg. 42. min. de Lat Le 20 à 19 deg. 37 min. & nous serrames le Vent de près pour amener la terre, mais il nous fut impossible d'en venir à-bout. Le tems étoit fort beau ; & quoi que nous fussions assez éloignez du rivage pour n'en avoir pas la vuë, malgré tout cela, nous eumes des Brises de Mer & de terre. Dans la nuit nous eumes la Brise de terre au S, S. E. un petit Vent frais ; qui le matin au lever du Soleil se tourna peu-à-peu, & se renforça jusques à Midi: alors il vint E. S. E. qui est ici la veritable Brise de Mer. Il fraichit tant, qu'à-peine pûmes nous porter nos Voiles de Perroquet bourcées : il continua de même jusques à trois heures après-midi, & alors il mollit de nouveau. Le Ciel étoit si serain, qu'on ne

ne voïoit pas un ſeul nuage; mais le tems paroiſſoit gris & plein de gelée blanche, ſur tout près de l'Horiſon. Ce jour 20 d'*Août* nous jettames le Plomb de ſonde à diverſes repriſes, & d'abord il ne ſe trouva point de fond: mais nous eumes enſuite depuis 52 juſqu'à 45 Braſſes, un Fond de gros ſable brun, mêlé de pierres brunes & blanches, avec des rayes au ſuif.

Le 21 nous eumes encore des Briſes de terre la nuit, & des Briſes de Mer durant le jour; & nous vimes quantité de Serpens, dont il y avoit deux ſortes. Les uns étoient jaunes & de la groſſeur du poignet: ils avoient autour de 4 piez de long, & la queuë plate, de 4 doigts ou environ de large. Les autres étoient beaucoup plus petits & plus courts, ronds & marquetez de noir & de jaune. Nous ſondames pluſieurs fois, & nous eumes 45 Braſſes, le Fond de ſable. Nous ne portâmes vers la terre qu'à midi, & nous ne la découvrimes d'abord que du haut de nôtre grand Mat. Elle étoit à 9 lieuës de diſtance à nôtre S. E. quart à l'E. & sembloit former une eſpece de Cap. La Briſe de Mer ne fut pas aujourdhui ſi fraiche que le jour précédent, & vint même plus de côté: de ſorte que nous eumes le Vent à ſouhait pour aprocher de terre, & que ſur le coucher du Soleil nous mouillames à 20 Braſſes, un Fond de ſable net, autour de 5 lieuës de cette Pointe, qui nous avoit paru de loin en forme de Cap, mais qui étoit l'extremité la plus Orientale d'une Iſle, de 5 ou 6 lieues de long, & d'une de large. Il y avoit trois ou quatre Iſles couvertes de rochers à une lieue de diſtance, entre nous & cette Pointe-là, & nous en vimes du haut du grand Mat, une infinité d'autres à l'Eſt & à l'Oueſt auſſi loin que nôtre vue pouvoit s'étendre. De même vers le Sud, on

ne voioit que des Isles, qui étoient assez élevées pour paroitre de 8 ou 9 lieues. Il n'y a presque aucun doute que ce ne fut une suite d'Isles, qui s'étendoient en longueur, plus de 20 lieues, de l'E. N. E. à l'O. S. O. peut-être même jusqu'aux Isles de la *Baye des Chiens marins*; & assez avant en largeur, puis que nous en découvrions l'espace de 9 ou 10 lieues vers le continent de la *N. Hollande*, s'il y en a du moins de ce côté. Quoi qu'il en soit, les grosses marées que je rencontrai quelque tems après me firent soupçonner, qu'il y pourroit bien avoir ici une espece d'*Archipel*, & peut-être même un passage par le S. de la *N. Hollande* & de la *N. Guinée*, dans la grande Mer du Sud vers l'Est. Je dis alors à mes Officiers, qu'à mon retour de la *N. Guinée* je le tenterois, s'il n'y avoit aucun obstacle d'ailleurs: mais je ne voulus point m'y hasarder cette fois, parce que nous manquions d'eau, & qu'il n'étoit pas fort certain si nous en trouverions là. Ce parage est à 20 deg. 21 min. de Latit. mais dans la Carte de *Tasman* que j'avois, il est marqué à 19 deg. 50 min. & la Côte y est tracée sans aucune interruption, avec quelques Embouchures qu'on prendroit pour des Rivieres, quoi qu'il y ait plusieurs Isles entre deux. L'on en peut voir diférents aspects, Table IV. No. 8, 9, 10. Ce Parage est donc 40 min. plus au Nord qu'il n'est mis dans la Carte de Mr. *Tasman*, & lors que je fus à la sonde, je trouvai en général qu'il y avoit moins de fond, que la ligne de sa route marquée de points n'en indique: ce qui me fait conjecturer qu'il n'arriva pas aussi près de terre que cette ligne le montre; que par consequent il avoit plus de fond, & qu'il ne pouvoit pas si bien distinguer les Isles. Son Meridien ou sa diférence de Longitude depuis

puis la *Baye des Chiens marins* s'accorde aſſez juſte avec mon calcul, qui revient à 232 Lieues, quoi que nous diferions en Latitude. Au reſte ce qui prouve que la ligne, qui marque ſa route, eſt placée trop près du bord, c'eſt que l'eau eſt ſi baſſe dans cet endroit-là, ou du moins tant-ſoit peu à l'Eſt de ce parage, qu'il lui étoit impoſſible d'y aller.

Mais pour reprendre mon ſujet; nous eumes la nuit une petite Briſe de terre, & le matin je levai l'ancre, pour m'avancer entre les Iſles, où il y avoit de grands Canaux d'une lieue de large, & quelques uns même de deux ou de trois. J'envoiai ma Chaloupe devant pour ſonder, avec ordre de revenir, s'il n'y avoit pas de fond; mais ils en trouverent aſſez; de ſorte qu'ils aborderent à une de ces Iſles, pour y chercher de l'eau, en attendant que le Navire s'y rendit. Nous ſuivimes donc la ſonde à la main, & nous eumes 20 Braſſes de profondeur juſques à deux Lieues de la Pointe plate de l'Iſle: alors nous trouvames des bas fonds, où Il y avoit tantôt plus & tantôt moins d'eau: malgré tout cela nous fimes chemin à petites voiles, ſans quiter la ſonde, & toûjours ſur nos gardes: A deux Miles ou environ & à côté de la Pointe plate nous n'eumes que 7 Braſſes; ce qui nous obligea de nous en éloigner un peu, mais il n'y eut pas plus de fond: nous paſſames outre, & tout d'un coup il ne ſe trouva que 4 Braſſes d'eau: cependant on n'eut pas plûtôt mis à l'ancre & filé le tiers d'un cable, que nous en trouvames 7 Braſſes, tant le fonds étoit inegal. Ma Chaloupe vint auſſi tôt à-bord, & les gens me dirent que l'Iſle étoit pleine de rochers, & qu'il n'y avoit pas grande aparence d'y trouver de l'eau. Je les envoiai donc ſonder, avec ordre, que s'ils trou-

voie

voient un Canal de 8 ou 10 Brasses de fond, ils n'avoient qu'à continuer leur route, & que je les suivrois. Nous étions alors à 4 Lieues ou environ des Rochers les plus voisins du rivage, qui formoient autant de petites Isles, & nous ne voyions tout-autour de nous vers la Mer que des Isles ; dont les unes avoient 5 ou 6 Lieues de long, & d'autres un Mile de circuit. Les grandes étoient assez hautes, mais elles paroissoient arides & couvertes de certains rochers, de couleur jaunâtre ; ce qui me fit desesperer d'y trouver de l'eau. Je me flatois pourtant, que si je me donnois le loisir de chercher, je trouverois quelque Canal qui me conduiroit au-delà de toutes ces Isles, & qu'alors nous pourrions aborder à la *Nouvelle Hollande*, ou à quelques autres Isles qui nous fourniroient de l'eau & d'autres rafraichissemens : D'ailleurs, au milieu de tant d'Isles, & eû égard à la Latitude où nous étions, je croiois trouver quelque sorte de bon Mineral, ou de l'Ambre-gris. Mais nous n'eumes pas fait plus d'une Lieue, que nôtre profondeur vint à diminuer, & qu'il falut mouiller à 6 Brasses, un Fond de sable dur.

Nous étions ici à une Lieue de l'autre côté de l'Isle, opposé à celui où étoit la Pointe plate, dont j'ai parlé ci dessus. J'allai d'abord à-terre avec quelques uns de mes gens pour chercher de l'eau ; mais nous n'en trouvames point. Il n'y avoit que deux ou trois sortes de Buissons, dont les uns, qui étoient en plus grand nombre & n'avoient aucune odeur, ressembloient au Romarin ; c'est pour cela que je donnai ce nom à l'Isle. Quelques uns des autres Buissons ou Arbrisseaux étoient chargez de fleurs jaunes & bleues. Nous y vimes aussi deux sortes de féves, dont les unes croissoient sur un Buisson, & les

au-

autres ſur une eſpece de vigne rampante, qui avoit les feuilles larges & fort épaiſſes, & dont la fleur, plus grande que celle des féves, en approchoit beaucoup pour la figure, mais elle étoit d'un très-beau rouge enfoncé. Nous y vimes quelques Cormorans, des Mouetes, de Chaſſeurs d'Ecrevices, &c. quelques petits Oiſeaux, & une eſpece de Perroquets blancs, qui alloient par grandes troupes. D'ailleurs, entre le Poiſſon à coquille, nous y trouvames des Petoncles, & quantité de petites Huitres qui croiſſoient ſur les rochers, & qui étoient d'un goût excellent. Nous vimes paroitre quelques Tortues vertes dans la Mer, bon nombre de Chiens marins, & quantité de Serpens de pluſieurs ſortes & de diférente groſſeur. Les pierres qu'il y avoit ici étoient couvertes d'une eſpece de rouille, & fort peſantes. Nous trouvames enfin des Buiſſons brulez; mais il n'y avoit aucun autre ſigne qui marquât que cette Iſle fut habitée.

Nous aperçumes de la fumée ſur une Iſle à 3 ou 4 Lieuës de nous; ce qui nous fit conjecturer qu'il y avoit des habitans, & de l'eau douce. Quoi qu'il en ſoit, je retournai le ſoir à mon bord, pour conſulter avec mes Oficiers, ſi nous y enverrions, ou ſi la Chaloupe iroit ſur quelque autre de ces Iſles, ou ſi nous partirions pour aller chercher un meilleur ancrage, puis qu'il y avoit ici un bas fond, & que nous y étions expoſez aux Vents & aux Marées. Tous conclurent au départ: & là deſſus je donnai ordre qu'on levât l'ancre dès la pointe du jour, & qu'on profitât de la Briſe de terre.

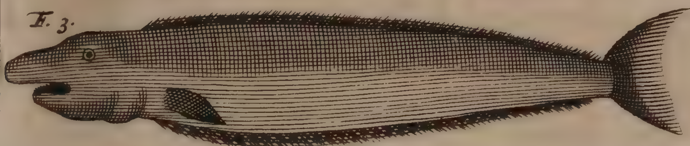
Nous mimes donc à la voile le 23 *Août* à 5 heures du matin, avec une bonne Briſe de terre au S. S. E. A huit heures nous fumes degagez, & bien nous valut, puis que ſur les 9 heures la Briſe

Brise de Mer se leva avec beaucoup de violence : elle fraichit même de telle maniere, qu'il falut serrer nos voiles de Perroquet, & ne porter que les deux Pacfis. Le Ciel étoit serain, & il n'y avoit pas un seul nuage : mais la nuit précedente l'Horison avoit paru fort brouillé, & le Soleil, qui étoit fort rouge à son coucher, s'étoit levé ce matin avec la même couleur. La violence du Vent continua jusques à midi ; alors il molit, & il faut avouër, que je n'avois presque jamais senti une Brise plus forcée. Ces Brises de Mer duroient trois ou quatre jours, & se levoient avec le Soleil : A neuf heures elles devenoient carrabinées, & continuoient ainsi jusques à midi : elles diminuoient alors, & au Soleil couché il y avoit si peu de vent que c'étoit plûtôt un calme, jusqu'à ce que les Brises de terre vinssent à soufler ; ce qui ne manquoit jamais à une ou deux heures du matin. Les Brises de terre soufloient entre le S. S. O. & le S. S. E. & celles de mer entre l'E. N. E. & le N. N. E. La nuit pendant le calme, nous pêchions à la ligne & nous prenions quantité de Poisson, des *Snappers*, des Brêmes, de ceux que nos Matelots appellent des *Vieilles*, & de Chiens marins. Lors qu'il y en avoit de ces derniers, il n'en paroissoit guére d'autres ; soit qu'ils leur donnassent la chasse, ou qu'ils fussent plus goulus pour mordre à l'hameçon. Nous primes aussi un de ces Poissons, qu'on appelle *Meines*, & dont on peut voir ici la figure, F. 1.

Le 25 *Août*, nous continuames à caboter la Sonde à la main, pour découvrir quelque Embouchure, & nous eumes autour de 20 Brasses d'eau, un fond de sable pur. Le 26, à 4 Lieuës ou environ du rivage la profondeur diminua insensiblement depuis 20 Brasses jusques à 14. J'avançai un peu vers la terre, dans le dessein de mouiller : mais il ne se trouva tout d'un coup que

Poisson pris sur la Côte de la N. Hollande.

F. 3.



Séche prise vers les Côteś de la N. Hollande.



Le Poisson apellé Moine. P. 114.

F. 1.



ſſon volant pris
pleine Mer.

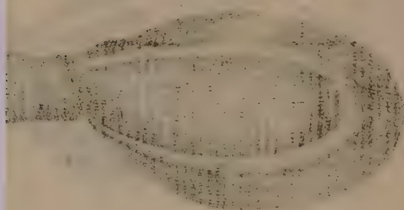




Le Remora, quán trouve attache sur
le dos des Chiens-marins

… pris sur la Côte de la …







5 Brasses d'eau ; ce qui m'obligea de me retirer au plus vite, & bientôt après nous eumes 10 Brasses un Fond égal, à 4 Lieuës & demi de terre. Je courus E. N. E. le long de la Côte, par une Brise de Mer fort moderée, & la nuit je pris un peu le large pour éviter les bas fonds. Depuis nôtre sortie de la *Baye des Chiens marins* nous avions toûjours eu beau temps, & il ne nous quita pas même si-tôt.

Le 27. nous eumes 20 Brasses d'eau toute la nuit; mais il nous fut impossible de voir la terre du haut de nôtre grand Mat, qu'à une heure après midi. Sur les trois heures nous la discernames à-peine de nôtre tillac, & nous avions alors 16 Brasses de fond. Le Vent étoit Nord, & nous courumes Est quart au Nord, c'est-à-dire à un seul Rumb de la Côte: cependant nôtre profondeur diminua si vite, qu'il n'y eut à quatre heures que 9 Brasses, & bien-tôt après 7. Nous en fumes si éfraïez, que nous revirames de bord au plus vite: mais le Vent, qui se mit au N. O. & à l'O. N. O. nous fit revirer encore, & nous portames au N. N. E. Alors nôtre profondeur augmenta, & nous eumes toute la nuit depuis 15 jusqu'à 20 Brasses d'eau.

Le 28 nous eumes entre 20 & 40 Brasses, & nous étions si éloignez de la terre, qu'elle ne parut point de tout le jour; mais nous vimes quantité de gros Serpens, & quelques Baleines. Nous vimes aussi quelques *Boubis*, & des Buses, & la nuit nous primes un de ces derniers Oiseaux. Il étoit diferent pour la couleur & la figure de tous ceux que j'avois vû jusques-ici. Il avoit le bec long & delié, comme tous les autres Oiseaux de cette espece, le pié plat comme les Canards, la queuë plus longue, plus large & plus fourchue que celle des Hirondelles, les ailes fort longues,

le dessus de la tête d'un noir de charbon, de petites raïes noires autour des yeux, & un cercle blanc assez large, qui les enfermoit de l'un & de l'autre côté. Le jabot, le ventre & le dessous des ailes étoient blancs: mais il avoit le dos & le dessus des ailes d'un noir pâle ou de couleur de fumée. Voïez la figure du commun & de celui ci, Fig. 5. 6. On trouve de ces Oiseaux dans la plûpart des lieux situez entre les deux Tropiques, de même que dans les *Indes Orientales*, & sur la côte du *Brésil.* Ils passent la nuit à-terre, de sorte qu'ils ne vont pas à plus de 20 ou 30 Lieuës en Mer, à moins qu'ils ne soient chassez par quelque tempête. Lors qu'ils viennent autour d'un Vaisseau, ils ne manquent presque jamais de s'y percher la nuit, & ils se laissent prendre sans remuër. Ils font leurs nids sur les Colines, ou les Rochers voisins de la Mer, comme je l'ai dit dans mon I Vol. p. 60.

Le 30, lors que nous étions au 18 deg. 21 min de Latit. nous vimes de nouveau la terre, & nous aperçumes quantité de grosse fumée près du rivage: à la faveur du beau tems & des petites Brises qui souffloient, je courus vers cet endroit-là. Nous mouillames à quatre heures après midi à 8 Brasses d'eau, un fond de Sable pur, à 3 Lieuës & demi de terre. J'envoïai d'abord ma Chaloupe pour sonder plus avant, & on trouva qu'il y avoit 10 Brasses de profondeur jusqu'à un Mile de nous: mais ensuite elle diminuoit par degrès, jusqu'à 9, 8, & 7, Brasses & à deux Miles de nous jusqu'à 6. Nous vimes ce soir une Eclipse de Lune, mais elle aprochoit de sa fin, lors que la Lune se découvrit à nos yeux: il y avoit demi-heure qu'elle étoit levée, avant que nous la pussions apercevoir, tant l'Horison étoit embrumé: & l'Eclipse finit à deux heures 22 min. après le Soleil couché, à calculer du moins par nos Empoulettes. Elle ne fut que de quelques doigts, &

& le centre de la Lune étoit alors à 33 deg. 40 min. d'élevation.

Le 31 *Août* de bon matin je me rendis à terre avec dix ou douze de mes gens pour chercher de l'eau. Nous étions armez de Mousquets & de Coutelas pour nous défendre en cas de besoin; & nous avions pris des hoyaux & des béches pour creuser la terre. A nôtre aproche du rivage, nous vimes trois grands-hommes noirs tout nuds, qui étoient sur une Baye sablonneuse vis-à-vis de nous: mais lors que nous fumes un peu plus avancez, ils prirent la fuite. Après avoir abordé, j'envoïai la Chaloupe à quelque distance de terre avec deux hommes, pour s'y tenir à l'ancre, & empêcher que les naturels du Païs ne s'en saisissent: cependant nous poursuivimes les trois Noirs, qui avoient déja gagné le sommet d'une petite Coline, à un quart de Mile de nous, & où ils s'étoient joints à huit ou neuf autres de leurs camarades: mais quand ils nous virent à leurs trousses, ils décamperent auplûtôt. A nôtre arrivée sur la Coline, qu'ils venoient d'abandonner, nous découvrimes une Savane à un demi-Mile de nous, où il y avoit de certaines Eminences, que nous prenions de loin pour des Maisons, & qui ressembloient beaucoup à celles des *Hottentots* au Cap de *Bonne Esperance*; mais ce n'étoient que des Rochers. Nous les visitames de tous côtez pour voir s'il y auroit de l'eau, mais il ne s'en trouva point: Nous ne vimes d'ailleurs aucune maison, & tous les naturels du Païs avoient disparu.

De retour à l'endroit où nous avions abordé, nous commençames à creuser la terre pour chercher de l'eau. Pendant que nous étions occupez à cet ouvrage, neuf ou dix des naturels vinrent sur une petite hauteur à quelque distance de nous, & joignirent de grands cris aux menaces qu'ils nous fai-

faisoient de la main & du geste. Enfin l'un d'eux s'avança vers nous, & les autres le suivoient de loin. J'allai d'abord à sa rencontre, & malgré tous les signes que je lui pûs faire de paix & d'amitié, je ne fus pas à 50 Verges de lui, qu'il prit la fuite. Les autres à son exemple tournerent le dos, & il n'y en eut pas un seul qui nous voulut atendre, quoi que nous essayassions par deux ou trois fois de les y engager. L'après-midi je pris deux hommes avec moi, & je m'acheminai le long du rivage pour atraper, s'il étoit possible, un de ces naturels; & savoir de lui où étoit leur eau douce. Il y en avoit une douzaine assez près de nous, qui nous suivirent de loin, lors qu'ils s'aperçurent que nous quitions le reste de nôtre compagnie. Il se trouva cependant une Dune entr'eux & nous, qui les empêchoit de nous voir; de sorte que nous fimes halte & nous cachames dans un endroit recourbé qu'il y avoit pour les surprendre, s'ils venoient jusqu'à nous. Apuïez sur leur nombre, trois ou quatre fois plus grand que le nôtre, ils crurent de nous saisir, & pour ne manquer pas leur coup, les uns passerent vers le rivage, & les autres occuperent les Dunes. Nous savions par l'avanture du matin, qu'ils n'étoient pas trop vites à la course: ainsi un jeune homme fort dispos qui étoit avec moi, n'en vit pas plûtôt paroitre quelques uns, qu'il courut après eux: ils s'enfuïrent d'abord, mais dès qu'il les eut ateints, ils firent volte face pour le combatre. Il n'étoit armé que d'un Coutelas, & il eut de la peine à leur resister, parce qu'ils étoient plusieurs & tous munis de Lances de bois. J'en poursuivis en même tems deux autres qui s'étoient avancez vers le rivage, mais dans la crainte que mon jeune homme ne fut trop exposé, je revins sur mes pas, & je trouvai qu'on le serroit de fort près. Aussi-tôt que

je parus, un de ces Noirs me darda une Lance, qui ne me manqua de gueres. Là dessus je tirai un coup de Fusil en l'air pour les épouvanter : mais, revenus bien tôt de cette fraieur, ils se mirent à secouër les bras, à crier *Pouh*, *Pouh*, *Pouh*, & à presser mon homme plus que jamais. Lors donc que je le vis en peril de sa vie, & qu'il y avoit aussi du risque pour moi, je crus qu'il n'y avoit pas du tems à perdre; je rechargeai mon Fusil, & je lachai le coup sur un de ces miserables, qui fut étendu par terre. D'abord que les autres le virent à bas, ils discontinuerent le choc, & mon homme profita de l'occasion pour me venir joindre. Le troisiéme qui étoit avec nous, avoit demeuré simple spectateur, parce qu'il étoit venu sans armes. Bien faché de ce qui étoit arrivé, je m'en retournai avec mes deux hommes, resolu de ne plus rien tenter sur les naturels du Païs, qui se retirerent avec leur compagnon blessé. Mon jeune homme, qui avoit eu la jouë perçée d'un coup de Lance, y sentit une grande douleur, & il s'imagina que le bois de cette arme étoit empoisonné : Mais je ne le crus pas moi-même, & il fut bientôt gueri.

Entre ces naturels de la *N. Hollande*, avec qui nous avions été aux prises, nons en remarquames un le soir & le matin, qui par sa conduite & son exterieur sembloit être leur Chef, ou leur Prince. C'étoit un jeune homme d'une taille médiocre, fort vif & plein de courage, quoi qu'il ne fut pas aussi bien tourné que quelques uns des autres. Il avoit lui seul un Cercle de peinture blanche, qui ressembloit à de la chaux, autour des yeux, & une raye de la même couleur depuis le haut du front jusques au bout du nez. Sa poitrine étoit aussi peinte de blanc, avec une partie de ses bras : je ne sai si c'étoit pour l'ornement, ou plûtôt pour se rendre plus terrible, à l'exemple de quelques *Indiens* sauvages, qui

qui sont fort guerriers, & qui se peignent à ce qu'on dit, dans la même vuë. Quoi qu'il en soit, ce blanc ne servoit qu'à relever sa diformité naturelle; & je puis dire qu'entre la grande varieté de Sauvages que j'ai vû en ma vie, je n'en ai jamais trouvé de si afreux ni de si laids que ceux-ci. Je croi qu'ils sont de la même race des *Indiens* que je rencontrai sur cette Côte dans mon *Voyage autour du Monde*, & dont j'ai parlé Tome I. p. 141, &c. Du moins, l'endroit où je touchai alors n'est pas à plus de 40. ou 50. Lieues au N. E. de ce parage, & les hommes d'ici ont à-peu-près de même le regard de-travers, la peau noire, les cheveux crepez, la taille haute & déliée, &c. Mais il nous fut impossible d'examiner s'il leur manquoit aussi tout-de-même deux dents de la machoire superieure. D'ailleurs, ils y sont infestez par la même sorte de mouches.

Nous vimes quantité d'endroits, où ils avoient alumé du feu, & planté trois ou quatre branches d'arbre pour se garantir de la Brise de Mer, qui durant le jour ne manque jamais de soufler ici du même point; mais la Brise de terre n'est qu'un petit frais, qui ne les iucommode pas. Nous trouvions aussi dans tous ces gîtes de gros monceaux de coquilles de poisson, de plusieurs sortes; & il y a grande apparence que ces pauvres gens ne vivoient presque pas d'autre chose, non plus que les *Indiens*, dont j'ai parlé dans mon II Tome, qui se nourrissoient du petit poisson, qu'ils prenoient dans une espece de manequins, ou dans les trous qu'il y avoit sur le Sable, lors que la marée étoit basse. Ceux d'ici atrapoient leur poisson à coquille sur les rochers, quand la mer avoit refoulé; & il pourroit bien être qu'ils avoient des nasses pour en pêcher d'autres, quoi que nous n'y en vimes aucune. Du

moins

ıoins je ſai que ces autres *Indiens* de la même
ôte mangeoient du poiſſon à coquille, & cepen-
ant je n'y ai jamais vû de pareils monceaux de
ɔquilles que nous trouvames ici. D'ailleurs, les
ances des uns & des autres étoient de la même
gure· mais ceux là, qui étoient dans une Iſle,
ccompagnez de leurs femmes & de leurs enfans,
: tous en nôtre pouvoir, ne s'en ſervirent pas
ɔntre nous; au lieu que ceux-ci, qui vivoient
ır le continent, & dont quelques-uns vinrent
ous obſerver ſans aucune femme, nous les dar-
erent fort bien. Je ne vis aucune maiſon ni à l'un
i à l'autre de ces endroits, & je m'imagine que
eux-ci n'en ont point du tout, puis que les In-
ılaires, qui avoient toutes leurs familles avec
ux, s'en paſſent.

Lors que je fus de retour auprès de mes gens,
: vis qu'ils avoient creuſé 8 ou 9 piez en terre,
ıns trouver de l'eau. Je me retirai donc ce ſoir
bord de mon Navire, & le lendemain matin,
ui étoit le 1 *Septembre*, j'envoïai mon Boſſeman
-terre pour creuſer plus avant, & je lui fis pren-
re la Seyne pour pêcher quelque poiſſon. Pen-
ant que je fus à-bord, j'obſervai le flot de la
ıarée, qui eſt ici d'une ſi grande rapidité, qu'il
nfonçoit nôtre bouée ſous l'eau & l'empêchoit de
aroitre. Il monte ici (de même qu'à l'autre en-
ıroit de la *N. Hollande*, que j'ai décrit dans mon
ɔremier Voïage,) juſqu'à 5 Braſſes, ou envi-
on, & court S. E. quart au Sud juſques au
lernier Quartier; alors il va tout-droit vers le ri-
age, qui s'étend ici S. S. O. & N. N. E. & l'Ebe
ourt N. O. quart au N. Lors que les marées
ommençoient à s'afoiblir, nous pêchions à la li-
gne, comme nous avions fait en divers parages de
ette côte, ſur laquelle nous n'avions trouvé juſ-
ques-ici que de fort petites marées: mais par la

F hau-

hauteur, la violence & le cours de celles qu'on re
contre ici ou aux environs, il ſemble que s'il y a u
paſſage ou un Détroit qui aille par 'Eſt juſque
la grande Mer du Sud, comme je le ſoupçonn
on devroit en trouver l'embouchure quelque pa
entre cette place & l'Iſle du *Romarin*.

Quoi qu'il en ſoit, le jour ſuivant mes homm
revinrent à bord avec un petit Baril d'eau ſom
che, qu'ils avoient tirée d'un autre endroit à u
demi Mile du premier & à un Mile du rivage; ma
elle n'étoit pas bonne à boire. Cependant nous cr
mes tous qu'elle ſeroit aſſez paſſable pour y boui
lir nôtre gruau, & qu'elle nous aideroit à épa
gner le reſte que nous avions pour nôtre boiſſon
juſqu'à ce qu'on en pût trouver de meilleure que
que autre part. Ainſi nous en primes le lendemai
quatre Barils, & je me ſouviens que les mouch
nous tourmenterent d'une terrible maniere, lorſqu
nous la puiſâmes: Le Soleil, tout ardent qu'il étoit, n
nous parut pas à beaucoup près ſi inſuportable. D
ces deux ou trois jours les *Indiens* ne ſe montreren
plus, & nous ne vîmes que la fumée de quelques un
de leurs feux à deux ou trois Miles de nous.

Le terrain de ce Quartier reſſemble beaucoup
celui de la *N. Hollande*, que j'ai décrit dans le II
Tome de mes Voyages, pages 139. & 140
Il eſt bas, & il paroît enfermé du côté d
la Mer par une longue chaine de Dunes, qu
empêchent de voir plus avant dans le Païs. Les ma
rées ſont ſi hautes en cet endroit, que la Côte
paroît fort baſſe au vif de l'eau; mais elle eſt d'une
hauteur médiocre, quand la mer a refoulé, &
il n'y a pas moïen d'y aborder alors avec une
Chaloupe, parce que le rivage eſt tout couvert de
rochers: mais en haute-marée on paſſe deſſus juſ-
qu'à la Baye ſablonneuſe, qui regne tout le long de
cette côte. Le terroir à 5 ou 600 Verges de la
Mer

Mer eſt aride & ſablonneux, & ne porte que des Arbriſſeaux & des Buiſſons. Les uns étoient alors couverts de fleurs jaunes, les autres de bleuës, & quelques uns de blanches ; dont la plûpart rendoient une odeur fort agréable. Il y avoit un certain fruit ſur quelques uns, qui reſſembloit à des Coſſes de pois, chacune deſquelles renfermoit tout-juſte dix petits pois ; j'en ouvris pluſieurs, & je n'y en trouvai ni plus ni moins. D'ailleurs, on trouve ici de cette même ſorte de Féves, que j'avois vû à l'Iſle du *Romarin* ; & une autre eſpece de petit legume, rouge & dur, qui eſt auſſi envelopé d'une coſſe, & qui a un petit germe noir de même que les féves. Je ne ſai pas quel nom on leur donne ; mais j'en ai vû ſouvent aux *Indes* Orientales, où l'on s'en ſert pour peſer l'or. J'ai ouï dire qu'on en fait le même uſage en *Guinée*, & que les femmes en font auſſi des Braſſelets. Ce legume croît ſur un Buiſſon : mais il y a une autre ſorte de féves, qui vient ſur une eſpece de vigne rampante. Il y avoit quantité de tous ces fruits couverts de coſſes ſur les Dunes près de la Mer ; Les uns étoient verts, les autres mûrs, & les autres à-terre : mais il me ſembla qu'on n'en avoit point cueilli du-tout ; & peut-être qu'ils n'étoient pas bons à manger.

Plus avant dans le Païs, autant que nôtre vuë pouvoit s'étendre, le terrain nous parut plus bas qu'au voiſinage de la Mer, fort uni & entremêlé de Savanes & de Forêts. Ces prairies portent une eſpece d'herbe fort rude & deliée. Le terroir eſt preſque par tout d'un plus gros Sable que celui du rivage ; mais en quelques endroits il eſt argileux. Dans la grande Savane où nous étions, il y avoit quantité de Rochers, de cinq ou ſix piez de haut, dont le ſommet étoit rond, & qui reſſembloient à des monceaux de foin : les uns étoient rouges &

les autres blancs. On ne voïoit dans les Forêts que de petits Arbres, dont les plus gros n'avoient pas trois piez de circonference ; leurs tiges étoient de douze ou quatorze piez de haut, & de petites branches en formoient la tête. Il y a d'ailleurs quelques petits Mangles noirs sur les bords des Criques.

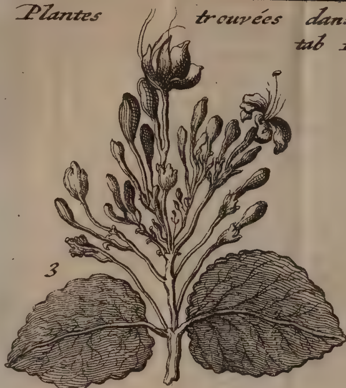
On n'y trouve que peu d'animaux terrestres. Je vis quelques Lézards ; & mes gens virent deux ou trois Bêtes, qui ressembloient à des Loups afamez, & qui n'avoient que la peau & les os, tant elles étoient maigres. Je ne sai si ce ne seroit point la trace d'un de ces Animaux que j'avois remarqué dans mon premier Voïage à la *N. Hollande*, & dont j'ai parlé Tome 2. p. 140. D'ailleurs, nous ne vimes ici qu'un ou deux Lapins, & un petit Serpent tacheté.

Pour les Oiseaux de terre, il y avoit ici des Corneilles qui ressemblent tout-à-fait aux nôtres, des Faucons, des Milans, & quantité de Tourterelles, doduës & grasses qui sont un très-bon manger. Il y a deux ou trois sortes de petits Oiseaux, dont les plus gros sont comme des Alouettes ; mais il n'y en pas beaucoup ni des uns ni des autres. Les Oiseaux de mer sont les Pelicans, les *Boubis*, les Buses, les Corlieus, les Pies de mer, &c. & il n'y en a guére de ceux-ci non plus.

Je n'ai jamais vû dans ces Mers de si grosses Baleines que celles qu'on trouve ici : mais elles n'aprochent pas de celles qu'on voit dans les Mers du Nord. Nous vimes quantité de Tortuës vertes, sans en prendre aucune, parce qu'il n'y a point de Canal pour elles, & qu'il n'y a pas moien de placer un filet, à cause de la violence des marées. Nous aperçumes quelques chiens marins & des *Parricotas* ; & nous primes à la Ligne quelques Roches & d'un certain Poisson, que nos Matelots appellent des *Vieilles*. Il y avoit aussi des Huitres commu-

nes

Plantes trouvées dans le Bresil
tab 1.





es, & des Nacres, des Conches, des Moules, es Petoncles, &c. J'amaſſai quelque peu de coquilles fort extraordinaires, & ſur tout d'une eſpe- de moïenne groſſeur, qui étoient toutes garnies e rayons ou de pointes.

Après avoir rangé long-tems cette côte, ſans ouver de l'eau douce, ni aucun endroit commode pour y eſpalmer mon Vaiſſeau : & voyant ailleurs que nous étions au plus haut point de la aiſon ſeche, & que mes hommes devenoient orbutiques, je reſolus d'abandonner ce parage nous fimes voiles vers *Timor* au commencement u Mois de *Septembre*.

iſte de pluſieurs Plantes, cueillies dans le Breſil, *à la* N. Hollande, *à* Timor *&* *à la* N. Guinée.

Tab. 1. Fig. 1. La *Fleur de Coton* qui ſe trouve *Baya* dans le *Breſil*. Cettte Fleur eſt compoſée quantité de petits filamens, preſque auſſi dez que les cheveux, de trois ou quatre pouces de ng, & d'un rouge obſcur; mais leurs ſommitez nt de couleur cendrée. Au bas de la tige il y a nq feuilles étroites & roides, de ſix pouces de ng. M. *Ray* dans ſon Suplément décrit une de s Fleurs, qui reſſemble à celle-ci à tous égards, cepté que la ſienne eſt pour le moins deux fois us groſſe. Elle fut envoyée de *Surinam* ſous le om de *Momou*.

Tab 1. Fig. 2. *Jaſminum Braſilianum luteum, lali Limoniæ folio nervoſo, petalis craſſis.*

Tab. 1. Fig. 3. *Criſta Pavonis Braſiliana Barnæ foliis.* Les feuilles en ſont fort tendres, & ſſemblent pour la forme & la contexture aux uilles qu'on voit au ſommet de *Bardana Major*.

Mais elles ſont repréſentées ici trop roides & trop dentelées.

Tab. 1. Fig. 4. *Filix Braſiliana Oſmundæ minori ſerrato folio.* Cette Fougere eſt de cette eſpece, qui porte les Vaiſſeaux de ſa Semence tout le long des extremitez de la feuille.

Tab. 2. Fig. 1. *Rapuntium Novæ Hollandiæ, flore magno coccineo.* Le *Perianthium* composé de cinq parties longues & pointuës, la forme du Vaiſſeau de la ſemence, & la petiteſſe de ſes feuilles prouvent que cette Plante eſt un *Rapuntium.*

Tab. 2. Fig. 2. *Fucus foliis capillaceis breviſſimis, veſiculis minimis donatis.* Ce beau *Fucus* eſt une eſpece d'*Erica Marina*, ou de *Sargazo*; mais ſes parties ſont beaucoup plus déliées. Il a été cueilli ſur la côte de la *N. Hollande.*

Tab. 2. Fig. 3. *Ricinoides N. Hollandiæ, anguloſo craſſo folio.* Cette plante aproche du Buiſſon; ſes feuilles ſont épaiſſes & cotonnées, ſur tout au deſſous. Son fruit eſt velouté au dehors, avec le Godet diviſé en cinq parties. Elle reſſemble au *Ricini fructu parvo frucoſa Curaſſavica, folio Phylli P.B. pr.*

Tab. 2. Fig. 4. *Solanum Spinoſum N. Hollandiæ Phylli foliis ſubrotundis.* Ce nouveau *Solanum* porte une fleur bleuatre, comme les autres de la même eſpece; Ses feuilles ſont blanchâtres, épaiſſes & cotonnées deſſous & deſſus, longues d'un pouce, & à-peu-près auſſi larges. Les piquants en ſont fort aigus, bien ſerrez les uns contre les autres, & d'une couleur d'Orange obſcure, ſur tout vers la pointe.

Tab. 3. Fig. 1. *Scabioſa (fortè) N. Hollandiæ, Statices foliis ſubtus argenteis.* La fleur, qui croît ſur un pié de quatre pouces de long, eſt enfermée dans un godet fort rude & jaunatre. Les feuilles n'ont pas plus d'un pouce de long; elles ſont fort étroites, vertes au deſſus, blanches & cotonnées au-deſſous, & croiſſent en toufes. La fleur de celle-

Plantes trouvées, dans la N Hollande tab 2






Plantes trouvées dans.
la N. Hollande.
tab. 3
F. 1
2
3
4

celle-ci étoit si sêche & si gâtée, qu'on n'a pas osé déterminer si c'est une *Scabieuse*, ou un *Helichrysum*.

Tab. 3. Fig. 2. *Alcea N. Hollandiæ foliis angustis utrinque villosis.* Les feuilles & la tige de cette Plante sont toutes cotonnées, de-même que le dessous du godet. La fleur a cinq feuilles fort tendres, qui sont à peine aussi grandes que le godet, & au milieu desquelles il y a une petite colonne toute garnie de pointes émoussées; ce qui fait voir que cette Plante est une espece de Mauve.

Tab. 3. Fig. 3. Le genre de cet Arbrisseau est incertain & il n'a pas le moindre raport avec aucune des Plantes qu'on ait jamais décrites; du moins autant qu'on en peut juger par l'état où il est. Sa fleur est très-belle, de couleur rouge, à ce qu'il semble, & composée de cinq grandes feuilles, cotonnées de part & d'autre, sur tout au dessous; le milieu de la fleur est rempli de filamens, cotonnez au bas, aussi long que les feuilles, & couronnez chacun de son *apex*. Le godet est divisé en cinq parties rondes & pointuës. Les feuilles de la Plante aprochent de celles de l'*Amelanchier Lob*; elles sont vertes au dessus, & fort cotonnées au-dessous; elles ne se terminent pas en pointe, comme les autres, mais il y a une entaillure au sommet.

Tab. 3. Fig. 4. *Dammara ex N. Hollandia, Sanamundæ secundæ Chysii foliis.* Mr. *Rumph* fut le premier qui envoya d'*Amboine* deux sortes de cette Plante, sous le nom de *Dammara*: l'une avoit les feuilles étroites & longues; mais l'autre les avoit plus courtes & plus larges. Mr. *Petiver* parle de la premiere dans ses *Centuries* p. 350. sous le nom d'*Arbor hortensis Javanorum foliis visci angustioribus aromaticis, floribus spicatis, stamineis, lutescentibus.* Mr. *Ray* en parle aussi dans le Suplément

qu'il a fait à son Histoire des Plantes. Celle-ci est, selon eux, du même genre que l'Arbrisseau qu'ils décrivent, parce que les fleurs & le fruit de l'une & de l'autre se ressemblent beaucoup, mais il y a une diférence considerable à l'égard des feuilles. Les fleurs remplies de filamens paroissent de couleur d'herbe, & viennent entre les feuilles, qui sont courtes, presque rondes, fermes, garnies de côtes, d'un verd obscur au-dessus & pâles au-dessous, rangées par couples à l'oposite les unes des autres, & si serrées, qu'elles couvrent toute la tige. Le fruit est de la grosseur d'un grain de Poivre, presque rond, blanchâtre, sec & dur; il a un trou au sommet, & il renferme une petite semence. Si l'on voïoit cette Plante sans ses Vaisseaux séminaux, on la prendroit pour une *Erica* ou une *Sanamunda*. Ses feuilles ont un goût fort aromatique.

Tab. 4. Fig. 1. *Equisetum N, Hollandiæ frutescens foliis longissimis.* On peut douter si c'est un *Equisetum* ou non; mais la contexture de ses feuilles a plus de raport avec ce genre qu'avec aucun autre, puis qu'elles sont articulées les unes dans les autres à chaque jointure, ce qui est particulier à cette espece. Les plus longues ont à-peu près neuf pouces.

Tab. 4. Fig. 2. *Colutea N. Hollandiæ floribus amplis coccineis, umbellatim dispositis, macula purpurea notatis.* Comme il n'y a point de feuilles à cette Plante, il est difficile de savoir à quel genre on doit la raporter. Les fleurs ressemblent beaucoup à celles du *Colutea Barbæ Jovis folio, flore coccineo Breynii:* elles sont de la même couleur écarlate, elles ont aussi une tache de pourpre enfoncé sur le *Vexillum*, mais plus grande; & prennent toutes leur origine au même point à la maniere d'un Parasol. Le godet est fort cotonné, & se ter-


Plantes trouvées dans.
la N. Hollande & a Timor.
tab. 4
2
3
4


Plantes Marines trouvées Proche
la Côte de la N. Guinée
tab. 5
F 1
2

termine par un filament qui a presque deux pouces de long.

Tab. 4. Fig. 3. *Conyza N. Hollandiæ angustis Rorismarini foliis.* Cette Plante a beaucoup de branches & ressemble à un Arbrisseau. Ses fleurs ont une petite queuë fort courte, qui sort du milieu des fueilles. Celles-ci ressemblent parfaitement aux feuilles du Romarin, excepté qu'elles sont plus petites. Elle est d'un gout bien amer, à present qu'elle est séche.

Tab. 4. Fig. 4. *Mohoh Insulæ Timor.* Cette Plante est fort singuliere, & on ne sait sous quel genre la mettre. Sa feuille est presque ronde, verte au-dessus & blanchâtre au dessous; elle a diverses fibres qui courent depuis l'insertion de sa queuë vers la circonference, & forme une espece de bouclier, de même que celle de *Cotyledon aquatica* & de *Faba Ægyptia.* Ses fleurs soutenuës chacune par un seul pié, sont blanches, & de la figure du *Stramonium*; elles sont divisées en quatre parties, de même que le godet.

Tab. 5. Fig. 1. *Fucus ex Nova Guinea uva marina dictus, foliis variis.* Ce beau *Fucus* est tout couvert de fort petites toufes de feuilles, qui par le moien d'un Microscope, paroissent rondes & articulées, comme si elles renfermoient la semence; il y a d'ailleurs d'autres feuilles larges, sur tout à l'extremité des branches, qui sont dentelées. Les vesicules sont rondes, de la grosseur marquée dans la Figure.

Tab. 5. Fig. 2. *Fucus ex Nova Guinea Fluviatilis Pisanæ Jovis Barbæ foliis.* Les feuilles de ces Plantes varient tant, selon le diferent état où elles se trouvent qu'on ne sauroit presque distinguer celle-ci de la précedente. Elle est parsemée en divers endroits, qui ne sont pas tous exprimez dans la Figure, de ces petites feuilles courtes ou Vaisseaux

ſeaux de la ſemence qu'il y a dans l'autre; ce qui me fait croire que c'eſt la même Plante, cueillie en diférens tems; outre que les feuilles larges de l'une & de l'autre ſont de la même figure à tous égards.

Liſte de quelques Poiſſons.

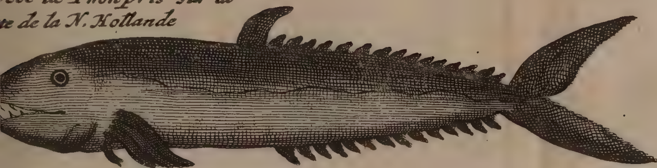
Fig. 1. C'eſt une eſpece de Thon, qui ne reſſemble pas mal à celui qui eſt apellé *Gurabuca* dans l'Apendice à l'Hiſtoire des Poiſſons de M. *Willoughby*, & dont l'on y voit la Figure Tab. 3. cependant il diférе un peu, ſur tout à-l'égard des nageoires, du *Guarapucu*, dont *Piſo* a donné la figure.

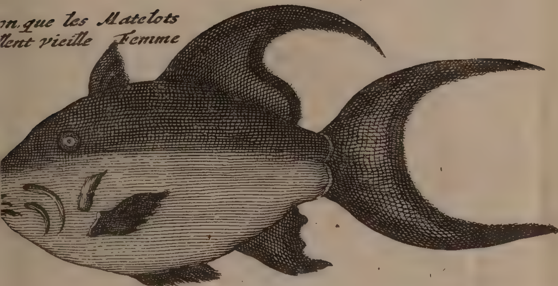
Fig. 2. Celui-ci aproche du *Guaperva maxima Caudata* de *Willoughby Ichthyol.* Tab. 9, 23. & de *Piſo*; mais leurs figures ne s'accordent pas à tous égards.

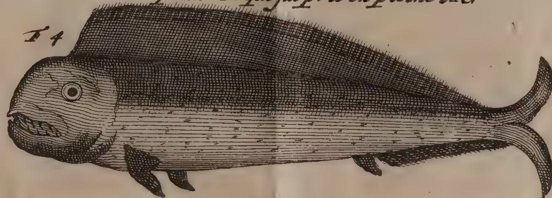
Fig. 3. Il y a deux ſortes de *Marſouïns*: L'un qui a le muſeau long, eſt le *Dauphin* des *Grecs*; & l'autre, qui l'a rond en forme de bouteille, eſt le *Phœcena* d'*Ariſtote*, à ce que la plûpart des gens croient.

Fig. 4. C'eſt le *Guaracapema* de *Piſo* & de *Marcgrave*, & le même que d'autres apellent *Dorade*. L'on en trouve la figure dans l'*Ichthyologie* de *Willoughby* Tab. O. 2. ſous le nom de *Delphin Belgis.*

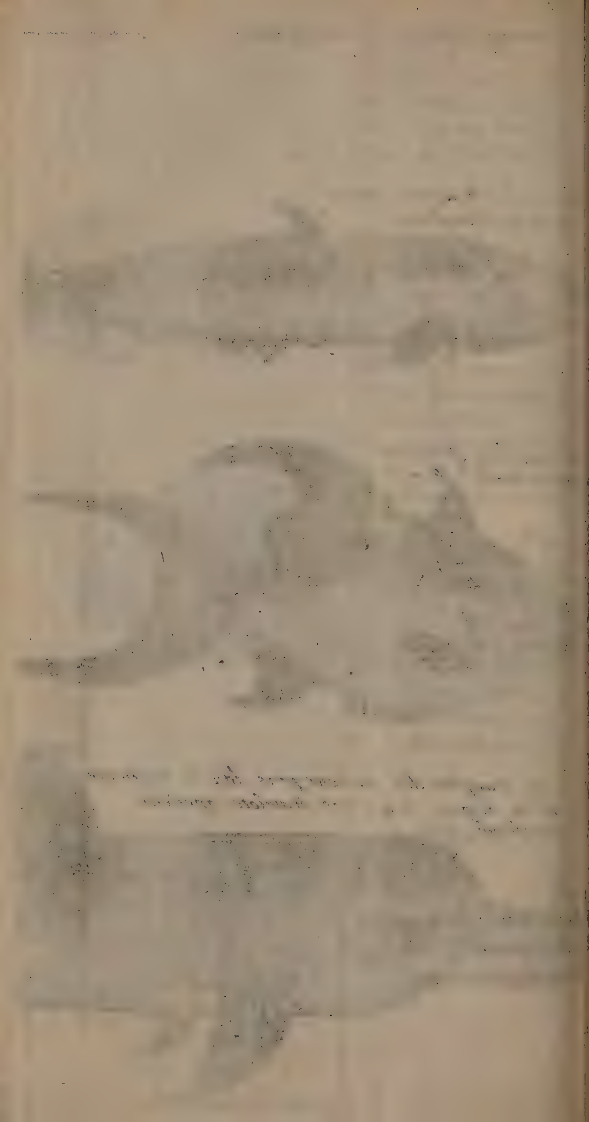
Fin du Voyage aux Terres Auſtrales.


…pece de Thon pris sur la
…te de la N. Hollande


…on que les Matelots
…llent vieille Femme


Poisson, que nos Matelots apellent
Dauphin, & qui fut pris en pleine Mer
F 4


Le Dauphin des Anciens pris dan le voisinage
de la Ligne, & que nos Matelots apellent
Marsouin
3



VOYAGE

DE

Mr. WAFER,

Où l'on trouve

LA DESCRIPTION

DE L'ISTHME

DE

L'AMERIQUE.

CARTE DE L'ISTHME DE DARIEN ET DU GOLFE DE PANAMA

Côte Septentr. de l'Isthme de l'AMERIQUE à l'Ouest de Panama

NICA RAGUA
Costa Rica
R. de Nicaragua
R. de Charpentier
R. de Blew fields
Bocca del Drago
Bocca del Toro
20 40 60 Milles d'Italie
MER DU NORD
I. Scuda
R. de Veragua
VERAGUA
Portobel
R. Chagre

Côte Merid. de l'Isthme de l'AMERIQUE à l'Ouest de Panama.

20 40 60 Milles d'Italie
Puebla Nova
Les Isles de
Quibo
I. Ronda
Quicaro
I. Quibo
Quicaro ou de Cobaya
I. Cantarinas
I. Roncheria
Lavelid
Moro de Porcos
Nata
MER DU SUD

I. Bastimentos
Fort
Nombre de Dios
Fort
Portobel
R. Chagre
Port Scrivan
Pointe Sanballas
Les I. Sanbalos
Isle de Springer
Isle de la Sonde
MER DU NORD
ISTHME DE DARIEN
R. de la Conception
R. de Cheapo
Venta de Cruzes
Cheapo
20 40 60 Milles d'Italie
I. des Pins
Panama
Vieux Panama
I. Perica
I. Chepelio
I. Idbogilla
I. Tabago
GOLFE DE PANAMA
18 Banc
26
I. Pacheque
29
I. Otoque
Isles Royales
25 27 26
27
Nata
Punta Mala
Banc
I. Chuch
ou des Perles
I. S. Paul
27
25
C. S. Lorenzo
Banc
Golfe de S. Michel
I. Gallera
Pointe Garachina
Route de l'Auteur
R. de Congo
Suchadero
R. de Sta Maria
Sta Maria
R. et Mines d'or
Entrée de l'Auteur dans la Mer du Sud
Baye de
MER DU SUD

VOYAGE DE Mr. WAFER,

Où l'on trouve la description DE L'ISTHME DE L'AMERIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur fait un abregé de ses Voyages. L'accident qui lui arrive sur l'Isthme &c.

CE fut en 1677 que je fis mon premier Voyage sur Mer, à bord de la *Grande Anne* de *Londres*, commandée par le Capitaine *Zacharie Browne*, qui devoit aller à *Bantam* dans l'Isle de *Java*. J'entrai au service du Chirurgien du Vaisseau; mais j'étois alors si jeune, que mes Observations n'aboutirent pas à grand' chose. Nous ne séjournames guere plus d'un Mois à *Bantam*, d'où l'on nous fit passer à *Jamby* dans l'Isle de *Sumatra*. Il y avoit alors guerre ouverte entre les *Malayens* de *Jibor* habituez sur le Promontoire de *Malacca*, & ceux de *Jamby*; & les premiers tenoient l'em-

 bou-

bouchure de la Riviere de *Jamby* bloquée avec une Flote de leurs Bateaux, qu'ils appellent *Proes*. La Ville de *Jamby* est à près de cent Miles de cette Embouchure: mais à quatre ou cinq Miles de la Mer, il y a un petit Bourg sur la Riviere, qui consiste en quinze ou vingt Maisons, bâties sur des Poteaux, à la maniere du Païs. On appelle ce Port *Quolla*, qui semble être plûtôt un Nom apellatif pour designer un Port en général, qu'un Nom propre: Aussi toutes les fois que nos Matelots *Anglois* de ces Quartiers ont debarqué quelque part, ils disent à l'imitation des Naturels du Païs, qu'ils ont été au *Quolla*; ce qui signifie l'endroit où l'on débarque, & que les *Portugais* apellent en leur Langue *Barcadero*. Quoi qu'il en soit, cette guerre fit quelque obstacle à nôtre commerce, & nous fumes contraints de rester quatre Mois à la Rade, avant que nous pussions charger quelque poivre: D'ici nous retournames à *Bantam*, pour y prendre le reste de nôtre charge. Mais le Vaisseau, sur lequel j'étois venu fit voiles pour l'*Angleterre* sans moi: de sorte que je passai sur le *Bombay*, commandé par le Capitaine *White*, qui en qualité de Contre-Maitre avoit succedé au Capitaine *Bennet*, qui étoit mort durant le Voyage.

J'arrivai en *Angleterre* en 1679. & après un Mois de sejour, j'entrepris un second Voyage à bord d'un Vaisseau commandé par le Capitaine *Buckenham*, qui alloit aux *Indes* Occidentales. J'y étois au service du Chirurgien; & à nôtre arrivée à la *Jamaïque*, il se trouva que la Saison du Sucre n'étoit pas encore venuë; de sorte qu'en attendant, le Capitaine resolut de faire un petit Voyage à la Baye de *Campêche*, pour y prendre du bois de teinture: Mais je ne voulus pas être de la partie, & bien me valut, puis que le Capitaine y fut pris par les *Espagnols*, & amené à la Ville de *Mexique*. Un certain

tain *Russel*, qui s'y trouvoit alors prisonnier, & qui eut le bonheur de s'enfuïr, me dit qu'il y avoit vû le Capitaine *Buckenham*, la chaine au pié & une corbeille sur le dos, crier du pain dans les ruës pour un Boulanger, qui étoit son maitre. Quoi que ce Capitaine fut Gentilhomme, & qu'il eut des amis fort riches, qui ofroient une somme considerable pour sa rançon, les *Espagnols* ne voulurent jamais le relâcher.

J'avois un Frere à la *Jamaïque*, qui étoit employé sous le Chevalier *Thomas Muddiford*, dans la Plantation que celui-ci avoit au Quartier, qu'on appelle des *Anges*; & le plaisir que je me faisois de le voir, étoit le principal motif qui m'avoit porté à faire ce Voyage. Après avoir demeuré quelque tems avec lui, il m'établit dans une maison à *Port-Royal*, où j'exerçai la Chirurgie durant quelques Mois. Je trouvai ensuite deux de nos Armateurs, le Capitaine *Cook* & le Capitaine *Linch*, qui alloient de *Port-Royal* vers la côte de *Cartagene*, & qui me prirent avec eux. Nous rencontrames d'autres Armateurs sur cette Côte; mais le mauvais tems nous en separa vers l'*Isle-d'Or*, qui est une des *Samballos*; de sorte que nous fimes route vers *Bastimentos*, où nous les rejoignimes, avec plusieurs autres, qui s'y étoient donné rendez-vous, & qui avoient été ensemble à la prise de *Portobel*. C'est ici où je vis Mr. *Dampier* pour la premiere fois, & j'allai avec lui dans la Mer du Sud. Après avoir passé nos forces en revuë à l'*Isle-d'Or*, & debarqué sur l'Isthme, nous marchames par terre, nous primes *S. Marie*, & nous fimes toutes ces courses, que Mr. *Ringrose* raporte dans la IV Partie de son *Histoire des Boucaniers*.

Mr. *Dampier* a dit dans l'Introduction de son *Voyage autour du Monde*, de quelle maniere cette troupe se partagea sur le chapitre du Capitaine

Sharp.

Sharp. Pour moi, je fus de l'avis de Mr. *Dampier*, & du nombre de ceux qui aimerent mieux repasser à l'Isthme dans des Bateaux, & recommencer un pénible Voyage par terre, que d'obeir à un Capitaine, qui n'avoit ni bravoure ni conduite. Il a donné aussi un détail de ce qui nous arriva dans ce retour, jusques au tems que par l'inadvertence d'un de mes Camarades, je reçus au genou une blessure si terrible, qu'après quelques jours de marche, je ne fus plus en état de les suivre, & qu'on me laissa sur l'Isthme de *Darien* au milieu des *Indiens* sauvages.

Cet accident m'arriva le 5. jour de nôtre Voyage, & le 5. du Mois de *Mai*, en l'Année 1681. J'étois assis à-terre tout-auprès d'un de nos compagnons de fortune qui séchoit de la poudre sur une assiete d'argent; mais le feu s'y mit par son imprudence, me brula tout le genou: la chair en fut emportée jusques à l'os, & ma cuisse même en soufrit beaucoup. J'y apliquai d'abord les remedes que mon Havre-sac pût me fournir: & dans la crainte qu'on ne me laissât derriere je suivis quelques jours avec assez de peine. Durant cet intervale, nos Esclaves nous abandonnerent avec le Négre, qu'on m'avoit accordé pour me servir, & porter les medicamens. Il s'enfuït avec tout ce que j'avois, & il ne me laissa rien pour panser ma plaie. J'y sentis alors une vive douleur, & hors d'état de fatiguer plus long tems à travers les Forêts & les Rivieres, je pris congé de mes Camarades, & je m'arrêtai à *Darien* le 10 jour de *Mai*.

Mr. *Richard Gopson* qui avoit fait son aprentissage de Droguiste à *Londres*, me fit compagnie. Il ne manquoit ni d'esprit, ni de savoir, & il avoit le N. Testament en Grec, qu'il lisoit souvent, & qu'il traduisoit sur le champ en faveur de ceux qui étoient disposez à l'écouter. Un Matelot nommé *Jean Hing-*

Hingson, fut aussi de la partie : Ils étoient si fatiguez l'un & l'autre, qu'ils ne purent jamais passer outre. On avoit resolu, d'abord qu'on eut mis pied à-terre, de tuer tous ceux qui s'arrêteroient en chemin : Mais cet ordre fut donné pour empêcher qu'aucun de nous ne s'amusât mal-à-propos sur la route, & ne tombât entre les mains des *Espagnols* ; qui n'auroient pas manqué de nous mettre à la torture pour découvrir nôtre marche. Aussi ne fut-il pas executé à la rigueur, & la troupe prit congé de nous trois de fort bonne amitié. Deux autres de nos Camarades, *Robert Spratlin* & *Guillaume Bowman* s'étoient déja séparez de nous à la Riviere de *Congo*, le lendemain après mon infortune. L'Endroit où nous passames cette Riviere étoit assez profond, & le courant en étoit si rapide, qu'il m'entraina plusieurs Pas, jusques à une pointe, où l'eau rejaillissoit. Malgré tout cela, je franchis cet obstacle; mais ces deux hommes qui venoient les derniers de tous, & qui virent la peine que j'avois eu dans ce passage, & que la Riviere s'enfloit toûjours, n'oserent me suivre & ils aimerent mieux rester où ils étoient. Ils me joignirent les premiers, & les deux autres bientôt après que toute la troupe fut partie pour la Mer du Nord, dont je parlerai dans la suite: Ainsi nous fumes cinq qu'on laissa derriere à la merci des *Indiens*.

Reduit à vivre avec ces Barbares, il sembloit que je n'avois aucun moïen de soulager ma douleur ; cependant ils entreprirent de me guerir avec de certaines herbes, qu'ils machoient jusques à la consistance d'une pâte, & qu'ils étendoient sur une feuille de Plantain pour en couvrir ma blessure. On renouvelloit cette Emplatre tous les jours, & sa vertu fut si grande, qu'au bout de deux ou trois sémaines, il ne me resta plus à ce genou, qu'une foiblesse qui me dura long tems

après, & un engourdiſſement, dont j'ai encore quelquefois des attaques. Mais les *Indiens* ne furent pas tout-à-fait ſi charitables à d'autres égards; il y en avoit quelques uns qui nous regardoient de fort mauvais œil, & qui nous jettoient des Plantains verts, comme on jette des os à un chien, lors que tout-tranſis de froid nous rampions devant eux. C'étoit là un pauvre ragoût, dont il faloit pourtant ſe contenter: Mais le jeune *Indien*, chez qui nous logions, nous en donnoit ſouvent de mûrs, à-l'inſçu de ſes voiſins: ce qui ſervoit beaucoup à nous rafraichir. Cet *Indien* avoit été fait prisonnier par les *Eſpagnols* dans ſon enfance, & mis au ſervice de l'Evêque de *Panama*, où il aprit aſſez bien leur Langue, juſqu'à ce qu'il trouva l'occaſion de s'échaper, & de retourner auprès de ſes compatriotes. Cela nous fut d'un grand ſecours, & nous n'eumes pas de la peine à nous faire entendre, avec quelque teinture que nous avions de l'*Eſpagnol*, quelques mots Indiens que nous avions atrapé dans le Païs, & l'uſage des ſignes. D'ailleurs, ce jeune homme étoit ſi généreux, & il exerça ſi bien l'Hoſpitalité envers nous, que ſi durant le jour on ne nous donnoit que de méchans Plantains verts, il ſe levoit la nuit pour en cueillir de mûrs à la ſourdine, & il nous les diſtribuoit. Ce n'eſt pas que les autres euſſent de l'inclination à nous maltraiter, puis qu'ils ſont tous d'un naturel débonnaire & franc; mais ils avoient conçu quelque chagrin, de ce que nos Camarades en avoient forcé quelques uns d'entr'eux à leur ſervir de Guides, & que la Saiſon pluvieuſe étoit alors ſi rude, que les *Indiens* même ne ſe ſoucioient pas beaucoup de voyager, quoi qu'ils ne ſe mettent pas fort en peine du mauvais tems, ni de la dificulté des chemins.

Après

Après que *Gobson*, *Hingson* & moi eumes passé trois ou quatre jours de cette maniere, *Spratlin* & *Bowman* nous vinrent joindre, fort fatiguez d'avoir couru sans guides entre les Bois & les Rivieres, & sans autre nourriture qu'un peu de Plantains, qu'ils avoient trouvé ça & là. Ils nous aprirent que *George Gainy* avoit eu le malheur de se noyer, comme Mr. *Dampier* le raporte, Tome I. p. 22. Ils le virent étendu sur le bord de la Riviere, après que la Marée fut basse, avec une corde entortillée autour de ses reins, & son argent attaché au Coû; mais ils étoient si las, qu'ils ne s'amuserent point à le lui ôter. Ils s'arrêtérent avec nous une quinzaine de jours & nous fumes traitez de la même maniere c'est-à-dire que nous n'avions pas grand' chose à manger, & que les *Indiens* nous regardoient de travers, parce qu'ils n'avoient point de nouvelles de leurs amis, que nos gens avoient pris avec eux pour leur servir de guides. Malgré tout cela, ils eurent le même soin de ma blessure, & je me trouvois déja en état de marcher un peu. Mais enfin lors qu'ils virent que leurs hommes ne revenoient pas, ils commencerent à perdre patience, & il sembloit à leur mine qu'ils tramoient de se vanger sur nous de l'injure prétenduë, que nos camarades avoient faite aux leurs. Dans ce dessein, ils consultoient souvent entr'eux pour savoir de quelle maniere ils disposeroient de nous: Les uns opinoient à la mort, les autres à nous retenir chez eux, & d'autres enfin à nous livrer aux *Espagnols*, pour gagner leurs bonnes graces. Mais ils avoient presque tous une haine si mortelle contre cette Nation, que le dernier avis fut bientôt abandonné; & ils resolurent qu'on ne nous feroit aucun mal, jusqu'à ce que le tems que leurs amis pouvoient employer à

à leur retour feroit expiré: Ce terme fut de dix jours, qu'ils nous venoient compter fur le bout de leurs doigts.

Lors qu'il approcha de fa fin, fans qu'aucun de leurs hommes parut, ils foupçonnerent que nos gens les avoient ou maffacrez, ou amenez avec eux; & ils refolurent de nous immoler à leur vangeance. Dans cette vuë, ils dreſſerent un grand Bûcher le dixieme jour au matin, & ils nous avertirent que nous y ferions brulez, auſſitôt après le coucher du Soleil; car ils vouloient diferer nôtre fuplice jufques à cette heure là. Mais leur Chef *Lacenta*, qui vint à paffer par bonheur, les détourna de cette barbarie, & il leur propofa de nous envoyer du côté du Nord, avec deux *Indiens*, qui pourroient aprendre des habitans de la Côte ce qu'étoient devenus les autres Guides. La propofition fut d'abord acceptée, & l'on choifit deux hommes pour nous conduire vers le Nord. L'un de ces *Indiens* avoit toûjours été nôtre ennemi capital; mais l'autre étoit ce génereux *Indien*, qui fe levoit la nuit pour nous cueillir des Plantains mûrs.

Nous fumes donc congediez le lendemain avec nôtre efcorte, & nous marchames gaïement trois jours de fuite, bien perfuadez que nos amis n'auroient fait aucun mal à leurs Guides. Nous paffames ces trois jours par des chemins marécageux, avec de groffes pluies, accompagnées de tonnerres & d'éclairs; & il nous falut coucher deux nuits fous des arbres, qui ne nous garantiffoient pas de l'humidité. Nous campames la troifieme fur une petite Montagne, qui le lendemain matin nous parut une Ifle, tant l'inondation étoit grande aux environs. Cependant nous n'avions eu pour toute pitance les deux

pre-

premiers jours, qu'une poignée de Maiz sec, que nos Guides *Indiens* nous avoient donné : & cela ne fut pas plûtôt consumé, qu'ils s'en retournerent chez eux, & nous laisserent à nôtre conduite.

Nous restames le quatrieme jour sur cette Montagne, & le cinquieme après que les eaux se furent écoulées, nous poursuivimes nôtre route vers le Nord à la faveur d'une petite Boussole que nous avions. Nôtre marche continua jusques à six heures du soir, & alors nous rencontrames une Riviere, qui avoit autour de 40 piez de large, & qui étoit bien profonde. Il y avoit un Arbre abatu qui la traversoit, ce qui nous fit conjecturer que nos amis avoient passé par là : de sorte qu'il falut s'asseoir pour déliberer si nous prendrions cette route.

Après avoir bien raisonné sur ce point, il fut conclu que nous traverserions la Riviere, & que nous chercherions le sentier que nos gens avoient suivi. D'ailleurs, l'eau qui couroit un peu au Nord en cet endroit, nous persuada que nous étions au delà de cette grande chaine de Montagnes, qui separent le côté Septentrional de l'Isthme du Meridional, & qu'ainsi nous n'étions pas trop éloignez de la Mer du Nord. Mais au lieu d'attribuer aux grosses pluïes qu'il avoit fait le promt accroissement & décroissement de la Riviere, nous jugeames mal-à-propos que cela venoit de la Marée, & qu'ainsi nous étions près de la Mer. Quoi qu'il en soit, nous passâmes la Riviere sur l'Arbre, que la pluie avoit rendu si glissant, qu'il n'y avoit pas moïen d'y marcher debout ; & nous eumes beaucoup de peine à nous y trainer dessus à califourchon. Il y en eut pourtant quatre de nous cinq, qui eurent le bonheur de gagner l'autre rive ; mais *Bowman*, qui étoit

le

le dernier, glissa, & le courant l'emporta dans une minute hors de nôtre vuë ; de sorte que nous le crumes noyé. Pour surcroit d'afliction, il nous fut impossible de trouver un sentier ; parce que l'inondation avoit couvert toutes les terres de bourbe & de vaze. Reduits à cette extremité, nous repassames sur le même arbre, dans le dessein de suivre le cours de cette Riviere, que nous croyions toûjours se décharger dans la Mer du Nord. Nous n'avions pas fait plus d'un quart de Mile, que nous aperçumes nôtre Camarade assis sur le bord de la Riviere. Il nous dit à nôtre aproche, que la violence du Courant l'avoit porté là, & qu'à la faveur d'un coude que la Riviere faisoit, il avoit eu le tems de se reconnoitre, & de saisir quelques branches qui pendoient dans l'eau, par le moïen desquelles il s'étoit sauvé. Il avoit alors quatre cens Pieces de huit sur le dos: il étoit Tailleur de son métier & d'une complexion assez foible.

Nous restames ici toute la nuit ; & le lendemain, qui étoit le 6 jour de ce voyage, nous continuames nôtre marche à travers des lieux remplis de canes creuses & de ronces, bien afoiblis manque de vivres : Mais lors que nous étions sur le point d'expirer, accablez de faim & de lassitude, la Providence nous fit découvrir un Arbre, qu'on appelle *Maccaw*, & qui porte des baies, dont nous mangeames avidement. Après en avoir en quelque maniere apaisé nôtre faim, nous en primes un Paquet & nous poursuivimes nôtre route jusques à la nuit.

Le lendemain à quatre heures après midi, nous rencontrames une autre Riviere, qui se joignoit avec celle que nous avions cotoyé jusques-ici ; & alors nous nous vimes enfermez de part & d'autre sur une petite Montagne qui étoit

à leur confluant. Celle-ci étoit aussi profonde & aussi large que la précedente ; de sorte que nous ne savions plus que devenir. Il n'y avoit pas moïen de les passer à gué, ni de trouver un arbre, qui fut assez long pour ateindre d'une rive à l'autre, ni même d'en couper un de cette longueur, puis que nous n'avions pour tout instrument qu'un grand Couteau. Nous examinames le cours de ce dernier Fleuve par la Boussole, & nous trouvames qu'il aloit au Nord : ce qui nous confirma dans nôtre bevuë, que nous étions à la partie Septentrionale de la grande chaine de Montagnes. Là-dessus nous resolumes de faire deux Radeaux, pour descendre cette Riviere, qui nous devoit conduire, à ce que nous croyions tous, jusqu'à la Côte de la Mer du Nord. Les Bois nous fournissoient des canes creuses qui étoient fort bonnes pour cet usage ; nous les coupames d'une juste longueur, & nous en attachames quantité les unes sur les autres avec des houssines tirées d'un Buisson qui ressembloit à la vigne.

Nous n'eumes pas plûtôt achevé nos Radeaux, que la nuit survint : de sorte qu'il falut se retirer sur une petite Montagne, où après avoir amassé une Charretée de bois, nous fimes du feu, déterminez à nous mettre le lendemain matin sur la Riviere. Mais peu de tems après le Soleil couché, il se mit à pleuvoir d'une si terrible force, qu'on auroit dit que le Ciel & la Terre alloient se confondre, l'orage étoit accompagné de furieux coups de tonnerre, & les éclairs avoient une odeur de soufre si puante, que nous en fumes presqu'étoufez.

La Tempête dura jusques à minuit, & alors nous fumes saisis de frayeur à l'ouïë du bruit que les Rivieres faisoient autour de nous ; L'obscurité étoit même si grande que nous ne pouvions rien découvrir que nôtre feu ; à moins que les éclairs ne vinssent à luire. Dans cet instant, nous découvrions

vrions toute la Montagne, & nous aperçûmes bientôt que l'eau commençoit à nous gagner, puis qu'elle emporta nôtre feu en moins d'un quart d'heure. Chacun pensa d'abord à sauver sa vie, & à monter sur quelque Arbre, pour se garantir du déluge qui nous ménaçoit: Mais il n'y avoit ici que des Cotoniers d'une grosseur prodigieuse, & où il ne paroissoit aucune branche à 40 ou 50 piez de haut, de sorte qu'il n'y avoit pas moïen d'y grimper.

Pour moi, je ne savois de quel côté me tourner, tant ma consternation étoit grande; mais au milieu de ce peril, j'eus le bonheur de trouver un gros Cotonnier, qui étoit pourri de vieillesse, ou par quelque autre accident, & où il y avoit un trou à 4 piez ou environ de terre. Je m'y fourrai le mieux qu'il me fut possible, & j'y trouvai une bosse qui me servit de siege: tapi de cette maniere, & ramassé comme un peloton, sans pouvoir me tenir debout, ni étendre les jambes, j'attendis le jour avec beaucoup d'impatience. D'ailleurs, j'étois si fatigué du voyage, que malgré la faim & le froid, qui me talonnoient, je m'endormis: mais mon sommeil fut bientôt interrompu par le bruit des gros Arbres que la ravine entrainoit, & qui venoient heurter contre le mien avec tant de violence, qu'ils le faisoient branler.

Je me trouvai alors les genoux dans l'eau, quoi qu'il y eut 4 piez depuis la racine de l'Arbre jusques à l'ouverture de ce creux, & l'eau couroit avec la même rapidité que celle de la Riviere. L'obscurité & les Eclairs rendoient l'inondation si terrible, que j'en oubliai ma faim, & que je ne pensai plus qu'à prier Dieu de me sauver la vie. Reduit dans ce triste état, je vis paroitre l'Etoile du matin, qui releva mon courage abatu, & qui fut suivie de la pointe du jour en moins d'une demi heure. Aussi-tôt la pluie

pluie & les éclairs cesserent, & l'eau s'écoula si vite, qu'il n'en resta plus au pié de mon Arbre, lors que le Soleil fut levé.

Je sortis d'abord de ma froide caverne ; mais j'étois si engourdi, & le terrain étoit devenu si glissant, que j'eus de la peine à me tenir debout. Malgré tout cela, je me trainai le mieux qu'il me fut possible jusques à l'endroit où nous avions allumé du feu, & je n'y trouvai personne. J'appellai ensuite mes Camarades à haute voix, & je n'eus pour toute réponse que celle de l'Echo ; ce qui me remplit d'une terreur si grande, que j'en tombai presque mort par terre accablé d'ennui & de faim ; puis qu'il y avoit déja sept jours que nous n'avions mangé autre chose que ces baies de *Maccaw*, dont j'ai parlé ci-dessus.

Je restai quelque tems sur la terre humide, sans esperance de revoir mes amis, ni de jouïr d'aucune consolation, jusqu'à ce qu'enfin j'entendis une voix autour de moi, qui me redonna la vie, sur tout lors que je vis que c'étoit Mr. *Hingson*. Tous les autres, qui s'étoient sauvez sur de petits Arbres, nous joignirent bientôt après. Nous nous embrassames les larmes aux yeux, & nous rendimes graces au bon Dieu, de ce qu'il nous avoit délivrez d'un si grand peril.

Nous cherchames ensuite nos Radeaux, que nous avions attachez à un Arbre ; mais nous les trouvames embourbez & les Canes remplies d'eau ; ce qui nous surprit beaucoup, parce que nous croyions qu'elles n'admettoient pas même l'air, & qu'elles étoient comme de grosses Vessies enflées. Quoi qu'il en soit, il y a grand' apparence qu'il y avoit de fentes, & peut-être que nous y en avions fait nous-mêmes par mégarde, lors que nous les joignimes ensemble: du moins les ustenciles qu'on en fabrique tiennent fort bien l'eau.

Ce fut donc un autre ſujet de chagrin, & u nouvel obſtacle à nôtre départ ; mais la Provi dence dirigea toutes choſes pour le mieux ; pui que ſi nous avions deſcendu cette Riviere, qu ſe joint à celle de *Cheapo*, & court enſuite ver la Baye de *Panama* & la Mer du Sud, ell nous auroit conduit au milieu des *Eſpagnol* nos ennemis, de qui nous ne pouvions atten dre aucun quartier.

Au reſte, le voiſinage des Montagnes, & l pente, qui en eſt roide, ſont la cauſe que les Rivieres s'enflent ainſi tout-d'un coup après ce violentes pluies, & qu'elles retournent de-mêm dans leur premier état.

Mais pour revenir à nos Radeaux, ils ne pouvoient plus nous ſervir pour deſcendre ces Rivieres, ni les traverſer ; de ſorte que nous fume bien aiſes de retourner à la Plantation *Indienne*, d'où nous étions partis. Nous reprimes donc la route que nous avions tenu le long de la Riviere ; & comme la faim nous obligeoit à porter les yeux ſur tout ce qui pouvoit y remedier, nous découvrimes un Daim profondément endormi. Nous en aprochames de ſi près que nous aurions pû nous jetter ſur lui & le prendre ; ſi un de nos Camarades n'avoit jugé à-propos de lui tirer un coup de fuſil à bout touchant : mais il arriva par malheur, que le plomb, qui n'étoit pas bourré, tomba tout juſte avant qu'il lâchât le coup : de ſorte que le Daim n'en reçut d'autre mal, que celui de s'éveiller au bruit de la poudre, & de paſſer la Riviere à la nage. Nous ne fumes pas au reſte peu embarraſſez, lors qu'il nous falut quitter cette Riviere, pour chercher l'habitation des *Indiens*. D'ailleurs, il y avoit huit jours, que nous n'avions eu pour toute nourriture que les baies du

Mac-

Maccaw, & la mouelle d'un autre Arbre, appellé *Bibby*, que nous trouvames fort bonne.

Après avoir bien reflechi sur la route que nous prendrions, il fut resolu de suivre la trace d'un *Pecary*, ou d'un Cochon sauvage, dans l'esperance qu'elle nous conduiroit à quelque allée de Plantains, ou à quelque champ semé de Potates, où ces animaux ont accoûtumé d'aller paitre: En éfet, elle nous mena jusqu'à une ancienne Plantation, & à la vuë d'une nouvelle. C'est ici que la peur nous reprit, exposez d'un côté à mourir de faim, & de l'autre, à essuyer la mauvaise humeur des *Indiens*, que nous croyions toûjours irritez contre nous. Mais il n'y avoit point de milieu, & il fut déterminé que l'un de nous iroit à la Maison voisine, pendant que les autres se tiendroient à-l'écart pour en attendre le succès. J'y allai donc moi-même, & il se trouva que c'étoit la maison, d'où nous étions partis. Les *Indiens* fort étonnez de me voir, commencerent à m'interroger sur bien des choses: mais la chaleur du feu, & l'odeur de la viande qu'on y cuisoit, me firent tomber dans un évanouïssement, qui arrêta toutes leurs questions. Ils parurent bien empressez pour me tirer de cet état, & d'abord que je revins à moi, ils me donnerent un peu à manger. Ensuite ils me demanderent où étoient mes quatre Camarades, & sur ce que je leur en dis, ils les envoyerent chercher aussi-tôt: mais on n'en ramena que trois, parce que *Gopson* avoit resté un peu plus loin. Les Guides étoient à-present de retour de la côte du Nord, & ils se louoient beaucoup de la maniere civile & généreuse dont nos gens les avoient traitez; de sorte que les *Indiens* étoient devenus nos bons amis. Celui qui nous avoit témoigné tant de bienveillance, ne

G 2 s'aper-

s'aperçut pas plûtôt que Mr *Gopson* n'étoit pas encore arrivé, qu'il lui aporta des vivres, & le conduisit à la Plantation. En un mot, on eut grand soin de nous à tous égards.

Après avoir passé huit jours à nous rafraichir, nous reprimes nôtre marche, dans le dessein de nous rendre à la Mer du Nord le plûtôt qu'il nous seroit possible. Depuis que nos camarades avoient renvoyé leurs Guides avec beaucoup d'honnêteté, & de présens, comme de haches, de colliers, &c. les *Indiens* étoient plus disposez que jamais à nous en fournir. Ils nous procurerent donc quatre jeunes hommes vigoureux, pour nous conduire jusqu'à la Riviere, où nous avions trouvé un Arbre abatu qui la traversoit: Nous y arrivames dans un jour, parce que nos Guides nous servoient de bonne amitié, au lieu que nous y en avions employé trois le premier Voyage. Arrivez en cet endroit, nous marchames environ un Mile en montant la Riviere, & il nous falut mettre ensuite dans un Canot, pour la remonter Nos Guides ramerent vigoureusement jusques à la nuit, & alors nous logeames dans une Maison, où ils dirent tant de bien de nos Camarades, qui étoient allez à la Mer du Nord, que le Maitre du Logis nous regala de son mieux. Nous repartimes le lendemain avec deux nouveaux rameurs, c'est-à-dire que nous en avions six en tout, & que nôtre condition étoit alors bien diférente de la premiere.

Quoi qu'il en soit, au bout de sept jours, nous arrivames à la maison de *Lacenta*, qui nous avoit sauvé la vie. Ce Palais est situé sur une Coline fort agréable, où il y a le plus joli Bôcage de Cotonniers, que j'aïe vû aucune part. La grosseur de ces Arbres étoit en général de six piez de diametre; & il y en avoit quelques uns de huit,

de

de neuf, de dix, & même d'onze. Quatre *Indiens* & moi, qui nous tenions par la main, nous mimes autour d'un,. & il s'en falut plus de trois piez que nous ne pussions l'embrasser. Il y avoit aussi une magnifique allée de Plantains, & un autre Bôcage de petits Arbres, dont l'on auroit pû former une espece de Labyrinte, si l'on y eut employé quelque industrie.

Cette Coline renferme du moins 100 Acres de terre, & c'est une Peninsule de figure ovale, presqu'environnée par deux grandes Rivieres, dont l'une vient de l'Est, & l'autre de l'Ouest. Il n'y a qu'une langue de terre de 40 piez de large, qui les separe à l'entrée de la Coline; mais elles se joignent ensuite & forment une grande Riviere fort rapide. Ce petit espace est si rempli de Canes creuses, de Buissons, que les *Anglois* appelent *Têtes de Pape*, & de Poiriers sauvages, qu'il est impossible d'en aprocher.

Cinquante des principaux du Païs demeurent sur cette Coline, sous la domination de *Lacenta*, qui est comme le Prince de toute la partie Méridionale de l'Isthme de *Darien*. Les habitans du Quartier Septentrional lui rendent aussi beaucoup de soumission: mais celui du Sud est proprement son Païs, & cette Coline fait son domaine. Il n'y a ici qu'un seul Canot, qui sert à *Lacenta* & à tous les autres qui demeurent sur cette Peninsule, pour passer & repasser la Riviere.

Lors que nous y fumes arrivez, *Lacenta* congedia nos Guides, & il nous dit qu'il étoit impossible de voyager vers le Nord dans cette Saison pluvieuse, qui étoit alors à son plus haut point; mais que nous resterions avec lui & qu'il auroit soin de nous: de sorte qu'il nous falut accepter ses ofres.

Bien-tôt aprés, il se trouva une occasion, qui

servit beaucoup à augmenter la bonne opinion que *Lacenta* & ses gens avoient conçu de nous, & à m'attirer leur estime d'une façon toute particuliere. Il arriva donc qu'une des femmes de *Lacenta* devint malade, & qu'on resolut de lui tirer du sang. Voici de quelle maniere les *Indiens* s'y prennent ; ils font asseoir le malade sur une pierre qui est dans le Fleuve; ensuite l'Operateur muni d'un petit arc & de petites fleches, les tire aussi vîte qu'il peut par tout le corps nud du patient, sans manquer un seul endroit. Il est vrai qu'il y a un arrêt aux fleches, & qu'ainsi elles ne pénétrent pas plus avant que nos Lancettes : mais si par hasard ils touchent à une veine remplie de vent, & que le sang en sorte avec quelque impetuosité, ils sautent, ils cabriolent, & font mille postures grotesques, pour témoigner leur joie, comme s'ils avoient remporté une grande victoire.

Je me trouvai présent lors qu'on fit cette operation à l'épouse de *Lacenta* ; & surpris de leur ignorance, je ne pûs m'empêcher de lui dire ; que s'il vouloit, je lui montrerois une méthode plus aisée & qui ne causeroit pas tant de douleur à la malade. Voïons, me dit-il; Là-dessus je fis une ligature au bras de son épouse avec un morceau d'écorce d'arbre, & je lui ouvris la veine avec ma Lancette : mais peu s'en falut que mon entreprise ne me coûtât la vie. *Lacenta* n'eut pas plûtôt vû couler le sang, qui ne venoit d'ordinaire que goute-à goute, qu'il prit sa lance, & jura par sa dent, que si sa femme s'en trouvoit mal, il me perceroit le cœur. Je ne témoignai aucune émotion, & je le priai de se donner un peu de patience. Quoi qu'il en soit, je tirai autour de douze Onces de sang à la Dame, & après lui avoir bandé le bras, je fus d'avis qu'elle se reposât jusques au Lendemain. Par bonheur la fié-

vre



La maniere dont les Indiens *ſaignent leurs malades.* P.150.

vre diminua, & les accès ne revinrent plus. Ceci m'acquit une si grande reputation, que *Lacenta* vint me voir, & qu'en présence de toute sa Cour, il s'inclina devant moi, & me baisa la main. Alors tous les autres m'environnerent; les uns me baisoient la main, les autres le genou, & quelques uns le pié: Je fus mis ensuite dans un hamac, & porté sur les épaules des *Indiens*, pendant que *Lacenta* fit un discours à ma louange, & qu'il m'éleva fort au dessus de tous leurs Docteurs. On me porta de cette maniere d'une Plantation à l'autre, & je vêcus avec beaucoup d'éclat & de reputation à la faveur des remedes & de la saignée que je faisois à tous ceux qui en avoient besoin. Quoi que j'eusse perdu mes onguents & mes emplâtres, par la fuite du Négre qui m'avoit pris mon havresac, il m'étoit resté dans la poche une boite d'instrumens, & quelque peu de medicamens, que j'y tenois d'ordinaire envelopez dans un morceau de toile huilée.

Je passai de cette sorte quelques Mois parmi les *Indiens* qui m'adoroient pour ainsi dire. Quelques uns d'entr'eux s'étoient échapez des mains des *Espagnols*, dont ils avoient été les esclaves; & je m'imagine que c'est la raison pour laquelle ils demandoient le baptême: quoi qu'ils le souhaitassent plûtôt pour avoir un nom *Européen*, que pour aucune connoissance qu'ils eussent du Christianisme.

Pendant mon sejour auprès de *Lacenta*, je l'accompagnai souvent à la chasse, où il se plaisoit beaucoup, & il ne lui manquoit pas du gibier, pour le divertir. Nous allames une fois vers le Sud-Est, à l'entrée de la belle Saison, & nous courumes jusqu'à une Riviere, où les *Espagnols* amassoient de l'or. Je crus au reste que c'étoit une de celles qui viennent du Sud-Est, & qui vont se rendre dans le Golfe de S. *Michel*. Quoi qu'il en soit, arrivez à

là hauteur du lieu où ils travailloient, nous e
quivames à-travers les Bois, & après nous êtr
postez derriere de gros Arbres, nous les observa
mes long-tems, sans qu'ils nous aperçussent. Vo
ci de quelle maniere ils cueillent l'or: Ils ont d
petits Bassins de bois, qu'ils enfoncent peu-à-pe
dans l'eau, & qu'ils remplissent à demi de Sable
ensuite ils les retirent tout doucement, & ils les se
couent en rond: cela fait élever le Sable, qui s'é
chape avec l'eau par dessus le bord du Bassin, pen
dant que l'or tombe au fonds. Après l'avoir tiré d
Bassin, ils le font sécher au Soleil, & quand il e
sec, ils le pilent dans un Mortier. Ensuite ils l'é
tendent sur du papier, & avec une pierre d'aiman
qu'ils passent dessus, ils atirent tout le fer qu'il y a
Enfin, ils mettent cet or bien épuré dans des cale
basses. D'ailleurs, ils ne s'occupent à ce travail qu
durant la belle Saison, c'est-à-dire trois Mois d
l'année; parce que les grosses pluies, qui accom
pagnent la Saison humide, entrainent l'or du hau
des montagnes, & que les Rivieres sont imprati
cables à cause de leur profondeur; mais quand l
beau tems est revenu, il n'y a pas plus d'un pi
d'eau. Cette belle recolte n'est pas plûtôt finie
que les moissonneurs s'embarquent sur de petit
Vaisseaux pour se rendre à *Sainte Marie*; & j'ai ou
dire à un *Espagnol*, que nous primes dans cett
Ville, sous la conduite du Capitaine *Sharp*, que
la Saison est bonne, ils emportent jusqu'à 18 ou 2
mille Livres pesant d'or. Mais soit qu'ils en amas
sent plus ou moins, la quantité qu'on en tire tou
les ans de ces Rivieres est presque incroïable.

Mes quatre Camarades restoient à la maison d
Lacenta, pendant que je me divertissois avec lui
J'avois même si bien gagné ses bonnes graces
qu'il ne vouloit aller aucune part sans moi: de sorte
que je m'aperçus que son dessein étoit de me rete
nir

nir tous les jours de ma vie. Cette pensée me causa de l'inquietude ; mais je la cachai le mieux qu'il me fut possible.

Une fois que nous étions à la chasse, il arriva que nous fimes lever un *Pecary*, qui fatigua les naturels du Païs & leurs chiens pendant la plus grande partie du jour, jusqu'à ce que *Lacenta* presqu'épuisé de forces manque de nourriture, parut si chagrin du mauvais succès de cette journée, qu'il souhaita avec ardeur qu'on pût trouver quelque autre méthode plus aisée pour venir à bout de cette chasse.

J'entendois déja passablement bien leur Langue, & je me servis de cette occasion pour obtenir ma liberté. Après donc avoir fait l'éloge de nos chiens d'*Angleterre*, j'ofris à *Lacenta* de lui en amener quelques uns, s'il vouloit me permettre d'y aller faire un tour. Il demeura un peu interdit à l'ouïë de cette proposition ; mais enfin il jura par sa dent, sur laquelle il mit les doigts, que j'aurois ma liberté & celle de mes Camarades, pourvû que je lui promisse par ma dent, de retourner & de me marier dans son Païs ; car il s'étoit engagé à me donner sa fille, qui n'étoit pas encore nubile. J'acceptai la condition ; & il me promit d'ailleurs, qu'à mon retour il feroit pour moi au-delà de tout ce que je pouvois attendre.

Je le remerciai très-humblement, & il me congedia le lendemain sous l'escorte de sept hommes vigoureux. Il y eut d'ailleurs quatre femmes, qui servirent à porter nos provisions, & mes habits, qui consistoient en une espece de Chemise & une paire de Culotes de toile. Je les gardois pour couvrir ma nudité, en cas que je retournasse jamais parmi des Chrétiens ; du reste, j'allois ici tout nud, comme les Sauvages, & leurs femmes m'avoient peint tout le corps de petites taches ; mais je

ne voulus pas soufrir qu'elles me picotassent le cuir, à la maniere du Païs, pour y faire entrer la peinture.

Je partis donc du voisinage de la Mer du Sud, où *Lacenta* se divertissoit à la chasse, pour me rendre à son Palais, où j'arrivai dans une quinzaine de jours, au grand contentement de mes Camarades, qui m'y attendoient avec impatience. Après bien des salutations de part & d'autre, & quelques larmes, que la joie nous fit verser, je leur dis de quelle maniere j'avois obtenu ma liberté de *Lacenta*, & ce que je lui avois promis de faire à mon retour. Cette nouvelle les recréa tous, dans l'esperance de sortir bientôt d'un Païs sauvage, où nous avions demeuré si long-tems.

Je me rafraichis ici quelques jours, au bout desquels nous partimes sous une bonne escorte d'*Indiens* armez, qui devoient nous conduire vers les Mers du Nord.

Nous traversames plusieurs Montagnes fort hautes; mais la derniere les surpassoit toutes; Nous fumes quatre jours à la monter, quoi qu'il y eut quelques enfoncemens par ci par là. Dés que nous eumes ateint le sommet, je sentis que la tête me tournoit d'une étrange maniere; je le dis à mes compagnons & aux *Indiens*, qui me répondirent tous qu'ils se trouvoient dans le même état. Il y a grand' apparence que cela venoit de la hauteur excessive de cette Montagne, & de la subtilité de l'air. Je croi qu'elle étoit plus élevée que celle que nous passames avec le Capitaine *Sharp*, ou cet autre que Mr. *Dampier* & le reste de nos gens traverserent à leur retour: du moins celles que nous avions passé nous parurent au-dessous de celle-ci, & quelquefois même les nuées qu'il y avoit entre-deux nous empêchoient de les voir: mais quand les nuages venoient à se dissiper, & à s'élever peu-à-peu

vers

vers le ſommet de la Montagne, nous les découvrions alors comme à travers autant de larmiers.

Je priai deux hommes de ſe mettre ſur mes jambes, pendant que je regardois en bas de cet endroit de la Montagne qui me parut le plus perpendiculaire; mais je ne pûs voir le fonds à cauſe des nuages, qui en interceptoient la vuë. Les *Indiens* nous conduiſirent à un paſſage ſi étroit, qu'il nous y falut trainer ſur nos feſſes: ils employerent eux-mêmes cet expedient, & ils ſe donnoient de l'un à l'autre leurs Arcs, leurs fleches & tout leur attirail. Enfin nôtre vertige nous quitta, à meſure que nous deſcendimes.

Arrivez au pié de la Montagne, nous trouvames une Riviere qui couroit vers la Mer du Nord, & quelques Maiſons *Indiennes* tout-auprès, qui nous fournirent aſſez bien de quoi ſatisfaire nôtre apétit. C'étoient les premieres Maiſons que nous euſſions vuës depuis ſix jours; nous y reſtames une nuit, & je dirai en paſſant, que j'eus pour mon lit un Hamac attaché à deux Arbres & une feuille de Plantain pour ma couverture.

Nous partimes d'ici le lendemain matin, & nous arrivames au bord de la Mer en deux jours de tems. Quarante *Indiens*, des plus qualifiez du Païs, nous y joignirent, & après nous avoir felicitez ſur nôtre heureuſe arrivée, ils nous reçurent chez eux. Ils s'étoient tous parez de leurs plus beaux habits, qui conſiſtent en des Robes longues & blanches, qui vont juſques à la cheville, & ſont garnies de franges par le bas: ils avoient d'ailleurs une demi-Pique à la main. Mais je parlerai plus au long de tout ceci, lors que je ferai la deſcription du Païs, & de toutes les autres particularitez, que j'y ai obſervées.

Nous demandames d'abord aux *Indiens*, s'il de-

voit arriver ici quelques Vaiſſeaux *Européans*. Ils nous répondirent qu'ils n'en ſavoient rien, mais qu'ils s'en informeroient. Là deſſus, ils manderent un de leurs Devins, qui ſe mit auſſi-tôt en fraix avec ſes camarades pour évoquer le Diable, & ſavoir de lui en quel tems il arriveroit un Vaiſſeau. La premiere choſe donc qu'on fit dans la maiſon, où nous étions alors, ce fut de faire une ſeparation avec des Hamacs, afin que les *Pawawers*, c'eſt ainſi qu'ils apellent ces Magiciens, puſſent être en leur particulier. Ils employerent quelque tems à leurs ſortileges, & nous les entendimes pouſſer des cris & des hurlemens afreux; tantôt ils imitoient le chant des oiſeaux & tantôt le cri des bêtes: ils joignoient à ce bruit le ſon des pierres qu'ils frapoient enſemble, des Conques, & d'une méchante eſpece de Tambour fait de canes creuſes; tout ce tintamarre étoit accompagné du bruit confus de quelques oſſemens de bêtes attachez les uns aux autres avec des cordons: ils ſe mettoient quelquefois à hurler d'une maniere terrible, & tout-d'un coup ils tomboient dans un profond ſilence. Après s'être bien eſcrimez, ſans avoir pû obtenir aucune réponſe, ils conclurent que cela venoit de ce que nous étions dans la maiſon: de ſorte qu'ils nous en firent ſortir, & qu'ils recommencerent tout-de-nouveau leur manége. Ils n'y réüſſirent pas mieux cette fois; ce qui les obligea au bout d'une groſſe heure, de fouiller encore nôtre apartement, où ils trouverent quelques unes de nos hardes penduës à la muraille: ils les jetterent avec dedain hors de la maiſon, & ils reprirent d'abord leur exercice. Bientôt après, ils ſortirent avec la réponſe; mais ſi trempez de ſueur, qu'ils furent obligez de ſe laver dans la Riviere. Enſuite ils nous prononcerent l'oracle, qui portoit en ſubſtance: Que le 10. jour ſuivant il arriveroit deux Vaiſſeaux; que le matin du

du même jour nous entendrions tirer un coup de Canon, & quelque tems après un autre: Que l'un de nous mourroit bientôt après; & qu'en allant à bord de ces Vaiſſeaux nous perdrions un de nos Fuſils.

Tout ceci s'accomplît au pié de la lettre: Le 10 jour au matin nous entendimes un coup de Canon; & quelque tems après l'on en tira un autre. Nous perdimes un de nos Fuſils en allant à bord des Vaiſſeaux, & voici de quelle maniere: nous étions nous cinq avec trois *Indiens* dans un Canot, qui ſe renverſa, lors que nous paſſions ſur la barre; peu s'en falut que *Gopſon* ne ſe noyât, & nous eumes de la peine à le tirer de l'eau; mais il y perdit ſon Fuſil, qu'il n'avoit pas ſans doute bien attaché. Nous ſauvames les autres qui étoient amarrez aux côtez interieurs du Canot, & c'eſt ce que l'on obſerve toujours dans les *Indes* Occidentales. La moindre choſe peut faire tourner cette machine, & l'on riſqueroit ſouvent de perdre ſes armes, ſi l'on n'avoit le ſoin de les attacher aux côtez ou aux bancs du Canot.

Quoi qu'il en ſoit, nous gagnames le bord le mieux qu'il nous fut poſſible, & nous courumes enſuite plus près de terre; juſques à l'Iſle de *la Sonde*. Nous vimes alors un Vaiſſeau *Anglois* & une Tartane *Eſpagnole*, que nous reconnumes à ſa fabrique, & que l'*Anglois* avoit priſe depuis deux ou trois jours. Mais nous ne pouvions pas deviner lequel de ces deux Batimens étoit au pouvoir de l'autre; Cependant fort ennuyez de vivre avec les *Indiens* ſauvages, nous primes le parti de les aborder à tout hazard. Nous eumes beaucoup de peine à y reſoudre nos Rameurs, qui craignoient plus que nous d'y trouver des *Eſpagnols*, nos ennemis communs; La raiſon qu'ils en avoient & qui mérite d'être remarquée, c'eſt que la réponſe de leurs

Démons sur ces deux Vaisseaux, étoit positive à l'égard de l'*Anglois* & bien douteuse pour l'autre. En éfet, la Tartane étoit *Espagnole* & au pouvoir des *Espagnols* dans le tems que les Magiciens firent leurs sortileges, & même quelques jours après.

Nous allames donc à-bord du Vaisseau *Anglois* avec nos *Indiens*, & l'on nous y reçut avec beaucoup d'amitié. Mes quatre camarades furent aussi-tôt connus & caressez de tout l'équipage; Pour moi, qui étois peint & tout nud, avec une simple ceinture autour des reins, & une plaque d'or, qui me pendoit du nez sur la bouche, je demeurai quelque tems assis sur le gras de mes jambes, à la maniere des naturels du Païs, pour voir si l'on me reconnoitroit. Il se passa plus d'une heure avant que personne prit garde à moi: mais enfin un homme de l'Equipage me regarda plus fixement que les autres, & il se mit à crier tout-d'un coup, Eh! voici nôtre Docteur. Il n'eut pas plûtôt lâché ces mots, qu'ils s'empresserent tous à me féliciter sur mon heureuse arrivée auprès d'eux. Je travaillai d'abord à laver ma peinture, & malgré tous mes soins, il s'écoula presque un Mois entier avant que j'en pusse venir à bout en quelque maniere; elle étoit si bien imprimée dans mon cuir, soit par la longueur du tems ou l'ardeur du Soleil; qu'il n'y avoit pas moyen de l'éfacer, sans que la peau suivit. A l'égard du pauvre *Gopson*, quoi qu'il fut en vie à nôtre arrivée à-bord du Vaisseau, il ne revint pas de ses fatigues, ni du mal qu'il avoit reçu à la culbute de nôtre Canot: il languit deux ou trois jours, & il mourut à l'Isle de *la Sonde*. C'est ainsi que sa mort verifia une autre partie de la prédiction des *Pawawers*. Après qu'on eut regalé six ou sept jours nos *Indiens* sur le Vaisseau; qu'on y en eut reçu plusieurs autres,

qui

qui alloient & venoient avec leurs femmes & leurs enfans, & que *Lacenta* lui-même nous eut visitez pendant quinze jours ou trois semaines, nous primes congé de tous les *Indiens*, à la reserve de deux ou de trois, qui nous voulurent accompagner jusques à ce que nous fussions au dessus du Vent, & nous fimes route avec la Tartane, vers les Isles des *Sambalos*, qui sont le plus à l'Est, d'où nous tournames vers la côte de *Cartagene*.

Mais je n'entrerai point dans le détail du reste de ce Voyage, puis que Mr. *Dampier*, qui étoit avec nous, l'a déja fait d'une maniere fort exacte. Il me sufira d'avertir que nous croisames ensemble sur les Côtes & les Isles des *Indes* Occidentales, en partie sous le Capitaine *Wright*, & en partie sous le Capitaine *Yanky*; jusqu'à ce que ces deux Officiers se quiterent à l'Isle de *Toruga la Salée*, comme Mr. *Dampier* le raporte dans son *Voyage autour du Monde* Tome I. p. 66. Il se joignit au premier, & moi j'allai avec l'autre à l'Isle d'*Ash*, ou de la *Vacca*, où nous fumes dépouillez par les *François* & remis à terre: mais *Tristian* un de leurs Capitaines nous prit sur son bord, au nombre de neuf ou dix & nous amena fort près du *petit-Guaves*. Lors qu'il fut à terre, nous nous saisimes de son Vaisseau, & nous retournames à l'Isle d'*Ash*, où nous primes le reste de nôtre Equipage. Nous nous emparames d'un Vaisseau *François* chargé de vin, & d'un autre, que le Capitaine *Cook*, qui étoit alors avec nous, monta pour aller à la Mer du Sud, après avoir été à la *Virginie*, où nous arrivames huit ou neuf Mois après Mr. *Dampier*. Celui-ci nous rejoignit, & nous fumes ensemble à la Mer du Sud avec le Capitaine *Cook*, quoi qu'il ait oublié de parler de moi à cette occasion. Nous mes le tour de la Terre *del Fuego*, & nous cou-

rumes

fumes le long du *Chili*, du *Perou* & du *Mexiqu*
pour nous rendre à la Mer du Sud. C'eſt ce qu
Mr. *Dampier* raporte fort au long Tom. I. Chap
IV. p. 75, 76, &c. & Chapp. V. VI. VII. &
VIII. Il dit d'ailleurs p. 239. de quelle ma
niere le Capitaine *Davis*, qui avoit ſuccedé
au Capitaine *Cook*, rompit avec le Capitaine *Swan*
que nous avions trouvé dans la Mer du Sud, &
comment il paſſa ſur le bord du dernier pour ſa-
tisfaire l'envie qu'il avoit d'aller aux *Indes* Orienta-
les. Pour moi je reſtai avec le Capitaine *Davis*, &
nous retournames enſemble par la même route que
nous avions deja tenuë. Je remarquai dans ce
retour quelques particularitez, dont je ferai le
détail à la fin de ce Livre. Cependant, après
avoir donné cette courte relation de mes Voya-
ges, depuis la premiere fois que Mr. *Dampier*
me quitta ſur l'Iſthme, juſques à nôtre derniere
ſeparation dans les Mers du Sud, je m'en vais
décrire à préſent l'Iſthme de *Darien*, ce qui eſt
le but principal que je me ſuis propoſé dans cet
Ouvrage.

CHAPITRE II.

*Deſcription de l'Iſthme de l'*Amerique.

LA partie la plus étroite de l'Iſthme de l'*A-merique*, eſt ce qu'on appelle proprement l'Iſthme de *Darien*, du nom ſans doute de la grande Riviere qui borne ſa côte Septentrionale à l'Eſt: Car au delà de cette Riviere le Païs s'élargit tant vers l'Eſt & le Nord Eſt, de même que ſur l'autre Côte vers le Sud & le Sud-Eſt, qu'on

qu'on ne fauroit plus l'apeller un Isthme. Il est presque tout renfermé entre le 8 & le 10 deg. de Latitude Septentrionale, & sa moindre largeur n'est qu'autour d'un degré. Mais je ne saurois dire précisement jusqu'à quelle étenduë à l'Ouest il porte le nom d'*Isthme de Darien*; si c'est jusqu'aux *Honduras*, ou *Nicaragua*, ou si ce n'est pas plus loin que la Riviere de *Chagre*, ou les Villes de *Portobel* & de *Panama*.

Cette derniere Place me servira de bornes dans ce que je veux décrire; mais j'insisterai davantage sur tout ce qui regarde le milieu de ce Païs, où j'ai fait le plus long sejour, & qui a été, pour ainsi dire, le théatre de mes avantures. Cependant, ce que je dirai de cette partie de l'Isthme se pourra en quelque maniere apliquer à ce qui est même au-delà de *Panama*.

S'il me faloit fixer les limites de cette partie la plus étroite de l'Isthme, je tirerois pour sa borne Occidentale, une ligne qui passeroit de l'embouchure de la Riviere de *Chagre*, dans l'endroit où elle se dégorge dans la Mer du Nord, à la partie la plus prochaine de la Mer du Sud, & à l'Ouest de *Panama*; de sorte que j'y renfermerois cette Ville & *Portobel*, avec les Rivieres de *Cheapo* & de *Chagre*. D'un autre côté, pour sa borne Orientale, je tracerois une ligne depuis la Pointe *Garachina*, ou le Sud du Golfe de S. *Michel*, tout droit à l'Est, jusques à la partie la plus prochaine de la grande Riviere de *Darien*, & j'enclaverois ainsi dans l'Isthme la Baye de *Caret*. Il est assez borné au Nord & au Sud par l'une & l'autre de ces vastes Mers: Et si l'on prend garde que c'est le terrain le plus étroit qui les separe, & qu'il faut faire un prodigieux circuit pour aller d'un rivage à l'autre par Mer; l'on avouëra que sa situation est fort singuliere & très-agréable.

D'ail-

D'ailleurs, les côtes de ces Mers ne ſont pas ouvertes par tout; il y a quantité de grandes Iſles diſperſées ça & là. On voit au Nord *Baſtimentos* & cette longue ſuite des *Sambalos*: & l'on trouve au Sud les Iſles *du Roi* ou des *Perles*, *Perica* & pluſieurs autres dans la Baye de *Panama*. Cette Baye ſe forme par la courbure de l'Iſthme, & pour la grandeur dont elle eſt, il n'y en a peut-être pas une au Monde qui ſoit plus agréable & plus commode.

Le terrain de ce Païs eſt preſque par tout inégal, entremêlé de Montagnes & de Valées, qui varient beaucoup pour la hauteur, la profondeur & l'étenduë. L'on y voit quantité de Rivieres, de Ruiſſeaux & de Fontaines qui ne tariſſent jamais. Les unes ſe déchargent dans la Mer du Nord, & les autres dans celle du Sud: La plûpart de ces Fleuves prennent leur ſource de cette chaine de hautes Montagnes, qui courent à-travers la longueur de l'Iſthme, & qui ſont en quelque maniere paralleles au rivage. Afin même de la diſtinguer des autres, je l'appellerai la *Chaine principale*.

Ces Montagnes ne ſont pas également larges par tout, & forment une eſpece d'arc de même que l'Iſthme. Elles approchent plus de la Mer du Nord que de celle du Sud, & n'en ſont éloignées que de 10. ou de 15 Miles. De leur ſommet, nous pouvions toûjours voir la premiere de ces Mers; & la varieté de ſon rivage, accompagnée de la vuë des Iſles adjacentes, rendoient cette perſpective fort agréable; mais je ne pûs jamais découvrir la Mer du Sud, d'aucun endroit de cette chaine. Ce n'eſt pas que la vuë n'y pût atteindre, s'il n'y avoit des obſtacles entre-deux: mais quoi qu'il y ait des Plaines & des Valées fort vaſtes, il y a d'ailleurs de grandes Montagnes, ſi couvertes de Bois de haute fu-

futaye, que les yeux n'y sauroient pénétrer. Aussi quand on est de l'autre côté vers la Mer du Sud, ces mêmes Montagnes empêchent qu'on puisse voir la chaine principale; & ce fut à nôtre retour de cette Mer que nous primes les unes pour les autres & qu'arrivez à leur sommet nous comptions de voir la Mer du Nord. Au reste, quoi que ces Montagnes que nous traversames alors, nous parussent plus grandes à mesure que nous avançions de ce côté-là; cependant elles servirent à nous rendre la hauteur de la chaine principale moins sensible, que si nous y avions grimpé à la sortie du plat Païs.

Au Nord de cette chaine, il n'y a que peu ou point de Montagnes; & les hauteurs qu'on y voit ne sont que des pentes douces de la chaine même. Quoi que ce Quartier du Païs ne soit pour ainsi dire qu'une Forêt épaisse, l'œil y domine par tout du haut de cette éminence, & l'on découvre avec plaisir le rivage du Nord, qui en est le plus proche.

La croupe de cette chaine n'est pas également continuée par tout; c'est plûtôt une suite de plusieurs Montagnes separées les unes des autres par de grandes valées, qui les rendent plus utiles & plus habitables, & qui sont si profondes, qu'elles servent en quelques endroits de passage aux Rivieres. C'est ainsi que la Riviere de *Chagre*, qui prend sa source à quelques Montagnes près de la Mer du Sud, court obliquement au Nord-Ouest, jusqu'à ce qu'elle s'ouvre un passage dans la Mer du Nord; quoi que la Chaine des Montagnes s'étende beaucoup plus avant à l'Ouest, & qu'elle aille, si je ne me trompe, jusques au Lac de *Nicaragua*.

Quelques unes des Rivieres qui arrosent le Païs, sont assez grandes; mais il y en a peu de na-

navigables, parce qu'elles ont presque toutes des barres à leurs embouchures. La plûpart de celles qu'on voit sur les côtes de la Mer du Nord, sont fort petites: La chaine principale, d'où elles viennent, est si proche du rivage, que leurs eaux ne sauroient grossir dans un si court trajet. Il est vrai que la Riviere de *Darien* est fort grande; mais sa profondeur à l'entrée ne répond pas à l'étenduë de son embouchure, quoi qu'il y ait assez de fonds au delà. D'ici à *Chagre*, tout-le-long de la Côte, ce ne sont à peu-près que des Ruisseaux, & la Riviere de la *Conception*, qui sort vis-à-vis de l'Isle de la *Sonde* une des *Sambalos*, ne mérite pas un meilleur titre. Celle de *Chagre*, qui prend sa source au Sud Est de l'Isthme, & court une longue étenduë de la Côte qui va en serpentant, est assez considerable. En un mot, cette partie du Nord est très bien arrosée, sur tout par des Fontaines & de petits Ruisseaux qui coulent des Montagnes voisines.

Le terroir sur cette Côte du Nord n'est pas également fertile ni uniforme: on peut dire en général qu'il est bon, & plein de hauteurs: mais proche de la Mer il y a quelques Marais, dont les plus grands n'ont guère plus d'un demi-Mile de large.

Depuis la Baye de *Caret*, qui est le seul Havre qu'on trouve dans la Riviére de *Darien*, jusques au Promontoire voisin de l'*Isle d'Or*, le rivage de l'Isthme est assez fertile, & couvert de sable en quelques endroits; mais il y en a d'autres pleins de Mangles & si marécageux, qu'on ne sauroit y aller sans se mettre dans la bourbe jusques à la ceinture. Le rivage de cette Côte s'éleve bientôt en Colines; & la Chaine principale n'en est qu'à 5 ou 6 Miles de distance. Je n'ai jamais été à la Baye de *Caret*; mais j'ai ouï

dire

dire qu'il y a deux ou trois petits Ruisseaux d'eau douce qui s'y rendent. C'est une petite Baye, & deux petites Isles qu'il y a devant, servent à y former un assez bon Havre: Le fonds y est d'un sable pur, sans aucun rocher. Ces Isles sont assez hautes, & garnies de quantité d'arbres.

A l'Ouest du Cap & à l'entrée de la Riviere de *Darien*, il y a une autre jolie Baye sablonneuse, qui renferme dans son bassin une petite Isle, basse, pleine de marais, entourée de bancs, & où le fonds est si vasart, qu'on n'y sauroit mouiller. Le rivage de l'Isthme tout-auprès de cette Baye & au-delà est marécageux & couvert de Mangles; mais au bout de trois ou quatre Miles, le terrain s'éleve peu-à-peu jusques à la Chaine principale. Quoi que le bassin de cette Baye soit si mauvais, il y a beaucoup d'eau à son entrée; le fonds y est d'un sable dur & l'ancrage excellent, & trois Isles qui occupent l'ouverture, rendent le Havre merveilleux. La plus Orientale des trois est la petite *Isle d'Or*, où il y a un beau Canal bien profond entr'elle & la haute Mer. On n'y voit que des rochers escarpez tout-autour, ce qui lui sert de fortification naturelle, & il n'y a qu'un seul endroit par où l'on y puisse aborder, qui est une petite Baye sablonneuse au Sud, vers le Havre, d'où le terrain s'éleve insensiblement. Elle est d'une hauteur médiocre, & couverte de petits arbres ou de buissons. Le terroir opposé de l'Isthme, au Sud Est, paroit très fertile, de couleur noiratre, mêlé de sable, & assez uni durant 4 ou 5 Miles, jusqu'à ce qu'on vienne au pié des Montagnes. Ce fut ici où nous abordames, lors que j'allai dans la Mer du Sud avec le Capitaine *Sharp*: Je fus aussi sur l'*Isle d'Or*, & je

je restai dans le Havre une quinzaine de jours. Près de la pointe Orientale de la Baye, qui n'est pas à plus d'un demi-Mile de l'*Isle d'Or*, il y a un petit Ruisseau de très-bonne eau douce.

La plus grande de ces trois Isles, qui sont face à la Baye, est à l'Ouest de l'*Isle d'Or*; elle est basse, marécageuse, & si couverte de Mangles, qu'on a de la peine à y aborder; aussi aucun de nous ne s'avisa d'y mettre pié à-terre. Elle est fort près d'une des pointes de l'Isthme dont le terroir n'est pas meilleur, pendant un Mile ou deux de distance vers l'Ouest: celui qu'on voit de l'autre côté est à peu-près de la même nature jusques au cul de la Baye. Cette Isle n'est separée de l'Isthme qu'en haute marée, & alors même les Vaisseaux ne sauroient passer entre-deux.

L'Isle des *Pins* est une petite Isle, située au Nord des deux autres, qui forment avec elle une espece de Triangle. Son terrain est fort remarquable quand on vient de la haute Mer, & il paroit divisé en deux Montagnes. Elle est couverte de grands Arbres, qui sont propres à toute sorte d'usage, & il y a un joli petit Ruisseau d'eau douce. L'on ne voit que des rochers à son Nord, de même qu'à l'endroit opposé de l'Isthme. On peut aborder au Sud de cette Isle dans une Baye sablonneuse, qui est admirable & renfermée entre deux pointes, qui font une demi-Lune; L'ancrage y est d'ailleurs très-bon. L'on peut cingler aussi tout-autour de cette Isle; mais pour aller au Havre de l'*Isle d'Or*, il faut entrer par le bout Oriental des *Isles d'Or*, entre ce côté & la haute Mer; car il n'y a pas moïen de passer entre celle-ci & la grande Isle basse.

De-

Depuis ces Isles, & la pointe basse & maréca-
geuse qui leur est opposée, la Côte s'étend au Nord-
Ouest jusques à la Pointe de *Sanballas*. Durant
les trois premieres lieuës elle est bordée de bri-
sans, dont les uns sont cachez sous l'eau, & les
autres paroissent au dessus; mais une Chaloupe n'y
sauroit aborder. Ces roches dispersées ça & là
ne sont pas d'une égale étenduë par tout; il y
en a qui vont jusques à un Mile du rivage, &
d'autres jusques à deux. Au Nord-Ouest de ces
rochers, il y a une petite Baye sablonneuse,
fort jolie, où le mouillage est bon, & où l'on
peut aborder commodément, à ce que disent les
Armateurs. Ces basses d'un côté, & quelques
unes des *Samballos*, dont la chaine commence
ici, de l'autre, la mettent à l'abri des houles
de la Mer, & en font un Havre si merveilleux,
que nos Armateurs qui le fréquentent beaucoup,
de même que les autres Bayes du voisinage, l'ap-
pellent le Havre *desiré*.

Les *Samballos* s'étendent jusques à la Pointe de
Samballas; il y en a un nombre infini qui se sui-
vent en ligne directe, & d'autres sont sur les
côtez, à des distances fort inégales du rivage &
entr'elles; quelques unes à un Mile, d'autres à
deux, ou à deux & demi. Leur vuë, jointe aux
Montagnes & aux grandes Forêts qu'on voit sur
la côte, quand on vient de la Mer, fait une
perspective charmante. Il y a trop de ces Isles,
pour les pouvoir représenter toutes dans une
Carte, outre qu'il y en a quelques unes de fort
petites. Elles semblent separées en divers amas,
& l'on y trouve en général de bons Canaux
pour aller de l'une à l'autre; La Mer qui est
entre cette Chaine & l'Isthme est aussi naviga-
ble d'un bout à l'autre; le mouillage y est bon
par tout, dans un fond de sable dur, & l'on
peu

peut aborder ſans peine aux Iſles & à la Côte. Quel vent qui ſoufle, un nombre conſiderable de Vaiſſeaux peuvent toûjours trouver des endroits propres à mouiller dans la partie interieure de l'une ou l'autre de ces petites Iſles; auſſi étoit-ce le rendez-vous le plus ordinaire des Armateurs; ſur tout l'Iſle de *la Sonde*, ou celle de *Springer*, s'ils faiſoient quelque ſejour ſur la Côte; parce qu'il y a un fort bon abri pour careener, & que l'on y trouve en creuſant, de l'eau douce, qui manque à la plûpart des autres. Le terrain de preſque toutes les *Samballos* eſt plat, bas, ſablonneux & couvert de pluſieurs ſortes d'Arbres: L'on y voit par exemple des *Mammees*, des *Sapadillos*, des *Manchineels*, &c. Outre le poiſſon à coquille, elles fourniſſent dequoi rafraichir les Armateurs. Les plus voiſines de la haute Mer ſont couvertes de rochers de ce côté-là, & on les appelle pour cet éfet les Iſles des briſans; quoi qu'elles ſoient ſablonneuſes de l'autre côté, de même que les Iſles qui ſont près du rivage. Il y a, qui plus eſt, une chaine de ces briſans, ſeparez du corps des Iſles, qui s'avancent vers la Mer autour d'un demi Mile, & s'étendent juſques à l'Iſle de la *Sonde*, ſi ce n'eſt pas même plus loin.

Le canal, qui court entre les *Samballos* & l'Iſthme, eſt de deux, trois & quatre Miles de large & la Côte de l'Iſthme eſt compoſée en partie de Bayes ſablonneuſes, & en partie d'un terrain couvert de Mangles, juſques à la Pointe *Sanballas*. Les Montagnes ſont à-peu-près à 6 ou 7 Miles de diſtance du bord; mais vers la Riviere de la *Conception*, qui ſort à un Mile ou deux à l'Eſt de l'Iſle de *La Sonde*, la Chaine principale en eſt un peu plus éloignée. Il y a quantité de petits Ruiſſeaux qui tombent dans la Mer de l'un &

l'au-

l'autre côté de cette Riviere ; & dont quelques-uns se rendent dans les Bayes sablonneuses, & les autres dans le terrain couvert de Mangles. Ceux-ci deviennent somaches à cause de l'eau salée qui forme ces marécages ; mais les autres conservent la douceur de leurs eaux. Quoi qu'il y aït beaucoup de Rivieres sur cet endroit de la Côte, il n'y en a point d'assez profondes pour admettre aucun Navire ; on n'y peut aller qu'en Canot, non pas même sur la Riviere de la *Conception* ; mais le mouillage est si bon dans le Canal, qu'on n'a pas besoin d'aucun autre Port. Je l'ai presque parcouru de tous côtez, & j'ai mis pied à terre sur plusieurs des Isles, où il est aisé d'aborder en tout tems. Il est vrai que les houles, qui viennent briser contre l'Isthme, sont si grosses, lors que le Vent de Mer soufle, sur tout aux endroits, où il y a un Canal entre les Isles, qu'on n'est pas trop en sureté dans un Canot : J'y ai été renversé deux fois moi-même sur des Rivieres ; l'une en allant à-terre, & l'autre, vers la Mer. Le terrain de ce Quartier, à quelque distance de la Côte, est agréable à voir; il s'éleve insensiblement jusques à la Chaine principale, & ce n'est qu'une Forêt continuelle de beaux Arbres de haute futaye.

La Pointe *Sanballas* est un rocher assez long & bas, qui est si environné de brisans à un Mile de distance en Mer, qu'il est dangereux d'en aprocher. D'ici jusques à *Portobel*, la Côte s'étend à l'Ouest, & un peu au Nord. A trois lieuës ou environ à l'Ouest de cette Pointe on trouve le Port *Scrivan*. La Côte entre-deux est toute pleine de rochers, & l'interieur du Païs est couvert de Forêts épaisses.

Le Port *Scrivan* est bon, lors qu'on y est une fois à l'ancre, mais l'entrée, qui a moins de cent cinquante Pas de large, est si bordée de rochers de part & d'autre, sur tout à l'Est, qu'il est dange-

reux d'y passer. Il semble même qu'il n'y ait pas du fond pour recevoir des Vaisseaux de quelque grosseur, puis qu'on n'y trouve presque par tout que huit ou neuf piez d'eau. L'interieur du Port pénétre assez avant dans le Païs, & l'ancrage est merveilleux vers le cû de sac, où il y a un fond de sable. Le terroir, qui est vis-à-vis, paroit fertile, & l'on y trouve de bonne eau douce. On peut aussi aborder facilement à l'Est & au Sud, où le terrain est bas & ferme l'espace de deux ou trois Miles, mais à l'Ouest il y a un marécage couvert de Mangles rouges. Ce fut à cet endroit, tout incommode qu'il est, que le Capitaine *Coxon*, *La Sonde*, & leurs autres Camarades aborderent en l'Année 1679, pour aller prendre *Portobel* Leur marche fut ainsi fort longue & fort pénible, mais ils aimerent mieux s'exposer à cette fatigue, que d'aborder à *Bastimentos*, ou à quelque autre lieu plus près de la Ville, afin de n'être pas découverts par les Sentinelles que les *Espagnols* tiennent toûjours dans leur voisinage, & de les surprendre plus facilement. En effet, on ne les aperçut qu'à une lieuë de *Portobel*, après qu'ils eurent marché cinq ou six jours dans le Païs. Les *Espagnols* ne font aucun usage de ce Port *Scrivan*; & à moins qu'un Armateur, ou quelque petit Vaisseau, qui s'est écarté de sa route, n'y entre par hasard, il se passe bien des années sans qu'aucun Navire y touche.

Du Port *Scrivan* jusques à l'endroit où la Ville de *Nombre de Dios* étoit autrefois située, il y a 7 ou 8 Lieuës de chemin à l'Ouest. Le terrain, qui est enfermé dans cet espace, est fort inégal, entremêlé de petites Montagnes qui sont escarpées du côté de la Mer, & de Valées, que de méchantes petites Rivieres arrosent. Ces Montagnes ne sont que de Roc tout pur; & ne portent

ent que de petits Arbrisseaux ; à l'égard des Va-
ées, il y en a quelques unes, dont le terroir est
on, & d'autres marécageuses, où l'on ne voit
ue des Mangles. La Chaine principale paroit
:i assez éloignée de la Mer ; & les Armateurs,
ont je viens de parler, ne la découvrirent point
u rivage, lors qu'ils marchoient vers *Portobel*.
a Ville de *Nombre de Dios* étoit bâtie au fonds
'une Baye, tout-auprès de la Mer, dans un lieu,
ui est à-présent si rempli d'une espece de Canes
uvages, qui ressemblent beaucoup à celles, dont
os Pêcheurs à la Ligne se servent en *Angleterre*,
u'il n'y a plus de traces d'aucune maison. Cet-
e situation ne paroit pas avoir été fort avanta-
eufe, puis que la Baye est toute ouverte à la
ler, & qu'il n'y a presque point d'abri pour
s Vaisseaux. C'est aussi la raison, à ce qu'on
it, qui obligea les *Espagnols* à l'abandonner ; &
eut-être que l'intemperie de l'air, qui est fort
al sain dans ce Païs bas & marécageux, en fut
ne autre. Cependant il y a un petit Ruisseau
'eau douce qui coule à l'Est de cette place. L'em-
ouchure du Havre est fort large ; & quoi qu'il
aît deux ou trois petites Isles, ou Rochers, qui
couvrent, on n'y étoit pas trop en sureté.
insi, les *Espagnols* firent très-bien d'abandonner
e poste, pour s'aller établir à *Portobel*, où le
avre est merveilleux & facile à défendre, quoi
ue l'air y soit aussi mauvais.

A un Mile ou deux à l'Ouest de ces petites
les, qui sont à l'Embouchure de la Baye de
ombre de Dios, & à un demi-Mile ou plus du
vage, on voit les Isles nommées *Bastimentos*,
ont l'une s'eleve en pointe, la plûpart des au-
es sont d'une bonne hauteur, & toutes en gé-
éral sont couvertes de Bois. Il y a une source
e très-bonne eau sur une de ces Isles, dont une

partie consiste en une Baye sablonneuse, où il est facile d'aborder & l'ancrage y est bon. Je fus à terre sur celle-ci, & nous louvoyames entre les autres, qui forment toutes ensemble un excellent Port jusques à l'Isthme. Le fonds y est de bonne tenuë, & l'on y peut passer commodément avec le Vent de Mer entre la plus Orientale de toutes & celle qui lui est opposée, & en sortir par le même chemin avec le Vent de terre: D'ailleurs, c'est ici le passage principal. Un peu plus à l'Ouest, avant que d'arriver à *Portobel*, il y a deux petites Isles plates, sans eau & sans Forêts. Elles sont assez près l'une de l'autre, & je descendis sur l'une des deux. Leur terrain est sablonneux, & du côté de la Mer elles sont environnées de battures; elles sont si près de l'Isthme, qu'il n'y a qu'un Canal fort étroit qui les en separe, & où les Vaisseaux ne sauroient aller.

Après avoir passé une Chaine de brisans qui s'étendent vers *Bastimentos* depuis la Baye de *Nombre de Dios*, le rivage de l'Isthme ne consiste presque par tout qu'en Bayes sablonneuses. Au-delà de *Bastimentos* & jusques à *Portobel*, la Côte est en général pleine de rochers. Dans l'interieur du Païs l'on ne voit que de hautes Montagnes escarpées, dont le terroir est pourtant bon, & où il y a de grandes Forêts, excepté dans les endroits que les *Indiens Espagnols*, tributaires de *Portobel*, où ils vont à l'Eglise, ont défriché pour y faire des Plantations. Ce sont ici les premieres qu'on trouve sur cette Côte sous le Gouvernement *Espagnol*, & l'on ne voit ensuite jusques à *Portobel* & même au-delà, que des Maisons seules dispersées d'un côté & d'autre, ou de petits Villages. L'on tient d'ailleurs quelques Sentinelles vers la Mer pour la sureté de la Ville. Dans tout le

reste du Nord de l'Isthme, que j'ai décrit jusques ici, les *Espagnols* n'avoient ni autorité sur les *Indiens* ni commerce avec eux lors que j'y étois, quoi que les derniers habitassent par tout le continent; mais une personne m'a dit depuis, que les *Espagnols* les ont gagnez par la douceur.

Portobel est un Havre vaste & fort commode, l'abri & le mouillage y sont merveilleux, & l'embouchure en est étroite. Les Galions d'*Espagne* y chargent les trésors du *Perou*, qu'on y conduit de *Panama* par terre. Il y a un bon Fort sur la droite, & une Plate-forme à la gauche, qui en défendent l'entrée. La Ville est située au fond du Havre en maniere de croissant, sur le milieu duquel & tout auprès de la Mer il y a un autre petit Fort assez bas, qui est environné de maisons du côté de la Place. A son Ouest, & à cent cinquante Pas ou environ du rivage, l'on en voit un autre assez grand & bien construit sur une petite éminence, mais il est commandé par une Montagne voisine, dont le Chevalier *Henri Morgan* se servit pour le prendre. Il y peut avoir dans tous ces Forts 2 ou 300 soldats *Espagnols* en garnison. La Ville est étroite & longue: il y a deux ruës principales, outre celles qui croisent, avec une petite Place d'armes au milieu, qui est environnée d'assez jolies maisons. Les autres ne sont pas laides, non plus que les Eglises, & tous ces batimens sont faits à la maniere d'*Espagne*. Il n'y a ni murailles ni ouvrages de dehors à cette Ville, & l'on trouve à l'Est le grand chemin qui conduit à *Panama*, avec une longue Ecurie, qui s'étend au Nord & au Sud de *Portobel*, dont elle n'est pas separée. D'ailleurs, le passage le plus court seroit au Sud de la Ville, mais les Montagnes qu'il y a de ce côté-là, s'y opposent, & font un ob-

obstacle insurmontable. Quoi qu'il en soit, cette Ecurie est destinée pour les Mules du Roi qui vont d'ici à Panama. La maison du Gouverneur est tout auprès du grand Fort, sur la même éminence & à l'Ouest de la Ville. Entre la Place d'armes & cette maison, il y a un petit Ruisseau, sur lequel on a bâti un Pont; & à l'Est, proche de l'Ecurie il y en a un autre d'eau douce. J'ai déja dit que l'air y est mauvais. Aussi le terrain y est-il bas & marécageux à l'Est, & lors que la mer se retire, on voit sur le rivage une bourbe noire & puante, qui ne peut qu'exaler de pernicieuses vapeurs dans un Climat aussi chaud que celui-ci. Au Sud & au Nord le terrain s'éleve insensiblement jusques au sommet des Montagnes, qui sont en partie couvertes de Bois, & en partie de Savanes; mais il n'y a pas beaucoup d'arbres fruitiers ni de Plantations près de la Ville. J'ai eu cette relation de divers Armateurs qui revenoient de *Portobel*, où je n'ai pas été moi-même.

Pour la Côte qui est plus avant à l'Ouest, jusques à l'Embouchure de la Riviere de *Chagre*, je ne l'ai vuë qu'en Mer: ainsi je n'en puis dire autre chose, si ce n'est qu'il y a des Montagnes en certains endroits, & qu'en d'autres elle est fort marécageuse. D'ailleurs, diverses personnes m'ont dit qu'il n'y a point de communication entre *Portobel* & l'Embouchure de cette Riviere.

Quoi qu'il en soit, je fus encore plus à l'Ouest, avant que de traverser l'Isthme avec le Capitaine *Sharp:* nous rangeames la Côte fort loin & nous carenâmes à *Bocca Toro* & à *Bocca Drago* : mais ceci est hors des bornes que je me suis prescrites.

Après avoir donc examiné la Côte Septentrionale de l'Isthme, je ne tracerai qu'un leger craïon de celle du Sud; parce que Mr. *Dampier* en a déja fait

fait quelque description dans son *Voyage autour du Monde*.

Je commence par la Pointe *Garachina*, située à l'Ouest de la Riviere de *Sambo*, & qui est assez haute; mais au delà, vers la riviere, le terrain est bas, marécageux & couvert de Mangles, de même que toutes les autres Pointes jusques au Cap. S. *Lorenzo*.

Je n'ai pas vû la riviere de *Sambo*, mais on dit qu'elle est assez grande. Son embouchure s'étend vers le Nord, & la Côte tourne ensuite au Nord-Est jusques au Golfe de S. *Michel*. Ce Golfe est produit par le dégorgement de plusieurs Rivieres, dont les principales sont celle de S. *Marie* & de *Cengo*; quoi qu'il y en ait d'autres fort considerables. L'on en voit une au Sud de S. *Marie*, qu'on nomme la Riviere d'*Or*, où l'on trouve quantité de poudre de ce riche metal; & où les *Espagnols* de *Panama* & de S. *Marie* envoyent leurs Esclaves pour l'amasser.

La Riviere qui vient après celle d'*Or*, est la riviere de S. *Marie*, qu'on appelle ainsi du nom de la Ville, située sur le côté Méridional de ce Fleuve. Nous vinmes tout-le long de cette riviere, lors que nous entrames pour la premiere fois dans les Mers du Sud avec le Capitaine *Sharp*, & nous la parcourumes depuis la Baye, qui est auprès de l'Isle d'Or, où il n'y avoit que 200. Soldats *Espagnols*, en garnison; mais cette Place n'étoit pas extremement forte, puis qu'il n'y avoit point de murailles; & le Fort même n'étoit défendu que par des palissades. C'est une Ville que les *Espagnols* de *Panama* ont nouvellement bâtie, pour y tenir garnison & leurs magasins, & servir de quartiers de rafraichissement aux Esclaves qu'ils font travailler à la riviere d'*Or*. Le Païs est bas & couvert de Forêts dans tout le voisinage;

& l'air y eſt très-mal-ſain ; ce qui peut venir de la vaſe puante des Rivieres. Mais le petit Village de *Scuchadero*, ſitué ſur le côté droit de la riviere de S. *Marie*, tout-auprès de ſon Embouchure, eſt bâti ſur une éminence, vis-à-vis du Golfe de S. *Michel*, & il reçoit les Briſes de la Mer : de ſorte que l'air y eſt aſſez bon, & qu'il ſert à rafraichir ceux qui travaillent aux Mines. Il y a d'ailleurs un petit Ruiſſeau de très bonne eau douce, au lieu que celle des Rivieres eſt ſomache bien avant dans le Païs.

La Riviere de *Congo* ſe décharge dans le Golfe de S. *Michel* entre *Scuchadero* & le Cap S. *Lorenzo*, qui eſt au Nord de ce Golfe ; & cette Riviere eſt formée de quantité de petits Ruiſſeaux, qui tombent des Montagnes voiſines & ſe joignent enſemble. Son embouchure eſt bourbeuſe, & il n'y a preſque point d'eau en baſſe marée qu'au milieu de ſon lit ; de ſorte que les Vaiſſeaux n'y ſauroient mouiller. Mais plus avant, elle eſt aſſez profonde, & ſi les Vaiſſeaux y entroient en pleine marée, ils y pourroient trouver un fort bon Havre. Le Golfe renferme pluſieurs Iſles, & l'ancrage y eſt bon en différens endroits, dans un fond vaſart. Ces Iſles, ſur tout celles qui ſont vers l'embouchure, en rendent l'abri merveilleux ; & le Golfe eſt aſſez vaſte pour contenir grand nombre de Vaiſſeaux. On ne voit de toutes parts ſur les côtez que des Mangles, qui croiſſent dans un terrain humide & marécageux.

Au Nord de ce Golfe il y a une petite Crique, où nous abordames à nôtre retour de ces Mers ; & l'eſpace qui eſt entre-deux, eſt en partie couvert de Mangles & en partie de Bayes ſablonneuſes. Depuis cet endroit, le rivage s'étend plus loin au Nord, mais il ſe recourbe enſuite tout-doucement à l'Oueſt ; Le mélange du terrain eſt ici à

peu-

peu près le même, que celui dont je viens de parler, jusques à la Riviere de *Cheapo*: & il y a des Bancs de sable en plusieurs endroits, qui s'avancent un Mile ou un demi-Mile en Mer. L'on voit aussi paroitre de petites Montagnes à cinq ou six Miles du rivage, & tout le Païs est couvert de Forêts. Il n'y a qu'une seule Riviere un peu considerable entre *Congo* & *Cheapo*, quoi qu'il y ait plusieurs Criques: mais dans la belle Saison, l'on ne trouve point d'eau douce sur cette Côte, du moins que je sache: Du reste, il n'en manque pas dans la Saison pluvieuse, & s'il n'en couloit pas des Montagnes pour former des Etangs, les arbres seuls en fourniroient assez.

Cheapo est une grande Riviere, dont l'entrée n'est pas bonne à cause des bancs de sable. Elle prend son cours du voisinage de la Mer du Nord, & le continue bien loin vers l'Est. Le Païs change en quelque maniere de face autour de cette Riviere, puis que s'il y a des Forêts à l'Est, on voit des Savanes à l'Ouest. La Ville de *Cheapo* est sur ce dernier côté, à quelque distance de la Mer; mais elle est petite & fort peu considerable. D'ailleurs, on peut dire qu'elle ne subsiste que par le moïen de ses pâturages, où l'on nourrit du gros Bêtail.

Ces Savanes au reste ne sont pas unies par tout, il y a de petites Montagnes & des valées, avec d'agréables Forêts; & c'est de quelcune de ces Montagnes, que la Riviere de *Chagre*, qui se dégorge dans la Mer du Nord, prend sa source. Elle court d'ici à l'Ouest; & *Venta de Cruzes* petit Village rempli d'Hoteleries & de Magasins, est situé sur son bord Meridional, assez près de *Panama*, d'où l'on y transporte les marchandises sur des Mules, pour y être embarquées sur la Riviere de *Chagre* dans des Canots & des Pirogues; mais

les lingots sont voiturez par terre jusques à *Portobel.* Le Païs de ce côté est aussi entremélé de Savanes, de Bois, & de grosses Montagnes de peu d'étenduë, sur tout vers *Panama.*

Entre la Riviere de *Cheapo* & *Panama*, plus à l'Ouest, il y a trois Rivieres, qui ne sont pas de grande consequence, & qu'on voit de la Mer. La Côte est basse & unie, seche presque par tout, & couverte en quelques endroits près du rivage de petits Buissons. L'ancienne *Panama*, qui étoit autrefois une grande Ville, étoit située sur la plus Occidentale de ces Rivieres; mais il n'en reste plus rien aujourd'hui que le debris, & quelques maisons habitées par de pauvres gens. Le Port n'en étoit pas bon; aussi les Espagnols, qui pensoient à l'abandonner avant que le Chevalier *Henri Morgan* la brulât, ne balancerent plus après cet incendie, & au lieu de la relever, ils en bâtirent une autre à l'Ouest. La Riviere de l'ancienne *Panama*, qui peut recevoir de petites Barques, coule entre deux, mais plus près de la nouvelle que de l'ancienne ville.

Le principal avantage dont la nouvelle *Panama* jouït au dessus de l'ancienne, consiste en sa Rade, qui est aussi bonne qu'un Havre pour de petits Vaisseaux. Elle en est redevable aux trois Isles de *Perica*, qui la couvrent & qui se suivent dans une ligne parallele au rivage. L'on peut mouiller surement à une bonne distance de la Ville; comme font la plûpart des Vaisseaux, parce qu'entre cette Place & la Rade, il y a un Banc ou une langue de terre, qui les empêche d'en aprocher, & les oblige de se tenir plus près de *Perica*; mais aussi la Ville n'en est-elle pas si bien la maitresse. *Panama* est bâtie sur un terrain uni, & revêtue de hautes murailles, sur tout du côté de la Mer. Elle n'a d'autre Fort que ses murailles, qui sont ba-

baignées à chaque flux, & dont la violence des vagues emporte quelquefois de bons morceaux. Les Eglises & les grandes maisons qui dominent sur les autres en rendent la vuë fort agréable en Mer. Tous ces édifices paroissent blancs, de même que les murailles, qui sont bâties de pierre; & les toits semblent rouges, parce sans doute qu'ils sont couverts de tuiles, dont les *Espagnols* se servent beaucoup dans toutes les *Indes* Occidentales. La Ville est environnée de Savanes, de Collines, dont la pente est douce, & de Bois taillis; ce qui ne contribuë pas peu à relever la beauté de la perspective. L'on y voit d'ailleurs quelques Fermes dispersées ça & là, où l'on nourrit du Bétail, c'est-à-dire des Bœufs, des Chevaux & des Mules. Cette Ville est le rendez-vous général de tout ce quartier de la Mer du Sud; & l'on y reçoit les trésors qui viennent de *Lima* & des autres endroits du *Perou*: Elle fait aussi quelque négoce vers le *Mexique*; mais cela ne s'étend gueres au delà du Golfe de *Nicaragua*. Le Roy d'*Espagne* y tient un Président, qui agit de concert avec son Conseil; & le Gouverneur de *Portobel* est sous lui. Sa jurisdiction renferme *Nata*, *Lavelia*, *Leon*, *Realeja*, &c. jusqu'à ce qu'on arrive au Gouvernement de *Guatimala*, & il commande vers l'Est à toute cette partie de l'Isthme, sur l'une & l'autre Mer, qui a subi le joug des *Espagnols*. Cette Place, quoi que située dans un bon Païs, est fort mal-saine; mais peut-être que ce n'est qu'à l'égard de ceux qui sont accoutumez à l'air pur & sec de *Lima*, de *Truxillo* & des autres Quartiers du *Perou*; du moins ils tombent malades presqu'aussitôt qu'ils arrivent ici, & ils sont obligez de se faire couper les cheveux. Cependant, l'air y est beaucoup meilleur qu'à *Portobel*.

A une Lieuë ou environ à l'Ouest de *Panama*,

l'on trouve une Riviere, qui est appellée par quelques uns *Rio grande.* Il y a un bas fond à son entrée ; mais elle est si rapide, que les Vaisseaux n'y sauroient aller. On voit des Fermes & des Plantations de sucre sur son bord Occidental ; mais comme le rivage s'étend ici de nouveau vers le Sud, je ne pousserai pas plus loin ma description de la Côte Meridionale de l'Isthme.

Le rivage entre la Pointe *Garachina* & cette Riviere, jusques à *Punta mala*, fait la plus grande partie d'un demi-Cercle fort regulier, & l'on appelle cet enclos la Baye de *Panama*. Elle renferme quantité d'Isles aussi jolies que l'on en puisse trouver aucune autre part, telles sont les Isles *du Roi* ou *des Perles*, *Pacheque*, *Chepelio*, *Perica*, &c. & le mouillage y est bon en divers endroits. Mais Mr. *Dampier* a donné un détail si exact de tout ceci dans le VII. Chap. de son *Voyage autour du Monde*, que je ne m'y arrêterai pas plus long-tems. Tout ce que j'en puis dire en peu de mots, c'est que la Baye est magnifique, & que si d'un côté l'abri & l'ancrage y sont merveilleux, de l'autre, les Isles fournissent quantité de bois, d'eau, de fruits, de volaille & de Cochons, pour servir aux besoins des Navires qui abordent ici.

Dans l'interieur du Païs le terroir est fort bon presque par tout, & de couleur noire. Depuis le Golfe de S. *Michel*, jusques à la chaine des Montagnes qui sont à la hauteur de la Baye de *Caret*, on ne trouve que des Valées, que les Rivieres, qui tombent dans ce Golfe, arrosent de tous côtez mais vers le bord du Golfe le terrain est si rompu & inondé, qu'il est presqu'impossible de marcher le long du rivage. A l'Ouest de la Riviere de *Congo*, le Païs est plus sec & montagneux, entremêlé de Valons fertiles, jusqu'à ce qu'on ait passé

passé la Riviere de *Cheapo*; & ce n'est pour ainsi dire, qu'une Forêt continuée. Les Savanes commencent ici, avec cette agréable varieté de Bois & de petites Montagnes, qui sont fertiles par tout jusques à leur sommet, quoi qu'elles produisent davantage vers le bas. La croupe même de celles qui forment la principale chaine, est couverte de très beaux Arbres. Mais les Montagnes d'où la Riviere d'*Or* découle, prés de S *Marie*, sont plus steriles vers le sommet, & ne portent que de petits Buissons dispersez ça & là. En un mot, le terroir de ce Quartier est si bon, que la *Jamaïque* ne produit rien, si je ne me trompe, qui ne pût venir ici avec beaucoup de succès.

Les Bois qu'on trouve dans l'interieur du Païs sur le sommet ou les pentes des Montagnes, ne sont pas de la même nature que ceux qu'on voit proche de la Mer. Les premiers sont de grandes Forêts de haute futaie, ou de jolis Bocages pleins de très-beaux Arbres de diverses sortes, avec peu ou point de bois taillis: & les Arbres y croissent à une telle distance les uns des autres, qu'un cheval y pourroit galoper entre deux un bon espace de chemin, & les éviter facilement. Les têtes de ces Arbres sont pour la plûpart fort grosses, & je m'imagine que leur ombre & les feuilles qui en tombent empêchent que rien vienne au dessous, quoi que le terroir soit exquis; du moins dans les Savanes ou dans les endroits que l'on cultive pour y faire des Plantations, il y naît une infinité de Plantes & de Vegetaux. Mais sur le rivage de la Mer, où le terrain est presque par tout marécageux & inondé, sur tout vers l'embouchure des Rivieres, les Arbres y sont petits & raboteux, tels que sont les Mangles, & il y croît des ronces, des épines, des canes creuses, &c. Ils n'y sont point disposez en échiquier comme dans les

Bocages, & ils ſont ſi ſerrez les uns auprès des autres, qu'il eſt bien dificile de paſſer à travers.

La temperature de l'air eſt ici la même à peu-près que dans les autres lieux de la Zone torride qui ſe trouvent à cette Latitude, quoi que l'humidité l'emporte de beaucoup. La ſaiſon pluvieuſe commence dans les Mois d'*Avril* ou de *Mai*, & les pluies ſont très-violentes durant les Mois de *Juin*, *Juillet* & *Août*. Mais en ce tems-là même ſi le Soleil vient à percer un nuage, il fait une chaleur étoufante, parce qu'alors les Briſes, qui ſervent à rafraîchir l'air, ne ſouflent pas d'ordinaire. Vers le Mois de *Septembre*, les pluies commencent à diminuer: mais elles ne finiſſent guéres qu'en *Novembre* ou *Decembre*, & quelque fois même en *Janvier*: de ſorte que ce Païs eſt fort humide, & que les pluies y durent huit ou neuf Mois de l'Année. Elles viennent à peu-près comme nos ondées du Mois d'*Avril*, & il n'y en a dabord qu'une dans un jour. Enſuite, cela va juſques à deux ou trois par jour, & enfin à une toutes les heures. Ces ondées ſont le plus ſouvent accompagnées d'éclairs & de furieux coups de tonnerre, & l'air eſt infecté d'une odeur de ſoufre, capable d'ôter la reſpiration, ſur tout au milieu des Bois. Après ce tems variable, il y a de groſſes pluies cinq ou ſix ſemaines de ſuite, qui durent quelquefois nuit & jour, ſans tonnerre ni éclairs. Mais au plus fort de cette Saiſon pluvieuſe, l'on voit de beaux jours qui ne ſont interrompus que par quelques Tourbillons, ou des ondées accompagnées de tonnerre. Celles-ci cauſent d'ordinaire un gros vent qui rafraichit l'air, & qui ſecouë ſi bien les arbres de cette vaſte Forêt, que l'eau qui en dégoute, eſt auſſi incommode que la pluie même. Lors que l'ondée a paſſé, vous entendez durant un long eſpa-

espace de chemin les grenouilles & les crapauds qui coassent, les moucherons qui bourdonnent, les Serpens qui sifflent, & le bruit confus & desagréable de plusieurs autres créatures, dont quelques unes barbotent comme les Oies. Les moucherons infestent sur tout les endroits bas & marécageux, où il y a des Mangles, tout auprès des Rivieres ou de la Mer: Cependant ce Païs n'en est pas si tourmenté que divers autres Climats chauds. Les pluies qui tombent sur les arbres, causent un bruit sourd, & leurs inondations les entrainent souvent, comme je l'ai remarqué dans la relation du voyage que je fis par terre. Il y a même de ces arbres, qui renversez les uns sur les autres forment une digue & bouchent le passage des Rivieres, jusqu'à ce qu'une autre ravine les écarte & les remette à flot. Quelquefois aussi les torrens inondent de grandes Plaines, qui paroissent alors comme des Lacs. Le tems le plus frais de l'année est ici vers nôtre Noël, lors que la belle Saison commence à venir.

CHAPITRE III.

Des Arbres, des Fruits, &c. *que l'on trouve dans l'*Isthme *de l'*Amerique.

IL y a dans ce Païs une infinité d'Arbres, qui nous sont inconnus en *Europe*, tant à l'égard des Arbres fruitiers que des autres.

Le *Cotonnier* est le plus gros de tous, & l'on en trouve quantité dans la plûpart des endroits de l'Isthme; mais je ne sache pas d'en avoir vû sur les *Samballos*, ou sur aucune autre des Isles voisines. Cet Arbre porte un fruit de la grosseur d'u-

ne Noix muſcade, plein d'une laine courte qui en ſort quand il eſt mûr, & dont on ne fait pas grand cas. Le principal uſage auquel on deſtine les Cotonniers, c'eſt d'en faire des Canots & des Pirogues ; celles-ci différent des autres, à peu près comme nos petites *Berges* différent des *Bachots*. Les *Indiens* les creuſent par le moïen du feu ; mais les *Eſpagnols* les taillent avec le Ciſeau ; d'ailleurs, le bois en eſt plus tendre que celui du Saule, & il eſt facile à être mis en œuvre.

Les *Cédres* de ce Païs ſont d'une hauteur & d'une groſſeur conſidérable ; il y en a de très-beaux ſur le continent, mais je ne me ſouviens pas d'en avoir vû dans les Iſles. Ils croiſſent vers l'une & l'autre des Côtes maritimes ; ſur tout vers celle du Nord. Le bois en eſt fort rouge, odoriferant & d'une jolie contexture. Mais on n'en fait pas un meilleur uſage que des Cotonniers ; & ils ne ſervent que pour des Canots ou des Pirogues. Lors même que les *Indiens* veulent faire un Canot, il y a tant de Cédres, qu'ils ne ſe donnent pas la peine d'en aller chercher un, pour ſi beau qu'il ſoit, à cent pas de la Riviere, où ils ont deſſein de le lancer, parce qu'ils en trouvent aſſez ſur ſon bord.

Il y a ſur le Continent pluſieurs ſortes de *Palmiers*, entre leſquels on peut ranger le *Macaw*, qui croit en abondance dans les endroits humides & marécageux. Il ne me ſouvient pourtant pas d'en avoir vû aucune autre part qu'au Sud de l'Iſthme, où le terrain eſt en général de cette nature-là. Cet Arbre n'eſt pas fort haut ; ſa tige peut avoir dix ou douze piez, elle eſt droite & garnie d'anneaux épais à certaine diſtance les uns des autres, qui ſont tout couverts de longs piquants. Le cœur eſt rempli de mouelle, qui ocupe plus de

la

la moitié du diamétre du tronc, de même que le Sureau. La tige est toute nuë jusques vers le sommet, ses feuilles ou ses branches sont de 12 ou de 14 piez de long, d'un pié & demi de large, & s'étrecissent peu à-peu vers le bout. La côte de cette feuille est toute garnie de piquants, à l'endroit exterieur; & la feuille même est dentelée aux extremitez & de l'épaisseur de la main, à l'endroit le plus large. Le fruit, qui est de la grosseur d'une petite Poire, croît entre les racines des feuilles, en forme de grape de raisin, où il y a plusieurs vingtaines de dates ensemble. Elles aprochent de la figure ovale, & sont jaunes ou rouges quand elles sont mûres. La chair en est alors coriace & visqueuse, d'un goût apre, mais qui n'est pas desagréable, & il y a un noïau dans le milieu. On mord sur cette substance charnue, qu'on separe du noïau, & après l'avoir machée, on jette la partie coriace qui reste dans la bouche. Les *Indiens* coupent souvent l'Arbre pour en avoir le fruit; mais il y en a, qui sont assez bas & déliez pour les pouvoir courber, & en cueillir les Dates. Le bois de cet Arbre est fort dur, noir, pesant, & d'un grand usage. On peut le fendre sans peine, & les *Indiens* l'emploient à bien des choses; ils en font de petites planches ou des Chevrons qui servent à la structure de leurs maisons. Les hommes en font aussi la pointe de leurs fleches, & les femmes en fabriquent des navettes pour faire leurs toiles de Coton, &c.

L'Arbre appellé *Bibby*, à cause de la liqueur qui en découle, & que nos *Anglois* appellent *Bibby*, croît de-même sur le Continent. Sa tige est droite & déliée, de la grosseur de la cuisse & haute de 60 ou 70 piez, sans feuilles ni branches jusques au sommet, & garnie de piquants. Le fruit vient autour de la racine des branches, en forme

de

de guirlandes, La mouelle court tout le long du tronc en petite quantité ; le bois est fort dur & aussi noir que de l'ancre. Les *Indiens* ne le coupent pas, mais ils le brulent pour en avoir le fruit qui est blanchâtre, huileux & de la grosseur à-peu près d'une Noix muscade. Ils le pilent dans des mortiers ou des auges ; ensuite ils le font bouillir ; & le passent à travers quelque linge ; & à mesure que cette liqueur se refroidit, ils écument de la superficie une huile fort claire, & d'une grande amertume. Ils s'en servent pour s'oindre, & la mêler avec les couleurs dont ils se peignent le corps. Quand l'Arbre est jeune, ils le percent, & ils mettent une feuille dans le trou ; d'où le *Bibby* coule en abondance. C'est une liqueur qui approche du petit lait, d'un goût piquant & agréable ; & les *Indiens* la boivent, après l'avoir gardée un ou deux jours.

Il y a des *Cocotiers* dans les Isles, & non pas sur l'Isthme, du moins qu'il m'en souvienne ; mais on ne trouve point des Arbres de *Cacao* dans aucun de ces endroits.

L'on voit un Arbre sur le Continent, qui porte un fruit semblable à la Cerise, mais qui est plein de noïaux & toûjours dur.

L'on trouve aussi sur le Continent quantité de *Plantains*. La tige de cet Arbre est couverte de feuilles ou d'envelopes, qui poussent les unes dans les autres jusques au sommet, où vient le fruit d'une figure oblongue. Ces feuilles, qui sont fort longues & larges, s'écartent du tronc & forment une espece de panache tout autour. Elles ne s'abatardissent jamais, & si dans la Saison pluvieuse les Rivieres les entrainent sur quelque autre terrain, elles y prennent racine. Les *Indiens* les plantent en sillons ou en haïes, sans aucun apui ; & l'on en voit des Bocages fort agréables. Ils coupent les

les Arbres pour en avoir le fruit, & comme ils ſont verds & ſpongieux, il eſt facile de les abatre d'un ſeul coup de hache.

Les *Bonanos* croiſſent auſſi en abondance ſur l'Iſthme. C'eſt une ſorte de *Plantain*, dont le fruit eſt court, gros, doux & farineux. On le trouve meilleur cru, & le *Plantain* lors qu'il eſt bouilli.

Il y a quantité de *Mammees* ſur les Iſles. Le tronc de cet Arbre eſt uni, droit, & de 60 piez de haut, ou même davantage. Le fruit en eſt ſain & délicieux; de la figure à-peu-près d'une Poire de livre, mais beaucoup plus gros, & il a un ou deux petits noiaux.

Le *Mammee-Sappota* diffère un peu du précédent; Le fruit en eſt plus petit & plus ferme, & d'une très belle couleur quand il eſt parvenu à ſa maturité. On n'en trouve guere de celui-ci ſur les Iſles, & il n'y en a ſur l'Iſthme ni de l'un ni de l'autre.

Les *Sapadillos* ne viennent pas non plus ſur le Continent, quoi qu'il y en ait quantité ſur les Iſles. Cet Arbre n'eſt pas ſi haut que les deux derniers, dont je viens de parler; il n'a point de branches juſques au ſommet, où il forme une tête comme celle d'un Chêne. Son fruit eſt d'un goût fort agréable, de la groſſeur d'une Poire de Bergamote, & couvert d'une peau qui aproche de celle de la Pomme Reinette.

On trouve ſur l'Iſthme ce fruit délicieux, que nous appellons (*Pomme de Pin*, qui ne reſſemble pas mal à un Artichau, & qui eſt auſſi groſſe que la tête. Il vient en forme d'une Couronne au bout d'une tige, qui eſt de la groſſeur du bras & longue d'un pié & demi. Il peſe d'ordinaire ſix Livres, & il eſt environné de feuilles courtes garnies de piquants comme un Artichau. On n'ar-

n'arrache pas ces feuilles pour venir au fruit, qui est sans pepins & sans noïau, mais on les péle. Il est fort succulent, & quelques personnes trouvent qu'il a tous les gouts ensemble des fruits les plus délicieux que l'on puisse s'imaginer. Il mûrit dans toutes les saisons de l'année, & pour cet éfet l'on en éleve de jeunes plants. Les feuilles de cette Plante sont larges, à peu-près de la longueur d'un pié, & sortent de la racine.

Le *Poirier piquant* croît aussi sur l'Isthme: C'est un Arbrisseau qui a quatre piez ou environ de hauteur, dont les feuilles sont épaisses, & qui est rempli par tout de piquants. Ce qu'on appelle la Poire vient à l'extremité de la feuille, & c'est un bon fruit, dont les *Indiens* mangent beaucoup.

L'on trouve sur le continent ce que nous appellons *Têtes de Pape*; c'est un Buisson qui a la figure d'une Taupiniere, & qui est garni d'éperons de la longueur d'un pan, aigus, durs, épais & noirs à la pointe. Il est dificile d'en aprocher, sans en avoir les piez & les jambes piquées.

Il y a des *Canes de Sucre*, dans l'Isthme; mais tout l'usage que les *Indiens* en font, c'est de les macher & d'en sucer la moëlle.

L'on voit dans les Isles un Arbre appellé *Manchinel*. Son fruit, qui porte le nom de *Pomme de Manchinel*, a une odeur agréable & l'apparence d'une jolie petite Pomme; mais c'est un vrai poison, & si l'on vient à manger de la chair de quelque animal, qui s'en soit nourri, l'on est empoisonné à coup sûr, quoi que peut-être l'on en puisse revenir. Cet Arbre croît dans les prairies; il est bas; il a le tronc gros & la tête bien toufue. J'ai ouï dire que son bois, qui est fort joliment marbré, sert à de beaux ouvrages de sculpture & de marqueterie. Mais il y a du danger à le couper, puis que les éclats qui en sautent, font venir des vessies à tous les en-

droits du corps qu'ils touchent. Il me souvient même que dans une des *Samballos*, un *François* de nos camarades se mit sous un de ces Arbres pour se rafraichir, & que la pluie qui lui découla sur la tête & sur la poitrine lui fit venir des ampoules par tout le corps, comme si on lui eut apliqué des Mouches cantarides. On eut de la peine à le sauver; & après sa guerison, il lui resta des cicatrices, comme à ceux qui ont eu la petite verole.

Le *Maho* qui croît ici, est à peu-près de la grosseur du Frêne. Il y en a de communs, qui sont plus petits, & qui viennent dans les endroits marécageux, sur le bord des Rivieres, ou proche de la Mer. L'écorce de cet Arbre se déchire comme de la toile pourrie; Si l'on en prend un morceau par le bas, on la peut découdre jusques au sommet: les fils en sont déliez & très forts. L'on en fait des cordes qui servent de cables, & d'agrèts pour les petits Vaisseaux. Les *Indiens* s'y prennent de cette maniere: ils partagent l'écorce en plusieurs grandes pieces, d'où ils tirent des éguilletes plus ou moins grosses, comme il leur plait. Ils batent celles-ci, & après les avoir netoyées, ils les tordent, en les roulant avec la paume de la main sur la cuisse ou le genou, comme nos Cordonniers tordent leur ligneul, mais ils le font beaucoup plus vite. De ces Cordons ainsi tors, ils en composent des Filets, qui ne servent qu'à prendre des *Tarpoms*, ou tels autres Poissons de cette grosseur.

L'Arbre qui porte la *Calebace* est court & ramassé. Elle croît ça & là entre les branches, de même que nos Pommes; elle est ronde, son écorce est dure, & quand la substance qu'elle renferme en est ôtée, il y en a qui peuvent contenir 2, 3, 4, ou 5 Pots. Les *Indiens* s'en servent en guise de

Vaiſſeaux pour bien des choſes. L'on trouve deux ſortes de ces Arbres, qui diférent ſur tout à l'égard du fruit, dont l'un eſt doux, & l'autre amer. Leur ſubſtance eſt également ſpongieuſe & ſucculente; mais celle qui eſt douce a quelque aigreur, qui n'eſt pas trop agréable. Cependant les *Indiens* en mangent beaucoup lors qu'ils ſont en voyage; ils en ſucent le jus, & ils jettent le reſte. Celle qui eſt amére, n'eſt pas bonne à manger, mais elle eſt fort purgative. L'on s'en ſert utilement dans les Fiévres tierces, & un clyſtere fait de ſa décoction eſt un Specifique merveilleux pour le Miſerére, ou la ſimple colique. L'écorce des *Calebaces* eſt preſque auſſi dure que celle des Noix de *Coco*, mais elle n'eſt pas la moitié ſi épaiſſe. Les *Calebaces* de *Darien* ſont peintes, & fort eſtimées par les *Eſpagnols*.

D'ailleurs, il y a grande quantité de *Courges*, qui rampent ſur la terre, ou le long des Arbres, comme les Citrouilles ou la Vigne. L'on en trouve de même deux ſortes de celles-ci; des douces & d'améres. Les douces ſe peuvent manger, quoi qu'elles ne ſoient pas fort bonnes, mais les autres priſes en clyſtere ſont purgatives & un reméde pour les douleurs des reins, les Fiévres tierces, la conſtipation, &c. Les *Indiens* eſtiment les deux ſortes à cauſe ſur tout de l'écorce: ils ſont une eſpece de Seau des plus groſſes; de même que les Calebaces leur ſervent de Plats, de Coupes & d'Ecuelles pour boire.

Ils ont auſſi une Plante qui leur eſt fort utile, & que nous appellons *Herbe de Soie*; quoi que ce ſoit plûtôt une eſpece de Lin. Il y en a quantité dans les endroits humides ſur les côtez des Montagnes. La racine eſt pleine de nœuds; ſes feuilles ſont comme une lame d'Epée, de l'épaiſſeur de la main dans le milieu vers la racine, plus min-

minces vers les bords & le sommet, où elle se termine en pointe aigue, tout comme les Pavillons de nos Vaisseaux, excepté que la feuille est beaucoup plus large, qu'elle a une ou deux verges de long, & qu'elle est dentelée comme une Scie. Les *Indiens* coupent ces feuilles, quand elles sont parvenuës à une certaine grandeur raisonnable, & après les avoir sechées au Soleil, ils les batent & ils en tirent un beau Lin, plus fort que le Chanvre ou le Lin qu'on voit chez nous: Aussi la feuille ne paroit-elle qu'un amas de fils enfermez dans une peau. Ils les tordent ensemble comme ceux du *Maho*; ils en font des cordons pour les Hamacs, toute sorte de cordages, & une espece de Filet plus fin pour prendre le petit Poisson. Les Cordonniers de la *Jamaique* se servent de ce fil pour coudre les Souliers, parce qu'il est plus fort qu'aucun autre. Les *Espagnoles* en tricotent des Bas, qui se vendent bien cher. Elles en font aussi une espece de Dantelle jaunâtre, que les Metives portent beaucoup dans les Plantations des *Indes* Occidentales.

Il croît ici un Arbre de la grosseur à-peu-près d'un Orme, dont le bois est fort leger, & que nous appellons à cause de cela *Bois leger*. Il a le tronc droit & la feuille grande comme celle du Noyer. Un homme en porteroit beaucoup sur le dos, quand il est coupé: il ressemble à du liége; il est d'une couleur blanchatre, & il a le grain aussi grossier que le Coton, & plus même que le Sapin. Je ne sai s'il est aussi spongieux que le liége; mais il me semble qu'il feroit excellent pour en faire des bouchons aux Pieces d'Artillerie. Il est si léger, que de trois ou quatre Billots, chacun de quatre piez de long & de la grosseur de la cuisse, l'on en fera un bon Radeau, sur lequel deux ou trois hommes pourront se met-
tre

tre en Mer. Les *Indiens* en font d'autres plus grands, & voici de quelle maniere ils s'y prennent. Ils attachent plusieurs pieces de ce bois ensemble avec des cordes de *Maho*, & en font une espece de plancher. Ensuite ils en mettent dessus un autre rang en travers, à quelque distance les unes des autres, & ils les joignent aux premieres par le moien de longues chevilles de bois de *Macaw*. Le *Bois leger* est si tendre, & d'ailleurs, si ténace, qu'il admet facilement les chevilles qu'on y enfonce, & qu'il les serre bien ferme. Si ces Radeaux étoient garnis de planches, ils ne ressembleroient pas mal à ceux que nos Teinturiers de *Londres* ont sur la *Tamise*. Les *Indiens* s'en servent sur tout pour traverser de grandes Rivieres, lors que les Canots ou les autres Arbres leur manquent, & pour aller à la pêche.

Il y a un autre Arbre que nous appellons *Bois blanc*. Sa tige est à-peu-près de la grosseur de la cuisse, & peut avoir 18 ou 20 piez de haut, comme celle d'un grand Saule. Sa feuille est aussi petite que celle du Sené. Le bois est fort dur, serré, pesant, d'une blancheur, qui surpasse celle de tous les autres bois que j'ai vû en *Europe*, & d'un très beau grain : de sorte qu'il me paroit fort propre pour tous les ouvrages de marqueterie. D'ailleurs, je n'ai jamais vû cet Arbre aucune autre part que sur cet Isthme.

L'on trouve ici des *Tamarins* bruns & de bon goût; mais qui ne sont pas bien cultivez. L'Arbre qui les porte est beau, bien toufu, fort gros pour son espece, & il croît d'ordinaire dans un terrain sablonneux, tout-auprès des Rivieres.

L'on y voit aussi des *Carrouges*, & sur tout des sauvages, qui ne ressemblent pas mal au *Tamarin*.

L'Arbre qui porte la *Canelle batarde*, a une gousse

gousse plus courte que celle de la Féve, mais plus épaisse, & il ne croît que sur le Continent.

Il n'y a que trop de *Bamboes* ou de *Canes* dans ce Païs: vous diriez que ce sont autant de Bruieres & de Bois taillis impratiquables. Il en sort jusques à vingt, ou trente tiges, & même plus d'une seule racine, & toutes garnies de piquants. Elles viennent presque toûjours dans un terrain marécageux, ou sur le bord des Rivieres; & l'on en trouve beaucoup plus sur l'Isthme, que sur les Isles, où il n'y en a que fort peu.

Une autre espece de *Bamboes* ou de *Canes creuses* ne se trouve que sur le continent. Elles sont longues de vingt ou trente Piez, de la grosseur de la cuisse, & couvertes de nœuds, à un Pié & demi de distance les uns des autres. L'espace d'un nœud à l'autre est vuide, & peut contenir la valeur de quatre Pots, ou même davantage. Ces Canes sont utiles en diférentes occasions; elles viennent aussi bien que les autres en forme de Bois taillis, & leurs feuilles, qui ressemblent à celles du Sureau, ne jettent qu'une toufe au sommet de la Cane.

Les *Mangles* croissent dans l'eau, sur les Isles & sur le Continent, & ils ont plusieurs racines, entrelacées les unes avec les autres, sur lesquelles ils s'élevent comme sur autant d'échasses. Ces racines sortent quelques piez hors de l'eau, quoi qu'elle soit bien profonde, & vont s'unir toutes ensemble en forme d'Arcades au tronc d'un bel Arbre, qui peut avoir un ou deux Piez de Diamétre. On ne sauroit presque passer dans les lieux où ces Arbres viennent, tant les racines sont engagées les unes dans les autres. L'écorce des *Mangles* qui croissent dans l'eau salée est rouge, & l'on s'en sert pour taner le cuir. J'ai d'ailleurs quelque raison de croire que l'Arbre d'où l'on tire l'*E-*

corce Peruvienne, ou le *Quina-Quina*, eſt une eſpece de *Mangle*; du moins lors que j'étois à la Ville d'*Arica* dans le *Perou*, je vis une Caravane d'une vingtaine de Mules qui portoient de cette Ecorce, que l'on déchargeoit actuellement dans un Magaſin. Un de mes camarades qui entendoit l'*Eſpagnol*, c'eſt-à-dire la Langue de celui qui conduiſoit les Mules, lui demanda où il avoit été prendre cette Ecorce. L'autre lui répondit, que c'étoit à un grand Lac d'eau douce derriere une Montagne fort avancée dans le Païs ; & en même tems il montra du doigt une chaine de hautes Montagnes que nous vîmes fort loin de nous, & de la Mer. Interrogé de nouveau ſur l'Arbre qui la portoit, il en décrivit ſi bien les racines entortillées & quelques autres particularitez, que nôtre homme s'écria d'abord, Il faut ſans doute que ce ſoit un *Mangle* ! L'*Eſpagnol* répondit qu'oui, & que c'étoit un *Mangle* d'eau douce : Mais il ajouta que c'étoit un fort petit Arbre; ce qui ne s'accorde pas avec le *Mangle*, à moins que ce ne fut une eſpece de *Mangle* nain. Nous primes pluſieurs Paquets de cette Ecorce, & je la trouvai de la bonne ſorte, par le fréquent uſage que j'en fis à la *Virginie* & ailleurs ; J'en ai même encore quelque peu.

L'on trouve ici deux ſortes de *Poivre* en grande quantité, & les *Indiens* s'en ſervent beaucoup : L'une s'appelle *Poivre en Cloche*, & l'autre *Poivre des Oiſeaux*. Ils viennent tous deux ſur un Arbriſſeau, qui peut avoir une Verge de long. Le dernier a la feuille plus petite, & les *Indiens* l'eſtiment davantage.

Il y a ſur le Continent une eſpece de *Bois rouge*, qui pourroit être fort bon pour la teinture. Il croît ſur tout vers la Côte de la Mer du Nord, le long d'une Riviere qui court vers les *Sambal-*

los, à deux Miles du rivage de la Mer. J'y vis quantité de ces Arbres, qui sont à-peu-près de la grosseur de la cuisse & qui ont 30. ou 40 Piez de haut: Leur écorce est remplie de cavitez ou d'entaillures, & quand le bois est coupé, il paroit d'un rouge qui tire vers le jaune. C'est avec ce bois & une espece de terre qu'on trouve dans l'interieur du Païs, que les *Indiens* teignent le Coton pour en faire des Branles & des Robes. Je l'essayai moi-même, & après avoir fait bouillir quelque peu de ce bois dans de l'eau claire l'espace de deux heures, elle devint rouge comme du sang. J'y trempai du Coton, qui fut teint en beau rouge, éclatant & fort vif; & quoi que je le lavasse ensuite, il ne fit que dévenir un peu plus pâle; ce que j'attribuai au défaut de quelque chose qu'il y manquoit pour fixer la couleur; mais il n'y eut pas moien de lui faire perdre la teinture.

Les *Indiens* ont plusieurs Racines qu'ils plantent; comme les *Potates*, qu'ils mangent roties; aussi-bien que les *Yams*, dont il y a deux sortes, l'une de blancs, & l'autre couleur de pourpre.

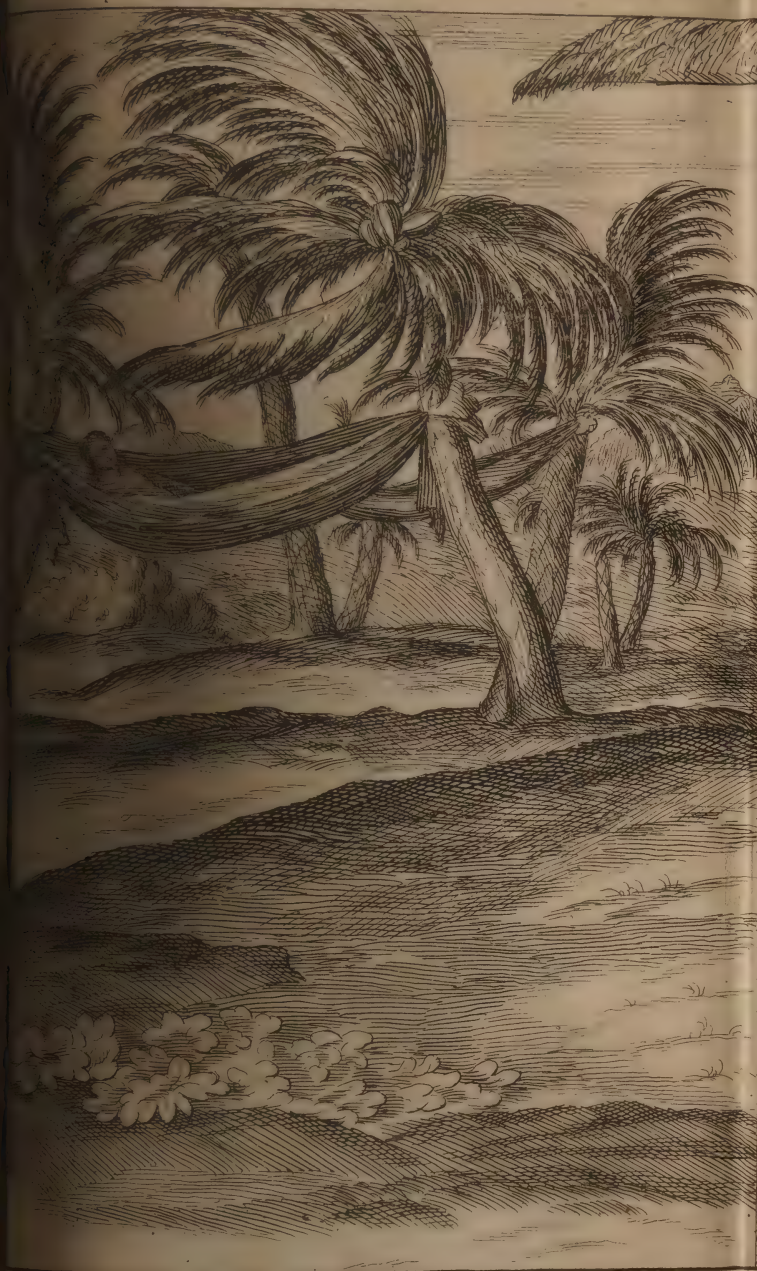
La *Cassave* ne ressemble pas mal au Panais. Il y en a de douces & de venimeuses. Les premieres se mangent roties, & l'on fait du Pain des autres, après en avoir exprimé le jus, qui est un poison. Voici de quelle maniere les *Indiens* s'y prennent; Lors que cette racine est séche, ils la rapent & la réduisent en poudre; ensuite ils mettent une pierre plate sur le feu, & quand elle est bien chaude, ils y versent de cette farine petit à-petit, jusqu'à ce qu'il s'en forme un Gâteau, dont le dessous devient dur & brun, mais le dessus est inégal & blanc, comme nos * *Oat-cakes*: D'ailleurs, ils les pendent aux murailles de leurs maisons ou sur les haïes, où ils séchent & devien-

* *C'est une espece de Gâteau à l'*Angloise.

nent riſſolez. On s'en ſert beaucoup au lieu de pain à la *Jamaique*, & dans les autres Iſles des *Indes* Occidentales.

Ces *Indiens* ont du *Tabac* qui croît chez eux; mais il n'eſt pas ſi fort que celui de la *Virginie*, ſoit parce qu'ils ne le tranſplantent point, ou qu'ils ne le ſavent pas cultiver. Lors qu'il eſt ſec & purifié ils le dépouillent de ſes côtes; enſuite ils en mettent deux ou trois feuilles enſemble, qu'ils roulent en long; mais ils laiſſent un petit vuide au milieu; après quoi, ils en roulent d'autres par deſſus, qu'ils ſerrent davantage, juſqu'à ce qu'ils en aient fait un rouleau de la groſſeur du poignet, & de deux ou trois Piez de long. Quand ils ſe trouvent en compagnie & qu'ils veulent fumer, un jeune Garçon met le feu au bout d'un de ces Rouleaux, qu'il reduit preſqu'en charbon, & il mouille la partie qui eſt au-deſſus de cet endroit, afin que le reſte ne brule pas trop vite. Cela fait, il embouche ce bout-là, & il ſoufle la fumée ſur le nez de chacun, quand ils ſeroient au nombre de deux ou trois cens. Alors les *Indiens* aſſis ſur des Bancs à la maniere du Pais, tiennent leurs mains autour du nez, & en font une eſpece de tuiau pour recevoir ce parfum. Ils l'avalent à longs traits, & ils le tirent avec tant de force, qu'on diroit à les voir qu'ils s'eſtiment heureux dans cette ſituation, & que cet exercice les rafraichit beaucoup.

CHA-



Les Indiens *revêtus de leurs Robes, lors qu'ils sont au Conseil & la maniere dont ils fument.* P. 196.

CHAPITRE IV.

Des Bêtes à quatre piez, & des Reptiles.

IL n'y a pas grande varieté de Bêtes dans ce Païs; mais le terroir en est si fertile, que si l'on venoit à défricher une bonne partie des Bois qu'on y trouve, il produiroit sans doute d'excellent pâturage, pour l'entretien du gros Bêtail, des Cochons & des autres Animaux qu'on amene de l'*Europe* dans ces Climats.

L'on voit pourtant ici une espece de Cochon, qu'on appelle *Pecary*, & qui ne difére pas trop des Cochons de la *Virginie*. Il est noir, il a de petites jambes courtes, & avec tout cela, il marche assez vite. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il a le nombril sur le dos, & que si on ne le coupe pas trois ou quatre heures au plus tard, après qu'il est tué; sa chair en est si gâtée qu'on ne sauroit la manger, & qu'il la rend d'une puanteur insuportable. Autrement, elle se conserve bien fraiche plusieurs jours de suite, & c'est une viande fort saine, de bon goût & nourrissante. Les *Indiens* la fument lors qu'ils la veulent garder long tems; & je décrirai ailleurs la maniere dont ils s'y prennent. Ces Animaux s'atroupent d'ordinaire, & ils vont ainsi par tout le Païs. Les *Indiens* les courent avec leurs Chiens, & après les avoir reduits aux abois, ils les darden avec leurs Lances, ou ils les percent à coups de fléches, suivant que l'occasion se présente.

Le *Warree* est une autre espece de Cochon sauvage qu'on a ici, & qui est un fort bon manger. Il a de petites oreilles, mais de grosses Défenses, & il

est co uvert par tout le corps d'une soie longue, épaisse & bien forte. C'est un Animal furieux, qui se bat contre le *Pecary*, ou toute autre Bête qu'il trouve sur son chemin. Les *Indiens* le courent de la même maniere que l'autre, & ils en accommodent la chair tout-de-même, excepté qu'ils ne sont pas obligez à la même précaution à-l'égard du nombril; ce qui est particulier au *Pecary*.

Ils ont aussi quantité de *Cerfs*, qui ressemblent beaucoup aux nôtres; mais ils n'en tuent jamais, & ne veulent pas même goûter de leur chair, quoi qu'elle soit fort bonne. Je ne sai si c'est par superstition, ou par quelque autre motif qu'ils s'en abstiennent; mais nous n'étions pas si scrupuleux, & lors qu'ils nous en voioient manger quelquefois, ils ne refusoient pas seulement de se joindre avec nous; ils témoignoient d'ailleurs quelque chagrin de nous voir faire. Malgré tout cela ils ornent leurs Maisons des têtes que les Cerfs posent; mais je n'y ai jamais vû aucune tête ni aucune peau, d'où l'on pût conjecturer qu'ils les tuent. Enfin ces Animaux sont trop legers à la course pour le *Warree*, & il semble même qu'ils pourroient se défendre contre lui.

Les *Chiens* qu'on a ici sont petits & mal faits: ils ont le poil rude & long, comme nos Chiens métis. Ils ne servent qu'à faire lever le Gibier, & par leur aboi avertir les Chasseurs de se tenir prêts à tirer leurs fléches. Ils courent de cette maniere depuis le matin jusques à la nuit; mais de 2 ou 300 Bêtes fauves qu'ils lanceront dans un jonr, à-peine en feront-ils prendre plus de deux ou trois. Encore ne les forcent-ils point, & ils ne servent qu'à les pousser vers quelque Baye, où ils les tiennent assiegées jusqu'à ce que les Chasseurs y puissent arriver. Il n'y a nul doute que de bons gros Chiens ne se tirassent beaucoup mieux d'afaires, & que les *Indiens* ne fussent bien aises qu'on leur en amenât de cette sorte: Mais

alors

alors il faudroit les tenir à l'atache; puis qu'autrement ils courroient grand risque de se rendre sauvages dans ce Païs.

L'on trouve ici des *Lapins* aussi gros que nos Liévres; mais je ne sache pas qu'il y ait de ces derniers Animaux. Ces Lapins ont les oreilles courtes, & les ongles longs; mais ils n'ont point de queuë. Ils nichent dans les racines des Arbres, sans faire aucun trou. Les *Indiens* vont à la chasse de ce gibier, qui n'est pas fort abondant ici. La chair en est d'ailleurs très bonne, & plus succulente que celle des nôtres.

Il y a de grands troupeaux de *Singes*, dont quelques uns sont blancs, & la plûpart noirs; les uns ont de la barbe, les autres n'en ont point. Ils sont d'une taille mediocre, mais fort gras dans la belle Saison, lors que les fruits sont mûrs; La chair en est exquise, & nous en mangions beaucoup. Les *Indiens* se faisoient d'abord quelque peine d'en goûter; mais lors qu'ils nous en virent manger de si bon apétit, ils suivirent bientôt nôtre exemple. Dans la Saison pluvieuse ces Animaux ont quantité de Vers dans les entrailles. J'en tirai une fois ma pleine main du corps d'un que nous ouvrimes, & il y en avoit de 7 ou 8 piez de long. Ces Singes sont fort droles; Ils faisoient mille postures grotesques, lors que nous traversions les Bois; ils sautoient d'une branche à l'autre, avec leurs petits sur le dos, ils faisoient des grimaces contre nous, craquetoient des dens, & cherchoient l'occasion de pisser sur nous. Quand ils veulent passer du sommet d'un Arbre à un autre, dont les branches sont trop éloignées pour y pouvoir ateindre d'un saut, ils s'attachent à la queuë les uns des autres, & ils se brandillent ainsi, jusqu'à ce que le dernier atrape une branche de l'Arbre voisin, & tire tout le reste après lui.

L'on ne voit dans ce Païs ni Bœufs, ni Che-

vaux, ni Anes, ni Brebis, ni Chévres, ni aucune de ces autres Bêtes que nous avons en *Europe*, soit pour la nourriture ou le service. Mais on y est empesté de Rats & de Souris, la plûpart de couleur grise, de sorte que si l'on envoioit des Chats aux *Indiens* pour les en délivrer, on ne leur feroit pas moins de plaisir, que de leur procurer de bons Chiens pour la Chasse. Quand je partis de l'Isthme, deux *Indiens* qui vinrent sur nôtre Bord aux *Samballos*, croiserent avec nous vers les *Isles des Perles*, (que les Boucaniers appellent *Isles du blé*) & vers *Cartagene*. Lors qu'ils furent prêts à s'en retourner, & que nous cherchions à leur faire quelque présent, l'un d'eux vit un Chat, qu'il nous demanda: Aussi tôt qu'on le lui eut donné, lui & son Camarade se jetterent dans leur Canot, sans attendre aucune autre chose, & ils se mirent à ramer au plus vîte, très contens d'avoir un Chat, dont ils avoient apris l'usage à bord du Vaisseau.

Les Serpens n'y manquent pas; mais j'en ai oublié les diférentes especes; d'ailleurs, je n'y ai point vû ni entendu aucun Serpent à Sonnette. Il y a quantité de fort grosses Araignées, qui ne sont pas venimeuses. Elles ont des poux à la tête, qu'elles prennent avec leurs jambes & qu'elles avalent.

On trouve sur les *Samballos* une espece d'Insecte, qui ressemble au Limaçon, & qu'on appelle l'Insecte *Soldat*; mais je ne sache pas d'en avoir jamais vû sur le Continent. On lui a donné ce nom à cause de la couleur rougeatre du tiers de son corps, qui paroit avec la tête hors de la coquille, & qui a la figure & la couleur d'une Chevrette bouillie, avec de petites pates & deux bras qui ressemblent à ceux de l'Ecrevice. Cette partie qui est enfermée dans la Coquille, & sur tout la queuë, est de très-bon goût & un manger délicieux, qu'on prendroit pour de la moëlle. On en met plusieurs ensemble dans une brochette &

on

en les rôtit de cette maniere, après en avoir retranché la partie anterieure, qui est composée d'os. Cet Insecte rampe sur la terre & se nourrit de ce qui tombe des Arbres : Il a une petite bourse sous le menton, où il cache quelque pitance, & une autre dans le corps pleine de sable, qu'il faut ôter avant qu'on le mange. Les Conques, les Péroncles, & d'autres Poissons à coquille ont aussi du sable dans une espece de boïau, qui regne tout-le long du corps, & qu'on jette d'ordinaire. D'ailleurs, si l'Insecte *Soldat* vient à sucer des Pommes de *Manchineel*, sa chair en est si envenimée, qu'elle empoisonne presque ceux qui en mangent. Quelques uns même de nôtre équipage se trouverent fort mal pour en avoir gouté alors, mais cela se passa quelque tems après, & ils ne ressentirent plus rien. L'huile de cet Insecte est un souverain remede pour les Entorses & les Contusions. J'en ai fait l'experience moi-même avec plusieurs autres personnes : Les *Indiens* s'en servent en pareils cas avec beaucoup de succès, aussi bien que les Boucaniers dans les *Indes* Occidentales : & nos gens recherchoient autant ces Insectes pour en avoir l'huile, que pour les manger. Elle est jaune comme de la Cire, mais de la consistance de l'huile de Palme.

Il n'y a que fort peu d'*Ecrevices de Terre* sur les *Samballos*, si je ne me trompe. Mais sur les Isles *Caribes*, où nous croisâmes quelque tems, & en particulier sur *Anguilla*, il s'y en trouve une quantité prodigieuse, dont quelques unes sont aussi grosses que les plus grosses Ecrevices de Mer qui se vendent à *Londres*. Tout auprès d'*Anguilla* on voit une petite Isle qui en est si pleine, qu'on lui donne le nom d'*Isle des Ecrevices*. L'on en trouve aussi sur d'autres Isles des *Indes* Occidentales. C'est un excellent manger, & le principal soutien des habi-

tans, qui vont à leur chasse après une ondée de pluie; parce qu'alors elles sortent de leurs trous, où elles se tiennent comme les Lapins, & qu'elles creusent avec leurs piez. Quand elles sont en marche, elles vont tout droit, & franchissent tout ce qui se présente sur leur chemin, sans jamais tourner le dos: elles portent leurs bras un peu élevez pour leur servir de défense, & l'on peut compter qu'elles serrent bien ferme tout ce qu'elles saisissent. Les habitans de quelques unes de ces Isles les mettent trois ou quatre jours dans un champ semé de *Potates*, où elles s'engraissent, & l'on dit qu'alors elles sont beaucoup meilleures.

Les *Alligators* & les *Guanos* sont aussi de très-bon goût, sur tout la Queuë de l'*Alligator*, & j'en ai mangé en divers endroits des *Indes* Occidentales: mais autant qu'il peut m'en souvenir, je n'en vis point sur l'Isthme ni des uns ni des autres. Le *Guano* est excellent, & on le préfere à une Volaille ou à un Poulet, soit qu'on le rôtisse ou qu'on en fasse du bouillon. Ses œufs sont aussi d'une grande bonté; mais ceux de l'*Alligator* sentent trop le musc. Il y a quantité de Lesards verds & marquetez de rouge sur l'Isthme; mais ceux qu'on trouve dans les endroits humides & dans les Bois taillis sont d'une couleur plus sombre & noirâtres. Ils ne sont pas gros ni les uns ni les autres, & ils ont moins d'un Pan de longueur. Ils sont si familiers, que les *Indiens* les soufrent dans leurs Maisons, où ils courent ça & là, sans faire mal à personne.

Enfin l'on trouve ici des Grénouilles & des Crapauds, avec d'autres plus petites Créatures, dont je ne pris pas connoissance.

CHA-

CHAPITRE V.

Des Oiseaux de Terre & de Mer, & des Insectes volans.

L'On voit ici plusieurs sortes d'Oiseaux, dont quelques uns nous sont inconnus, & dont le plumage est aussi beau, que leur chair est d'un goût exquis.

Il y en a une espece d'une beauté charmanté, qui sont fort communs dans les Bois de l'Isthme, & que les *Indiens* appellent *Chicaly-Chicaly*. Le bruit que cet Oiseau fait aproche en quelque maniere de celui du Coucou, mais il est plus perçant & plus rapide. Il est d'une bonne grosseur: il a la queuë longue, & il la porte droite comme le Coq. Son plumage est pennaché de diverses couleurs vives, de rouge, de bleu, &c. Les *Indiens* font une espece de Tablier, qu'ils ne portent que rarement, des plumes qu'il a sur le dos. Il vole sur les Arbres, où il se tient presque toûjours, & on ne le voit que fort peu à terre. Il vit de fruit: Sa chair est noirâtre & grossiere, mais d'assez bon goût.

Le *Quam* est un autre gros Oiseau long, qui vit aussi de fruits, & qui voltige sur les Arbres. Il a les ailes de couleur brune, mais sa queuë est plus obscure, courte, ramassée & droite. Sa chair a beaucoup meilleur goût que celle du précédent.

Il y a un Oiseau roussélet, qui a la queuë courte, & qui ne ressemble pas mal à la Per-

drix, excepté qu'il a le Cou plus long, de même que les jambes. Il court presque toûjours à terre; il ne vole que rarement, & c'est un fort bon manger.

Le *Corrosou* est noir, pesant & de la grosseur d'une Poule-d'Inde; mais la femelle n'est pas si noire que le mâle. Celui-ci a sur la tête une belle hupe de plumes jaunes, qu'il remuë d'un côté & d'autre comme il lui plait, & des ouïes comme un Coq-d'Inde; mais la femelle n'a ni hupe ni ouïes. Ces Oiseaux se tiennent sur les Arbres, & se nourrissent de fruits. Leur chant est gros & fort, mais avec tout cela doux & agréable; sur tout pour les *Indiens*, qui tachent de les imiter, & qui découvrent de cette maniere les Lieux qu'ils fréquentent. Les *Corrosous* leur répondent quelquefois, & c'est par le moïen de ce même son qu'ils appellent leurs petits. La chair en est un peu coriace, mais d'ailleurs elle est de très-bon gout. Les *Indiens* en jettent les os dans les Rivieres, ou ils les enterrent, pour prévenir que leurs Chiens en mangent, parce que si cela leur arrivoit, ils deviendroient enragez, à ce qu'ils disent. Quoi qu'il en soit, nos *Anglois* qui sont dans les *Indes* Occidentales, ne permettent pas non plus que leurs Chiens en mangent. Au reste, les *Indiens* tirent tous ces Oiseaux, dont je viens de parler, à coup de fléches.

On trouve ici quantité de *Perroquets*, les uns bleus, les autres verds, & qui sont à-peu-près de la grosseur de la plûpart de ceux qu'on nous envoye de la *Jamaïque*. Il y en a une infinité de sortes, & leur chair est un très-bon manger.

Il n'y manque pas non plus de *Perruches*, dont la plûpart sont vertes, & qui ne diférent

presque

presque point de celles des autres Quartiers. Elles ne font aucune societé avec les Perroquets; mais vont toûjours ensemble par grandes troupes.

Il y a bon nombre aussi de *Macaws*, qui ne ressemblent pas mal aux Perroquets pour la figure, mais qui sont la moitié plus gros. Ils ont le bec comme celui du Faucon, & la queuë épaisse, avec deux ou trois longues plumes, toutes rouges ou bleuës. Leur plumage est de diverses couleurs vives & agréables, semé de bleu, de verd & de rouge. Quelques uns ont le bout des ailes tout rouge, d'autres tout bleu, & le bec-jaune. Ils font grand bruit le matin, & leur voix est fort rauque, comme celle d'un homme qui parle beaucoup du gosier. Les *Indiens* aprivoisent ces Oiseaux, de même que nous aprivoisons les Perroquets, ou les Pies; mais après qu'ils les ont tenus enfermez quelque tems, & qu'ils leur ont apris à dire quelques mots de leur Langue, ils leur donnent la liberté durant le jour de s'aller promener dans les Bois avec les Sauvages; d'où ils ne manquent pas de revenir le soir à la Maison ou à la Plantation de leurs Maitres, & de les en avertir par leur caquet & le batement de leurs ailes. Ils imitent la voix des *Indiens*, & leur maniere de chanter, avec une exactitude surprenante; & ils copient de même le ton du *Chicaly-Chicaly*, aussi juste que les *Indiens* les plus experts. En un mot, c'est le plus bel Oiseau & le plus agréable que j'aie vû de ma vie: Sa chair est d'assez bon gout, quoi que noire & coriace.

L'on voit ici une sorte de *Piverts*, qui ont le bec long & delié comme les autres de cette espece. Mais ceux-ci ont les ongles forts, avec lesquels ils grimpent le long des Arbres, & s'y acrochent bien ferme. Ils sont marquetez de blanc &

de noir comme les Pies; mais d'une maniere plus fine & proportionnée à la difference de leur grosseur. La chair de cet Oiseau est de mauvais goût & sent à la terre : Aussi les *Indiens* n'en mangent-ils pas. Il me souvient d'en avoir goûté, lors que j'étois en voyage avec mes Camarades, & que nous étions ravis de trouver quelque chose pour apaiser la faim qui nous talonnoit.

La Volaille domestique y abonde, & il y en a de deux sortes. La plus grosse ressemble beaucoup à la nôtre, & pour les couleurs & pour les différentes races : L'on y en voit des hupées, des communes, telles que les Coqs & les Poules de nos Basse-Cours, & des Coqs qui sont propres pour le combat, quoi que les *Indiens* de ce Païs ne se plaisent pas tant à cet exercice que ceux de *Java*. Les Volailles de la plus petite sorte ont les jambes couvertes de plumes, comme les Pigeons patus, la queuë fort épaisse, qu'elles portent droite, & le bout des ailes noir. Celles-ci se tiennent separées des autres : Mais tous les Coqs chantent avant le jour, de même que les nôtres. Ces Poules ne s'écartent pas des Maisons pour aller courir dans les Bois; La chair en est fort bonne aussi bien que les œufs, & nous n'avons pas de meilleure Volaille en *Angleterre* : Elle est même plus grasse que la nôtre, parce que les *Indiens* lui donnent quantité de Maïz, qui engraisse beaucoup.

Ce sont là tous les Oiseaux de terre que je remarquai sur l'Isthme; quoi qu'il y en ait plusieurs autres petits, d'une grande beauté, qui chantent merveilleusement bien, & dont je ne pris pas une exacte connoissance.

Pour les Oiseaux de Mer, l'on en trouve une infinité le long de la Côte, sur tout à celle du

Nord,

Nord, vers les *Samballos* & les autres Isles. Mais il n'y en a que fort peu en comparaison sur la Côte Méridionale de l'Isthme, soit que cela vienne de ce que la Baye de *Panama* n'est pas à beaucoup près si poissonneuse que la Côte autour des *Samballos*, ou de quelque autre cause. Par exemple, entre ces dernieres Isles, & tout-le long de la Côte des *Indes* Occidentales, on voit bon nombre de *Pélicans*, & je ne sache pas d'en avoir jamais vû aucun dans les Mers du Sud.

Le *Pélican* est un Oiseau d'une bonne grosseur, qui a le bec grand, les jambes courtes comme l'Oië, & le coû long, qu'il tient droit de même que le Cigne. Son plumage est d'un gris obscur; il a le pié plat, & une poche sous la gorge, qui est aussi grosse que les deux poings, lors qu'elle est pleine. La substance de cette poche est une Membrane déliée, d'un beau gris cendré. Les Matelots tuent les *Pélicans*, pour avoir cette poche, où ils mettent leur tabac: elle en peut contenir une Livre, lors qu'elle est séche, & qu'on lui a donné la figure d'une bourse, par le moïen d'une bale qu'on y met au fonds. Cet Oiseau vole bas & pesamment; il ne vit que de poisson, & l'on ne trouve autre chose dans son gesier & sa poche, qui semble être destinée à lui servir de magasin. Je n'ai jamais vû personne qui mangeât de vieux *Pélicans*; mais on dit que les jeunes sont assez bons; Pour moi, je n'ai jamais goûté des uns ni des autres.

Il y a des *Cormorans* entre les *Samballos*. Pour la figure & la grosseur, ils ressemblent aux Canards, ou même ils sont plus petits. Leur plumage est noir par tout, excepté sur le jabot, qui est blanc. Quoi qu'ils aïent le pié plat, comme les autres Oiseaux de Riviere, ils se perchent sur les Arbres & les Buissons. La chair en est si dure & si mau-

mauvaise, qu'il n'y a personne qui en mange, du moins que je sache.

On trouve sur cette Côte bon nombre de *Mouettes* & de *Pies de Mer*, qui ne sont pas tout à-fait si grosses que les nôtres ; mais qui du reste leur ressemblent beaucoup. On les mange communement, & la chair en est assez bonne, quoi qu'elle sente le poisson, de même que la plûpart des Oiseaux de Mer. Pour corriger ce goût, lors qu'il nous arrivoit d'en tuer quelques uns auprès du rivage, fût-ce des *Mouettes*, des *Pies de Mer*, des *Boubies*, ou tels autres Oiseaux de cette espece, nous faisions un trou dans le sable chaud, & nous les y enterrions neuf ou dix heures de suite, avec leurs plumes & sans les éventrer. La chair en étoit alors beaucoup plus tendre, & n'avoit pas si mauvais goût.

L'on voit sur l'Isthme des *Chauve-souvis*, qui sont aussi grosses que des Pigeons, & dont les ailes sont longues & larges à proportion de leur corps. Les grifes, qu'elles ont à la jointure des ailes, leur servent à s'accrocher par tout. Elles hantent d'ordinaire les vieux bâtimens & les Plantations desertes.

Outre les Moucherons, dont j'ai déja parlé, il y a en divers endroits de l'Isthme des Guêpes, des Cerfs volans, & plusieurs sortes de Mouches; sur tout de celles qui luisent la nuit, comme nos vers luisans. Lors qu'il y en a quantité dans un Bois-taillis, il semble qu'on voit briller autant d'étinceles de feu.

L'on y trouve aussi des *Abeilles*, & par consequent du miel & de la cire. Il y en a de deux sortes ; les unes courtes & ramassées, & d'une couleur qui tourne vers le rouge; les autres longues, déliées & noirâtres. Elles font leurs ruches sur le sommet, ou dans les creux des Arbres.

Les

Les *Indiens* y eſcaladent, & ils fourrent leurs bras dans la ruche, pour en tirer les raïons de miel, ſans être piquez par les Abeilles, quoi qu'ils en aient les bras tout-couverts. J'en ai eu moi-même pluſieurs à la fois ſur le corps, ſans en recevoir aucune piqueure ; ce qui me faiſoit croire qu'elles n'avoient point d'aiguillon : mais je ne l'ai pas examiné. D'ailleurs, ſi les Arbres ſont trop hauts & dificiles à grimper, les *Indiens* y mettent le feu, & ils les renverſent de cette maniere, pour atteindre au miel, qu'ils détrempent avec de l'eau, & qu'ils boivent. Pour la cire, je n'ai pas remarqué qu'ils en fiſſent aucun uſage; mais ils ont une eſpece de bois leger qu'ils allument & qui leur ſert de chandelles.

Il y a des *Fourmis* ailées, qui ſont auſſi groſſes & longues, que celles qui n'ont que les piez. Elles élevent la terre ſur leurs trous de-même que les nôtres; elles piquent & ſont fort incommodes; ſur tout lors qu'elles entrent dans les Maiſons, ce qui leur arrive ſouvent. L'on en voit une quantité prodigieuſe ſur les *Samballos*, & les autres Iſles du voiſinage, auſſi bien que ſur l'Iſthme; & il eſt impoſſible de dormir en repos dans aucun endroit où il y en a. Les *Indiens* ne ſe haſardent pas non plus d'attacher leurs Branles aux Arbres qui ſont auprès des Fourmilleres; car ces petits animaux ne manqueroient pas d'y eſcalader & de les inquieter toute la nuit.

CHA-

CHAPITRE VI.

Du Poisson de Mer & d'eau douce.

J'AI déja insinué que la Côte de la Mer du Nord abonde en Poisson, & qu'il y en a de plusieurs especes. Voici une liste de ceux que j'ai vû moi-même.

Le *Tarpom* est un gros Poisson, qui a la chair ferme & qu'on mange par rouelles de même que le Saumon ou la Morue fraiche. Il y en a qui pesent jusques à 50. ou 60. livres & même au-delà. Il me souvient qu'en croisant vers la côte de *Cartagene*, dix que nous étions fimes un dîner d'un seul de ces *Tarpoms*, outre une bonne quantité d'huile que nous tirames de la graisse.

L'on trouve aussi dans ces Mers une espece de *Chiens Marins* que nous apellons *Sharks*; mais ils ne sont pas si communs entre les *Samballos*, que sur les autres Côtes des *Indes* Occidentales.

Il y a un autre Poisson qui ressemble au *Shark*; mais qui est beaucoup plus petit & de meilleur goût. Il a même le museau plus long & plus étroit, avec une seule rangée de dents. C'est celui-ci que nos Matelots appellent *Chien-marin*.

Le *Cavalli* se trouve autour des *Samballos*. C'est un petit Poisson fort joli, vif, long & délié, à peu-prés de la grosseur du Maquereau, & qui a l'œil gros & brillant. Sa chair est très-bonne, succulente & de bon goût.

L'on y rencontre aussi une sorte de Poisson plat, qui n'est pas mauvais, & que nos Matelots apellent *Old-wife*, c'est-à-dire *vieille-Femme*.

Les

Les *Paracoods* n'y manquent pas non plus. C'eſt un Poiſſon rond, de la groſſeur d'un bon Brochet; mais beaucoup plus long d'ordinaire. La chair en eſt très-bonne ; ſur tout de ceux que l'on pêche ici : Mais il y a quelques Bancs en Mer, où l'on n'en trouve que des vénimeux. Je ne ſaurois déterminer, ſi cela vient de la nourriture qu'ils y ont, ou de quelque autre cauſe. Quoi qu'il en ſoit, j'ai connu diverſes perſonnes qui en ont été empoiſonnées, juſques à perdre leurs cheveux & leurs ongles ; & d'autres en ſont morts. On dit que l'arête de ce Poiſſon ſechée, réduite en poudre & priſe dans quelque liqueur que ce ſoit, eſt un antidote contre le venin de ſa chair. Je ne réponds pas du ſuccés du reméde ; mais pluſieurs m'ont dit qu'ils s'en étoient ſervis en pareil cas, & qu'ils n'en avoient eu d'autre mal, qu'une foibleſſe & un engourdiſſemet de tous leurs membres, qui leur avoit duré quelque tems. Il y a de perſonnes qui prétendent diſtinguer le *Paracood* venimeux du ſain, par le foie, qu'on lui arrache, auſſi-tôt qu'on l'a pris & qu'on goûte. S'il eſt doux, on peut manger le Poiſſon ſans aucun riſque; mais s'il eſt amer, ou qu'il pique la langue comme le poivre, le Poiſſon ne vaut rien, & on le jette.

L'on voit auſſi ſur la côte de la Mer du Nord des Poiſſons que nos Matelots appellent des *Gars*: dont quelques-uns ont preſque deux piez de long. Ils ont un os ſur le muſeau, qui eſt fort pointu au-bout, & qui peut avoir le tiers de la longueur de tout leur corps. Ils friſent l'eau avec autant de rapidité qu'une Hirondelle, & ils s'élancent de cette maniere à diverſes repriſes, juſqu'à 30. ou 40. fois de ſuite. J'ai même ouï dire qu'ils ſe dardent avec tant de force, qu'ils engagent quelquefois leur muſeau dans les côtez d'un Canot: &

& un homme qui nage dans les endroits où il y a de ces Poissons, court risque d'en être percé. Leur arête est bluatre, & d'une couleur qui tire vers le Saphir. La chair en est d'ailleurs très-bonne.

Les *Sculpins*, qu'on trouve ici, ont autour d'un pié de long, & leur peau est couverte de piquans. On les écorche pour les cuire, & c'est un fort bon manger.

Outre ces Poissons, il y en a quantité d'autres dans la Mer du Nord: tels sont les *Sting-rays*, ou les Raiës piquantes, le *Parrot-fish* ou le Poisson-Perroquet, les *Snouks*, les *Congres*, & plusieurs autres sans doute, que je n'ai jamais vû, & dont je n'ai pas entendu parler.

Pour ce qui est du Poisson à coquille, il y a une infinité de *Conques* tout le long des *Samballos*. Leurs coquilles sont fort grandes & vont en ligne spirale comme celle de l'Escargot; L'orifice en est plat, & bien large, à proportion de leur grosseur. Le dedans ressemble à la Nacre de perle; mais le déhors est inégal & raboteux. Le Poisson est gluant, sur tout la partie exterieure, qu'il faut aussi bien netoyer avant qu'on l'aprête; mais ce qui est enfermé dans la Coquille est si coriace, qu'il faut le batre pour l'atendrir: Alors c'est un Poisson fort délicat.

Il y a entre les rochers quantité de *Petoncles*, qui sont fort bons, & qu'on tire avec une épingle, quand on les veut manger.

Les *Limpits* s'attachent tout de même aux rochers; & ils sont pour le moins aussi bons, ou plûtôt meilleurs que les *Pétoncles*.

L'on ne voit point d'Huitres ni d'Ecrevices sur la Côte de l'Isthme; Il y a quelque peu de Cancres, qui ne sont pas trop bons, & l'on trouve une espece de petites Ecrevices entre les rochers des *Samballos*, qui

qui n'ont point les deux bras ; mais qui sont fort délicates.

Les Rivieres de l'Isthme ne manquent pas de Poisson : mais je ne pris pas bien garde à leurs diférentes especes. Il y en a qui ressemblent à nos Rougets, & qui sont noirâtres, pleins d'arêtes, de la longueur d'un pié ou environ, dont la chair est ferme, & de très-bon goût.

J'en ai vû d'une autre sorte, qui ont la figure du *Paracood*, mais qui sont beaucoup plus petits, & fort bons.

Il y en a un qui ressemble au Brochet ; mais qui n'a pas plus de 8 ou 10 pouces de long. Il a le museau fait à-peu-près comme celui du Lapin, les dents avancées dans la machoire, & les lévres cartilagineuses. C'est d'ailleurs un très-bon manger.

Pour ce qui est de la pêche des *Indiens*, ils s'y prenent de diférentes manieres, selon les endroits où ils se trouvent. A l'embouchure des Rivieres, sur les Côtes de la Mer, & dans les Bayes sablonneuses où il n'y a point de rochers, ils emploient des Filets, qui ressemblent à nos Traineaux, & qui sont faits d'écorce de *Maho*, ou d'*Herbe de soie*: Ils y vont dans leurs Canots, & ils jettent ces Filets comme nous. Mais dans le Païs de Montagnes, où les courans sont clairs, & bordez çà & là de rocs, ils marchent le long des Rivieres, & aussi-tôt qu'ils découvrent quelque Poisson qui leur plait, ils sautent dans l'eau & ils le poursuivent, soit à gué, ou à la nage. S'il s'enfuit dans des trous, ils y fourrènt la main, & ils les atrapent, comme nous prenons les petites Ecrevices dans nos Rivieres. Ils y vont aussi de nuit, avec des torches de bois leger, qu'ils allument.

Avant que d'apréter le Poisson, ils l'éventrent ; ensuite ils le font bouillir dans un Pot de terre, ou bien ils le grillent.

Ils

Ils tirent leur Sel de l'eau de la Mer, qu'ils cuisent dans des Pots de terre, jusqu'à ce qu'elle soit évaporée, & que le Sel reste aû fonds en forme de Gateau. Ils en coupent à mesure qu'ils en ont besoin: mais cette voie est si longue, qu'ils n'en peuvent pas faire en grande quantité, & qu'ils l'épargnent beaucoup. Ils ne salent pas leur Poisson pour le garder; mais lors qu'ils en mangent de bouilli, le poivre n'y manque pas, non plus qu'à tous leurs ragouts. Je parlerai dans un autre endroit de la maniere, dont ils font la cuisine.

CHAPITRE VII.

Des Naturels du Païs, de leurs Coutumes, &c.

LE nombre des *Indiens* qui habitent sur l'Isthme n'est pas fort considerable: L'endroit où il y en a le plus est du côté du Nord, sur tout le long des Rivieres. Les sauvages du Sud demeurent la plûpart vers le *Perou*: mais il y a des *Indiens* dispersez ça & là par tout l'Isthme.

La taille des hommes est d'ordinaire de 5 ou 6 piez de haut. Ils sont droits & d'une jolie tournure; ils ont la jambe fine, les bras bien faits, la poitrine large & des os d'une bonne grosseur. Je n'en ai jamais vû aucun qui fut bossu ou diforme. Ils sont légers à la course & actifs. Les femmes sont petites & ramassées, & n'ont pas la vivacité des hommes; quoi que les jeunes aient de l'enbonpoint, la taille jolie, & l'œil vif. Mais les vieilles ont le cuir si flasque & le sein si ridé, qu'elles sont fort desagréables. Les uns & les autres ont le visage rond, le nez gros & court, les yeux grands,
&

& pour la plûpart gris; mais avec tout cela pe-tillans & pleins de feu dans leur jeunesse, le front élevé, les dents blanches & bien rangées, les lévres minces & la bouche d'une grandeur mé-diocre. Du reste leurs jouës sont bien propor-tionnées avec le menton, & l'on peut dire en gé-néral qu'ils ont les traits jolis; mais sur tout les hommes plus que les femmes.

Les uns & les autres ont les cheveux noirs, longs, plats, minces & rudes; ils leur pendent d'ordinaire jusques au milieu du dos, ou plus bas; & il n'y a que les femmes qui les attachent avec un cordon tout juste derriere la tête. Les hommes & les femmes se piquent beaucoup d'avoir les cheveux longs, & souvent ils y passent les doigts pour les débrouiller, ou bien ils les cardent avec une es-pece de peigne fait de bois de *Macaw*. C'est un instrument composé de plusieurs buchettes, de 5 ou 6 pouces de long chacune, & qui sont à-peu-près de la figure des Fuseaux de nos Gantiers. Ils en attachent 10 ou 12 ensemble par le milieu, à quelque distance les unes des autres, & ils s'en servent ainsi des deux côtez pour séparer leurs cheveux, mais s'ils veulent atraper les poux, il faut qu'ils y mettent les doigts. Ils prennent beau-coup de plaisir à se peigner de cette maniere, & quelquefois ils feront ce manége une heure de suite. Ils se dépilent tout le corps, excepté les sourcils & les paupieres. D'ailleurs, les hommes auroient de la barbe, s'ils ne se l'arrachoient, ou plûtôt les femmes pour eux; puis qu'el-les sont les Operatrices en tout ceci, & qu'elles y emploïent deux petits bâtons, faits exprès pour cet usage, & qui leur servent de Pincettes pour tirer le poil Ce n'est pas que les hommes ne se coupent les cheveux en certaines occasions; & c'est même une marque d'honneur & de triomphe qui

les

les distingue des autres, lors qu'ils ont tué un *Espagnol*, ou quelque autre Ennemi. Ils se teignent même en pareil cas de noir, ce qu'ils ne font jamais autrement, & ils gardent cette couleur, autant qu'il pût m'en souvenir, jusques à la nouvelle Lune qui suit l'action.

Ils ont le teint basané, de couleur de Cuivre jaune, ou d'Orange, & les sourcils noirs comme du jaiet. Ils n'usent d'aucun artifice pour rendre leurs cheveux plus obscurs & leurs sourcils plus noirs; mais ils les frotent avec une espece d'huile pour les faire paroitre plus luisans. Ils s'oignent d'ailleurs tout le corps, de même que les autres *Indiens*; mais je ne sai pas s'ils le font pour la beauté, pour avoir le cuir plus doux & plus uni, ou se le rendre plus souple & moins sensible à l'ardeur du Soleil, ou enfin pour empêcher la trop grande transpiration qui se fait dans ces Climats brulans.

Il y a de certaines personnes dans ce Païs, qui ont un teint fort particulier. Je n'en ai vû de ma vie aucune autre part, ni même ouï dire qu'il y en eut ailleurs. Ceci pourra sembler étrange; mais il n'y a point de Boucaniers qui aient été sur l'Isthme, qui ne le puissent confirmer, du moins pour l'essentiel; quoi qu'il y en ait peu qui aient eu l'occasion de s'en instruire aussi bien que moi.

Ces gens sont donc blancs, & il y en a de l'un & de l'autre Sexe; mais leur nombre est si petit comparé à celui des autres, qu'il n'y en a peut-être pas un sur deux ou trois cens de ceux qui ont la couleur jaune. D'un autre côté, leur blancheur n'est pas de celle de nos *Européens*, mêlée d'incarnat, ni de nos gens pâles; c'est plûtôt un blanc de lait, qui aproche beaucoup du poil d'un Cheval blanc. Leur cuir est aussi tout cou-

coûvert, plus ou moins, d'une espece de Duvet court & blanchatre, qui en releve l'éclat ; mais qui n'est pas si épais, sur tout aux jouës & sur le front, qu'on ne puisse bien distinguer la peau. Les hommes auroient sans doute la barbe blanche & fort rude, s'ils n'avoient le soin de la déraciner, aussi-tôt qu'elle commence à paroître: mais ils ne cherchent pas à se dépouiller de leur Duvet. Leurs sourcils sont aussi d'un blanc de lait, de-même que leurs cheveux, qui sont très-beaux, de la longueur de sept ou huit pouces, & à-demi frisez.

Ces *Indiens* ne sont pas si gros que les autres; & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que leurs paupieres sont d'une figure oblongue, ou plûtôt en forme de croissant, dont les pointes tournent en bas. C'est à cause de ceci, & de ce qu'ils y voient si bien au clair de la Lune, que nous les apellions *Yeux de Lune*. Ils les ont si foibles, qu'ils n'y voient presque pas en plein jour, & que l'eau en découle d'abord que le Soleil vient à les fraper. Aussi-n'aiment ils pas trop de sortir de jour, à-moins que le Ciel ne soit couvert de nuages. Ils sont d'ailleurs d'une constitution fort délicate à l'égard des autres, & ils ne se plaisent point à la chasse ni à de tels exercices pénibles, pour lesquels ils ne sont guére propres. Mais quoi qu'ils soient si lâches, endormis & tranquiles durant le jour ; aussi-tôt que la Lune paroit, ils sont tout feu, & tout-action ; ils courent dans les endroits les plus sombres des Forêts, aussi vîte que les autres le peuvent faire de jour, à cela près qu'ils ne sont pas si robustes ni si vigoureux ; & ils y sautent comme des Chevreuils.

Il semble que les autres *Indiens* les méprisent & qu'ils les regardent comme une espece de Monstres. Quoi qu'il en soit, il n'y en a pas une ra-

ce particuliere & distincte ; mais il arrive quelquefois qu'un Pere & une Mere de couleur de cuivre jaune ont un Enfant de cet ordre ; & j'en ai vû moi même un qui n'avoit pas une année complete. On pourroit soupçonner que ces blancs descendent de quelque Pere *Européen* : Mais outre que les *Européens* ne viennent guéres ici, & qu'ils ont peu de commerce avec les *Indiennes* lors qu'ils y sont, ces blancs ne diférent pas moins des *Européens* à quelques égards, que des *Indiens* basanez à d'autres. D'ailleurs, l'enfant qui naît d'un *Européen* & d'une *Indienne* est toûjours *Mestif*, ou basané, comme le savent tous ceux qui ont été dans les *Indes* Occidentales, où il y a des *Mestif*, des *Mulattos*, &c. de plusieurs degrez entre le blanc & le noir, selon la couleur du Pere & de la Mere. Cela peut aller jusques à un dixieme ; par exemple un *Mulatto-Fina* est l'enfant d'un *Mulatto* & d'une *Mestive*, &c.

D'un autre côté, les enfans de ces *Indiens* ne sont pas blancs comme leur Pere & Mere, mais de couleur de cuivre jaune comme étoient leurs Ancêtres. *Lacenta* me le dit lui-même, & il conjecturoit que cette blancheur étoit duë à l'imagination vive de la Mere, qui regardoit la Lune au tems de la conception ; je laisse à d'autres à examiner si c'en est la veritable cause. Il m'assura de plus que ces *Indiens* mouroient fort jeunes.

Ceux-ci & les autres se peignent tout le corps, & quelquefois ils barbouillent leurs enfans à la mammelle. Ils tracent des figures d'Oiseaux, de Bêtes, d'Hommes, Arbres, & de toute autre chose dans tous les endroits du corps, sur tout au visage : Mais ces figures, qu'ils font grandes ou petites, suivant leur fantaisie, n'imitent pas trop bien le naturel.

Les Femmes sur tout s'exercent à ce métier, & s'y

s'y plaisent beaucoup. Le rouge, le bleu & le jaune sont les couleurs qu'elles aiment le plus, à cause de leur éclat & de leur agrément. On les détrempe avec une espece d'huile, & on les garde dans des Calebaces pour s'en servir au besoin. Les Femmes étendent ces couleurs sur le cuir avec un Pinceau de bois, dont l'un des bouts est maché & par ce moien rendu souple comme une brosse. Cette Peinture peut tenir quelques semaines, & on la renouvelle de tems en tems. C'est ainsi qu'on me peignit moi-même.

Mais les plus experts dans cet Art font des Figures plus délicates, & ils les impriment de cette maniere. Ils tracent d'abord avec leur pinceau une ébauche de la figure qu'ils veulent peindre; ensuite ils la piquent par tout avec une épine, jusqu'à ce que le sang en sorte; après ils frotent l'endroit avec la main, teinte de la couleur qui leur plait; & alors cette peinture est inéfaçable. Mais de quarante à-peine y en a-t-il un parmi eux, qui soit ainsi peint.

Un de mes Compagnons de voyage, nommé *Bullman*, me pria de lui ôter une de ces Figures, que les *Négres* lui avoient imprimé sur la jouë: mais après l'avoir bien scarifié & lui avoir enlevé une bonne partie du cuir, il me fut impossible d'en venir entierement à-bout. Lors que les hommes vont à la guerre, ils se peignent tout le visage de rouge, & ils se couvrent les épaules, la poitrine, & le reste du corps, de grandes taches noires, jaunes, ou de telle autre couleur qui leur vient en fantaisie: Mais la nuit, avant que de se coucher, ils ne manquent pas de se laver dans les Rivieres, pour emporter tout ce plâtre.

Ils vont d'ordinaire tout-nuds; mais les femmes ont une espece de Tablier fait de toile de Co-

ton, qu'elles attachent par derriere avec un bout de fil, & qui leur pend jusques au genou, ou même jusques à la cheville, si elles en peuvent trouver un morceau de cette longueur. Elles atrapent quelquefois de vieilles hardes par des trocs qu'elles font avec les *Indiens* soumis aux *Espagnols*, & alors elles s'en parent avec beaucoup de faste. Mr. *Dampier* raporte qu'il gagna un *Indien* bourru & en obtint ce qu'il lui demandoit, par un présent qu'il fit à sa femme d'une Jupe, couleur de bleu céleste. En un mot, il n'y a rien qui fasse plus de plaisir aux femmes que de leur donner des habits, sur tout d'une couleur gaie.

Les hommes n'ont pas le moindre haillon sur le corps pour couvrir leur nudité, quoi que la plûpart des autres *Indiens* aient tous quelque chose. Mais ceux ci ont un petit Vaisseau d'or ou d'argent, selon leurs moïens, ou un morceau de feuille de Plantain, qui est de figure conique, & qui ressemble à un Eteignoir. Ils font entrer leur *Penis* avec force dans son envelope, & ils le couvrent ensuite avec cette espece d'Entonnoir, qu'ils attachent ferme avec un cordon autour de leurs reins. Pour le *Scrotum*, il est exposé à la vuë de tout le monde, & ils n'ont pas à cet égard la même pudeur qu'ils ont pour le *Penis*, qu'ils ne montrent jamais à-découvert. S'il arrive même par quelque accident qu'il vienne à paroitre, les autres en détournent les yeux ; & lors qu'ils ont besoin de faire de l'eau, ils se tirent à quartier, ils se tapissent, ôtent l'Entonnoir d'une main, & d'abord qu'ils ont fait, ils le remettent au-plus vite. Les hommes & les femmes vont toûjours à la selle dans les Rivieres, & ils ont beaucoup de pudeur sur ce chapitre. En général les uns & les autres ont de la modestie, & ils aiment la propreté.

Ce-


Marche des Indiens lors qu'ils vont rendre visite
à quelcun, ou qu'ils vont à un Festin. P. 220.
Lacenta.
Sa Femme.
Leur suite.

Cependant, les hommes ne méprisent pas tout-à-fait les habits; & lors que nous donnions une vieille chemise a quelcun d'entr'eux, il ne manquoit pas de s'en couvrir, & de troter ensuite avec plus d'emphase qu'à l'ordinaire. D'ailleurs, ils ont une espece de Robe longue faite de toile de Coton, qui est de la figure des Soquetilles de nos Chartiers, & qui leur pend jusques aux talons, avec une frange du même fil, d'environ un pan de hauteur, & des manches ouvertes, larges, & qui ne vont qu'à la moitié du bras. Ces Robes sont ou blanches, ou d'un noir de suie, & ils les mettent par dessus la tête; mais ils ne s'en servent que pour des occasions extraordinaires, lors qu'il s'agit par exemple, d'accompagner leur Roi ou leur Chef à une Fête, ou à des Noces; ou de se trouver au Conseil, & en pareilles rencontres. Ils ne vont pas au lieu du rendez-vous avec ces Robes sur le dos; mais les femmes les portent après eux dans des paniers avec leurs autres ornemens; & lors qu'ils sont arrivez au lieu de l'assemblée, ils s'ajustent le mieux qu'ils peuvent. Quelquefois, ils se promenent dans cet équipage autour de la Plantation, ou de l'endroit, où ils se rendent; & je vis un jour *Lacenta* qui marchoit accompagné de 2 ou 300 hommes équipez de cette maniere, & qu'il sembloit passer en revuë. Je pris garde même que ceux qui avoient les Robes noiratres alloient devant lui, & que les blanches suivoient; les uns & les autres armez de lances qui étoient de la couleur de leurs Robes.

Outre le rouge, dont les hommes se teignent le visage lors qu'ils vont à la guerre; ils portent toûjours une petite lame d'orfevrerie qui leur couvre la bouche. La plûpart en ont d'argent, & il n'y a que les principaux qui en aient d'or. El-

le eſt de figure ovale, & de la longueur de la bouche. Il y a une ouverture en forme de croiſſant, dont les pointes ſerrent l'entre-deux des narines, d'où elle eſt ſuſpenduë & tombe ſur la lévre inferieure. Elle peut avoir l'épaiſſeur d'une Guinée au milieu; mais elle eſt plus mince vers les extremitez. Ils ſe parent d'une lame de cette grandeur, lors qu'ils vont à quelque Feſtin, ou au Conſeil; mais à l'ordinaire, ou dans une longue marche, ou à la Chaſſe, ils en portent une beaucoup plus petite, & qui ne leur couvre pas les lévres, quoi qu'elle ſoit de la même figure. J'en portois une d'or de cette eſpece, lors que j'étois avec eux.

Au lieu de cette lame, les femmes portent un Anneau rond, qui paſſe à-travers l'entre-deux des narines, & qui difére pour la grandeur & le métal, ſelon le rang qu'elles tiennent & les occaſions. Les plus gros ſont de la groſſeur du tuyau d'une plume d'Oie, & il arrive ſouvent qu'à la longue & par leur poids, ils font deſcendre l'entre-deux des narines juſques à la bouche, ſur tout aux vieilles femmes.

Lors que les hommes & les femmes ſe trouvent à quelque repas ſolennel, ils ôtent ces lames & ces anneaux juſqu'à ce qu'ils aient achevé de manger; enſuite ils les remettent, après les avoir frotez & rendus bien luiſans. Mais à l'ordinaire, quand ils mangent ou boivent, ils ſe contentent d'élever avec la main gauche les petites lames ou les anneaux qu'ils portent alors,(& les anneaux des femmes ne ſont jamais ſi petits qu'ils ne tombent ſur les lévres) pendant qu'ils ſe ſervent de la main droite pour metter le morceau ou la coupe à la bouche. Je remarquerai d'ailleurs en paſſant qu'ils emploient toûjours la main droite dans tout ce qu'ils font, & que je n'ai point vû de gauchers

parmi eux. D'un autre côté, ces anneaux & ces lames ne les empêchent pas beaucoup de parler, quoi qu'ils leur batent ſur les lévres.

En certaines occaſions extraordinaires, le Chef ou le Roi, & quelques uns des plus conſiderables du Païs portent à chaque oreille deux groſſes pieces d'or attachées à un anneau, & dont l'une vient ſur la poitrine & l'autre eſt ſuſpenduë derriere l'épaule. Elles ont à peu-près un pan de long, la forme d'un cœur, qui a la pointe en bas, & une lame étroite à la partie ſuperieure, de trois ou quatre pouces de longueur, où il y a un trou à-travers lequel on fait paſſer l'anneau. Ces pendans à force d'être portez, alongent les oreilles, & y font de gros trous.

Je vis un jour *Lacenta*, dans un grand Conſeil, avec un Diadéme d'Or autour de la tête, de huit ou neuf pouces de large, dentellé au deſſus comme une Scie, & doublé en dedans d'un reſeau de petites canes. Tous les hommes armez qui étoient avec lui, avoient un bandeau de la même figure, qui reſſembloit à un Panier, fait de Canes, bien travaillées & fort joliment peintes, la plupart de rouge; & qui ſans être couvert d'une lame d'or, étoit environné de longues plumes bigarrées de divers Oiſeaux : Mais *Lacenta* n'avoit point de ces plumes à ſon Diadéme.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a d'autres qui ſont de tous les âges, de tous les Sexes & de toutes les conditions: je veux dire des Colliers compoſez de dents, de coquilles, de grains de verre, ou d'autres choſes de cette nature, & qui leur pendent juſques au creux de l'eſtomac. Les premiers ſont ajuſtez avec beaucoup d'art; L'on en met pluſieurs enſemble, & les dents, qui ſont en forme de ſcie, s'enchaſſent ſi bien les unes avec les autres, qu'on les prendroit pour

une ſeule maſſe d'os continuée. Il n'y avoit que *Lacenta* , & un petit nombre des principaux qui s'ornaſſent de ces Colliers en certaines occaſions extraordinaires , & ils les plaçoient toûjours au deſſus des autres. Je ne ſai pour quel ſujet mes Camarades & moi croiyïons que c'étoient des dents de Tigre; puis que je n'y avois jamais vû aucun de ces animaux. J'ai pourtant ouï dire qu'il y en a ſur l'Iſthme, & quelques uns de mes compagnons de fortune m'aſſurerent qu'ils y en avoient tué un. Lors même que j'y paſſai avec le Capitaine *Sharp*, quelques hommes de l'équipage nous raporterent, qu'ils en avoient vû un d'aſſez proche , qui les avoit regardez fixement. L'on m'a dit auſſi qu'à la Baye de *Campéche*, il s'en trouve une ſorte de petits, qui ſont bien furieux.

Pour revenir aux Colliers, les autres perſonnes, hommes & femmes, n'en portent point avec des dents , excepté qu'ils en fourrent quelques unes ça & là entre le reſte de leurs babioles. Une ſeule perſonne en a quelquefois 3. ou 400. cens autour du cou, les uns de grains de verre , les autres de Coquilles, &c. diſpoſez en ſept ou huit rangs, dont chacun fait une eſpece de corde, les uns plus haut & les autres plus bas ; quoi qu'ils n'y obſervent guére de ſymmetrie ; ſur tout les femmes qui portent les leurs preſqu'en un monceau. Tous les colifichets qui leur tombent ſous la main , trouvent leur place dans ces Colliers , & plus ils ſont peſants , plus on les eſtime. Il faut qu'une femme ſoit bien pauvre, ſi elle n'en a pas le poids de quinze ou vingt livres ſur le coû ; quelques unes en portent juſqu'à trente livres ou même davantage. Les hommes en ont preſque le double, ſuivant que leurs forces & leurs richeſſes le permettent.

Lors qu'ils demeurent à la maiſon , & qu'ils vont

vont à la chasse, ou à la guerre, ils ne portent point de ces Colliers ; mais ils s'en équipent, quand il s'agit de paroitre en cerémonie à un Festin, à des Nôces, ou à quelque autre Assemblée publique. Dans ces occasions, les femmes suivent les hommes jusques au lieu du rendez vous, & leur portent ces Colliers avec tout leur autre attirail dans des Paniers ; c'est-à-dire qu'une femme en porte deux, un à chaque bout d'un bâton qu'elle met sur l'épaule. Ils ne sont pas plûtôt arrivez au lieu marqué, qu'ils se parent de tous ces ornemens, & se promenent d'un côté & d'autre : quelquefois même ils dansent avec cet équipage, & ne se donnent point de relâche, qu'ils ne soient tout-trempez de sueur. Lors qu'ils prennent leurs repas, ils ôtent ces Colliers, & ils les remettent ensuite.

Les enfans en portent quelques uns assez petits, & ceux qui sont à la mammelle en ont un ou deux de grains de verre. Outre ces Colliers, les femmes portent aussi quelquefois des Bracelets, composez d'un petit nombre de ces mêmes grains, & qui font plusieurs tours. Lors que les hommes & les femmes s'ajustent avec toutes ces galanteries, & qu'ils se peignent le cuir, ils n'ont pas tant méchante mine.

La plûpart des Maisons où ils habitent, sont dispersées ça & là, sur tout dans les nouvelles Plantations, & toûjours situées au bord d'une Riviere. Il y en a pourtant en quelques endroits plusieurs ensemble, qui peuvent former un Bourg ou une Ville, quoi qu'elles ne soient pas rangées de suite, ni vis-à-vis les unes des autres pour faire des rues. Il en est à-peu près de ces Maisons comme de certains Villages qu'il y a chez nous dans le Païs de Forêts, & ailleurs. Ils ont leurs Plantations dans le voisinage, à diffé-

rentes distances, & il y a toûjours une place de reserve pour y bâtir le Magasin commun. Ils ne changent pas souvent de demeure, à moins qu'ils ne craignent l'aproche des *Espagnols*, ou que la graisse de leurs terres, qu'ils ne cultivent jamais, ne soit épuisée.

Ils ne jettent aucun fondement pour bâtir, & ils se contentent de faire des trous à deux ou trois piez de distance les uns des autres, où ils fichent de petits pieux, d'une égale hauteur, & de 6, 7, ou 8 piez de long. L'entre-deux est rempli de bâtons, qu'on enduit de terre; & cela fait les murailles: On éleve ensuite le toit en talus sur de petits Chevrons, & on le couvre avec de feuilles de Palmier. Tout ce bâtiment est fort irregulier; il peut avoir 24 ou 25 piez de long, & il est large à-proportion. Il n'y a point de Cheminée; de sorte qu'on alume le feu au milieu de la place, & que la fumée sort par un trou qui est sur le toit, ou à-travers les crevasses qu'il y a. Ce n'est pas tant une Maison partagée en chambres, qu'un amas de Cabanes jointes ensemble. Il n'y a ni Etages, ni Portes, ni Armoires; & les Sieges ne sont que des troncs de bois. Tous ceux de la Famille ont un Branle chacun, & ils le suspendent d'un bout à l'autre de ces Cabanes.

Les habitans d'un Village, ou plusieurs Maisons voisines ont un Magasin ou un Fort en commun; qui est d'ordinaire de 120 ou de 130 piez de long, & de 25 de large: La muraille peut avoir 9 ou 10 piez de haut, & autour de 20 jusques au faîte: Le toit est couvert de feuilles comme celui des autres Maisons. Les materiaux, & la structure en sont aussi à-peu-près les mêmes; excepté qu'il n'y a nulle separation. Toutes les faces de ces Magasins sont remplies de trous, de

la

la grosseur du poing ; dispersez de tous côtez sans aucun ordre, & dont la figure est irreguliere. C'est par ces trous qu'ils découvrent un ennemi qui aproche, & qu'ils tirent leurs fléches; mais ils ne savent ce que c'est que de le prendre en flanc. Ils bâtissent toûjours ces Maisons sur un terrain uni, au pié d'une Colline, & ils arrachent les arbres & les buissons tout autour à la portée d'une fléche. Il y a une ouverture à chaque extremité, qu'ils barricadent avec une espece de porte faite de bois de *Macaw* & de Canes, partagées en deux & liées ensemble avec une sorte d'ozier. Cette porte peut avoir un pié d'épaisseur: ils la tiennent prête pour en fermer ces ouvertures & empêcher les ennemis d'y entrer; d'ailleurs, il y a deux ou trois pieux enfoncez en terre pour la soutenir. Le mal que je vois à ces Forts, c'est qu'on y peut mettre aisément le feu; & les *Espagnols* en viennent-à bout par le moien des fléches qu'ils tirent sur le toit, & dont le fer est rougi. Il y a d'ordinaire une Famille qui loge dans ce Magasin, pour le garder, & le tenir propre. En effet, on y remarque une grande proprété, de-même que dans les maisons des particuliers. Ces Forts leur servent aussi pour y tenir conseil, & leurs autres assemblées générales.

Ils ne cultivent des Plantains, & ne sement du Maïz, &c. autour de leurs habitations, qu'autant qu'il leur en faut pour le besoin. Le Païs est si couvert de Forêts, que la premiere chose qu'ils font pour défricher la terre, c'est de couper les Arbres, qu'ils laissent quelquefois sur la place, trois ou quatre Années de suite, jusqu'à ce qu'ils y mettent le feu. Cependant, ils sement du Maiz entre les Arbres ainsi abatus, dont les racines se pourrissent à la longue, parce qu'ils n'ont point d'instrumens pour les arracher. Après que la

place est bien nette, ils y font des creux assez irreguliers, & à des distances inégales, dans chacun desquels ils font un trou avec les doigts, où ils jettent deux ou trois grains de Maiz, qu'ils couvrent ensuite de terre; de même qu'on plante les Féves dans nos Jardins. On seme ici vers le Mois d'*Avril*; & la recolte se fait en *Septembre* ou en *Octobre*. Ils arrachent les épics avec la main, comme on le pratique ailleurs. Quoi que je ne fusse pas ici au tems de la Moisson, je vis dans leurs cabanes le Maïz de la recolte qui avoit précedé. Au lieu de le batre, ils le frient entre les mains. Ils n'en font ni pain, ni gateaux; mais après avoir rôti le grain, ils le moulent entre deux pierres, à peu-près comme on fait le Chocolate, & ils se servent de la farine en plusieurs choses. Par exemple, ils la détrempent dans une Calebace avec de l'eau, & ils boivent cette liqueur. En voyage, quand ils n'ont pas le loisir de faire d'autres provisions, celle-ci leur est d'un grand secours. Ils appellent ce mélange *Chicha*, qui signifie du Maïz, si je ne me trompe.

Ils font aussi une autre liqueur avec le Maiz, qu'ils apellent *Chichah Capah*; & le dernier de ces deux mots signifie Boisson. Lors qu'il s'agit de célebrer une Fête ou un Mariage, ils infusent 20 ou 30 Boisseaux de Maïz dans une auge pleine d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit impregnée du grain, & qu'elle commence à s'aigrir. Alors quelques vieilles femmes, qui n'ont guére autre chose à faire, machent des grains de Maïz, qu'elles mettent dans des Calebaces, & quand elles croient d'en avoir assez, elles versent ce mélange de Salive & de Maiz dans l'Auge, après en avoir tiré le grain qu'on y avoit infusé. Cette espece de bouillie sert de levain, & donne aussi-tôt une petite fermentation à toute la liqueur. Quand elle

ne

ne fermente plus, on la tire au fin dans une autre auge, & ensuite elle est bonne à boire. Elle a le goût de la petite Biere qui est aigre, & avec tout cela elle entête beaucoup. Ils en boivent à longs traits, & ils en sont fort avides, quoi qu'elle leur donne quantité de raports. C'est leur boisson délicieuse & pour le régale; car pour l'ordinaire ils ne boivent que de l'eau toute pure ou du *Mislaw*.

Il y a deux sortes de *Mislaw*, dont l'un se fait avec des Plantains frais, & l'autre avec de secs. Ils rotissent les premiers dans leur cosse, & après l'avoir ôtée, ils mettent la chair dans une calebace pleine d'eau, où ils la delaient avec les mains, & ensuite ils boivent cette liqueur. L'autre sorte de *Mislaw* se fait avec des gateaux de Plantains secs; lors que ce fruit est cueilli mûr, il ne se garde pas, & il se pourrit bientôt s'il reste dans la cosse. Pour prévenir cela, on fait une pâte de la chair, & on la séche à petit feu sur une espece de Grille faite de bâtons. L'on en coupe un morceau quand on veut faire du *Mislaw*, & on le détrempe de la même maniere. Les Naturels du Païs s'en munissent toûjours lors qu'ils vont en voyage; sur tout dans les endroits où ils n'esperent pas de trouver des Plantains mûrs, quoi qu'ils les aiment mieux secs. Ils en font aussi bouillir de verds ou à moitié mûrs, & ils les mangent avec la viande au lieu de pain. Ils se servent de-même des *Yams*, & des Potates, & de la Racine de Cassave, qu'ils rotissent quelquefois. Il ne leur manque jamais une bonne quantité de l'une ou l'autre de ces choses dans leurs Plantations, sur tout dans celles qui sont cultivées depuis long-tems.

D'ailleurs, on n'y voit ni Herbage ni Salade, & je ne me suis jamais aperçu qu'ils mangeassent

aucune ſorte d'Herbe. Mais ils n'oublient pas d'y planter du Poivre, qu'ils aiment beauconp, ni d'y avoir quantité de Pommes de Pin, dont ils mangent tous les jours.

Les hommes défrichent dabord les Plantations, & les mettent en bon état; les femmes enſuite ont tout le ſoin de la culture. Ce ſont elles qui bêchent la terre, qui plantent, qui ſement & qui cueillent le Maïz, les Yams, &c. Il n'y a que la coupe des Arbres, & de tels autres ouvrages au deſſus de leurs forces qui regardent les hommes. Elles ont la conduite de tout le ménage, & l'on peut dire qu'elles ſont les ſervantes de la Famille; ſur tout les vieilles femmes, qui s'occupent à faire la cuiſine, à laver & à-tout-ce qui eſt de leur portée. Elles ſuivent auſſi leurs Maris en campagne & font pour eux tout ce qu'il y a de plus ſervile. En un mot, il ne s'en faut guére qu'elles ne ſoient leurs Chevaux de charge; puis qu'elles portent tout l'attirail de la maiſon, les uſtenciles, les vivres, &c; Quand ils arrivent au lieu, où ils doivent paſſer la nuit, la femme prépare le ſoupé, pendant que le mari attache les Branles; car chacun couche dans le ſien.

Mais quoi que les femmes ſoient ainſi employées à toute ſorte d'ouvrage ſervile, ſoit à la maiſon ou à la campagne, & qu'elles ſoient en quelque maniere les eſclaves de leurs maris; malgré tout cela, elles s'aquitent de leur devoir avec tant de promtitude & ſi gaïement, qu'il ſemble que ce ſoit plûtôt par leur choix, que par aucune neceſſité qu'on leur ait impoſée. Elles ſont en général d'un très-bon naturel, civiles & obligeantes les unes envers les autres, ſur tout à l'égard des étrangers, & prêtes à leur rendre tous les ſervices légitimes qu'elles peuvent. Elles ont beau-

coup

coup de respect & de soumission pour leurs maris; & ceux-ci à leur tour ne manquent ni d'amitié ni de complaisance pour elles. Je n'ai jamais vû qu'aucun *Indien* batit sa femme ni qu'il lui dit des injures. Dans les querelles même qu'ils ont ensemble, lors qu'ils se divertissent à boire, ils ne font pas la moindre malhonnêteté aux femmes qui se trouvent avec eux.

Outre toutes ces peines que les femmes se donnent, elles ont le soin d'élever leurs enfans. Lors qu'une femme est accouchée, une demi-heure après tout au plus, une autre vient, qui prend l'enfant entre ses bras & la Mere sur son dos, & les porte ainsi à la Riviere, pour les y laver. Durant le premier Mois, l'Enfant est attaché sur une planche, ou plûtôt sur une piece de bois de *Macaw* refendu, puisqu'ils n'ont point de scies pour faire des planches, & on l'emmaillote avec ce bois, sur lequel il a le dos apuyé; aussi leurs Enfans sont-ils presque toûjours fort droits. Quand il faut netoyer ses ordures, on l'ôte de cette planche, on le lave bien avec de l'eau froide, & on le remet ensuite au maillot. La mere prend tout ce paquet, lors qu'elle veut alaiter son enfant, & le couche ensuite dans un petit branle fait exprès pour cet usage, que l'on tient ouvert par le moyen de petits batons qui croisent d'un bord à l'autre.

A mesure que les Garçons deviennent grands, ils sont élevez aux exercices de leurs Peres; sur tout à tirer de l'Arc, & à darder la lance; & ils sont fort adroits à l'un & à l'autre. Je leur ai vû faire des choses à cet égard presqu'incroyables; Par exemple, un petit Garçon qui n'avoit pas plus de huit ans, fichoit une Cane en terre, & à vingt pas de là il la fendoit d'un coup de Fléche, sans la manquer plusieurs fois de suite. C'est aussi leur principal exercice; & lors qu'ils ont

atteint l'âge de dix ou douze ans & qu'ils ont la force de porter leurs vivres, avec une Calebace pleine de leur boiſſon de Maiz, ils accompagnent leurs Peres à la chaſſe, ils tirent les petits oiſeaux qu'ils trouvent, & ils s'engagent même à pourſuivre le gros gibier. Lors que les enfans ſont trop jeunes, ces *Indiens* ne les prennent jamais avec eux, ſoit qu'ils aillent en voyage, à la chaſſe, ou à la guerre. Les Garçons qui ſont un peu grands, ſuivent toûjours le Pere & la Mere, & leur rendent tous les petits ſervices qu'ils peuvent; mais les filles reſtent à la maiſon avec les vieilles femmes.

Les Peres & les Meres ont beaucoup de tendreſſe pour leurs enfans, & je n'aï preſque jamais vû qu'ils les traitaſſent avec la moindre ſeverité. Ils leur permettent de ſe divertir de la maniere qu'ils l'entendent. Les petits garçons & les petites filles, à l'exemple de leurs Peres & Meres, prennent grand plaiſir à la nage & à la pêche. Les uns & les autres vont tout nuds juſques à l'âge de puberté, alors les filles mettent leur Tablier & les Garçons l'Entonnoir.

Les Meres élevent leurs filles à tous les ouvrages domeſtiques. Elles s'en font aider pour aprêter les vivres, & les occupent à tirer les fils de l'écorce du *Mabo*; à bâtre l'Herbe de ſoye, dont on fait du fil, des cordes & des filets, à nettoyer le coton & à le filer, pour s'en ſervir enſuite à faire des toiles. Les femmes les ourdiſſent ſur un rouleau de bois, qui peut avoir trois piez de long, & qui tourne ſans peine entre deux poteaux, où il eſt enchaſſé. C'eſt là deſſus qu'elles mettent les fils de coton, d'une longueur proportionnée à l'uſage qu'elles en veulent faire, mais qui n'excede jamais trois ou quatre verges, ſoit qu'elles deſtinent la toile pour un Branle, ou cette

te espece de Tablier qu'elles attachent autour de leurs reins, ou des Robes, ou enfin pour des Couvertures, dont elles se servent dans leurs Branles; Desorte qu'elles n'ourdissent jamais une Piece de Coton, dans le dessein de la couper, mais tout-juste de la mesure qu'elle doit être pour l'un ou l'autre de ces usages, qui sont les seuls qu'on fait ici de la toile. Ces fils ainsi montez sur le rouleau forment la chaine, & la trême est devidée sur un petit morceau de bois de *Macaw*, qui a une entaillure à chaque extremité; & qui sert de Navette; Elles prennent avec les doigts d'une main de deux fils l'un de la chaine, où elles passent leur Navette avec l'autre, & continuent ainsi jusques au bout: Afin même que la toile soit bien serrée, elles ont une regle de bois de *Macaw*, qui est entre les fils de la chaine, & qui leur sert à la battre à chaque tour.

Les petites filles tordent aussi de la laine de Coton pour de franges, & préparent des Canes, ou des feuilles de Palmier, de-même que les petits garçons, pour en faire des Corbeilles; ce qui est l'ouvrage des hommes. Ils teignent d'abord ces materiaux de differentes couleurs vives, & ensuite ils les entrelacent fort joliment. Ils font aussi de petites coupes bien propres, d'un ouvrage si fin & si serré, qu'elles peuvent contenir toute sorte de liqueurs, sans être enduites de laque ni de vernis. Ils s'en servent à boire, de-même que de leurs Calebaces, qu'ils peignent avec beaucoup d'art. Il y a de ces Corbeilles de differentes grandeurs & dont l'ouvrage est fort diversifié; elles sont si fermes, qu'on peut les écraser & les jetter ça & là, sans y faire presque le moindre mal. D'ailleurs, ils les emploïent à porter leurs hardes & à de tels autres usages.

Les jeunes filles, qui ont atteint l'âge de puberté,

berté, ne se montrent à personne: S'il arrive même par hasard qu'il vienne quelcun à l'endroit où elles sont confinées, quand ce seroit leur Pere, elles mettent d'abord une piece de Coton devant le visage en guise de Voile. Mais cette espece d'emprisonnement n'est pas de longue durée; elles paroissent bientôt en public, puis qu'on les marie de bonne heure. Elles sont fort modestes; & quoi qu'elles prennent un homme par toute sorte d'endroits, elles le font avec beaucoup d'innocence & de simplicité.

Ils ont tous plusieurs femmes; *Lacenta* en avoit sept; & lors qu'il entreprenoit quelque long Voyage, on les distribuoit de telle maniere, qu'il en trouvoit une à chaque nouveau gite.

L'adultere est puni par la mort des deux complices. Cependant si la femme avouë le fait à son mari, & jure qu'elle a été violée, elle est reçuë en grace: mais si elle cache l'action, & qu'elle en soit convaincue, on la brule sans quartier. Leurs Loix sont aussi fort severes à d'autres égards, & il n'y a point de pardon pour un Voleur.

Si un homme débauche une vierge, on le sonde avec une sorte d'épine, qu'on tourne dix ou douze fois: ce qui cause non seulement une grande douleur, mais ulcere la partie, & donne même la mort; quoi que le patient ait la liberté de se guérir s'il peut. Ces faits au reste doivent être bien averez, & les témoins jurent par leur dent.

Lors qu'ils se marient, le Pere de l'Epouse, ou son plus proche parent, la garde une semaine entiere dans son apartement où il couche lui même; je ne sai si c'est pour témoigner la repugnance qu'il a de la perdre, ou pour quelque autre

autre raiſon; quoiqu'il en ſoit, il la remet enſuite à ſon mari.

Quand un Pere diſpoſe de ſa fille, il invite tous les *Indiens* à 20 Miles à la ronde, & il leur fait un grand repas Tous ceux qui viennent aux Nôces portent quelque choſe, & perſonne ne s'y trouve les mains vuides; Les hommes y portent leurs haches pour travailler: les femmes un demi Boiſſeau de Maïz: les petits garçons du fruit & des racines; & les petites filles de la volaille & des œufs. Ils laiſſent leurs préſens à la porte de la maiſon, & ils ſe retirent enſuite, juſqu'à ce que tous les conviez y aient poſé chacun le ſien. Les gens de la maiſon les prennent & en diſpoſent de la maniere qu'ils l'entendent.

Cela fait, les hommes retournent au lieu où ſe doivent celébrer les nôces, & l'Epoux leur préſente à chacun une Calebace de liqueur forte, & les conduit à-travers la maiſon dans une grande Cour. Les femmes qui viennent après, reçoivent auſſi une Calebace de liqueur, & ſe rendent au même endroit. Les petits garçons ſuivent, & enfin les petites filles, qui vont joindre la compagnie, après avoir bû à la porte.

Les Peres des nouveaux mariez viennent enſuite: L'un mene ſon fils & l'autre ſa fille. Le premier fait un diſcours à l'aſſemblée, & il n'a pas plûtôt fini qu'il ſe met à danſer, & à faire des poſtures grotesques, juſqu'à ce qu'il eſt tout en ſueur. Il ſe met enſuite à genoux & il donne ſon fils à la fiancée; dont le Pere, qui eſt auſſi à genoux, la tient par la main, après avoir danſé à ſon tour juſqu'à n'en pouvoir plus. Alors les jeunes mariez ſe prennent par la main, & l'Epoux rend l'Epouſe à ſon Pere: C'eſt ainſi que la ceremonie finit.

Tous

Tous les hommes munis de leurs haches pouſſent d'abord des cris de rejouïſſance, & courent au quartier d'un Bois, qu'on a déja marqué pour ſervir de Plantation aux jeunes mariez. Là ils abatent les arbres & défrichent la terre avec toute la vigueur poſſible. Ils emploïent ſept ou huit jours à cet ouvrage, & à meſure qu'ils défrichent, les femmes & les filles ſement du Maïz, ou de toute autre choſe que la Saiſon fournit. Enfin, ils bâtiſſent une maiſon pour les nouveaux mariez.

Au bout de la ſemaine, & lors que les jeunes mariez ſont établis dans leur nouvelle démeure, la compagnie ſe divertit à boire du *Chicha-Copah*, dont on a déja fait bonne proviſion, & à manger à ventre deboutonné. Après que le repas eſt fini, les hommes s'en donnent au cœur joie avec la boiſſon: mais avant que de commencer, l'Epoux ſe ſaiſit de toutes les armes, & il les attache à la poutre qui ſoutient le toit de la maiſon, où perſonne ne peut les prendre que lui ſeul. Cela ſe fait pour prévenir les ſuires des quérelles, où ils s'engagent ſouvent lors qu'ils ont bu. Ils continuent à boire nuit & jour, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de liqueur, & cela dure trois ou quatre jours. Quelques uns tiennent bon, pendant que les autres ſe ſaoulent & s'endorment. Auſſi-tôt que la boiſſon eſt finie, & qu'ils ont tous repris leur ſens froid, chacun retourne chez ſoi.

Ils ſe régalent en d'autres occaſions; par exemple après avoir tenu un grand conſeil, ou à la ſortie de quelque autre aſſemblée, qu'ils font même quelquefois dans la ſeule vuë de ſe divertir. Les hommes boivent d'ordinaire à la ſanté les uns des autres, & après avoir dit quelque mot, ils avancent la coupe vers la perſonne à qui ils boivent. Ils n'accordent

ja-

jamais cet honneur à leurs femmes ; bien loin de là, celles-ci se tiennent debout, & les servent pendant qu'ils mangent, elles prennent la coupe de celui qui a bû, en jettent les restes à-terre, la rincent bien, & la donnent pleine à un autre. Soit à un Festin, ou à la maison, les femmes servent toûjours leurs maris à table jusques à la fin du repas; ensuite elles vont manger les unes avec les autres, ou chacune en particulier.

Lors que les hommes sont chez eux, ils ne s'embarrassent pas beaucoup d'aucune afaire, mais pour n'être pas tout-à-fait oisifs, ils s'occupent souvent à tresser des Coupes, des Corbeilles & des Filets, à polir leurs Fléches & leurs Lances, à les armer de pointes, & à de tels autres Ouvrages.

Les hommes font aussi une sorte de Flute, de plusieurs petites Canes creuses, & quelquefois même d'un seul tuyau. Il y a des trous, & ils y souflent avec violence sans distinguer les Notes ; ce qui forme un bruit, qui aproche du cri des enfans. Ils se plaisent beaucoup à cet exercice, & ils jouent de la flute en diférentes occasions, par exemple leurs *Pawawers* ou leurs Devins en jouoient lors qu'ils faisoient leurs sortileges. En un mot, il n'est rien dont ils ne s'avisent pour produire quelque son, & pendant que les uns s'occupent à les divertir de cette maniere, les autres bourdonnent toûjours.

Ils murmurent tout-de-même lors qu'ils dansent une espece de Branle, où il n'y a que des hommes, 30 ou 40 ensemble, qui forment un Cercle. Ils étendent leurs mains & les appuyent sur les épaules les uns des autres. Ensuite ils se meuvent tout doucement & de côté, & à-mesure qu'ils avancent dans le même Cercle, ils secouent toutes les jointures de leurs corps d'une maniere fort grotesque.

Ils

Ils jouënt ſouvent de la flute & batent le tambour, lors même qu'ils ſont occupez à quelque ouvrage; mais ils ne danſent guére, à moins que ce ne ſoit dans une partie de plaiſir. Après qu'ils ont danſé quelque tems, celui de la Compagnie qui veut ſe détache du Cercle, & ſe met à faire des gambades & des poſtures; il jette ſa Lance en l'air & la ratrape; il ſe plie le dos vers la terre & ſaute en avant; en un mot il fait pluſieurs autres tours comme ceux de nos Sauteurs; mais avec plus d'activité que d'adreſſe. Lors que celui-ci eſt bien las, un autre, ou même deux ou trois à la fois viennent prendre ſa place, & jouënt le même rôle. Auſſi-tôt que le Bal eſt fini, ils vont ſe jetter dans la Riviere tout trempez de ſueur; ils s'y lavent bien, & à leur ſortie de l'eau, ils paſſent la main ſur leurs cheveux & par tout le corps pour la faire tomber. Un de ces Bals, ſi l'aſſemblée ſe trouve nombreuſe, dure pour le moins cinq ou ſix heures, & quelquefois même un jour entier. Ils ne font guére ce manége qu'après s'être un peu divertis à boire: mais ils ne danſent point lors qu'ils ont bû copieuſement. La Danſe, la Chaſſe, & tirer au blanc ſont leurs plaiſirs capitaux. Les hommes & les petits Garçons tirent à tout ce qui ſe préſente à leurs yeux, quand ce ne ſeroit que pour s'exercer & faire voir leur adreſſe.

Les femmes ont auſſi leurs danſes & leurs parties de plaiſir, après que leurs maris ſe ſont bien divertis eux-mêmes. J'ai déja remarqué qu'elles ne ſe regalent point avec les hommes, & qu'elles ne ſont pas de leurs jeux: mais cela n'empêche pas qu'elles ne boivent entr'elles juſques à ſe ſaouler. D'ailleurs, elles ont grand ſoin de leurs maris quand ils ſont yvres. D'abord qu'une femme voit que ſon mari n'en peut

plus,

plus, elle ſe fait aider par une ou deux femmes pour le mettre dans ſon Branle; & pendant qu'il y ronfle & cuve ſa liqueur, elles lui jettent de l'eau ſur le corps pour le rafraichir; lui lavent les mains, les piez & le viſage; lui paſſent la main par tout pour en faire tomber l'eau qui s'eſt échaufée, & l'arroſent à nouveaux fraix. J'ai vû de cette maniere dix ou douze hommes couchez dans leurs Branles après un régal, & les femmes autour d'eux pour en avoir ſoin.

Les hommes ne ſortent jamais de leur maiſon pour la moindre choſe, quand ce ne ſeroit que pour aller faire de l'eau, ſans prendre quelcune de leurs armes, ſoit l'Arc & la Fléche, leur Lance, la Hache, ou le Couteau long. Leurs plus fréquentes Expéditions en tems de paix, ſe bornent à la chaſſe. Ils y vont pour ſe munir de gibier, lors qu'ils en manquent chez eux. Ils ſe joignent quelquefois une ou deux Familles enſemble; mais ils font ſouvent de grandes parties de chaſſe, où il y a beaucoup de monde. Il ne ſe tient guére d'Aſſemblées publiques, & l'on ne celébre peu de Feſtins, où l'on ne conclue une partie de chaſſe avant que de ſe quitter. On fixe le tems & le lieu du rendez-vous, & chacun eſt obligé de s'y trouver avec tout ce qui lui eſt neceſſaire.

Une de ces Chaſſes dure quelquefois trois ou quatre jours. Il y en a même où ils emploïent juſqu'à dix, douze, quinze & dix-huit jours, ſuivant le gibier qu'ils rencontrent, & la route qu'ils prennent. Ils vont qulquefois juſques à la frontiere, pour trafiquer avec leurs voiſins, & ils chaſſent en allant & à leur retour. Ils n'examinent point les Saiſons de l'année, pour ſavoir s'il y a du gibier ou non; mais en tout tems ils font ces parties de chaſſe. Tous ceux de

la compagnie se munissent d'un ou deux chiens pour batre le païs, & les femmes s'y trouvent aussi bien que les hommes. Lors que j'y allois avec eux, ils me donnoient une jeune femme pour me servir, & porter mes provisions dans un panier.

C'est l'usage que l'on fait ici des femmes; elles portent dans leurs Corbeilles, des Plantains, des Bonanos, des Yams, des Potates, & des Racines de Cassave, tout cela bien rôti; mais l'on trouve dans les Bois & les Plantations ruïnées, des Plantains verds, qu'on aprête sur les lieux avec ces racines; de sorte que si l'on doit passer par ces endroits-là, on se charge de moins de provisions. Elles prennent aussi un peu de farine de Maïz, & quelques Plantains mûrs tout-crus, pour en faire du *Mislaw*. Leurs provisions ne consistent pas en autre chose. Chaque femme porte une Calebace; & il y a un ou deux Pots de terre qui servent à cuire les viandes pour toute la compagnie. Les hommes portent leurs Arcs & leurs Fléches, leurs Lances, une petite Hache, & un Couteau long. Ils vont tous nuds-piez, & souvent ils attrapent des égratignures dans les Bois où ils passent; mais ils ne s'en mettent pas fort en peine. Ils tuent des *Pecarys*, des *Warris*, des *Quams*, des *Chicaly-Chicalis*, des *Corrosous*, & toute autre Bête ou Oiseau qu'ils rencontrent, excepté les Singes & les Bêtes fauves. Ils mangent d'abord la Volaille, & tout ce qui ne se peut pas conserver facilement. Ils s'arrêtent la nuit par tout où ils se trouvent au Soleil couché, pourvû que ce soit près d'une Riviere ou d'un Ruisseau, & sur le penchant d'une Montagne. Ils attachent leurs Branles à deux Arbres; ils se couvrent d'une feuille de Plantain, pour se garantir contre la pluie & le Vent; & ils alument un

un feu qui dure toute la nuit. Ils ne continuent jamais leur chasse après le Soleil couché, & ne la recommencent qu'après qu'il est levé. Les Bêtes qu'ils poursuivent le plus, sont le *Pecary* & le *Warri*, qui ne sont pas fort vites à la course, & qui vont par troupeaux de deux ou trois cens à la fois; de sorte que si les *Indiens* les surprennent, ils en tuent d'ordinaire quelcun à la boulevuë. Mais si cela n'arrive point, ils courent souvent un jour entier sans en atraper un seul, ou bien ils en ateignent si peu, par raport au grand nombre qu'ils en lancent, que le succès ne répond pas à la fatigue. J'en ai vû lancer moi-même près de mille dans un jour separez en diférentes troupes, & nous n'en tuames que deux. Ces animaux s'enfuient quelquefois avec les fléches dans le corps, mais s'il y en a quelcun qui soit las, il s'arrête à une Baye, où les Chiens l'environnent de tous côtez, sans oser en venir aux prises: ils ne font que le harceler & lui mordre les fesses, jusqu'à ce qu'ils voient leurs Maitres derriere un Arbre prêts à lâcher leur coup, alors ils se retirent pour éviter la fléche. Aussitôt qu'un *Indien* a percé un *Warri* ou un *Pecary*, il y court & lui darde sa lance, ensuite il l'éventre, en jette les boiaux, & le coupe en deux par le travers. Cela fait, il prend un morceau de bois & le taille en pointe aux deux bouts, à chacun desquels il fiche une piece de sa Bête, & la porte ainsi sur l'épaule à l'endroit du rendez-vous que l'on a donné aux femmes. La nuit même qu'on a pris une de ces Bêtes, l'on en fume la chair à la maniere du Païs, & on la porte à la maison.

D'ailleurs, soit Quadrupede ou Oiseau qu'ils prennent, ils le percent à coups de Lances ou de Fléches, pour en faire sortir le sang. On le cou-

pe ensuite en quartiers, après lui avoir ôté la tête; mais si c'est un *Pecary*, on l'échaude, & si c'est un *Warri* on l'écorche. Il y a de certains Oiseaux qu'ils ne font que plumer, & il y en a d'autres qu'ils pélent, non pas tous entiers, mais après les avoir dechiquetez par morceaux, pour leur servir en voyage.

Comme ils ont très-peu de sel, lors qu'ils veulent garder quelque tems le gibier, ils plantent quatre Pieux fourchus à 8 ou 9 piez de distance les uns des autres, sur lesquels ils posent deux Bâtons de cette même longueur, qui se trouvent ainsi paralleles & à un pié de terre. C'est ce qu'on appelle un *Barbecue*, & c'est là dessus qu'ils rangent les Quartiers des Bêtes ou des Oiseaux, avec un petit feu de Charbon de bois au-dessous; ils tournent ces pieces de tems en tems, & ils renouvellent ce petit feu trois ou quatre jours de suite, ou peut-être même une semaine entiere, jusqu'à ce qu'elles soient devenuës aussi séches qu'un morceau de bois, ou que nôtre bœuf fumé. S'ils tuent par hasard quantité d'Oiseaux, de *Pecarys*, ou d'autres Bêtes, ils les fument bien à la campagne, & ils les portent ainsi à la maison. S'il y en à même trop pour la charge des femmes, les hommes leur aident à les porter. Cette chair préparée de la sorte se peut conserver long tems; mais d'abord que la provision aproche de sa fin, ils retournent à la chasse. Ils font aussi un *Barbecue* au logis, où ils entassent ces morceaux secs les uns sur les autres, & souvent ils y mettent un peu de cendres chaudes au dessous, pour les empêcher de se moisir, dans ce Païs humide. Ils coupent d'ailleurs de ces pieces à mesure qu'ils en ont besoin.

Toutes les fois qu'ils veulent manger de cette chair fumée, ou de la viande fraiche, ils la coupent

pent par petits morceaux, & la mettent ainsi dans leur Pot de terre, avec quelques Racines, des Plantains verds ou des Bonanos, & une bonne quantité de poivre; ils étuvent tout cela ensemble à un petit feu, & ils ne soufrent jamais qu'il bouille. Après avoir mis le Pot de grand matin, ils le couvrent fort juste, & ils ne le retirent qu'au bout de sept ou huit heures, lors que tout est reduit en pâte. Ceci leur sert pour le seul repas reglé, qu'ils font chaque jour sur le Midi; mais du reste, ils mangent des Plantains & des Bonanos tout le jour. Ils versent l'étuvée dans un grand Plat de terre, ou une Calebace, qu'ils mettent sur le gros Bloc qui leur sert de table, & ils s'asseyent autour sur de petits Blocs. Mais lors qu'il y a quelque Festin, & que la compagnie est nombreuse, ils font un *Barbecue* de 10, 12, ou 20 piez de long, ou même davantage, & d'une largeur proportionnée; & ils y mettent dessus trois ou quatre feuilles de Plantain qui servent de Nape. Chacun a sa Calebace pleine d'eau à terre & à sa main droite. Ils fourrent les deux premiers doigts & le pouce dans le Plat, pour s'en servir en guise de cueiller à prendre la viande; & ils les trempent à chaque morceau dans la Calebace qui est à leur côté. Je ne sai point si c'est pour les nettoyer ou les rafraichir; mais il est certain qu'ils mangent leur ragoût fort chaud de même qu'excessivement poivré. Ils ne mangent aucune racine en cette occasion, qui leur tienne lieu de pain; mais s'ils ont un grain de sel, après avoir avalé trois ou quatre morceaux de viande, ils le passent sur la langue, pour en relever le goût, & c'est ce qu'ils réïterent à diverses reprises.

Lors que les *Indiens* voyagent, ils se conduisent par le cours du Soleil, ou en son absence, par un Point fixe vers lequel ils tendent, & ils remarquent

d'ailleurs de quel côté les branches des Arbres plient, pour savoir où est le Vent. Mais si cette voie leur est inutile, ils font des entaillures dans l'écorce des Arbres; & l'endroit où elle se trouve la plus épaisse, marque toûjours le Sud. Ils prennent leur route à-travers les Bois, les Marécages, les Rivieres, & même à travers les lieux, où il n'y a ni trace ni sentier. Aussi sont-ils souvent reduits à se détourner du droit chemin, après l'avoir tenu plusieurs jours de suite, & s'être fait passage à-travers les Bois taillis, qu'ils abatent avec leurs grands couteaux, sur tout s'il y a des Cannes creuses, puis qu'il est impossible d'y pénétrer sans cela. Les hommes, les femmes & les enfans passent les Rivieres à la nage, & ils n'ont pas besoin d'y employer des Arbres, comme nous l'avions pratiqué nous-mêmes. Ce n'est pas qu'ils ne se mettent dans leurs Canots, ou sur leurs Radeaux faits de Bois-leger, lors qu'ils descendent une Riviere.

Si quelcun leur demande le chemin pour aller quelque part, ce qui nous arriva plusieurs fois en passant & repassant l'Isthme, ils ont accoutumé de le lui montrer avec le doigt, mais lors qu'il s'agit de savoir le tems qu'il faut pour y arriver, ils vous l'indiquent avec le doigt, tourné vers quelque partie de l'arc que le Soleil décrit dans leur Hemisphere: & suivant qu'ils montrent plus haut ou plus bas, soit à l'Est ou à l'Ouest du Meridien, ils désignent le matin ou l'aprés midi du jour, auquel on peut esperer de se rendre à la Riviere, aux Plantations, ou à tout autre Lieu que l'on cherche. Ainsi le Point, qui est à une égale distance de l'Horison Oriental & du Meridien, signifie neuf heures du matin; les quatre sixiemes de l'arc diurne du Soleil au Sud-Ouest veulent dire quatre heures de l'après-midi, &c. Si le tems qu'ils ont dessein de marquer n'est pas d'heures mais de jours, ils tournent le visage

vers le Sud, & ils décrivent avec la main l'arc que le cours diurne du Soleil fait de l'Est à l'Ouest ; ensuite ils appuyent la tête sur cette main, ils ferment les yeux, & font semblant de dormir. Ils repétent le même arc, & renouvellent la même posture autant de fois qu'il y a de journées du lieu où l'on est à celui où l'on veut aller.

Je ne remarquai point qu'il y eut parmi ces *Indiens* aucune distinction de semaines, ni de jours particuliers ; Ils ne divisent pas ceux-ci non plus en heures, ni en d'autres portions, excepté celles qu'ils montrent avec le doigt sur l'arc diurne du Soleil. Quand ils employent ce signe, ou quelque autre que ce soit, ils parlent en même tems, & ils expriment leur pensée dans leur propre Langue, quoi qu'ils s'adressent à des *Européens* qui ne les entendent pas. Ils ne comptent le tems passé que par les revolutions de la Lune ; du moins lors que *Lacenta* m'entretenoit du ravage que les *Espagnols* avoient fait à l'Ouest, il me disoit que depuis ce malheur il s'étoit écoulé grand nombre de Lunes.

La maniere dont ils calculent se fait par des Unitez, des Dizaines & des Vingtaines, jusques à Cent ; mais je ne m'aperçus point qu'ils comptassent au delà de ce dernier nombre. Pour en exprimer un plus grand, ils prennent une tresse de leurs Cheveux, grosse ou petite, à proportion du nombre qu'ils veulent désigner, & la secouënt avec la main. Mais s'il s'agit d'en marquer un qui est innombrable, ils prennent tous les cheveux d'un des cotez de la tête, & les secouënt tout-de-même.

Lors que nous allames à la Mer du Sud sous les ordres du Capitaine *Sharp*, nous étions 336 personnes, outre plusieurs *Indiens* de l'Isthme qui nous accompagnerent dans cette marche. Ils avoient

 grand'

grand'envie de ſavoir le nombre que nous étions; de ſorte que pour en venir à-bout, l'un d'eux s'aſſit auprès du ſentier qu'il nous faloit tenir, avec un monceau de Maïz à ſon côté, dont il mettoit un grain dans ſa Corbeille pour chacun de nous qui paſſoit devant lui. Il en avoit déja compté une bonne partie, lors qu'un de nos hommes renverſa exprès ſon Panier, & interrompit ainſi ſon calcul. Je m'aperçus que cette action leur déplaiſoit: Malgré tout cela, un autre de leur compagnie prit les devans, ſe cacha dans le Bois, & à une petite diſtance du ſentier étroit, où nous devions paſſer un à un, il ſe mit à nous compter avec des grains de Maïz. Ce dénombrement fait, ils ſe trouverent bien embarraſſez, pour en venir à la ſuputation: du moins deux ou trois jours après, lors que nous fumes parmi les *Indiens* du Sud, nous en vimes vingt ou trente des plus graves qui s'atrouperent pour ſuputer les grains qui étoient dans le Panier; Ils les mirent d'abord ſur une feuille de Plantain, & il y en eut pluſieurs qui tacherent de les compter un à un. Mais lors que venus ſans doute au bout de leur calcul, ils parurent s'échaufer & diſputer fortement là deſſus, un de la compagnie ſe leva, choiſit une treſſe de ſes cheveux, & la ſecoua, pour dire ſelon toutes les apparences, que le nombre étoit grand & inconnu. Quoi qu'il en ſoit, il termina par ce moien leur diſpute, & l'un d'eux nous ſuivit, pour nous demander en méchant *Eſpagnol*, quel nombre nous étions.

Les Nombres Cardinaux, *Un*, *Deux*, *Trois*, &c. portent chez eux les noms ſuivans:

1. *Conjugo.*
2. *Poquah.*

3 *Pau-*

3. *Pauquah*
4. *Pakequah.*
5. *Eterrah.*
6. *Indricah.*
7. *Coogolah.*
8. *Paukopah.*
9. *Pakekopah*
10. *Anivego.*
11. *Anivego Conjugo.*
12. *Anivego Poquah.*
13. *Anivego Pauquah*, &c.
20. *Toola Boguah*, &c.
40. *Toola Guannah*, &c.

Au dessous de 10 ils nomment facilement le nombre particulier dont il s'agit, sans aucune autre ceremonie. Mais lors qu'ils nomment *Anivego*, ou 10, ils joignent leurs mains ouvertes ensemble. Pour dire 11, 12, 13, &c jusques à 20. ils prononcent *Anivego*, & joignent d'abord les mains; ensuite ils les séparent, & touchent les doigts de la main gauche, un par un, avec le premier de la droite, & ils disent *Anivego Conjugo*, *Anivego Poquah*, *Anivego Pauquah*, &c. jusques au nombre qu'ils veulent exprimer, s'il est au dessous de 20.

Lors qu'ils prononcent *Toola Boguah*, c'est-à-dire 20, ils joignent les mains deux fois, une pour chaque 10. Pour 21, ils disent *Toola boguah Conjugo*; pour 22, *Toola boguah Poquah*, &c. Pour exprimer 30, ils joignent trois fois les mains, & disent *Toola boguah Anivego*, c'est-à-dire vingt & dix; pour 31, *Toola boguah Anivego Conjugo*, c'est-à-dire vingt & onze, & ainsi de suite jusqûes à 40. Venus à ce nombre, ils joignent quatre fois les mains, & disent *Toola Guannah*; 41, *Toola guannah Conjugo*, &c. 50, *Toola guannah Anivego*,

c'eſt-à-dire, quarante & dix ; 51, *Toola guannah Anivego Conjugo*, c'eſt-à-dire, quarante & onze, &c. Je ne ſai pas les noms des autres Dizaines juſques à 100 ; & il y en a peu d'entr'eux qui ſachent compter ſi loin. J'avois grand'envie d'apprendre leurs nombres, & cet exercice me ſervoit de paſſetems : ils étoient ravis de me voir eſcrimer à cela, & ils s'en divertiſſoient beaucoup : Mais il n'y en avoit guére qui puſſent me conduire au delà des nombres que je viens de marquer, ni me corriger lors que je venois à me tromper dans ma repetition.

Cette maniere de compter d'une Vingtaine à l'autre eſt la même que celle de nos Ancêtres, & aproche beaucoup de celle des Montagnars d'*Ecoſſe* & d'*Irlande*; puis que ſi les *Indiens*, pour dire 31, 32, &c. diſent vingt & onze, vingt & douze &c. ceux-là, pour exprimer les mêmes nombres, diſent au contraire onze & vingt, douze & vingt, &c. & ne font ainſi qu'une tranſpoſition des mots. Dans ma jeuneſſe, j'entendois fort bien l'*Irlandois*, tel qu'on le parle au Nord de l'*Irlande*, par exemple à *Navan* ſur la *Boyne*, & autour de la Ville de *Virgini* ſur le *Lough Rammer* dans la Baronnie de *Caſtle Raghen*, dans la Province de *Cavan*; de même que dans le haut Païs d'*Ecoſſe*, que j'ai parcouru en divers endroits. Peut-être que les perſonnes curieuſes ne ſeront pas fachées que je me ſerve ici de la connoiſſance que j'ai de cette Langue, pour leur donner une Table de la maniere de compter de ces deux Nations, je veux dire des *Irlandois* & des Montagnars d'*Ecoſſe*; mais il faut les avertir que dans l'écriture de ces mots, je ſuivrai plûtôt la prononciation que l'orthographe.

1. *Hean.*
2. *Dõ.*
3. *Tree.*

4. *Caher.*
5. *Cooig.*
6. *Shae.*
7. *Shaucht.*
8. *Oacht.*
9. *Nnye.*
10. *Deh.*
11. *Heanegg.*
12. *Dω̃eegg.*
13. *Treedeegg.*
14. *Caherdeegg.*
15. *Cooigdeegg.*
16. *Shaedeegg.*
17. *Shauchtdeegg.*
18. *Oachtdeegg.*
19. *Nnyedeegg.*
20. *Feh.*
21. *Hean augus feh*; c.à. d. Un & vingt, & par abréviation, *ausfeh.*
22. *Dω̃ augus feh.*
23. *Tree augus feh*; &c.
30. *Deh augus feh.*
31. *Heanegg augus feh.*
32. *Dω̃eegg augus feh*; &c.
40. *Yoyiht.*
41. *Hean augus th' yoyiht.*
42. *Dω̃ augus th' yoyight.* &c.
50. *Deh augus th' yoyight.*
51. *Heanegg augus th' yoyight.*
52. *Dω̃eegg augus tω' yoyight.* &c.
60. *Tree feht.*
61. *Hean augus Treé feht*, &c.
70. *Deh augus Tree feht*, &c.
80. *Careh-fehth.* &c.
90. *Deh augus Careh-fehth.* &c.
100. *Cooig fehth*; ou *Caed.*
200. *Oychead.*

 1000. *Meelah.*

1000. *Meelah.*
1000000. *Meelioon.*

La connoiſſance que j'avois de l'*Irlandois* m'étoit de quelque ſecours pour apprendre le Langage de *Darien.* Quoi qu'il n'y ait aucun raport entre les mots de l'une & de l'autre Langue, il y en a quelcun dans la prononciation, que j'imitois auſſi facilement. Toutes deux ſe prononcent beaucoup du goſier, avec de fréquentes aſpirées, & à-peu-près le même ton aigu. J'étois ſans ceſſe à demander aux *Indiens*, comment ils appelloient ceci & cela; & le Prince *Lacenta*, qui ſavoit quelques mots d'*Eſpagnol*, s'entretenoit toûjours avec moi: de ſorte que dans un Mois de tems j'apris une bonne partie de leur Langue; Mais je n'en ai retenu qu'un petit nombre de mots, ou de Phraſes, dont je donnerai ici une Liſte.

Tautah, Pere.
Naunah, Mere.
Poonah, Femme.
Roopah, Frere.
Bidama ſoquah Roopoh? Comment vous portez-vous Frere?
Neenah, petite Fille.
Nee, la Lune.
Chaunah, aller.
Chaunah Weemacah; ſe hâter, courir.
Shennorung; quelque choſe de gros, ou de grand.
Eechah, laid.
Paeecha; fi! que cela eſt vilain!
Eechah Malooquah; (C'eſt une interjection qui marque un grand dégoût pour quelque choſe.)
Cotchah, dormir.
Caupah, un Branle.
Cotchah Caupah? Voulez-vous aller dormir dans le Branle?

Pa

Pa poonah eetah Caupah? Femme, avez-vous pris le Branle?
Doolah, de l'eau.
Doolah Copah, Voulez-vous boire de l'eau?
Chicha-Copah, Boiſſon de Maïz.
Mamaubah, beau.
Cah, du Poivre.
Aupah eenah? Comment apellez-vous ceci?

CHAPITRE VIII.

Où l'Auteur reprend la relation de ſon Voyage, qu'il avoit interrompuë à la Page 160.

APRES avoir ainſi parcouru l'*Iſthme*, & y avoir fait les obſervations qui me ſont venuës dans l'eſprit, je vais reprendre le fil de mon Voyage, que j'avois interrompu à *Realeja* ſur la côte du *Mexique*. Ce fut en cet endroit que Mr. *Dampier* & moi nous ſeparames, après avoir été pour la deuxieme fois enſemble dans la Mer du Sud. Le Capitaine *Swan*, qui montoit le Vaiſſeau, nommé le *jeune Cigne*, devoit naviger à l'Oueſt, & Mr. *Dampier* ſe mit ſur ſon bord. Pour moi, je reſtai avec le Capitaine *Davis*, qui vouloit retourner au Sud, & qui montoit *le Plaiſir du Garçon*.

Nous laiſſames donc le Capitaine *Swan* avec Mr. *Dampier* dans le Port de *Realeja*, & nous en partimes le 27. *Août* 1685. avec trois autres Vaiſſeaux de conſerve. Mais nous ne fumes pas plûtôt en Mer, que nos Equipages tomberent malades, & qu'il nous falut entrer dans le Golfe d'*Amapal'a*. Nous y reſtames pluſieurs ſemaines à une petite Iſle, où

nous bâtimes des Hutes pour nos malades, dont il y avoit alors plus de cent trente sur nos quatre petits Vaisseaux, attaquez d'une fiévre maligne, qui en fit mourir beaucoup. Cependant, quoi que je les visitasse tous les jours, graces à Dieu, je n'en contractai pas la moindre infection. D'ailleurs, je n'ai pas dessein de parler de tous les endroits que nous vimes, ni de tout ce qui nous arriva, puis que je n'en tenois point de Journal: mais je raporterai en peu de mots ce qui me frapa le plus & qui me parut digne de quelque remarque.

Lors que nous fumes ici à l'ancre, les provisions commencerent à nous manquer; cela nous obligea d'aller à une Ferme de Bœufs, qui étoit au Sud de la Baye sur le Continent, & à trois Miles ou environ de l'endroit où l'on aborde. Dans ce chemin il nous falut traverser une Riviere, qui couloit dans une grande Prairie, & dont l'eau étoit si chaude, que nous eumes de la peine à y entrer. Elle sortoit du creux d'une Montagne, où il n'y avoit point de Volcan, quoi qu'il y en ait plusieurs sur cette Côte. J'eus la curiosité d'y marcher vers la source, aussi long-tems que le jour parut: L'eau en étoit claire & basse; mais les vapeurs sous la Montagne en étoient si épaisses, qu'elles ressembloient à celles qui s'exhalent d'un Pot qui boût, & que mes cheveux en étoient tout trempez. Ces vapeurs en deça de la Montagne couvroient la Riviere durant un long espace de chemin. Plusieurs de nos gens qui avoient la gale s'y baignerent, & ils en furent bientôt guéris; de sorte qu'on ne manqua pas d'en attribuër la cause à la qualité sulphureuse & à la vertu de cette eau. Quoi qu'il en soit, l'on trouve ici grand nombre de Loups, qui sont les plus hardis que j'aie vus de ma vie; ils venoient si près de nous, qu'ils

qu'ils étoient sur le point de nous enlever la chair que nous portions ; & qui plus est, nous n'osions pas leur tirer dessus, dans la crainte que le bruit de nos Fusils n'en amenât d'autres à leur secours.

Après que nos malades furent assez bien rétablis, nous mimes le cap au Sud, & nous arrivames à l'Isle de *Cocos*, qui est à 5 Deg. 15. Min. de Latit. Sept. On l'appelle ainsi à cause des Noix de Coco, dont elle abonde. Ce n'est qu'une petite Isle, mais fort agréable : il y a une Montagne escarpée qui traverse le milieu, autour de laquelle on voit une Plaine qui s'étend vers la Mer. Cette Plaine, ou valée, sur tout à l'endroit où l'on aborde, est couverte de Cocotiers, qui fleurissent ici à merveilles, à cause de la bonté du terroir. Il en croît aussi sur les bords de la Montagne, & l'on en découvre divers petits Bocages qui font plaisir à la vûë. Mais ce qui contribue le plus à l'agrément de cette Isle, c'est la quantité de sources de bonne eau claire qu'il y a sur le sommet de la Montagne, & qui sont ramassées dans un grand Bassin profond qui en occupe tout le dessus : L'eau qui en regorge, & qui découle par plusieurs endroits, forme autant de petits ruisseaux ; Ailleurs, où les rochers avancent sur la Plaine, & ne sont pas tout à-fait perpendiculaires, on voit des Cataractes qui forment une espece d'Arcade : Tout cela joint à la beauté de la Perspective, à la vûë des Cocotiers, & à la fraicheur de l'air qu'on y respire, ne peut que rendre un tel sejour délicieux, & satisfaire plus d'un sens à la fois.

Aussi nos Matelots se plaisoient-ils beaucoup à goûter les agrémens de cette Isle : où ils remplirent toutes leurs Barriques de cette bonne eau douce, qui découloit de la Montagne, & for-

moit un petit Ruisseau dans la Plaine. Nôtre Navire étoit vis-à-vis de l'embouchure de ce Ruisseau, dans un endroit où le mouillage étoit merveilleux; & je ne croi pas d'avoir jamais trouvé de situation plus commode que celle-ci pour faire aiguade.

Nous n'y épargnions pas les Noix de Coco, dont nous mangeâmes grande quantité, & en primes plusieurs Centaines à-bord. Tous les jours quelques uns de nos gens alloient à-terre: & une fois entr'autres, disposez à se bien divertir, ils abatirent grand nombre de Cocotiers: Après en avoir cueilli & ouvert le fruit, ils en tirerent 80 Pots ou environ de lait. Ils se mirent ensuite à boire à la santé du Roi, de la Reine, &c. Ils burent prodigieusement; & quoi que cette boisson ne les enyvrât pas, leur sang en fut si glacé & leurs nerfs si engourdis, qu'ils ne pouvoient ni marcher ni se tenir debout: Ils n'auroient pû même retourner à-bord du Vaisseau, si ceux de leurs Camarades qui n'étoient pas de la fête, ne les eussent aidez: & ils ne revinrent de cet état qu'au bout de quatre ou cinq jours.

Enfin, nous partimes de cette Isle, & après avoir couru quelque tems au Sud, nous découvrimes les Isles de *Gallapagos*, situées sous la Ligne. Nous trouvames sur une de ces Isles quantité de grosses Tortuës de terre, que nous appellons *Hecatée*, & il n'y avoit de l'eau que dans un seul endroit, où j'observai que ces animaux alloient boire, quoi qu'ils n'y entrassent jamais. Ce fut ici où nous mimes nôtre Vaisseau à la carene. Quantité de Tourterelles & d'autres Oiseaux s'y rendoient en foule, pour boire; ils étoient même si familiers, qu'ils se perchoient d'abord sur nous, & tout nôtre Equipage en vêcut plusieurs jours de suite; Mais bien-

bientôt après, ils devinrent si craintifs, que nous n'en pouvions tuer aucun qu'à coups de Fusil. Les *Guanos* n'y manquent pas non plus, & ils y sont fort bons. Il y croît un petit Arbre, qui ressemble au Poirier, mais qui est plus gros, tout couvert d'une Gomme, dont l'odeur est très-agréable. Au reste, nous reprimes sur une de ces Isles 500 petits Sacs de Farine, que nous y avions laissé auparavant sur les rochers, & dont les Tourterelles avoient mangé une bonne partie.

A nôtre départ des *Gallapagos*, nous allames croiser sur diverses Isles près de la côte du *Perou*; Mais sans m'arrêter à un détail qui pourroit ennuïer mon Lecteur, je dirai seulement que nous combatimes à *Guavra*, *Guacha* & à *Pisca*; que le choc fut rude à ces deux dernieres Places, & que nous les emportames. Le seul Capitaine *Knight* étoit alors avec nous; car les deux autres Vaisseaux, avec lesquels nous étions partis d'*Amapalla*, nous avoient quitez à l'Isle de *Cocos*. Nous étions à *Pisca* dans le Mois de *Juillet* 1686, & le Capitaine *Knight* fut avec nous presque toute cette année.

Nous touchames ensemble à l'Isle *Gorgonia*, où il nous falut espalmer nos Vaisseaux. J'y remarquai divers Singes, qui venoient cueillir des Huitres, lors que la Marée étoit basse, & qui les ouvroient de cette maniere. Ils en prenoient une, qu'ils mettoient sur une pierre, & avec une autre pierre ils la frapoient, jusqu'à ce qu'ils eussent rompu l'écaille en morceaux: ensuite ils avaloient le poisson.

Nous fumes aussi à *La Nasca*, qui est un petit Port, à 15. Deg. de Latit. Méridionale. Il y croît d'excellent vin, qui est fort, de même qu'à *Pisca* & en d'autres Lieux de cette Côte

Côte, & qui aproche beaucoup du goût de celui de *Madére*. On l'envoye à ce Havre de tous les Quartiers du Païs, & on l'embarque ici pour le transporter à *Lima*, *Panama*, ou ailleurs. Il y reste quelquefois des années entieres, enfermé dans des Jarres qui peuvent contenir environ 32. Pots chacune! On ne les met point à-couvert; mais on les place le long de la Baye, entre les rochers, avec la marque des Marchands à qui elles apartiennent, & où elles sont exposées à toutes les ardeurs du Soleil. Nous en fimes bonné provision dans cette rencontre.

Nous allames ensuite à *Coquimbo*, qui est une grande Ville à 29. Deg. ou environ de Latit. Meridionale, & où l'on voit 9. Eglises. Nous mimes pié à terre sur le rivage sablonneux d'une grande Baye, où il y avoit une petite Riviere, qui alloit se dégorger dans la Mer à trois Miles au dessous de la Ville. Plus avant dans le Païs, les *Espagnols* y trouvent de l'or; aussi le sable qu'elle roule est-il rempli de petites particules de ce riche métal, de même que toute la Baye; & lors que nous y marchions, nos habits étoient couverts de cette poudre, qui est si fine & si menuë, que ce seroit un ouvrage infini de la vouloir ramasser. La même chose nous arriva dans quelques autres lieux de cette Côte, & par tout où quelcune de ces Rivieres, qui charrient de l'or, passe à travers des Bayes sablonneuses pour se rendre à la Mer; le sable en est en quelque maniere doré; Mais les grains qui méritent d'être cueillis se trouvent plus près de la source, ou vers les Montagnes d'où ces Rivieres découlent: & il n'y a que cette poudre volatile qui soit entrainée si loin.

Nous nous rendimes après à l'Isle de *Jean Fernando*, où nous carenames; & ce fut ici que le Ca-

Capitaine *Knight* nous laissa, pour aller faire le tour de la Terre *del Fuego* & se rendre aux *Indes* Occidentales. Mais pour nous, nôtre dessein étoit de ranger la côte & de retourner vers la Ligne avec une Barque que nous avions prise à la hauteur de *Pisca.*

Nous partimes donc de l'Isle de *Jean Fernando*, & nous mimes le Cap encore plus au Sud, vers le Continent, jusques au 39. Deg. de Latit. Meridionale, soit pour gagner un vent, ou pour avoir une plus longue étendue de Côte à courir. Nous aperçumes d'abord l'Isle de *Mocha*, qui est au 38. Deg. 20. min de Latit. Merid. ou environ. Le besoin que nous avions d'eau & de vivres, nous obligea d'y mouiller, & nous y abordames vers la mi *Decembre* 1686. Durant les cinq ou six jours que nous y fumes, il ne nous manqua rien, & il y avoit de tout en abondance. Le terrain y est fort bas & uni; La côte de la Mer en est sablonneuse, mais le milieu de cette Isle produit du Maïz, du Froment, de l'Orge, & toute sorte de fruits. Les *Indiens Espagnols* y ont plusieurs Maisons, bien pourvuës de Volaille domestique, outre une bonne quantité de Chevaux: Mais ce qu'il y a de plus remarquable, est une espece de Brebis que les habitans apellent *Cornera de Terra*. Ces Bêtes sont fort majestueuses, & peuvent avoir quatre piez & demi de haut. Elles sont d'ailleurs si bien aprivoisées, que souvent nous en bridions une, qui portoit deux hommes des plus robustes sur le dos tout-autour de l'Isle, pour donner la chasse à celles qui s'étoient écartées, & les amener au bercail. Elles vont d'ordinaire à l'amble, ou au petit galop, pendant que le Cavalier est dessus. Leur museau est comme celui du Liévre, & qui plus est, elles remuënt les deux lévres en même tems, lors qu'elles brou-

tent

tent l'herbe. Leur tête aproche beaucoup de celle de l'*Antelope*; mais elles n'avoient point de Cornes, lors que nous étions ici: cependant nous en trouvames quantité de fort grandes, qui étoient bien torses, à la maniere de la coquille de l'Escargot, & dispersées sur les Bayes sablonneuses; ce qui nous fit conjecturer que ces Animaux les posent tous les ans. Leurs oreilles ressemblent à celles d'un Ane; ils ont le coû delié, comme les Chamaux, & ils le portent droit, comme les Cignes. Ils ont la poitrine large comme un Cheval, & le dos fait à-peu-près comme celui d'un beau Levrier. Leurs fesses ne ressemblent pas mal à celles d'un Daim, qui est venu à sa perfection, & ils ont la queuë faite presque de même. Ils ont le pie fourchu comme les Brebis, avec un éperon en dedans, de la grosseur du doigt, & aussi pointu que ceux de l'Aigle. Ces éperons, qui sont à deux pouces au-dessus de l'endroit où la corne du pié se divise, leur servent à grimper sur les rochers, & à se tenir fermes par tout où ils s'appuyent. La laine qu'ils portent sous le ventre a 12. ou 14. pouces de long; mais elle est plus courte sur le dos, & à demi frisée. Ce sont des Bêtes fort innocentes, d'un grand usage, & propres à toute sorte de fatigue. Leur chair a tout-à-fait le goût de celle du Mouton. Nous en tuames quarante-trois; & je trouvai dans l'estomac d'une treize pierres de *Bézoard* de differentes figures; il y en avoit de raboteuses; de longues, qui ressembloient à du Coral; de rondes & d'ovales: Mais quoi qu'elles fussent toutes vertes, lors que je les tirai de l'estomac; elles devinrent avec le tems de couleur cendrée; Il m'en reste encore quelques unes que je garde.

Les *Espagnols* nous dirent que ces Animaux leur étoient d'un usage merveilleux aux Mines

de *Potosi*, qui sont bien avant dans le Païs, & qu'ils s'en servoient à transporter l'argent depuis cet endroit jusques aux Villes situées vers la Mer; parce que le chemin est si rompu, & si environné de précipices, qu'il n'y a point d'homme, ni aucune autre Bête, qui pût y passer. Après donc qu'on a chargé ces Animaux, leur Maitre les conduit jusques à l'entrée de ces lieux escarpez & impraticables, où il les abandonne à eux-mêmes l'espace de plus de 16. Lieuës, pendant qu'il est obligé d'en faire 57. par un long détour, au bout duquel il les retrouve. Les éperons, dont j'ai parlé, sont la seule chose qui leur rend le pié si sûr, & qui les met en état de grimper par tout où il y a la moindre prise, & où toute autre Bête ne se hasarderoit pas. Les *Espagnols* nous informerent aussi, que dans une certaine Ville, où il n'y a de l'eau qu'à une Lieuë de distance, on y dresse ces Brebis à y aller sans aucun Guide, avec deux Jarres sur le dos; & qu'étant à la Riviere, elles s'y enfoncent jusqu'à ce que les Jarres soient pleines, & qu'ensuite elles retournent chez leurs Maitres. Ils ajoutoient que ces Animaux ne veulent point travailler d'abord que le jour a disparu, & qu'on ne sauroit les y contraindre par la force. En effet, nous les trouvions alors bien retifs; & dès qu'ils étoient couchez, on avoit beau les batre, il n'y avoit pas moïen de les faire lever; ils poussoient un cri, ou un soupir, quoi qu'ils n'eussent pas fatigué de tout le jour, & voilà tout ce qu'on gagnoit sur eux.

Nous courumes ensuite de *Mocha* vers le Continent, & nous cabotames le long de la Côte du *Chili*, où nous envoyïons souvent nos Canots, jusqu'à ce que nous fumes à la hauteur de *Copayapo*, c'est-à-dire à 26. Deg. ou environ de Lati-

tit. Meridionale. Nous abordames ici, pour chercher la Riviere qui porte le même nom, parce que l'eau nous manquoit. Nous n'eumes pas plûtôt mis pié à-terre, que nous grimpames sur une Montagne, dans l'esperance que nous découvririons de là cette Riviere : Mais bien loin de la voir paroitre, nous vimes une autre Montagne escarpée & fort haute, où il nous falut escalader, & une troisieme après celle-ci : de sorte que nous n'avions pas ateint le sommet de la derniere, lors que pressé par la soif je tombai de foiblesse: Dans cette extremité, j'eus recours à mon urine, qui me rafraichit un peu, & j'arrivai enfin au sommet de cette troisieme Montagne, où nous nous reposames à l'ombre d'un gros rocher. L'endroit où nous étions assis étoit couvert de sable & de Coquillage de diverses figures ; quoi qu'il n'y eut aucun Poisson à coquille sur tout le rivage de cette Côte, ce qui redoubloit mon admiration. J'y ai abordé moi-même en diférentes places, sans avoir jamais pû en trouver un seul. Après donc nous être delassez à cet abri, qui étoit à 8. Miles de la Mer, autant que nous le pouvions conjecturer, & du moins à un Mile au dessus de son niveau, à mesurer perpendiculairement, nous regardames de tous côtez pour voir si nous découvririons la Riviere, mais nous eumes le chagrin de n'en voir aucune. Tout ce terrain, & le haut & le bas, est couvert de sable & de coquilles, dont la plûpart sont dentelées. Il y en a quantité de cette espece en certains endroits, sur tout au pié des Rochers, d'où il semble que le Vent les détache & les pousse en bas : du moins j'en vis de la même sorte, qui étoient incorporées avec le roc. Les *Espagnols* nous aprirent de plus, qu'à une certaine Saison de l'année, le Soleil fondoit la neige qui est sur le sommet des Montagnes

qu'on

qu'on trouve dans l'interieur du Païs, & que cela faisoit déborder la Riviere que nous cherchions. Mais il pourroit bien être aussi que les pluies qui tombent sur ces Montagnes écartees, contribuent à ce débordement. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vû pleuvoir sur la Côte du *Chili* & du *Perou*; mais ces Montagnes reculées dans le Païs nous ont paru souvent couvertes de nuages, lors que nous courions terre-à terre: Il arriva même une fois que d'*Arica*, où nous étions, il nous fut impossible d'en découvrir le sommet, à cause des nuages qui les envelopoient; quoi que nous le pussions facilement discerner une autre fois; parce sans doute que les Pluiës avoient cessé à la Montagne. Pour ce qui est d'*Arica* & de la Côte voisine, de vieux *Espagnols* habitans de cette Place nous assûrerent qu'il n'y pleuvoit jamais. D'ailleurs, j'ai été à la Riviere d'*Ylo* dans une certaine Saison de l'année, sans y trouver presque une goute d'eau, quoi que dans une autre Saison il y en eut beaucoup: Avec tout cela, j'ai toûjours oui dire aux *Espagnols* mêmes qu'il ne pleuvoit point sur cette Côte, mais bien avant dans le Païs; & qu'ils avoient en échange de fort grandes rosées. La Côte est seche & stérile à *Copayapo*, & cette secheresse continuë tout le long du *Chili* & du *Perou*: L'on n'y voit que des Sables, & des Rochers arides, sans Arbres, sans aucune Herbe, & sans verdure, excepté dans quelque Valon qu'on trouve de tems en tems. Nous n'y aperçumes aucune sorte d'Oiseaux, ni de Bêtes, ni la moindre Créature vivante: L'on n'y voïoit pas même la trace des hommes, qui se tenoient renfermez dans quelque méchant Bourg ou Village, ou dans quelque miserable Port auprès d'une Riviere, dont l'eau est si basse qu'un Chaloupe n'y sauroit entrer qu'en pleine marée. En un mot,

l'eau

l'eau y manque presque par tout, & l'on n'y trouve rien pour les commoditez de la vie.

Nous fumes donc obligez de remettre en Mer à *Copayapo*, sans y avoir pû remplir nos Barriques, & nous suivimes la Côte jusques à une Ville du *Perou*, nommée *Arica*, qui est fort joliment située à l'endroit où la Côte se recourbe, entre le 18 & le 19 Deg. de Latit. Merid. C'est ici où vient l'argent du *Potosi*, & où on l'embarque pour le transporter à *Panama*. Le Havre y est assez bon, & sa Rade est formée par une petite Isle qu'il y a devant, & qui sert à rompre les vagues de la Mer, qui est ici fort grosse & qui roule sans discontinuer sur le rivage; quoi qu'elle soit aussi unie à la surface que les eaux d'une Riviere, parce que le Vent n'y soufle presque jamais. Les vagues y brisent avec tant de violence contre la Côte, qui est fort élevée par tout, quoi que bien au-dessous des Montagnes qui sont dans l'interieur du Païs, qu'on ne sauroit presque y aborder qu'à la Ville d'*Arica*. C'est ici où passe une petite Riviere, qui se décharge dans la Mer à-travers quantité de roches raboteuses, où les vagues donnent & rendent son eau salée: de sorte qu'il nous fut impossible d'y faire aiguade. Cependant nous rançonnames la Ville, où l'on ne nous fit que peu ou point de resistance; & nous y atrapames quelques Cochons, de la Volaille, du Sucre & du Vin. Ce fut ici où nous vimes bonne provision de *Quina-Quina*, comme je l'ai déja dit p. 194. J'y avois été une autre fois avec le Capitaine *Sharp*, & nous eumes alors un combat si rude à soutenir, que nous y perdimes plusieurs de nos gens; tous nos Chirurgiens y demeurerent, excepté moi seul, qu'on avoit laissé pour garder les Canots.

D'*Arica* nous poussames un peu plus loin sous le Vent, & nous fimes de l'eau à la Riviere d'*Ylo*. Nous trou-

trouvames dans ce Quartier de l'Huile d'Olive, des Figues, du Sucre, & divers Fruits, qui croissent ici en grande quantité. Il y a d'ailleurs un Moulin, où l'on fait l'Huile, & deux ou trois Sucreries. Les Oranges douces y sont excellentes. C'est le plus beau Vallon que j'aie vû sur toute la Côte du *Perou*; il est très fertile & rempli d'une infinité de Vegetaux: quoi qu'il ne soit humecté que par les rosées qui tombent toutes les nuits, & par le moïen des Canaux qu'on coupe de la petite Riviere d'*Ylo*, que les Naturels du Païs conduisent ça & là dans leurs champs. Toutes les Vallées du *Perou* & du *Chili* sont d'autant plus agréables, que les Montagnes qui les environnent sont steriles & afreuses. On peut dire que celles-ci servent de lustre aux autres, puis qu'on n'y voit que du sable, ou des Rocs aussi noirs que du charbon éteint ou du fer.

Ce n'étoit pas l'eau seule qui nous manquoit à mesure que nous courions le long de cette Côte, les vivres devenoient quelquefois bien rares. Un jour entr' autres nous fumes si pressez par la faim, que Mr. *Smallbones*, un de nos camarades, mangea des Cancres & des Herbes marines toutes crues, & que le reste de l'Equipage, qui ne s'accommodoit pas de ce ragoût, se jetta sur une Haridelle qui paissoit au pie de la Montagne. Nous depeçames d'abord ce pauvre Cheval, & après avoir fait un feu de jõncs marins, nous y mimes les pieces dessus; mais à-peine avoient-elles senti la chaleur, que nous les dévorâmes, sans en laisser un morceau, pas même les entrailles qu'on emporta sur nôtre Bord.

Je ne m'arrêterai pas à faire un détail exact de tout ce qui nous arriva pendant que nous rangeames cette Côte avec le Capitaine *Davis*; mais je ne saurois omettre deux particularitez: L'une est, que nous abordames à *Vermejo*, qui est au 10 Deg. de Latit. Merid. Trente hommes de l'Equipage, du nom-

nombre desquels j'étois, mirent ici pié à-terre, pour chercher de l'eau, & toute sorte de rafraichissemens, dont nous avions besoin. Nous marchames près de quatre Miles sur une Baye sablonneuse, qui étoit couverte de Cadavres d'hommes, de femmes & d'enfans: Il y en avoit une si grande quantité, qu'on auroit pû y aller dessus l'espace d'un demi Mile, sans toucher la terre. Il sembloit du premier coup d'œil, que ces corps n'avoient pas été là plus de huit jours; mais lors qu'on venoit à les manier, on les trouvoit aussi secs & aussi légers qu'une Eponge ou qu'un morceau de Liege. Enfin nous aperçumes de la fumée, & après nous être acheminez de ce côté-là, nous rencontrames un vieux *Indien Espagnol*, qui alloit chercher de l'herbe seche le long du rivage, pour cuire du poisson, que ses Camarades, qui n'étoient qu'à une petite distance avec leur Bateau de pêcheur, avoient pris. Nous lui fimes diverses questions à-l'égard du lieu, & de ces corps que nous voyions étendus sur la place. Il nous répondit, que du tems de ses ancêtres, le même terroir qui ne produisoit rien aujourd'hui, étoit alors rempli de verdure, fertile & bien cultivé: Que les habitans de la Ville de *Wormia* étoient si nombreux, qu'ils pouvoient se donner un Poisson de l'un à l'autre, 20 Lieuës de suite depuis la Mer, jusqu'à ce qu'il fut entre les mains de l'*Ynca* ou du Roi: Que la Riviere étoit profonde & rapide: Et qu'à l'égard des corps que nous avions vû, c'étoient les cadavres des *Indiens* de cette Ville, qui assiegez par les *Espagnols* aimerent mieux s'enterrer tous en vie dans le sable, que d'être à la merci de leurs ennemis. L'on voit encore auprès des hommes leurs Arcs rompus; & auprès des femmes leurs Roüets & leurs Quenouilles garnies de Laine de Coton. J'avois resolu de transporter en *Angleterre* le corps d'un petit garçon

çon de neuf ou dix ans: mais nos Matelots, entêtez que la Boussole n'iroit jamais bien, pendant qu'il y auroit un Cadavre à bord, le jetterent dans la Mer, à mon grand regret.

Le terrain de ce Quartier ne consiste qu'en Colines & en valées sablonneuses. Il n'y pleut pas non plus que dans tout le reste de cette partie du *Perou*: Mais il y a des rosées, & nous y vimes le lit d'une petite Riviere, qui étoit alors à-Sec.

L'autre particularité que j'ai promise, est que nous touchames dans le voisinage de *Santa*, qui est une petite Ville, à 8 Deg. 40 Min. de Latit. Merid. & à 3 Miles ou environ de la Mer. Je fus du nombre de ceux qui mirent pié à terre pour aller à cette Place, & du haut de la Coline qu'il nous falut passer, nous vimes dans la Valée, qu'il y avoit entre nous & *Santa*, trois petits Navires fort délabrez, du port de 60 ou 100 Tonneaux chacun. Surpris à la vuë de ce spectacle, nous ne pouvions nous imaginer, par quel accident ils étoient venus là: Mais à nôtre aproche de la Ville, nous aperçumes un *Indien*, que nous apellâmes, & qui vint aussi-tôt nous joindre. Nous lui fimes diverses questions, & nous lui demandames entr'autres choses d'où venoient ces Navires qui étoient dans la Valée. Il nous répondit, qu'il y avoit neuf ans ou environ, que ces trois Vaisseaux étoient à l'ancre dans la Baye, qui est toute ouverte, & qui peut avoir 5 ou 6 Lieuës d'une Pointe à l'autre; qu'un tremblement de terre survint, qui poussa la Mer bien avant dans le Païs; que ses vagues s'éleverent avec tant de violence & à une telle hauteur, qu'elle porta ces Navires au dessus de la Ville, qui étoit alors située sur la Montagne, que nous avions passé, & les enfonça au même endroit où ils sont aujour-

 d'hui

d'hui; qu'elle fit un dégat considerable le long de la Côte, & qu'au bout de 24 heures elle rentra dans ses bornes. Lors que nous fumes arrivez à la Ville, le Prêtre de la Paroisse, & plusieurs autres des habitans nous confirmerent la même chose.

Nous perdimes ainsi beaucoup de tems à courir d'un côté & d'autre, tantôt en Mer & tantôt à terre; jusqu'à ce qu'enfin, après avoir visité bien des lieux & des parages, nous nous retrouvames aux Isles de *Gallapagos*, sous la Ligne. Ce fut ici que nous resolumes de sortir au-plûtôt de ces Mers.

Nous mimes donc le cap au Sud, dans le dessein de ne toucher aucune part, que nous ne fussions arrivez à l'Isle de *Jean Fernando*. Lors que nous fumes à 12 Deg. 30 Min. de Lat. Merid. & à 150 Lieuës ou environ du Continent de l'*Amerique*, nous sentimes un terrible choc sur les quatre heures du matin: Nos Equipages du Vaisseau & de la Barque en furent si allarmez, qu'ils ne savoient où ils en étoient, & que chacun ne pensa qu'à se préparer à la mort. Il faut avouër que le coup fut si promt & si violent, que nous ne doutions point que le Vaisseau n'eut touché sur quelque roc: Mais lors que revenus un peu de nôtre surprise nous jettames la Sonde, il ne se trouva point de fonds: ainsi nous conclumes que ce devoit être un Tremblement de terre. La secousse même fut si rude que nos Canons sauterent dans leurs afuts, & que plusieurs de nos Matelots furent jettez hors de leurs Branles. Le Capitaine *Davis*, qui avoit la tête apuïée sur un Canon, fut jetté hors de sa cabane. La Mer, qui paroit ordinairement verte, devint alors blanchâtre; & l'eau que nous en puisames pour le service du Navire, étoit un peu chargée de sable. Cela nous fit

fit d'abord penser qu'il y avoit quelque Banc; mais aprés que nous eumes sondé, nous vimes bien que tout ceci venoit d'une autre cause. En éfet, nous aprimes dans la suite, qu'à cette heure-là même il y avoit eu un Tremblement de terre à *Callao*, qui est le grand chemin qui conduit à *Lima*; que le reflux de la Mer s'étoit si éloigné du rivage, que tout d'un coup on n'y avoit point vû d'eau; & qn'aprés avoir disparu assez long tems, les flots étoient retournez avec tant de furie, qu'ils avoient inondé la Ville & la Forteresse de *Callao*, quoi que situées sur une Montagne; transporté les Vaisseaux qui étoient à cette Rade, à une lieuë plus loin dans le Païs, noïé les hommes & les Bêtes durant l'espace de 50 Lieuës le long de la Côte, & qu'enfin ils avoient fait du ravage à *Lima*, quoi-qu'elle soit à six Miles de la Mer. Il semble que ce Tremblement de terre fut de la même nature que celui dont nous avions vû les marques à *Santa*.

Revenus de nôtre fraïeur, nous continuames à courir au Sud, & nous fimes route Sud quart-à l'Est, & Sud-Est, jusqu'à ce que nous eumes ateint 27 Deg. 20 Min. de Latit. Merid. Nous aperçumes alors à deux heures avant le jour une petite Isle basse & sablonneuse, & nous entendimes vis à vis de la Prouë de nôtre Vaisseau un gros bruit, comme celui d'une Mer qui brise contre le rivage. Là dessus, les Matelots qui craignoient de donner à la Côte, prierent le Capitaine de tourner le bord & de s'éloigner de terre jusqu'à ce que le jour parut, à quoi le Capitaine consentit. De sorte que nous nous en écartames jusques au jour, & alors nous amenames de nouveau la terre, qui se trouva une petite Isle plate, sans être environnée d'aucuns rochers. Nous poussames jusques à un quart de Mile du rivage, &

nous le vimes fort distinctement, parce qu'il n'y avoit pas la moindre brume. A 12 Lieuës ou environ à l'Oueſt, nous aperçumes une groſſe terre, que nous primes pour des Iſles, à cauſe des ſéparations qu'il y avoit. D'ailleurs, il nous ſembla qu'elle s'étendoit 15 ou 16 Lieuës en long & de grandes troupes d'Oiſeaux venoient de ce Côté-là. J'avois bonne envie avec pluſieurs autres de l'Equipage d'aller voir cette terre; mais le Capitaine ne voulut pas nous le permettre. Quoi qu'il en ſoit, cette petite Iſle ſe trouve 500 Lieuës à l'Eſt de *Copayapo*, & à 600 des *Gallapagos*, qui ſont ſous la Ligne.

De retour à l'Iſle de *Jean Fernando*, vers la fin de l'année 1687, nous y eſpalmames nôtre Vaiſſeau, & après avoir abandonné la Barque, nous fimes route vers le Continent, dans le deſſein d'aller à *Mocha*, pour y prendre quelques Moutons, & faire enſuite le tour de la Terre *del Fuego*. Mais lors que nous fumes arrivez à cette Iſle, nous n'y trouvames rien; Les *Eſpagnols* y avoient détruit ou enlevé les Moutons, les Chevaux, & tout ce qui pouvoit ſervir aux commoditez de la vie. Nous paſſames donc à l'Iſle de *S. Marie*, qui eſt au 37 Deg. de Latit. Merid.; dans l'eſperance d'y trouver de bonnes proviſions; mais elle étoit reduite dans le même état que la précedente: de ſorte qu'il nous falut contenter de la farine, du Maïz, de la chair ſalée de Tortues de Terre, & de 60 Jarres de leur graiſſe fondue, que nous avions pris aux *Gallapagos*. D'ailleurs, les *Eſpagnols* avoient mis des Chiens ſur l'Iſle de *Jean Fernando*, pour y détruire les Chévres, & nous ôter ainſi les moiens de ſubſiſter: mais ne doutant point que l'Iſle de *Mocha* ne nous fournit aſſez des Moutons pour avituailler nôtre Vaiſſeau, nous ne tuames des Chévres que ce qu'il nous en faloit pour l'uſage préſent,

Trois

Trois ou quatre de nos Compagnons de fortune, chagrins d'avoir perdu tout ce qu'ils avoient au jeu, & de sortir de ces Mers aussi pauvres qu'ils y étoient venus, se déterminerent à rester sur l'Isle de *Jean Fernando*, dans l'esperance qu'il y viendroit quelques autres Armateurs. Nous leur donnames un petit Canot, une Marmite, des Haches, de grands Couteaux, du Maïz, & les provisions, dont ils avoient le plus de besoin. J'ai apris dans la suite qu'ils avoient planté de ce Maïz, aprivoisé quelques Chévres, & vêcu de Poisson & d'Oiseaux. Il y en a une espece de ces derniers, qui sont gris, à-peu-près de la grosseur d'un petit Poulet, & qui font des trous en terre comme les Lapins: Ils s'y logent la nuit, & le jour ils vont à la pêche: C'est aussi un Oiseau de Riviere, dont la chair sent un peu le poisson quoi qu'elle ait bon goût, après avoir été enterrée. J'ai ouï dire de plus, que ces hommes se mirent à-bord d'un Armateur qui vint toucher là, une ou deux Années après; & qu'il y en a un d'eux qui est arrivé depuis en *Angleterre*.

Nous fimes donc route pour doubler la Terre *del Fuego*; & nous essuyames une furieuse tempête trois semaines ou environ avant que nous fussions arrivez à la hauteur du Cap. *Horn*. Nous ne vimes point ce Cap; parce que nous en étions trop au Sud, c'est-à-dire à 62 Deg. 45 Min. de Latit. Merid., & nos Matelots peu habiles ne savoient où tourner leur course. Nous étions alors ici au cœur de l'Eté; car je me souviens que la tempête venoit de finir le jour de *Noël* 1687. Après être sortis de la Mer du Sud. nous courumes au Nord, & nous rencontrames plusieurs Montagnes de glace, que nous primes d'abord pour des Isles, Quelques unes paroissoient avoir une Lieuë ou deux de long, & d'autres un demi-Mile. Nous les rangeames plusieurs jours de suite Vent arriere; & la plus

grosse de toutes nous parut être de 4 ou 500 piez de haut. Après avoir jetté la Sonde dans leur voisinage, il ne s'y trouva point de fonds; de sorte qu'on a lieu de conjecturer qu'elles étoient à-flot, & peut-être même aussi profondes sous l'eau qu'élevées au-dessus de sa superficie. Nous ne vimes point de ces Montagnes de glace lors que je passai dans la Mer du Sud avec Mr. *Dampier*; & je n'ai pas même oui dire que le Capitaine *Sharp* en rencontrât aucune à son retour de cette Mer-là. Quoi qu'il en soit, nous les discernions de nuit si distinctement, qu'il nous étoit facile de les éviter: Mais il y en avoit d'autres cachées sous l'eau, qui sécouoient quelquefois nôtre Bord, sans nous faire pourtant aucun dommage considerable. D'ailleurs, les boufées de Vent qui passoient sur ces Montagnes de glace étoient si froides & si sensibles, que nos gens qui sortoient d'un Païs fort chaud, pouvoient se tenir à-peine sur le tillac.

Dans tout nôtre passage autour de la Terre *del Fuego*, & durant trois semaines de suite que nous courumes au Sud du Cap *Horn*, le tems fut si orageux, le Soleil se trouva si obscurci, & les Etoiles furent si couvertes par les nuages, qu'il nous fut impossible de prendre nôtre Latitude: Mais selon nôtre Calcul, nous fumes bien près du 63 Deg. de Latit. Merid., c'est-à-dire plus avant au Sud qu'aucun *Européen*, ou peut-être qu'aucun homme ait jamais été. Lors que nous vinmes au 62 Deg. 30 Min. de Latit. nous resolumes de remettre le cap au Nord, vers l'Ocean *Atlantique* & la Mer d'*Ethiopie:* nous eumes bientôt fait la manœuvre necessaire pour courir E. N. E & par E. quart au N. & nous suivimes long tems ces Rumbs. D'ailleurs, nous avions compté que dans nôtre passage l'aiguille Nordouestoit de trois Pointes de Compas: Mais lors que nous pûmes faire une bonne observation,

il se trouva qu'elle Nordestoit, & que nous avions couru Est quart au Sud. Il nous falut ainsi diriger nôtre course N. N. E. & N. E. quart au N.

Quand nous fumes donc arrivez dans la Latitude de la Riviere de *la Plate*, où nous avions dessein d'entrer, nous comptames que nous n'étions pas à plus de 100 Lieuës de terre; & nous fimes route tout droit vers le rivage, dans l'esperance que nous le trouverions au bout de ce chemin. Mais nous en étions alors à 500 Lieuës; de sorte qu'après en avoir fait quelque Centaine à l'Ouest dans la même Latitude, sans découvrir la terre, nos gens commencerent à perdre courage, dans la crainte que nous suivions toûjours une fausse route, & que nous peririons en Mer., faute de vivres, dont nous avions peu, & d'eau qui étoit encore plus rare. Dans cette extremité, il survint une grosse Pluie, qui dura un jour entier, & dont nous remplimes plusieurs de nos Barriques. Cela nous fut d'un grand secours, & servit d'abord à relever le cœur abatu de nôtre Equipage. Mais après avoir couru 450 Lieuës, sans amener la terre, nos gens s'allarmerent de nouveau, & peu s'en falut que nous n'en vinssions aux mains les uns avec les autres. La plûpart souhaitoient qu'on changeât de route, dans la pensée que celle que nous suivions étoit fausse: Mais le Capitaine *Davis*, & le Pilote *Knott* les prierent au nom de Dieu d'attendre encore deux jours. On y consentit, quoi qu'il n'y eut qu'un petit Vent foible; & dans cet intervale, une boufée de l'Ouest nous amena une troupe de Sauterelles & d'autres Insectes; ce qui nous persuada que nous n'étions pas éloignez de terre. Si par bonheur ceci n'étoit pas arrivé, nous aurions infailliblement changé de route, puis qu'une bonne partie de l'Equipage le vouloit à toute force & qu'ils

même assez ignorans pour croire que nous étions encore dans la Mer du Sud, & en ce cas-là, nous ne pouvions manquer de perir en Mer.

A suivre la direction de cette boufée de l'Ouest, qui avoit amené les Sauterelles, & à fixer par la Boussole le trait de Vent d'où elles venoient, la terre que nous découvrimes étoit un peu au Nord de l'Embouchure de la Riviere de *La Plate*. Nous abordames donc ici pour faire de l'eau & des vivres, dont ce Païs abonde. Dans cette vuë, nos gens armez de leurs Fusils n'eurent pas plûtôt aperçu un troupeau de Marsouïns sur une pointe de terre, qu'ils prirent la resolution de les ataquer. Pour en venir plus facilement à-bout, quelques uns d'eux leur couperent le chemin qui conduisoit à la Montagne, pendant que les autres en devoient faire un grand carnage avec leurs Coutelas. Mais à-mesure que ceux-ci s'aprochoient, les Marsouïns se retiroient vers la Mer, contre l'atente de nos Matelots, qui les avoient pris pour des Cochons ordinaires. Quand les Marsouïns eurent gagné le rivage, ils se mirent à contempler nos hommes, & lors qu'on étoit sur le point de leur donner dessus, tout le troupeau s'élança dans la Mer, au grand étonnement de nos Chasseurs, qui furent bien mortifiez d'avoir manqué leur coup. Mais une autre fois ils en tirerent deux qu'ils porterent à bord, & dont la chair avoit le goût de celle du Cochon de terre, à un petit goût de Poisson près. Ces animaux ne sont pas éloignez de la figure du Cochon ; ils ont la soie courte, mais plus rude que celle des Chiens marins, & les piez, qui leur servent aussi à nager ; faits de-même, & de couleur noire. Le Païs est ici bien arrosé, & l'on y voit de tous côtez des Troupeaux de gros Bêtail, des Daims & des Autruches, quoi que d'ailleurs il n'y ait point d'habitans.

Nous vimes grand nombre de ces Autruches, &

nous

nous trouvames quantité de leurs œufs sur le sable; où ces Oiseaux les pondent, sans en prendre, à ce qu'on dit, aucun autre soin. Le Soleil les fait éclorre, & les petits suivent la premiere Créature qu'ils voïent, aussi-tôt qu'ils sont hors de l'œuf. J'ai été suivi moi-même quelquefois de plusieurs de ces jeunes Autruches, qui sont fort simples & innocentes. Les vieilles sont ici d'une grosseur extraordinaire, & la cuisse d'une que je mesurai, n'étoit guére moins grosse que la mienne. Nous en primes des unes & des autres à bord, & nous en mangeames quelques unes; mais la chair des vieilles étoit de fort mauvais goût. Il y a des personnes qui croient qu'elles mangent du fer; & il est vrai qu'elles avalent des Clous, des pierres & tout ce qu'on leur jette; mais tout cela leur passe à-travers le corps, & leur sert à la digestion & non pas de nourriture; de même que les petits caillous que certains Oiseaux avalent, & qui leur servent, pour ainsi dire, de Meules dans le gesier, pour y moudre & broyer les viandes.

Après avoir remis en Mer, & rangé la Côte du *Brésil*, nous fimes route vers les Isles *Caribes*. Ce fut ici où nous trouvames Mr. *Edwin Carter*, qui montoit un petit Vaisseau des *Barbados*. Je me joignis à lui avec quelques autres de mes compagnons de fortune, & il nous aprit que le Roi *Jaques* avoit publié une Amnistie en faveur des Boucaniers. Nous passames donc sur son Bord jusques à la Riviere *de la Ware*, & nous arrivames à la Ville de *Philadelphie* en *Pensilvanie* dans le Mois de *Mai* 1688.

Je demeurai ici quelque tems; au bout duquel le Capitaine *Davis*, *Jean Hingson* & moi descendimes la Riviere *de la Ware* jusques à la Crique d'*Apokunnumy*. Nous fimes ensuite charier nos Cofres & tout ce que nous avions à-travers une petite Lan-

gue de terre, jusques à la Riviere de *Bohemia*, qui conduit par la grande Baye de *Chisapeek* à la Pointe *de Consolation* dans la Riviere *Jaques* en *Virginie*. Je comptois de m'établir ici: Mais après un sejour de deux Années ou environ, il me survint quelques embarras qui m'obligerent de retourner en *Angleterre*, où j'arrivai en 1690.

Fin du Voyage de Mr. Wafer.

ERRATA.

Page 2 Lig. 1. *Vegetables*, Lisez *Vegetaux*.
5. 18. disperſées, *Lis.* disposées.
9. 17, & 18. *Lis.* & du *Verdona*.
25. 19. de Chapeaux, de &c. *Lis.* des Chapeaux, des &c.
35. 14, & 23. 2 min. *Lis.* 22. min.
44. 20. & ils, *Efacez*, ils.
22, 23. & y en a &c. *Lis.* & il y en a &c.
64. 16, & 17. *Cachora de agua*, & les *Anglois* Chiens d'eau. *Lis. Cachora de agua*, c'est-à-dire, Chien d'eau.
70. 2, & 10, & 16. *Vegetables*, Lis. *Vegetaux*,
72. dern. Efacez, *ils*.
90. 11, 12. un peu au Sud de l'Est, *Lis.* à l'Est en tirant un peu vers le Sud,
159. dern. mes. *Lis.* fimes,
200. 24. Elles. *Lis.* Les *Indiens* &c. qu'elles &c. *Lis.* qu'ils &c.
25. jambes & qu'elles &c. *Lis.* doigts & qu'ils &c.
214. 10. du Ch. VII. & des os &c. *Lis.* & les os &c.
228. 24. *Capab*; Lis. *Copah*;
239. 22. Efacez, ne.

T A-



TABLE
DES MATIERES

Contenuës dans le Voyage de *Dampier*, depuis Page 1. jusques à 130. & dans celui de *Wafer*, depuis Pag. 133, jusques à 274.

A

B

C

GAL-

G

H

I

Sa

L

M

O

P

Qui-

R

S

T

V

Vents